WE GET HER CONT.

SECRETE,

POLITIQUE & LITTÉRAIRE.

TOME QUATORZIEME.

SICPETES

TOME CARRELLE

CHEZ

C

PC

Pour So Fr

T

-

SECRETE,

POLITIQUE & LITTÉRAIRE,

OU

MÉMOIRES

Pour servir à l'Histoire des Cours, des Sociétés & de la Littérature en France, depuis la mort de Louis XV.

TOME QUATORZIEME.

A LONDRES, CHEZ JOHN ADAMSON.

1788.

CC

BERET

ginia signia & auginia ag

Cour level in a "All Paline S. o Congres Suice

PO

Mén

L

JE r intitu très-pa homme

auteu est re très-g quelle & sin

pas to d'un f tentio dans

Quelo

SECRETE,

POLITIQUE & LITTÉRAIRE,

OU

Mémoires pour servir à l'Histoire des Cours, des Sociétés & de la Littérature en France, depuis la mort de Louis XV.

De Paris , le 15 Décembre 1782.

Je ne vous ai point encore parlé d'un ouvrage intitulé: les Tablettes fantastiques, ou Bibliotheque très-particuliere pour quelques pays & pour quelques hommes, par M. le Comte Max. de Lamberg, auteur du Mémorial d'un Mondain. L'auteur qui est rempli de connoissances, a rassemblé un très-grand nombre de citations, d'après lesquelles il donne essor à son imagination vive & singuliere; il ne les approsondit cependant pas toutes également, & passe si rapidement d'un sujet à l'autre qu'avec la plus grande attention on a souvent de la peine à le suivredans la carriere qu'il parcourt en s'amusant. Quelques saits vous donneront une idée de

son flyle & de sa maniere. Dans une de ses lettres à une femme viaiment vertueuse, (ce font ses propres termes) las de courir, dit-il, pour ne voir que des hommes comme moi je vous retrouve femme & mere. Parmi les réflexions que ma distraction ramasse j'en ai saisi une. celle de faire un tableau où l'on peut opposer aux Thais du siecle une parente de Chrémes, libre citoyenne & fœur; aux auteurs du temps un homme libre, un citoyen, un flave : c'est à vous que je présente mon ex voto: vous ne tarderez pas à en parer un des autels que les graces vous destinent... " Puis il cite le passage connu de Claudien : Spargentur in amnes, &c. » C'est la belle énigme, ajoutetil, que je vous avois promise; c'est vous en présenter la clef que de vous engager à la traduire.... " L'auteur ne paroît point avoir été heureux en amitié. Sainte amitié, (dit-il dans une lettre suivante,) fatale maladie de l'ame, j'ai été toute ma vie la victime de tes assauts, & tu me flattes encore. " Cette apoltrophe n'est pas à la louange de tous ceux que l'auteur a connus, mais elle fait l'éloge de son cœur, & ne peut qu'intéresser le lecteur aux autres disgraces qu'il paroît avoir essuyées. » A mon premier début dans le monde, la Silélie paroissoit devenir pour moi le terme qui fixeroit ma vie, hélas.... des événemens trop multiplies m'avoient rendu dans ma terre même, moins habitant que voyageur : vous ne vous y reconnoîtriez plus : le Silésien-Prussien d'aujourd'hui, comparé au sujet de la maison d'Autriche d'alors, ne peut l'être plus sense-

la Co

en imp la àc fioi Ma Prin trot Voi ager ces pen éco. d'ho exe de I ques gré ave prei tion cher vers fexe che fens & p de f

ferv

C'eff

blement, qu'en rapprochant les tombeaux de la plaine de Molwitz des trophées récens de Colin; le même soldat y est battu & battant.

nt

ır

15

15

,

0-

rs

in

1

es

is

11-

e-

15

a

ir

il

25

le

n

X

e

6-

p

ê.

e

n

Dans une de ses lettres à un ex-Ministre en Empire : " Le sage, dit-il, pria Dieu qu'il imprimat un cachet sur ses levres; le sceau de la vérité contraint les vôtres... Vous aviez à combattre les défordres d'un maître qui confioit à son cœur ce que le sage cache au sien. Malheureusement on fait aimer leurs torts aux Princes; il en est peu qui avouent qu'on les trompe; le vôtre même se plait à en douter. Vous n'avez pas besoin de conseil : Infelici nil agere est optimum. L'inaction emousse les disgraces, l'art de s'apprivoiser avec le malheut dépend du courage, & s'il n'existe point une école publique d'infortune, c'est qu'il est peu d'hommes affez courageux pour donner des exemples de souffrance à ceux qui se passent de préceptes, » L'auteur des Tablettes fantastiques ne moralife pas toujours & on lui sair bon gré de s'égayer quelquefois parce qu'il le fait avec grace. Il a connu un homme très-entreprenant auprès du heau sexe. Voici la description qu'il en fait, a son ame semblable à un cheval fougueux qui emporte son cavalier à travers les champs : l'hommage qu'il rend au beau fexe, il le pousse à un point où rien n'approche : c'est l'homme qui a vu par l'organe des iens le plus de femmes à voir dans la vie, & par l'amabilité de fon commerce, le plus de souverains incapables de fixer en lui l'effervescence qui violentoit ses esprits...... C'est l'Alexandre de la convoitise.... Je lui

son flyle & de sa maniere. Dans une de ses lettres à une femme viaiment vertueuse, (ce font ses propres termes) las de courir, dit-il, pour ne voir que des hommes comme moi je vous retrouve femme & mere. Parmi les réflexions que ma distraction ramasse j'en ai sais une. celle de faire un tableau où l'on peut opposer aux Thais du siecle une parente de Chrémes, libre citoyenne & fœur; aux auteurs du temps un homme libre, un citoyen, un flave : c'est à vous que je présente mon ex voto: vous ne tarderez pas à en parer un des autels que les graces vous destinent... « Puis il cite le passage connu de Claudien : Spargentur in amnes, &c. » C'est la belle énigme, ajoutet-il, que je vous avois promise; c'est vous en présenter la clef que de vous engager à la traduire.... " L'auteur ne paroît point avoir été heureux en amitié. Sainte amitié, (dit-il dans une lettre suivante,) fatale maladie de l'ame, j'ai été toute ma vie la victime de tes assauts, & tu me flattes encore. " Cette apostrophe n'est pas à la louange de tous ceux que l'auteur a connus, mais elle fait l'éloge de son cœur, & ne peut qu'intéresser le lecteur aux autres disgraces qu'il paroît avoir essuyées. » A mon premier début dans le monde, la Siléfie paroissoit devenir pour moi le terme qui fixeroit ma vie, hélas.... des événemens trop multipliés m'avoient rendu dans ma terre même, moins habitant que voyageur : vous ne vous y reconnoîtriez plus : le Silésien-Prussien d'aujourd'hui, comparé au sujet de la maison d'Autriche d'alors, ne peut l'être plus sense-

la Co

en imp lav fioi Ma tron Voi ager ces pen eco d'ho exer de 1 ques gré avec prei tion chev vers fexe che iens & p de f

ferv

C'eff

blement, qu'en rapprochant les tombeaux de la plaine de Molwitz des trophées récens de Colin; le même soldat y est battu & battant.

15

,

).

rs

in

3

25

is

7-

e.

15

a

il

3

e

X

ŝ.

n

Dans une de ses lettres à un ex-Ministre en Empire : " Le sage, dit-il, pria Dieu qu'il imprimat un cachet sur ses levres; le sceau de la vérité contraint les vôtres... Vous aviez à combattre les défordres d'un maître qui confioit à son cœur ce que le sage cache au sien. Malheureusement on fait aimer leurs torts aux Princes; il en est peu qui avouent qu'on les trompe; le vôtre même se plait à en douter. Vous n'avez pas besoin de conseil : Infelici nil agere est optimum. L'inaction émousse les disgraces, l'art de s'apprivoiser avec le malheur dépend du courage, & s'il n'existe point une école publique d'infortune, c'est qu'il est peu d'hommes affez courageux pour donner des exemples de souffrance à ceux qui se passent de préceptes. » L'auteur des Tablettes fantaftiques ne moralife pas toujours & on lui fair bon gré de s'égayer quelquefois parce qu'il le fait avec grace. Il a connu un homme très-entreprenant auprès du heau sexe. Voici la description qu'il en fait, a son ame semblable à un cheval fougueux qui emporte son cavalier à travers les champs : l'hommage qu'il rend au beau fexe, il le pousse à un point où rien n'approche : c'est l'homme qui a vu par l'organe des iens le plus de femmes à voir dans la vie, & par l'amabilité de fon commerce, le plus de souverains incapables de fixer en lui l'effervescence qui violentoit ses esprits...... C'est l'Alexandre de la convoitise.... Je lui

parlai un jour du ferrail du grand Seigneur. Belle bagatelle! me dit-il très-férieusement & fans la moindre fanfaronade, belle mifere pour un homme qui a des desirs aussi étendus que sont les miens. Impudicitia in ingenuo crimen,

in fervo necessitas, in libero officium. Il lamingui

S'il faut en croire M. le Comte de Lambere » les Allemands de la maniere dont ils s'y prennent n'auront point de fitôt un theâtre proprement national. Celui des Allemands puife chez les François, copie de l'anglois, oben à ne crée point Le goût de l'Allemand tient au burlesque, & c'est à cette partie même à laquelle il devoit s'attacher le plus vous voulez avoir un theatre national, leur dit-il; ne sortez point de votre caractère national: facétieux & naifs dans la vie commune, pourquoi ne le paroîtriez-vous pas de même sur la scene... Les Allemands facétieux!

» Un Israelite, (dit M. le Comte L.,) avoit le talent de faire faire à des oiseaux les évolutions les plus fingulieres. Les uns tenoient une échelle avec leurs pattes, pendant que d'autres faisoient l'équilibre au haut de l'échelle : d'autres couchés sur la corde, y balançoient sans perdre l'équilibre; se presentant en grenadiers le bonnet en tête, la giberne, le fusil sur l'épaule, la mêche dans une patte, mettant le feu hardiment à un petit canon. Le même oiseau se laissoit mettre sur une brouette, comme pour être conduit à l'hôpital & s'envoloit : on brûloit ensuite de l'artifice autour de lui, sans que le bruit ni le feu lui fît quitter la place....."

» H la p emp. roide tant défer prefi tite : mêch du ca fraca olym auffi doué blez mains que g ame . que 1 tit se plus o morte des ai il s'éle mes, tes di Monsi n'ai pa me pa quelle

> Pou des Fr font le

paroît

» Hommes pufillanimes, précipitez-vous dans la pouffiere du néant, cessez de prôner avec emphase le fier soldat à moustaches frisées; roide & ferme, il garde son poste, ne le quittant que pour fuir, ou pour se joindre à ses défenseurs, fixez plutôt cet oiseau intrépide, pressant le foudroyant mousquet contre sa petite aîle arrondie; sa griffe mignone saisit la mêche enflammée, & l'abbat vers la lumiere du canon voisin.... L'éclair traverse l'air avec fracas, rien n'émeut ce petit dieu sur son olympe; nulle peur ne trouble une existence aussi frêle que la sienne & vous mortels doués de courage & de raison, vous tremblez au bruit du tonnerre.... foibles humains, du haut de la cime de votre chimérique grandeur, rougissez de vous croire une ame il n'en est point dans des roseaux que les vents brisent.... faites place au petit serin dont la demeure est l'empirée; bien plus dans le chemin du ciel que vous, triftes mortels collés à la terre, ce gentil habitant des airs, s'y éleve sur les aîles de la nature, il s'éloigne en chantant des regards des hommes, & s'élance dans les nues vers les portes du firmament.... » N'allez pas croire, Monsieur, que cette tirade soit de moi : je n'ai pas même le mérite de la traduction qui me paroît être de main de maître & dans laquelle le génie créateur de M. le Comte L. paroît bien s'être escrimé.

It

6.

12

e.

re

nt

te

nit

39

Pour nous donner une idée de l'enthousiasme des François, dans les choses même qui en sont le moins susceptibles, (lorsqu'il est question de leurs Souverains,) l'auteur des Lettres fantastiques cite les quatre vers suivans de Brantôme sur les juremens de quelques Rois de France.

Quand à Pâques Dieu » Décéda — Louis XI. » Par le jour Dieu » Lui succéda Charles VII.

" Le diable m'emporte " S'en tint près Louis XII,

" Foi de gentilhomme " Vint après François I.

Les Quakers (ajoute M. le Comte L.) obtinrent pour leur secte le noble privilege de ne point jurer. Mes amis, leur dit le Chance-lier d'Angleterre, Jupiter un jour-ordonna que tous les animaux de somme se fissent ferrer : les ânes représenterent que leur loi ne le leur permettoit pas : Eh bien, dit Jupiter, on ne vous ferrera pas; mais le premier faux pas que vous ferez, vous serez roués de coups.

Ce qui s'est passé en Pensylvanie s'accorde assez avec la prédiction du Chancelier d'Angleterre: heureusement pour les trembleurs & consors on a envoyé à leur secours des gens qui ne l'étoient pas & qui ont fait la

police.

Vous aurez sans doute entendu parler du Comte Gotter, Apicius du Brandenbourg dont le Salomon du Nord a chanté les succulents exploits. Ecoutez, je vous prie, ce qu'en dit M. le Comte L.... "Il m'affura un jour qu'il trouvoit autant de variété dans les mets exquis, que Buffon en mettoit dans la connoiffance de la nature entière: j'ai encore dit

table ten la fi poi voir éco geo tres caffi

forn au q qui

quel

tion

å l'a & le en Je n vrag ché,

conn

forbe livra de se le re morc rêt. I tes à

homi s'enti quan tables à donner avant Pâques, me dit-il j'attends Maillard d'un jour à l'autre, & je pars
la sémaine sainté pour ma terre. ... Je ne suis
point riche, il n'appartient qu'aux Rois d'avoir des académies, je sonderai chez moi une
école à petits pâtés; quelques jeunes hourgeoises du lieu, deux ou trois silles de prétres y enseigneront à faire avec art la pâte
cassante, la seuilletée, &c.

Au moment où le Comte de Gotter alloit former son établissement, la mort la enlevé au grand regret des étudians d'une université qui se trouvoir dans le voisinage.

1

٠

9

,

I

le

n-

15

es

la

du

m

nts

dit

oif-

dix

Cet article fait partie d'un dialogue dans le quel l'auteur des Lettres fantastiques met en action six interlocuteurs il faut le lire d'un bout à l'autre pour en saisir la moralité, la sinesse & les beautés; je craindrois de les désigurer en ne vous les rapportant que par extrait. Je me bornerai donc à vous dire que cet ouvrage est fait à tous égards pour être recherché, & je ne doute pas que lorsqu'il sera connu il n'ait le plus grand succès.

Les confessions de Jean-Jacques ayant abforbé toute l'attention publique, lors de la
livraison qui sut faite de la derniere partie
de ses œuvres, on a gardé le silence sur tout
le reste: cependant il s'y trouve nombre de
morceaux faits pour exciter le plus vis intérêt. Dans ses lettres sur-tout, la plupart écrites à des amis intimes, on se plait à voir cet
homme sensible, dépouillé du ton d'auteur,
s'entretenir simplement & franchement sur
quantité d'opinions importantes & sur disse-

rentes circonftances de sa vie. Sa lettre explicative à M. Hume, ne laisse aucun doute que cet Anglois n'ait servi la passion de Mrs Dalembert & Diderot , & que le voyage de Londres, qu'il avoit suggéré, n'ait été substitué à celui d'Italie, dans lequel l'un de ces philosophes & M. Grimm se proposoient de le livrer aux griffes de l'inquisition. On est. tour à tour, attendri, indigné, révolté de tant de candeur payée de tant de trahison & de perfidie. Il faut pourtant avouer, qu'à moins d'être soi-même un monstre, on ne peut concevoir qu'un perfonnage comme M. Hume. zit pu s'avilir, se dégrader au point de jouer un rôle aussi infame que celui d'être l'instrument infernal des machinations des ennemis de J. J.; mais on ne peut disconvenir aussi que l'ingénuité de l'explication du sublime auseur d'Emile n'en présente les preuves convaincantes. Si l'on n'apperçoit pas ce qui donna naissance à tant d'animosités & de persécutions, on voit du moins que J. J. eut dû les prevenir : il n'est pas possible de lire, sans la plus vive émotion, les plaintes affectueuses qu'il adreffe à Diderot sur le refroidissement qu'il en éprouva dès 1758, c'est-à dire, sept ans à peu près, avant son fatal voyage d'Angleterre. « Vous vous plaignez beaucoup des maux que je vous ai faits, lui écrit-il. Quels font-ils donc enfin ces maux? seroit-ce de ne pas endurer affez patiemment ceux que vous aimez à me faire; de ne pas me laisser tyranniser à votre gré, de -? Si jamais je vous ai fait d'autres maux, articulez-les moi....

Mo tot mo ave m'e

les

pez

qui hon être hon tre n'ai que me ferv ras dant

foler deux mieu me l cher.

me

fi,

afflig

comp fespo core, engag Moi, faire du mal à mon ami!... tout cruel, tout méchant, tout feroce que je suis, je mourrois de douleur si je croyois jamais en avoir fait à mon cruel ennemi autant que vous m'en faites depuis six semaines.

» Vous me parlez de vos fervices; je ne les avois point oubliés; mais ne vous y trompez pas. Beaucoup de gens m'en ont rendu qui n'étoient point mes amis. Un honnête homme qui ne sent rien rend service, & croit être ami ; il se trompe , il n'est qu'honnête homme. Tout votre empressement, tout votre zele pour me procurer des choses dont je n'ai que faire me touchent peu. Je ne veux que de l'amitié, & c'est la seule chose qu'on me refuse. Ingrat, je ne t'ai point rendu de fervices, mais je t'ai aime, & tu ne me payeras de la vie ce que j'ai fenti pour toi pendant trois mois. Montre cet article à ta femme plus équitable que toi, & demandes lui fi, quand ma présence étoit douce à ton cœur affligé, je comptois mes pas, & regardois au temps qu'il faisoit pour aller à Vincennes confoler mon ami. Homme insensible & dur! deux larmes versées dans mon sein m'eussent mieux valu que le trône du monde. Mais ru me les refuses & te contentes de m'en arracher. Eh bien! gardes tout le reste; je ne veux plus rien de toi. » Diderot n'en tint compte, & laissa cet ami respectable à son désespoir. J. J. se détermine à lui écrire encore, & voici comme il lui peint ce qui l'y

S

il

S

Is

e

15

n-115

" Vous pouvez avoir été féduit & trompe

y r

» J

me

mo

uns

fon

ven

VOS

ler

plu

dan

rité

don

lita

pes

fun

&

exe

un

dan

nœı

fold

lui,

figu

fold

cier.

redo

prix

bay

il d

s'att

voir

M.

Cependant votre ami gémit dans la folitude. oublié de tout ce qui lui étoit cher. Il peut y tomber dans le désespoir; y mourir enfin. en maudiffant l'ingrat dont l'adversité lui fit verser tant de larmes, & qui l'accable indigne ment dans la sienne ; il se peut que les preuves de son innocence vous parviennent, enfin que vous soyez forcé d'honorer sa mémoire, & que l'image de votre ami mourant ne vous laisse pas de nuits tranquilles. Diderot, penfez-y, je ne vous en parlerai plus. » Les philosophes tiennent à ce langage. Cependant écoutez-les, leur bouche est sans cesse remplie des mots d'humanité, de générosité, sur tout de sensibilité; mais leur cœur n'est plein que de vent ou de fiel. Lisez les notes insérées dans la vie de Séneque, & prononcez.

Les trois quarts des hommes font grand cas d'une certaine flupidité, qu'ils décorent du beau nom, de fermeté ou de stoicité, dont l'efficacité sublime est de les rendre insensibles à la perte des objets les plus chers & les plus dignes de leurs regrets. Il s'en faut bien que la philosophie eut porté cet excès de dépravation dans le cœur de Jean-Jacques. Il connoissoit la douceur & le prix des larmes; loin de les envisager, ainsi que le vulgaire & les philosophes, comme un signe de foiblesse, il regardoit comme un nouveau motif d'affliction le temps qui nécessairement en tarit la fource. Voyez ce qu'il écrit à son ami M. Vernes, ministre à Geneve, sur la mort de sa jeune épouse. L'homme, soi-disant fort en sera révolté, mais l'homme vraiment sensible

y reconnoîtra ses véritables sentimens. " Je ne compare point mon état au vôtre. mes maux actuels ne sont que physiques; & moi, dont la vie n'est qu'une alternative des uns aux autres, je ne sais que trop que ce ne sont pas les premiers qui affectent le plus vivement. Mon cœur est fait pour partager vos douleurs, & non pour vous en conso-

ler, &c. &c....

•

1

5

Ó

t

6

t

e

S

u

18

25

n

I

C.

la

1

(a

ns

le

Quand l'honneur a de tous temps été le plus puissant ressort d'une nation, il doit être dangereux de lui substituer une brutale sévérité. Le temps & les événemens persuaderont donc sans doute insensiblement nos chefs militaires, que la cruelle manie de punir les troupes françoises par le bâton, peut devenir aussi funeste par les suites, qu'elle est humiliante & pernicieuse dans ses principes. Parmi les exemples que j'en pourrois donner, en voici un mémorable qui vient d'arriver à Breft, dans le régiment des Colonies. Ce corps manœuvroit aux ordres de M. d'Amécourt; un soldat se trouvant hors de ligne, il court à lui, & le frappe d'un coup de canne sur la figure. Vivement sensible à cette dureté, le soldat ose lui dire : passe pour celui-là, mon officier. Se croyant menacé par le propos, M. D... redouble, mais il ne tarde pas à recevoir le prix de sa vivacité. Le soldat lui passe sa bayonnette à travers la poitrine. On l'arrête, il dit froidement qu'il le feroit encore, qu'il s'attend à tout, & qu'il mourra content d'avoir délivré ses camarades d'un pareil monstre. M. d'Amécourt, soigneusement panse, laisse des espérances pour ses jours; il a porté, dit-on, la générosité jusqu'à demander avec instance la grace de son soldat; c'est bien le cas de dire avec Voltaire...»

Des Chevaliers françois, tel est le caractere.

CHANSON.

A boire, Camarade, à boire,

Il faut célébrer la mémoire,

De Howe, & chanter à fa gloire,

Vive l'Amiral des Bretons,

E fa manœuvre à reculons!

Pour fignaler sa grande audaces,

Quand il a notre flotte en face,

La mer n'a point affez de place,

Vive l'Amiral des Bretons,

Et sa manœuvre à reculons!

Un autre en eût pris la migraine.
Lui, pour bien s'étendre, & fans peine,
Vîte dans un détroit s'engaîne.
Vive l'Amiral des Bretons,
Et sa manœuvre à reculons!

Laissons dire à quelque esprit sade:
Au Diable la fansaronade,
Et le Héros qui rétrograde!
Vive l'Amiral des Bretons
Et sa manœuvre à reculons!

L'Espagnol est à sa poursuite Trois jours entiers; prend-il la fuite? nes r font fintér plus a dupe Arifta rer qu n'a v

de lan

derignostale aglical anolicationing again

Non, mes amis; loin qu'il l'évite;

Vive l'Amiral des Bretons

Oui fait attendre à reculons!

Qu'enfin pourtant on vous l'attrappe;

Qu'on le force à mordre à la grappe;

Croit-on que le danger le frappe ?

Vive l'Amiral des Bretons

Qui faura vaincre à reculons!

Mais à malheur! trop de distance,
Quand nous leur tirons dans la panse,
Des siens a trompé la vaillance,
Vive l'Amiral des Bretons,
Qui crie, avance; à reculons!

Weguelin & Egman performages commend

ceuv eni en nont leux étude. Ce maiure

Plus fier qu'un coq de la victoire;
Il écrit à qui veut l'en croire
Que ce jour il n'eut pas la foire.
Vive l'Amiral des Bretons
Et ses hauts faits à reculons.

De Paris, le 18 Décembre 1782.

Les critiques ne manquent jamais de bonnes raisons pour justifier leurs censures; elles sont toujours, selon eux, sondées sur le désintéressement le plus absolu, sur le desir le plus sincere d'être utile, mais on n'est plus la dupe de tous ces beaux prétextes. Le nouvel Aristarque de Berlin a donc beau nous assurer qu'il n'a eu nul desir de blesser personne, qu'il n'a voulu qu'instruire, en adressant ses Leçons de langue françoise à quelques académiciens de

coide le corrompt, de plus en plus a prome-

do

da

pai

cet

tio

que

qua

mo

VOI

vot

de

fes.

qua

tem

bon

nes

jam

que

vrag

fiafti

repris

tabli

tisfai de n

de m

auxq.

Muse

d'Etre

celui velle

qui

cette ville; on n'en supposera pas moins qu'en cherchant à remplir un objet aussi louable, sa petite vanité, peut-être sa jalousie ou ses petites animofités l'ont seules déterminé : car il faut le déclarer, les critiques de ce maître de langue, sont la plupart, tirées par les cheveux, ou pour le moins minutienses. Qu'il trouve & qu'il releve quelques légeres taches dans les ouvrages de Mrs Formey, Bitaubé, Weguelin & Erman, personnages connus & estimés dans la littérature, on ne voit pas qu'il en puisse résulter un grand profit pour la conservation d'une langue qui a des principes, lesquels pour être par fois violes, n'en demeurent pas moins invariables pour tous ceux qui en font leur étude. Ce maître de langue est bien loin de raisonner ainsi, & pour quelques inadvertances échappées à ces académiciens vétérans & inftruits, il ne balance pas à leur imputer la dépravation de notre langue & de la leur même. « La langue françoise se corrompt de plus en plus à Berlin, & la vanité pédantesque de certains auteurs de cette ville, qui se renvoient mutuellement des louanges ridicules, ne contribue pas peu à augmenter cette corruption. On regarde ces auteurs comme les oracles du bon goût; on les lit, on les cite. Plufieurs jeunes gens Allemands, négligeant leur langue qui est si riche & fi belle, s'attachent uniquement à ces mauvais guides, & finissent par ne savoir ni l'allemand ni le françois. " " s'a li un 191

Vous me faurez bon gré, sans doute, de vous faire les sines & intéressantes remarques

dont ce maitre de langue a fabriqué ses pédantesques Leçons: il y a pourtant par-ci, par-là, de la plaisanterie, des petites méchancetés, & vous pourrez en juger par la citation suivante : L'auteur passant en revue à quel degré M. Formey possede les diverses qualités de traducteur, lui dit, au chapitre de la décence. « Il y a vingt ans que M. de Prémontval, votre cher confrere à l'académie, vous a démontré que le défaut principal de votre style consistoit dans l'indécence, il tira de vos ouvrages je ne sais combien de phrases qui prouvoient qu'il avoit raison. Vingtquatre ans pour se corriger! c'est bien du temps. Si vous ne l'êtes pas encore, après les bonnes leçons qu'il vous a données, mes peines sont perdues; vous ne vous corrigerez jamais. » Voici quelques-unes de ces phrases que M. de Prémontval avoit tirées de ses ouvrages.

Les genoux d'une ame... Des femmes parleuses qui s'accrochent au premier venu.... Des ecclé-siastiques qui se débauchent, dont le petit collet ne réprime point les effervescences.... Un projet d'établissement public où les eccléstastiques pussent satisfaire aux besoins de la nature, sans embarras de ménage.... Ces douces satisfactions de boire, de manger & de faire jouer les autres organes, auxquels la nature a attaché du plaisir, &c. &c.

18

u

n d-

fi

à

il.

de

les

Il est dans l'ordre qu'Apollon précede les Muses; aussi l'almanach connu sous le nom d'Etrennes d'Apollon paroît-il déjà, tandis que celui des Muses ne verra le jour qu'à la nouvelle année. Cette compilation peu digne de

fon titre, est on ne peut pas plus mesquine en tout genre. Plus de la moitié se trouve uniquement employée à la fade analyse des ouvrages de 1782. Il semble que chaque auteur ait salarié ces complaisans secrétaires de la littérature, tant on voit d'adulation & d'insidélité dans les jugemens qu'ils portent. Ce qui précede est un baroque assemblage d'assez mauvais vers, d'assez plats bons mots, d'assez tristes anecdotes, &c... Parmi tant de diversités, tâchons de faire un triage supportable.

" Georges II étoit contrarié par ses Ministres pour la nomination d'un vice-Roi d'Irlande. Ils insistoient pour que le Roi présérât le Lord Harrington au Duc de Dorset que Georges eut beaucoup mieux aimé. Il s'étoit levé avec dépit de la table du conseil & avoit passé dans sa chambre, laissant les Ministres dans le plus grand embarras, car il n'avoit point parlé de décision. Enfin voyant que S. M. ne revenoit point, ils lui députerent le Lord Chersterfield, comptant sur les ressources de fon esprit pour calmer l'agitation du Monarque, & pour obtenir ce qu'ils desiroient. Chesterfield ouvre tout doucement la porte, & s'approche d'un air très-respectueux du fauteuil où le Prince s'étoit jetté. Je suis chargé, dit-il, Sire, de savoir de quel nom V. M. veus qu'on remplisse le blanc laisse sur la pasente. - Mettez-y le diable, répond le Roi en colere. -Mais, Sire, répond d'un ton férieux le Ministre, il sera donc qualifié de FÉAL ET AMÉ COUSIN DE V. M.? » Georges II éclata de rire, & la paix fut faite.

pafi cœi évê lui lui, ver pas fein le b répa tent le n

le r un j loi a

Le

les

de r
cour
touj
moi.

Fern noux fiens Mad deux O

du 7 Mon des d

» Dans un moment où il s'agissoit de faire passer un bill qui lui tenoit extrêmement à cœur, Sir Robert Walpole craignant que les évêques, qu'il avoit récemment indisposés, ne lui jouassent le mauvais tour de voter contre lui, s'avise du stratagême suivant. Il va trouver l'archevêque de Cantorbery, qui n'étoit pas du nombre des mécontens, & le prie de feindre une maladie férieuse. Le prélat se prête: le bruit de sa mort inévitable & prochaine se répand : les yeux de tous les évêques se portent sur le siege de Lambeth; c'est à qui fera le mieux sa cour au Ministre pour l'obtenir. Le bill passe avec une majorité que décident les très révérends; l'archevêque reffuscite, & le rusé Walpole rit aux éclats. »

» Deux loix gouvernent le monde, disoit un jour un célebre avocat à M. Trudaine : la

loi du plus fort & celle du plus fin. »

» Le Comte de C... n'avoit que mille écus de rente, & donnoit trois mille livres à son coureur. J'ai trouvé disoit-il, l'art d'avoir toujours une année de mon revenu devant moi. »

» La célebre acrice Mile Clairon, fut à Ferney pour voir Voltaire; elle se jetta à genoux en arrivant. Le grand poëte se jetta aux siens. Alors il s'écria dans l'excès de sa joie: Mademoiselle, à présent que nous sommes tous deux à terre, qu'allons-nous faire? »

On avoit inséré dans le Mercure de France du 7 Décembre, une lettre du Chevalier de Montault, datée du 18 Novembre, contenant des détails particuliers & fort intéressans du

séjour de M. le Comte d'Estaing à Bordeaux, Le censeur ou la police ont supprimé les trois feuillets qu'elle remplissoit; & depuis, l'on s'épuise en conjectures sur les motifs de ce retranchement : les plus raisonnables pour roient fort bien être les moins justes. De tous temps, les plus petites causes ont produit les plus grands événemens; & de nos jours où l'égoisme a si bien établi son empire, il est à croire qu'ils n'ont pas une source plus élevée. Tant d'hommages rendus de tant de part, à un individu qui les mérite, fatiguent & bles. sent l'amour-propre de tant d'autres qui y prétendent. Pourquoi donc recourir si loin pour découvrir ces motifs, que l'on suppose être politiques, & qui pourroient bien n'être que personnels. Au surplus, voici le précis de la lettre en question que je vous transmets d'après l'analyse qu'en a fait à la hâte un homme instruit & curieux sous les yeux duquel elle a passé.

L'auteur, après avoir fait un pompeux étalage d'enthousiasme envers les guerriers, après avoir satyrisé la manie de nos poëtes philosophes, après avoir ravalé l'inexactitude & l'insidélité des journaux-gazettes, relativement au passage de M. le Comte d'Estaing à Bordeaux, rend compte de la proposition que sit ce général aux négocians de cette ville de lui indiquer des capitaines de vaisseaux. Quelqu'un éleva la voix, dit-il, & demanda si l'on pourroit nommer des capitaines protestans. Il se sit un grand silence, & M. le Comte d'Estaing répondit: Oui, Le Roi a besoin d'hommes courageux & zélés. S. M.

menti conn notifi la ma fieuri le con répon dema ce, q préfen vous plus mais

Le la nat recue cer le ples : éloqu ont re un pl voie, chef de la de de cultur C'est nation les p été co

actuel

S. M. ne m'a point chargé du secret des consciences. Je suis Soldat & ne suis point Apôtre.

\$

e

S

S

ù

à

e.

é.

11

re

10

la

ès

ıſ-

2

ta-

rès

10-

in-

ent

01-

fit

lui

้นก

roit

and

dit :

ėlės.

M. Caron de Beaumarchais se trouve aussi mentionné dans cette lettre: vous allez reconnoître de ses phrases. Lorsque le Comte notifia la volonté du Roi sur la réunion de la marine marchande à la marine royale; Messeurs, dit l'auteur du Barbier de Séville, voilà le contrat de mariage des deux marines. Sur la réponse que sit M. le Comte d'Estaing à une demande des Négocians relative au commerce, qu'ils pouvoient saire un mémoire & qu'il le présenteroit au Roi: Messeurs, dit M. Caron, vous ne pouvez consier votre cause à un avocat plus habile. — Habile, non, dit le général; mais zélé, oui, &c. &c.

Les philosophes, qui cherchent à connoître la nature humaine, ont toujours été attentifs à recueillir tous les monumens qui peuvent retracer les mœurs, les passions, les idées des peuples sauvages. Parmi les morceaux de leur éloquence que plusieurs écrivains modernes ont recueillis, je ne crois pas qu'il y en ait un plus intéressant que celui que je vous envoie, & dont voici le sujet. En 1775, un chef d'une nation fauvage, fur les frontieres de la Penfilvanie, avoit proposé à sa nation de demander au congrès des instrumens de culture & des hommes pour la leur enseigner. C'est contre ce projet que le chef d'une autre nation fit ce discours. Il a été imprimé dans les papiers publics de Philadelphie, & m'a eté confié par un citoyen de la Pensylvanie, actuellement en France, auteur d'un livre anglois , intitule : Lettres d'un Fermier Américain ; & dont il va donner incessamment une tra-

duction dans notre langue.

» Celui qui defire voir nos gens remuer la terre & faire ce que font les blancs, il est traître, de quelque nation qu'il puisse être: s'il est Miamis, il est traître aux Miamis; s'il est Shawanese, il est traître aux Shawaneses. Dans son cœur, il hait toutes les nations qui demeurent sous notre soleil. Celui qui desire voir nos gens les amis des blancs & écoutant leur discours, je le dis, que le reste de sa Wighcoham se mésie de lui. Il n'y a rien de bon dans le cœur de l'orateur, ni de celui qui lui prête l'oreille. Qui parmi nous dit que non? on veut nier quelque partie de mon discours? Si quelqu'un se présente, je m'arrête, je vais l'entendre, mais qu'il s'éleve aussi haut qu'une montagne, afin que ses paroles puissent courir avec le vent, & quand il aura parlé, qu'il ne descende pas pour se cacher, avant que je lui aie repliqué. Personne ne parle. Je continue. Les blancs sont déjà parvenus jusqu'aux sources de nos grandes rivieres, & il y a bien des journées de chemin depuis le grand lac : que sont devenues toutes les nations qui chassoient sur toutes ces terres? Parties vers l'ouest, elles n'existent plus: mais où sont leurs enfans? ils ont suivi leurs peres; ils n'existent plus. Où est leur postérité, quelqu'individu qui porte leur nom, qui ait de leur fang? Partis, ils sont tous morts. Il n'y a plus de gens dans toute cette région que des blancs, des blancs fans nombre; mais ces

ces

bits

trere

à ce

leur

fes (

res l

austi

aux

terre

tée,

que

ler 1

hait

res f

nos '

dre t

nous

VOYO

ne p

vons

quelq

à la c

guerr

pour

droies

de no

pauvr

gleter

me no

point.

des he

restera

notre

TOR

ces blancs, vous me direz, donnerent des habits, des fusils à nos ancêtres; ils leur montrerent la parole de leur Dieu, qui vaut mieux, à ce qu'ils disent, que le nôtre. Oui, les blancs leur donnerent bien des choses pour des choses de plus grande conséquence que nos peres leur donnerent. Les blancs leur donnerent aussi de l'eau de vie. Et qui la donna d'abord aux blancs? Le mauvais esprit. Ils prirent nos terres pour cette eau de vie. La terre est restée, nos peres sont partis. Celui qui propose que nous cessions de chasser pour aller fouiller la terre, cet homme doit périr, car il hait fon propre fang dans fon cœur. Nos terres sont toutes couvertes de bois : c'est là que nos yeux peuvent voir & nos oreilles entendre tout ce qui se passe autour de nous; & nous pouvons attraper tout ce que nous voyons. Dans le pays où le foleil luit, nous ne pouvons rien faire, parce que nous n'avons rien à faire. Il faut donc planter; dira quelqu'un parmi nous. Et moi, je dis, allons à la chasse, alors nous resterons toujours des guerriers hardis & ne craignant personne. C'est pour nous rendre lâches que les blancs voudroient nous fixer à la terre, alors ils feront de nous tout ce qu'ils voudront. Voyez les pauvres Méhikandres, dans la nouvelle Angleterre; dites moi, sont-ils des hommes comme nous? Non, les blancs ne les considerent point. Ils font devenus oisifs, ils ne sont plus des hommes, & dans quelques lunes, il n'en restera pas un. Notre Dieu nous a créés pour notre terre, & notre terre pour nous. Mesu-Tome XIV.

.

It

'n

ľ

١,

n

S

rons donc une ligne, & disons: puisque vous êtes venus, ceci sera votre côté, celui-ci sera le nôtre, & nous verrons ceux qui les premiers outrepasseront. Je suis né chasseur, je veux dire guerrier, & comme tel, je me suis toujours montré, & les blancs le savent bien. Pourquoi nageons-nous mieux, tirons-nous mieux, courons-nous plus vîte & plus longtemps? C'est parce que nous sommes des chasfeurs. Pourquoi pouvons-nous voyager nuit & jour à travers nos bois, & que les blancs s'y perdent? C'est parce que nous sommes des chasseurs, des hommes, je veux dire, C'est cela qui nous fait ce que nous sommes, qui nous donne le courage de souffrir sans plaintes, de mourir sans terreur, comme des hommes. Quelques-uns de vous peuvent-ils nous dire à présent ce que nous gagnerons en fouillant la terre; un peu de pain, de viande & d'argent; & voilà précisément ce qui tueroit nos gens, parce qu'il faut qu'ils restent toujours dans une place. Bientôt le fouilleur de terre n'aime plus ses voisins; bientôt ils l'ennuient, il voudroit voir les lacs aller au Saguinan, traverser les Alléganies. Non, non, cela ne se peut; il perd tout, s'il quitte une semaine seulement. Leurs chefs disent : Reste un tel, & il faut qu'il reste. Ah! ils ne peuvent plus s'en aller, & planter ailleurs leur Wighcoham. Non, ils sont attachés; il faut qu'ils restent sous le gouvernement de ceux qui sont un peu plus riches, & ces derniers sous celui de ceux qui sont encore un peu plus riches, & ainsi de suite. Un homme ainsi

place fa fie a pli fa te nous toujo l'y at trouv coura chaffe bre, c'est m'ent de m comm eaux nos c Si cet quoi 1 d'abor la gar nous riere .

parlé.
On
ge; s'i
effets
que ce
conte
" U
bert-C

au for lequel des en

20

ra

e-

je

IIS

en.

us

g-

af-

uit

ICS

ies

re.

es,

ins

les

ils

en

ide

ne-

ent

aur

ils

on,

ine

efte

eu-

eur

aut

zus

iers

peu

infi

place, n'est plus homme. Où est sa volonte! fa fierté, son indépendance absolue ? Il n'en a plus. Il n'a donc plus rien, malgré toute fa terre. Ce n'est pas là le genre de vie qui nous convient. Celui qui fouit la terre trouve toujours au bout de son champ la corde qui l'y attache; celui qui passe sa vie à chasser. trouve toujours dans les bois la liberté & le courage dont il a besoin. Le chasseur peut chaffer ici ou là, par-tout où il veut, il est libre, & s'il hait l'eau de vie & les blancs. c'est un homme. Prenez-y garde, vous qui m'entendez; j'ai vu bien des lunes, j'ai fait de mon mieux, j'ai fuivi Poudiac; je pensois comme lui, & si tous nos gens, depuis les eaux d'Erié & de Katoraxoui, avoient suivi nos confeils, nous aurions vu un beau foleil. Si cette terre étoit faite pour les blancs, pourquoi leur Dieu ne les y avoit-il pas amenés d'abord? Si elle faite pour nous, pourquoi ne la garderions-nous pas? pourquoi fouffririonsnous d'être perpétuellement poussés en arriere, en arriere comme des femmes? J'ai

On mande de Bretagne un fait bien étrange; s'il est vrai, c'est un exemple suneste des essets de la foiblesse d'esprit; il se pourroit que ce ne sût qu'un rèchaussé de quelque vieux conte : quoi qu'il en soit, on le raconte ainsi.

"Un riche habitant de la paroisse de Pleibert-Christ, près Morlaix, en Basse-Bretagne, au sortir de la Grand'Messe & du Prône, dans lequel l'orateur avoit insisté sur le bonheur des ensans qui mourroient en bas âge, & de l'incertitude du falut des vieux pécheurs, occupé de réflexions très-férieuses sur ce qu'il venoit d'entendre, suma gravement sa pipe, dîna avec sa famille sans sortir de sa rêverie, & résolut de procurer le bonheur éternel à ses ensans, consistant en un garçon de trois ans, une fille de sept ans, & une seconde de deux ans : il les tua avec l'es sémur d'un cheval, que son chien avoit apporté dans sa cour. Ce pere dont la démence seule a occasionné la barbarie a été arrêté; son nom est René Dususnat, dans lequel on a trouvé l'anagramme suivante, qui est sans doute singuliere, mais exacte: Tueur d'ensans, n

MORALITÉ.

5'00

tion

che

indi voc

de I

ci &

M. .

roul

nom

peni

d'ind

riche tat a

tes 1

elles

magn

l'ouv causa

leurs

les de

gereu nistre

Un gros Abbé dont la foie & l'hermine Enveloppoient mollement l'embonpoint, Rencontre un pauvre : en forme de pourpoint Quatre haillons couvroient sa maigre échipe. Tous deux ensemble ils sortoient du faint lieu; L'un en montrant sa face radieuse; Très-bien on fait que c'est l'homme de Dieu; L'autre, sa mine have & cadavéreuse. Sous le portail, le pauvre ofe approcher Du gras élu, lui fait humble priere; Puis un barbet qu'avoit le pauvre here Qu'en son malheur il savoit s'attacher, Et qui joyeux partageoit sa misere, A fa façon veut aussi le toucher. Ce que voyant l'heureux homme d'église : - Un chien à toi! quand toi-même n'as rien! Je ne reviens de pareille surprise,

Eh de par Dieu! fais-moi tuer ton chien; Ce qu'il te mange en toute la femaine, Pendant deux jours, au moins, te nourrira. Le malheureux, qui respiroit à peine, Lui répondit: Hélas: Qui m'aimera?

à

le e-

ır.

né

ne

n-

1;

Par M. Quiétand.

De Paris , le 25 Décembre 1782:

Vous n'ignorez pas que M. l'abbé Raynal s'occupe aujourd'hui de l'Histoire de la révocation de l'Edit de Nantes. « Il a cru devoir chercher à recueillir les faits de la bouche des individus même qu'ils concernent : cette révocation qui a banni de la France une foule de protestans, les a répandus ainsi que leurs descendans dans toute l'Europe; c'est à ceuxci & particulièrement à leurs pasteurs que M. l'abbé Raynal s'est adressé. Ses questions roulent sur l'époque de leur émigration, le nombre des émigrans, les privilèges & les pensions qu'on leur accorda, les branches d'industrie qu'ils transplanterent, la force, les richesses des colonies, le caractere, enfin l'état actuel des réfugiés. Toutes simples, toutes naturelles que paroissent ces questions, elles ont excité une fermentation en Allemamagne; la plupart des réfugiés ont craint que l'ouvrage projetté par M. l'abbé Raynal ne causat quelque préjudice à l'état florissant de leurs colonies : ils ont refusé de répondre à ses demandes qu'ils regardoient comme dangereuses. L'un d'eux, sous le titre d'un ministre réformé, (titre qu'il désavoue bientôt

l'al

tice

vez

vol

de

ecri

bur

bon l'eff

gou

erro

pre

plur

che

d'un espr

drie

le ca

mit f

des

à la

Fran

rend

le Re

à le

Rayn

clusio

bien

lui pa

fur le

pas d

N'

après) prend M. l'abbé Raynal à partie, & argumente pour prouver qu'une bonne histoire des excès auxquels s'est porté le fanatisme, peut devenir pernicieuse au genre humain; son ouvrage a pour titre, Lettre à M. l'abbé Raynal sur l'Histoire de la révocation de l'Edit de Nantes qu'il se propose de publier.

L'auteur de ces lettres s'attache à prouver trois points principaux. 1°. Qu'une Histoire Phi. losophique de la révocation de l'Edit de Nantes. ne peut être d'aucune utilité au genre humain, 2°. Qu'il n'est point de la politique des Souverains qui comptent parmi leurs sujets un grand nombre de réfugiés, de permettre qu'on anstruise l'Europe entiere, des motifs qui engagerent leurs prédécesseurs à accueillir les réfugiés, & des avantages qui en sont résultés pour les pays où ils s'établirent. 3° Qu'il n'est pas de l'intérêt des réfugiés d'aujourd'hui d'apprendre les injustices qu'ont éprouvé leurs ancêtres, & les pertes qu'ils ont faites. C'est en parcourant ces trois divisions que l'auteur trouve qu'il est également inutile pour le gouvernement françois & dangereux pour les Princes d'Allemagne, de permettre la publication de cette histoire : il s'en faut de beaucoup que je pense à cet égard comme lui, mais la maniere dont il envifage les vues de l'abbé Raynal relativement à cette nouvelle production, & le portrait qu'il en fait ayant beaucoup de ressemblance avec l'auteur de l'Histoire Philosophique des deux Indes, j'ai cru que vous me fauriez gré de vous en transmettre une esquisse.

8

hif-

na-

hu-

e à

tion

ver

Phi-

tes,

ain.

ou-

un

on

en-

les

ful-

u'il

'hui

eurs

"eft

teur

gou.

les

ıbli-

eau.

lui,

s de

relle

vant

r de

cru ranf-

n Je suis loin , (dit l'auteur des Leures à l'abbé Raynal) de refuser à vos talens la justice qui leur est due; vous pensez, vous écrivez fortement; mais aux traits du génie je voudrois reconnoître l'homme modeste, l'ami de l'humanité : en vain je cherche dans vos ecrits cette philosophie douce qui trace au burin de la persuasion la route qui conduit au bonheur; je crois n'y voir au contraire que l'effervescence d'un critique outré contre les gouvernemens, qui peint en traits de feu leurs erreurs, les promulgue, comme s'il vouloit exciter les peuples à la révolte & s'ériger en précepteur des Rois. Oui, Monsieur, votre plume me paroît être au moral, ce qu'une torche enflammée est au physique entre les mains d'un incendiaire. Elle brûle, elle échauffe les esprits; mais elle révolte ceux que vous voudriez perfuader : Prétendez-vous instruire le cabinet de Versailles d'une faute qu'il commit fous le regne de l'intolérance? Auriez-vous des moyens de réparer cette faute, inconnus à la sagesse du gouvernement actuel de la France? Dans ce cas, je ne crois pas qu'en rendant le public dépositaire de votre secret, le Roi ni ses Ministres en soient plus disposés à le mettre en usage. »

N'en déplaise à l'auteur des Leures à M. l'abbé Raynal, ce ne seroit pas non plus un motif d'exclusion; un gouvernement sage & qui veut le bien reçoit les avis, de quelque maniere qu'ils lui parviennent, lorsqu'en lui ouvrant les yeux sur les suites d'une opération dont il n'avoit pas d'abord prévu les conséquences, on cher-

pui

l'oi rei

pu

ent

de

que

COL

pré

fur

fes

fug

les

pré

tici

tre

goi Je

tun

phe

cer

vel

rac

COL

trib

eft

foc

voi

con

d'a

par

che seulement à l'éclairer; mais l'oreille des Souverains ne s'accoutumera jamais au ton de la critique, lorsqu'elle s'exercera à leurs dépens, & celui de M. l'abbé Raynal n'est point fait pour leur plaire, encore moins pour les persuader, & en supposant même qu'il pût jamais vouloir le bien, il prêchera toujours dans le désert. Au surplus (comme l'observe trèsbien l'anonyme) le système de tolérance préside aujourd'hui à la politique intérieure de tous les gouvernemens, & les François ont vu un résormé même occuper une place im-

portante dans leur ministere.

L'anonyme examine les différens motifs qui peuvent avoir déterminé l'abbé Raynal à entreprendre l'Histoire de la révocation de l'Edit de Nantes, & après les avoir discutés successivement, il lui dit; " Je ne parle point encore du zele qu'à la rigueur on pourroit soupçonner pour le catholicisme à un membre de sa hiérarchie, ni du desir que vous pourriez avoir, en qualité d'ecclésiastique, de ramener au bercail, des ouailles que vous croiriez égarées : je vous rends trop de justice pour penser sérieusement que cette discussion entre pour quelque chose dans le plan de votre ouvrage : je fais très bien que M. l'abbé Raynal voudroit être l'apôtre de la vérité, mais à coup fûr il ne fera jamais celui de la reli-

L'auteur des Lettres à M. l'abbé Raynal ne voit aucune raison d'utilité qui parle en faveur de son Histoire de la révocation de l'Edit de Nantes; par conséquent aucun motif qui

des

de

dé-

int

les

ja-

ans

es-

re-

de

ont

m-

qui

en-

de

ve-

ore

on-

fa

iez

ne-

iez

our

tre

יווכ

nal

à

eli-

ne

fa-

dit

qui

suisse engager un citoyen paisible, ami de l'ordre, à coopérer à la publication d'un pareil ouvrage : il se feroit, ajoute-t-il, un scrupule de contribuer à cet ouvrage; il examine ensuite s'il est de la politique des Princes qui comptent parmi leurs sujets un grand nombre de réfugiés, de permettre qu'on réponde aux questions de M. l'abbé Raynal, & paroît soupconner cet historien de chercher de nouveaux prétextes pour épancher sa bile philosophique fur les Souverains qui n'agiroient pas d'après ses principes, ou de vouloir infinuer aux réfugiés de réclamer des priviléges accordés dans les premiers temps de leur émigration à leurs prédécesseurs, & que des considérations particulieres ont dû faire anéantir ensuite : « Votre ouvrage, lui dit-il, à le juger le moins rigoureusement, me paroît au moins inutile.... Je me trompe : il ne le sera point à votre fortune ni à celle de quelques corsaires typographes; car vos productions font aux yeux d'un certain public ce qu'un chiffon de mode nouvelle est aux yeux du beau sexe; on se l'arrache, on le dévore, on l'oublie : mais le coup est fait; l'engouement a été mis à contribution.... they en memby 3 192 one 20

"Un vrai philosophe, continue l'auteur; est un homme de paix, qui célebre les vertus sociales, qui rappelle les hommes à leurs devoirs réciproques, en leur infinuant avec douceur & sans fiel que ce n'est qu'en les accomplissant qu'ils parviendront au bonheur; si d'après ces principes, on juge M, l'abbé Raynal par ses écrits, on ne verra dans cet auteur

B 5

Fra

fes

tres

tes

nou

per

que

util

Nai

mér

à to

bier

leur

l'ent

ract

à-la-

fupe

dépe

flori

verr

crati

leur

nistr

opin

trife

que

les r

peup

ou o

qu'al

que Telle

celebre qu'un déclamateur outre, qui insulte toute autorité légitime qu'il croit trouver en défaut; & qui souvent entraîné par les élans d'une imagination ardente & vagabonde, sacrifie la vérité des faits au plaisir d'exprimer avec grace une idée faillante; s'accommodant plus aux circonstances de son intérêt personnel qu'aux motifs d'un zele vraiment utile. On le voit préconifer avec la chaleur de l'enthousiasme, les qualités d'un Souverain dont il devient bientôt le détracteur : la plume, en un mot de cet écrivain hardi ne paroissant trempée que dans le fiel amer d'une critique indécente, il ne peut en distiller qu'un poifon d'autant plus dangereux qu'il est plus caché fous les fleurs féduisantes d'une mâle élo-"Title int " addiano. quence, &c. &c. »

Il y a de l'énergie & de la vérité dans ce portrait : en général l'auteur des Lettres à M. l'Abbe Raynal, paroît avoir de l'esprit & de l'érudition : mais je ne pense pas comme lui qu'il puisse être dangereux de donner à cet historien les renseignemens qu'il desire; je crois au contraire que l'Histoire de la révotation de l'Edit de Nantes, & des pertes immenses que cet événement a fait éprouver à la France, ne fauroit être trop fouvent mise sous les yeux des nations; en comparant la sagesse du gouvernement de Louis XVI avec l'intolérance & la fierté de celui de Louis XIV, les principes dont la génération présente paroît pénétrée avec les excès auxquels se porterent celles qui végétoient sous l'empire du fanatisme; on doit supposer sans doute que la

lie

en

INS

a-

er

nt

nle.

en-

ont

e,

int

ue

01-

calo-

233

ce

8 d

me r à

10

en-

la

ous

fle

to-

IV,

paor-

du

la

France éclairée par ses malheurs passés, sur ses véritables intérêts, n'offrira plus aux autres nations empressées de profiter de ses fautes, le spectacle dont la fin du siecle dernier nous retrace l'image; mais l'histoire des effets pernicieux qu'entraînent les abus, soit politiques, foit religieux, ne peut être que trèsutile aux Souverains. La révocation de l'Edit de Nantes, est un de ces événemens funestes qui méritent sous ce point de vue, d'être retracés à tous les fiecles. Les Princes y verront combien il est facile au Monarque qui a les meilleures intentions, d'être abusé par ceux qui l'entourent; ils y verront un Roi bon par caractere, grand par ses actions, devenu toutà-la-fois foible, cruel, petit, par l'esprit de fuperstition, tourmenter ses sujets qu'il aimoit, dépeupler son Royaume qu'il vouloit rendre florissant. Les la Chaise, les le Tellier futurs verront dans ce tableau fidele à quelle exécration l'histoire dévoue leurs manœuvres leur intolérantisme, leurs cruautés; les Ministres toujours portés à vouloir fortement & opiniâtrément, y verront qu'on ne peut maîtrifer les opinions, ni commander aux consciences; que là s'arrête le pouvoir despotique : ils verront que les exécutions secretes, les milliers de baïonnettes font des martyrs, des hypocrites, & pas un croyant; que le peuple presse entre sa conscience & la force, ou obeit en rugissant, ou se révolte, ou fuit; qu'alors le Prince est plus malheureux encore que les sujets, puisqu'il vit & meurt détesté. Telles sont les grandes vérités que cette his-

B 6

d

fu

ni

fil

fe

he

le

se

cê

pc

fer

lei

Ai

gif

ter

les

un

la

me

rie

êtr

où

fair

nen il a

qui

d'al

va

ann

qu'i

tena

pest

toire apprendra aux Souverains: & c'est sans doute ce que nous verrons dans l'ouvrage que l'abbé Raynal se propose de publier sur la révocation de l'Edit de Nantes; si dans cette occasion il consulte plus son esprit que son cœur, ses raisonnemens doivent être motivés sur des faits: ces saits doivent être puisés dans les monumens les plus authentiques; & où peut-il les chercher, les trouver, ailleurs que chez les protestans? ils doivent desirer la publication de cette histoire, ils doivent y concourir & prêter tous leurs secours à l'auteur,

tel qu'il puisse être.

Dans le nombre des brochures qui paroiffent au sujet de la suppression de certains ordres religieux, je viens d'en lire une intitulée: Appel au public des Moines de la Chretiente. L'auteur qui se qualifie de révérend pere Capucin, prétend prouver que les mains profanes des Souverains n'auroient jamais dû toucher aux autels ni aux Ministres qui les servent, & confondant, suivant l'usage en pareil cas, la cause des pieux fainéans avec celle de Dieu, il crie à l'impiété, à l'irréligion, au blasphême : il s'égaie cependant un peu aux dépens de la gent monacale & prouve entr'au tres choses que, parmi les imputations calomnieuses que l'on fait contre elle, il n'en est point qui soit plus mal fondée que celle de l'inutilité des moines relativement à la population, ce qu'il démontre d'ailleurs d'une maniere péremptoire : mais en général le style de cette brochure est trivial; décousu, inégal & peu exact. Après avoir évoqué les mânes e

3

n

9

18

ù

le

l.

n-

r,

f-

r.

e:

a-

a-

u-

er-

eil

de

au

ux

m-

eft

de

pu-

na-

yle

gal

nes

des SS. Papes, Prélats, Moines & même Jéfuites, de S. Bernard, S. François, S. Dominique & confors, le révérend pere Pediculoso finit par cette apostrophe à l'Empereur. « O Jofeph, Joseph! les philosophes t'admirent, les hérétiques te bénissent, les incrédules te louent, les politiques t'exaltent, & cette race maudite se réunit à te mettre au-dessus de tous tes ancêtres pieux, & à te donner les titres les plus pompeux: mais nous te prédisons que tu ne seras jamais Saint Joseph II, & que tu ne brilleras ni dans l'almanach, ni dans la légende. Ainsi soit-il! »

Le filence de M. Linguet, depuis son élargissement de la Bastille, a essuyé bien des interprétations différentes. Voici, selon toutes les apparences, le moment de leur donner une solution. Cet Analiste ne s'étoit soumis à la loi qu'on lui avoit imposée, qu'afin de se mettre plus en état de reparoître dans sa carriere au sein de la liberté qu'elle exige. Après être resté quelque temps dans sa province, où son exil l'avoit confiné, des raisons d'affaires & de santé lui ont obtenu du gouvernement la permission d'aller à Bruxelles, d'où il a passé en Angleterre. Ses souscripteurs, qui sont en avance envers lui d'une année d'abonnement, se flattent avec raison, qu'il va s'acquitter envers eux, en donnant à ses annales une suite non moins intéressante. L'air qu'il respire est favorable; c'est le seul maintenant où les exhalaisons du despotisme ne pestiferent point celui de la liberté. Puisse-t-il s'en tenir à la noblesse qu'a en souvent son

qu

er

pa

fu

pe

gu

pai

gne

ďu

la

cur

opé

pen

ron

pas

mên

des

par filen

hone

·nant

quelo

donn

qu'el

ont r

qu'el]

que (

qui a

la scie

tablea

tes, &

M

langage, & ne plus se livrer à une licence, incompatible avec la dignité d'un homme qui aspire aux premieres places de la république des lettres!

Les longueurs dans les affaires, sont de véritables tortures pour nos damerets-politiques. Depuis le peu de temps qu'il est question de paix, ils ont déjà tant de fois signé, biffé, jetté au feu les préliminaires, qu'ils ne savoient plus à quelle sauce mettre le poisson; lorsqu'une affez fameuse cabrioleuse, Mile Barcelli, les a de nouveau remis dans la voie. Cette Italienne, que Milord Dorfet entretient somptueusement, avoit, dit on, passé en France du gré de ce Seigneur, & sur l'assurance qu'en cas de paix, il viendroit la rejoindre à Paris, & qu'en cas de guerre, il la rappelleroit à Londres. Son départ subit a mis en travail nos spéculateurs de foyers, & graces à leurs fubtiles conjectures, nous ne devons plus forger à la paix. Si cette Dile Barcelli n'a pas laissé parmi nous, l'idée la plus merveilleuse de ses talens, au moins est-elle assurée de l'avoir donnée de sa magnificence. Elle a pendant tout le temps de ses débuts, tenu, ce que nous appellons, table ouverte; & l'on fait monter sa dépense pendant une quinzaine de jours, à environ trois mille guinées. Jugez de la réputation dont jouit, parmi nos femmes, Milord D... si, quelque jour il vient à Paris, il peut bien se flatter d'avance, que le troupeau de nos Lais le serrera de très-près.

On a donné lundi, par extraordinaire, la reprise du Scigneur Bienfaisant, alongé d'un quatrieme acte. Cette augmentation confide en quelques évolutions militaires, exécutées par les enfans du dépôt des gardes françoifes. suivies d'une pompeuse & pitoyable marche dans laquelle on traîne à force de bras deux petits canons obusiers, fruits des prouesses du guerrier bienfaisant. On a voulu, à ce qu'il paroît, rapprocher des circonstances fort éloienées. & célébrer dans cette piece, le retour d'un Prince, qui, n'aguere, a débuté dans la carriere des armes. Tant d'accessoires accumulés fatiguent, & comme le succès de cet opéra paroît en dépendre, il y a tout lieu de penser que Mrs Rochon & Floquet en retireront aussi peu de gloire que de prosit. Ce n'est pas qu'il n'y ait quelques détails agréables & même intéressans; il en est qui ont obtenu des applaudissemens, mais ils sont absorbés par tant d'inutilités ennuyeuses, qu'ils ne suffifent pas pour fixer à cet ouvrage un rang honorable.

,

à

il

rs

11-

as

le

de

en-

ue

ait

de

de

25,

ris,

ou-

, la

d'un

Madame la Comtesse de G. placée maintenant sur la ligne masculine, s'amuse encore quelquesois à rentrer en elle-même pour nous donner le secret de son sexe: voici le tableau qu'elle en sait. « Presque toutes les semmes ont reçu l'éducation la plus négligée. Aussi-tôt qu'elles sont leurs maîtresses, elles ne lisent que de mauvaises brochures, & des drames qui achevent de leur gâter le goût. Elles menent la vie la plus dissipée, & prétendent à la science universelle. Elle se connoissent en tableaux, en architecture; elles sont gluckistes, & piccinistes; elles sont des cours, mon-

1

C

CE

fu

ét

TI

no

for

1

l'un

clui

brit

artic

Ver

Salue

fon .

fingu

Rofor

barqu

une

ble a

meur

botte

0

tent à cheval, jouent au billard, conduisent des caleches, passent des nuits au bal & au pharaon, écrivent au moins dix billers par iour, recoivent cent visites & se montrent par-tout. On les voit successivement dans l'espace de douze heures, à Versailles, à Paris. chez un marchand, à une audience de Miniftre, aux promenades, dans un attelier de sculpteur, à la foire, à l'académie, à l'opéra, aux danseurs de corde, applaudissant & goûtant également Préville & Janot, Dauberval & le petit diable. Pour leur sensibilité, il est vrai qu'elles ont des ajustemens de cheveux, des galeries de portraits, des autels à l'amitié, des hymnes à l'amitié; elles ne brodent plus que des chiffres, ne parlent plus que de sentiment, de bienfaisance & des charmes de la solitude, & sont toutes esprits-forts. Les semmes sont par essence légeres, indiscretes, aiment à parler, à se vanter de la confiance qu'on leur témoigne; celles même qui ont du courage & des principes; ne méritent pas plus de confiance, parce qu'elles trahiront involontairement. La foiblesse de la constitution des femmes, la mobilité de leurs traits, l'expression de leurs yeux, la rougeur involontaire que la moindre surprise excite en elles, la délicatesse même de leur teint qui rend cette rougeur plus visible & plus marquée, tout enfin concourt à rendre leurs premiers mouvemens indiscrets.... » En bien moins de mots, M. le Comte de G.... entendit faire le sien, il y a quelques temps, d'une maniere bien plus énergique. Il se présente en chenille

t

6

,

)-

X

nt

le

ai

es

ė,

us

la-

mai-

nce

du

pas

ont

itu-

its,

VO-

el-

rend

iée,

niers

s de

re le

niere

enille

chez un jouaillier, demande plusieurs bijoux; & entr'autres, une croix à la Jeannette. — Sans doute, répond le marchand qui étoit loin de soupçonner à qui il parloit, que Monsieur la veut du dernier goût? — Certainement. — A la de G...., c'est-à-dire.... — Que diresvous? — à la de G...., sans cœur. Interdit, consondu du propos insultant & innocent de cet homme, M. le Comte de G... balance sur le parti qu'il va prendre : la prudence étousse sa colere, il sort & va respirer aux Thuileries, où l'on prétend que des discours aussi mortissans tenus autour de lui, ont renouvellé la scene la plus douloureuse pour son amour-propre.

De Versailles, le premier Janvier 1783.

RIEN encore sur la paix. On prétend que l'une des difficultés qui en arrêtent la conclusion est le salut dans la Manche. La morgue britannique ne cédera pas volontiers sur cet article. Le Roi disoit dernièrement à M. de Vergennes à ce sujet : Il n'y a qu'à ne point se saluer du tout & que chacun passe tranquillement son chemin.

On mande d'Angleterre une aventure fort singuliere. Un gentilhomme polonois nommé Rosomoroski, alla à Portsmouth pour s'y embarquer. Arrivé dans son auberge, il trouve une de ses bottes de moins. Jamais un meuble aussi peu important n'excita tant de clameurs. Il avoue qu'il avoit converti cette botte en porte-seuille, & ajoute qu'il avoit

cru seul savoir qu'elle renfermoit des bijoux. & fur-tout des papiers du plus grand prix à fes yeux. Elle pouvoit être perdue ou volée. On court de tous les côtés pour essayer de la retrouver, il monte lui-même à cheval & galope vainement dans la campagne. De retour, il est fort étonné de revoir sa botte au milieu de ses autres effets. Sa joie n'est pas de longue durée : il en visite le contenu. Tout y étoit; joyaux, billets de banque, papiers de famille, mais il l'a dit lui-même dans le transport de sa douleur; des lettres y manquoient; & ce sont ces lettres cheres à son cœur, écrites par une Dame de haute considération qu'on avoit ainsi su retirer de ses mains, après les refus les plus obstinés de les rendre volontairement.

VERS

Sur la convalescence d'un de nos grands Seigneuss.

Un petit Duc, un petit avorton,
Bouffi d'orgueil & du plus mauvais ton,
Fait au mépris & fouriant du blâme,
Se préparoit non pas à rendre l'ame,
On ne rend pas ce qu'on n'a jamais eu;
Sans plus de phrase il se croyoit perdu,
Privé d'espoir, usé par la débauche,
Ce manequin, cette fragile ébauche
Alloit partir, bien cousu dans un sac,
(Ce mot est mis ici pour rimer à *******.)
Les deux rivaux du grand Dieu d'Epidaure,
Dont le talent mérite qu'on l'honore,

Le

Li

Qu

Qu

L'a

Vinrent foudain, quoiqu'appellés bien tard, En le fauvant prouver l'abus de l'art. Les deux amis joyeux de leur victoire, Modestement s'en renvoyoient la gloire: Dans le moment, du fond de ses rideaux, Le Duc encore étendu sur son dos, Glapit ces mots : Engeance fotte & vaine, Braves Docteurs, voilà de la Fontaine Les deux Baudets qui se faisant valoir Vont tour à tour user de l'encensoir. Bien, dit Barthez, je goûte cette fable, Mais j'aime mieux l'histoire véritable De ce Dauphin qui voyant un vaisseau, Non loin du pont, disparoître sous l'eau, Vint fur fon dos à l'instant du naufrage, Sauver lui feul presque tout l'équipage.

y

e

ſ.

t;

n

es

11.

75.

A terre il fauva ce qu'il put;

Même un finge en cette occurrence

Profitant de la reffemblance,

Penfa lui devoir fon falut,

Mais le Dauphin tourne la tête,

Et le maget confidéré,

Il s'apperçoit qu'il n'a tiré

Du fond de la mer qu'une bête,

Il replonge & s'en va chercher

Quelqu'homme afin de le fauver.

Les deux Docteurs après cette aventure, Livrent le Duc aux foins de la nature, Qui le fauva par la feule raison Qu'elle fait naître en la même faison L'aigle & l'aspic, les sleurs & le poison.

photograph is a submore that the

De Paris, ls 2 Janvier 1783:

pr

pe

ju

be

11

de

L

S'a

To

Pa

En

IL me reste encore à fouiller dans la littérature clandestine de l'année derniere. Elle a été fertile en productions qui n'apprennent rien, sinon qu'en flattant les vices & les défauts des hommes, en fournissant de l'aliment à leur malignité, on est plus certain de leur plaire qu'en épuisant sa fortune & sa santé à des recherches, à des méditations dont leur instruction & leur bonheur sont l'objet. J'acheverai dans mes premieres lettres de vous mettre au courant.

Le nouveau théâtre françois est vaste, commode & bien entendu. Il y a quelques défauts de goût dans la falle, mais non d'intelligence. On a voulu qu'un lustre élevé à deux pieds du plafond sous un vaste réverbere, représentât le soleil : idée mesquine. On a placé autour les douze signes du Zodiaque, idée ridicule. Entre le foleil & les fignes, on a mis des pots de fleurs, idée extravagante. Ces signes du Zodiaque ont donné lieu à plus d'un bon mot. Mlle J.... étoit dans une loge dominée par la Vierge, & M. de B.... fous le Capricorne, on devine l'allusion. Les sourds difent qu'on n'y entend pas; les cacochimes, qu'il y fait froid; les jolies femmes qu'on n'y voit goutte; les jeunes gens, que le parquet est trop cher. Ce sont les seuls qui ont raison.

La nouvelle falle des Italiens n'est pas construite sur le même modele. L'emplacement n'est pas aussi favorable; le théâtre a bien peu de

83:

itté-

e a

ient

de-

ent

eur

é à eur

J'aous

om-

uts

ice.

eds

re-

acé

ri-

nis

Ces

un

10-

le

di-

es,

ı'y

ar-

nt

nf-

est

de

profondeur; le parterre est fort petit; la décoration est fort bien entendue. Voilà ce qu'on peut entrevoir. Ce n'est pas le moment de juger. Cette salle est environnée de rues nouvelles, un peu étroites, mais formées de beaux édifices. Qui les habitera? on l'ignore. Il y a trente-deux mille appartemens à louer dans Paris, & dans tous les quartiers on éleve des maisons.

LA NOCE DE VILLAGE.

FABLE.

Guillaume marioit fa fille Jeanneton: C'étoit un des fermiers les plus gros du canton : Il s'adonise, il s'endimanche, Chapeau clabeau, cravatte blanche, S'arme du plus noueux d'entre ses échalas, Puis s'en va convier sa famille. Ah ça, notre coufin Colas, Demain je marions ma fille: Tous les jours, comme on dit, cela n'arrive pas: Partant, vous y viendrez, puisqu'enfin c'est le cas; Si j'y viendrons! oui cousin, je l'espere, Moi, mon garçon, & notre cochon gras. Votre cochon! c'est fort bien dit, compere, Et vous, & lui, serez les bien reçus. Sur ce propos, bras dessous, bras dessus, En se quittant, on s'embrasse, on se serre; Ce n'est pas tout : le plus beau de l'affaire, Maître cochon les avoit entendus. Il se douta d'une clause secrette, En se voyant à la nôce invité,

Lui qu'à l'étable on laissoit rélégué,

Et décampa sans tambour ni trompette.

Le lendemain, l'appétit aiguisé

Tablier blanc, bonnet en tête,

Grand couteau pendant à côté,

Colas s'en vient chercher sa bête

Et n'en trouve que le sumier.

Il se désole, il crie, il se dépite;

Et quittant son air de boucher,

Il gagne trissement de Guillaume le gite,

Mais ton cochon, cousin, est attendu;

Moi-même sur ce gril j'en veux cuire une côte.

Il s'est sauvé, compere, hélas! il est perdu....

Ne comptons jamais sans notre hôte!

De Paris, le 4 Janvier 1783:

J'AI différé jusqu'à ce jour de vous entretenir d'un ouvrage que j'ai sous les yeux depuis quelque temps : je voulois vous donner vos étrennes, j'ai cru ne pouvoir mieux choifir. Cet ouvrage a pour titre : Lettres iroqueises ou Correspondance politique, historique & critique entre un Iroquois voyageant en Europe, & ses correspondants dans l'Amérique septentrionale. Le titre promet beaucoup & l'auteur ne le dément pas. En développant ses idées avec facilité, il se laisse quelquesois entraîner par son imagination, & dans ce cas-là même on lui sait bon gré de ses écarts. En général, il regne dans ces lettres un ton de légéreté, un intérêt, un je ne sais quoi qui entraîne, & je ne doute pas que vous n'en portiez le même jugement.

L rout genc refor form au C Verfa rant de l'A faisoi mand Je fuj nistre un ce péditi c'est a

qui se

Améri

néral:

c'est ui

droit d

klin...

dit un

la con

qu'il av

qui lui

elle de

entren

elle viv

civilisé

ues; i

octeur

re, où

ur les a

L'Iroquois débarqué à l'Orient se met en route le lendemain pour Paris, par la Diligence où se trouvoit un armateur, un officier réformé & un officier de marine : l'officier reformé, chevalier de S. Louis, qui avoit servi au Canada fous M. de Moncalm, se rendoit à Versailles, pour y solliciter du service, desirant être employé dans l'armée des Etats-Unis de l'Amérique septentrionale, où la France faisoit passer des troupes. L'armateur lui demande s'il fait à qui il faut s'adresser pour cela: Je suppose, répond l'officier, que c'est au Ministre : « Non, lui replique l'armateur, c'est un certain C. de B... qui est chargé de l'expédition de tous les brevets & commissions; c'est aussi lui qui examine la capacité de ceux qui se présentent pour avoir de l'emploi en Amérique. — C'est sans doute un officier-général; je ne le connois cependant pas. - Non. c'est un agent avoué du Congrès; c'est le bras droit du Ministre; le Conseil de M. Francklin ... - C'est l'auteur du Barbier de Séville dit un abbé qui n'avoit point encore parlé! a conversation s'anima; l'abbé lut les vers qu'il avoit faits pour une danseuse de l'opéra, qui lui avoit écrit de se rendre à Paris, où elle devoit lui procurer un bon bénéfice par l'entremise de l'Evêque de **** avec lequel elle vivoit. L'Iroquois qui n'est point encore civilisé ne comprend rien à toutes ces intriues; il arrive à Paris, se fait présenter au octeur Francklin, est invité chez ce Minisre, où la conversation roule alternativement ur les affaires les plus sérieuses & sur les plus

e.

e-

er

01-

oi-

ri-

8

zle.

dé-

ci-

on

lui

ne

ıtė-

ne

ju-

grandes frivolités; c'est dans l'ouvrage même qu'il faut en lire le détail, que je ne pourrois morceler sans en diminuer le mérite.

Dans la seconde lettre de l'Iroquois à son ami, il lui parle des différentes classes de citoyens qui, rassemblés en corps, représentent la nation : Savoir, l'ordre du clergé, celui de la noblesse & le tiers-état. Quoique nouveau débarqué, il raisonne en connoisseur & en homme instruit : " Le tiers-état, dit-il, est » ici compté pour rien; un citoyen pauvre » dont vingt aïeux auront comme simples sol-» dats, défendu la patrie, sera méprisé & mê-» me avili, tandis qu'un autre citoyen qui » aura amassé des richesses par des moyens » peu honnêtes, acquerra de la considération, » & pourra avec fon argent aspirer aux pre-» mieres charges de l'Etat. Ces charges pu-» rifient de toutes les iniquités, & ont en ou-" tre l'avantage de rendre nobles ceux qui ne » le sont pas : de sorte que les enfans d'un nou-» veau parvenu prennent souvent le titre de » comte, vicomte ou marquis : » Je me rappelle à cette occasion une plaisanterie qui sut faite sur trois de nos marquis de la nouvelle édition.... " Brunoi est-il marquis? - oui... " Villette est-il marquis? - oui... De Bievre » est-il marquis? — oui... ce sont donc trois " marquis? - non, c'est un comte."

L'Iroquois ne paroît point partisan du fameux Jacques Cook, connu par ses voyages dans l'hémisphere austral & autour du monde: entraîné par l'éloquence, ou pour mieux dire par les paradoxes de l'homme au petit scru-

pule,

pul

teur

refte

d'ho

hom

juge

mai

gate

l'est

crip

cou

regr

min

n CC

37 CE

» ét

n n'

" D

» co

na

» Ef

n na

n ce

" roi

n foc

(*)

encore les form

l'abfolu

reste u

Je ne c

Ton

ne

ır-

on

ci-

ent

de

eau

en

est

fol-

mê-

qui

ens

on,

ore-

pu-

Ou-

i ne

ou-

rap-

fut

relle

ui...

evre

trois

1 ta-

ages

nde:

dire

scru-

pule,

pule (*), il regarde Cook comme un navigateur hardi qui peut être un très-bon marin, mais du reste comme un génie médiocre, qui ne fait pas d'honneur à l'Angleterre où il y a réellement des hommes:... Ensin il attend son retour pour le juger définitivement... Il l'attendra long-temps, mais heureusement pour la mémoire du navigateur anglois, sa réputation ne tient pas à l'estime de M ***. Cook a des droits imprescriptibles à notre reconnoissance, par les découvertes dont on lui est redevable, & à nos regrets par la manière tragique dont il a terminé sa carrière.

"Les François, dit l'Iroquois, gagnent beau"coup à être connus: ils ont les mœurs dou"ces, sont bienfaisans, caressans envers les
"étrangers, & avides de gloire: leur courage
"n'est point factice, ils ont de l'élévation dans
"l'ame & regardent leur Roi comme leur
"Dieu; mais je voudrois qu'ils sussent plus
"constans & plus conséquens; cette nation qui
"a en horreur les atrocités commises par les
"Espagnols dans le nouveau monde; cette
"nation qui hait l'esclavage, tout en blâmant
"ce que font les autres, les imite.... Croi"rois-tu, mon cher Tamar, qu'il y a ici une
"société qu'on appelle Compagnie d'Afrique,

Tome XIV.

^(*) L'écrivain dont il s'agit fut obligé, dit-on, étant encore très-jeune, d'aller à confesse: après avoir rempli les formalités d'usage & au moment où il alloit recevoir l'absolution: "Mon Pere, dit-il, à son confesseur: il me reste un petit scrupule; — Quel est-il, mon enfant? — Je ne crois pas en Dieu.,

odont le commerce est d'acheter & de vent d'en dre des hommes? c'est au milieu de la capitale de l'Empire françois, sous les yeux d'un grand chef, qui n'est occupé que du bont heur de ses sujets, & qui cherche à leur faire compter ses jours par ses bienfaits, que des ames mercenaires & avides d'amasser de l'or, se permettent un commerce aussi honteux."

Tel système paroît revoltant dans son printeres de l'or paroît revoltant dans son printeres de l'or paroît revoltant dans son printeres de l'est de l'e

Tel système paroît revoltant dans son principe, qui étant approsondi sans partialité entreroit peut-être dans la classe de ceux qui ont contribué au bonheur de l'humanité; l'Africain transplanté en Amérique par le monopole des compagnies européennes est, ce me semble, une preuve convaincante de cette vé-

rité que je vais développer.

Les noirs qui suivant l'Iroquois, après avoir passé au service de leurs nouveaux maîtres en éprouvent les plus mauvais traitemens, sont soignes à leur arrivée dans les colonies françoises avec toutes les précautions imaginables; on n'en exige du travail que lorsque les alimens salubres & un repos suffisant les en ont rendu fusceptibles; ces malheureux qu'on force à coups de fouet au travail, meurent très-souvent dans un âge fort avance fans en avoir reçu un seul; ces esclaves qu'un maître peut faire perir sous su coups pour la plus legere faute, sont sous la sauve garde des loix, du Code-noir sur-tout, par le quel il est très-expressément défendu à leurs maîtres, tels qu'ils soient, de leur faire don ner au-delà de vingt-cinq coups de fouet: d'ailleurs l'intérêt même des propriétaires ne

fuffi mai heu poi de co tous chet à le on r plus rope le co fans

dans

deftir

l'indi L partic perçu que 1 font 1 ciers o faits p march y ait rine re on ne rine r y a qu qu'en fur-tou capitai protége teurs, i fuffit-il pas pour suppléer aux sentimens d'humanité dans le cœur de ceux qui ont le malheur de n'y être point accessibles : enfin l'efpoir qu'ont les noirs de l'un & de l'autre sexe, de devenir libres, les soutient; & l'on en voit tous les jours qui, avec les moyens de se racheter, préferent mourir esclaves, & laisser à leurs enfans le produit de leur industrie dont on n'a jamais vu les maîtres disposer : au surplus lorsque notre Iroquois aura parcouru l'Europe, il se familiarisera peut ètre un peu avec le commerce des hommes, & en concluera fans doute avec nous que les plus malheureux dans cette classe ne sont pas ceux qui sont destinés à planter des cannes ou à faire de er suns # .

l'indigo.

enpi-

un

on-

eur

que

ffer

ussi

rin-

en-

qui

l'A-

ono-

me-

e ve-

avou

eprou-

ies a

avec

n'en

falu

rendu

сопря

dans

seul;

us fes

auve-

ar le-

leurs

e don-

ouet:

res ne

200

L'Iroquois ayant eu occasion d'étudier plus particulièrement la nation françoise, s'est apperçu, dit-il, qu'elle est fort défunie entr'elle. que la marine royale & la marine marchande sont rivales l'une de l'autre, enfin que les officiers de la premiere prétendent qu'ils ne sont pas faits pour se battre & se faire tuer pour des marchands: je ne pense pas comme lui, qu'il y ait une rivalité entre les officiers de la marine royale & ceux de la marine marchande: on ne jalouse guere que ses égaux, & la marine royale n'en connoît point encore : s'il y a quelque chose à dire contre elle, c'est qu'en général, elle a beaucoup de morgue, fur tout vis à vis des officiers auxiliaires & des capitaines marchands: mais qu'importe, fi elle protége leurs bâtimens; interrogez nos armateurs, ils vous diront que jamais nos convois

n'ont été mieux escortes qu'ils le sont aujour d'hui, & leur témoignage n'est certainement

9 6

n [

» C

n &

n C

n C

n a

9) 1]

» q

n f

» n

w d

p (

n ti

n de

n le

con

de l

cope

fe ti

eft a

doul vien

qui

n'ave

les f

trat voud

veuil

epou

Je

(

pas suspect.

Je laisse l'Iroquois raisonner à sa manière sur les nouveautés de toute espece qui frappent ses yeux. Etonné de la sagacité de ses observations, j'admire en lui l'éleve de la nature, & je gémis sur le sort de l'homme civilisé, entouré d'erreurs dès son berceau, & que l'ignorance sacrisse, lorsqu'il ne veut point être victime des préjugés; c'est sans doute pour faire diversion que l'auteur des Lettres iroquoises y sait raisonner un homme de la cour sur la situation de la France avec la Grande Bretagne & sur les motifs de la rupture entre ces deux Puissances. Voici ce qu'il dit re lativement à la séparation de l'Amérique septentrionale de la mere-patrie.

" J'envifage ces colonies comme la fille » ainée de l'Angleterre; riche & affez jolie, » fatiguée du joug qu'elle éprouvoit de la part » des favoris de sa mere, elle a usé de se » droits de majorité pour former un établifv sement à sa fantaisse; nous avons été les » premiers amans, qui nous fommes montres » les défenseurs de la Princesse, elle a accueilli » nos hommages, nous avons des rivaux qui » jadis étoient les adorateurs de la mere, & » qui ne tarderent pas à devenir infideles en » faveur de la fille, mais nous nous char-» geons du soin de les éloigner en vertu du » droit que nous avons de légitime épour » par contrat de mariage passé en l'étude de » M. de Vergennes & Sartines, son confrere, our.

ment

niere

frap-

e fes

na-

civi-

que

être

pour

iro-

COUL

ande-

en-

fep-

fille

olie.

part

e ses

e les

ntres

x qui

e, &

es en

char-

époux

de de frere, en présence de B. Francklin charge des » pouvoirs de ladite Princesse. D'après toutes s ces formalités, je doute que Georges III » & même Georges IV reuffiffent à dissou-, dre notre mariage, & le Duc de Chandos, » cousin germain de la Princesse, a eu beau n'affurer que toute la parenté prendroit les n mesures les plus vigoureuses contre l'époux » qu'elle s'est choisi sans le consentement de n sa famille, nous n'avons pas craint ces me-» naces: nous esperons au contraire que les » dieux seront favorables à notre hymen, & » qu'ils donneront dans peu une héritiere au » trône de l'Amérique, qui fera nommée l'Inn dépendance, comme nous nommons en France n le premier ne, M. le Dauphin. n

Cette tirade est de main de maître, & vous conviendrez qu'on ne peut traiter avec plus de légéreté une affaire plus férieuse. L'horoscope de la fille ainée de la Grande-Bretagno se trouve accompli en majeure partie : elle est accouchée très-heureusement quoiqu'avec douleurs : sa très-chere & très-honorée mere vient de donner son consentement au mariage qui étoit nul dans le principe, car les bancs n'avoient été publiés de part & d'autre qu'après la consommation. Il ne s'agit plus que de payer les frais de la noce, & la fignature du contrat n'est retardée que parce que la France voudroit les faire supporter à sa belle-mere: veuille le ciel que notre féale & légitime épouse nous reste toujours sidele & que nous ne soyons pas un jour C.... & battus.

Je ne finirois pas si je voulois rapporter

tous les passages des Leures iroquoises qui m'ont fait plaisir; il faut les lire d'un bout à l'autre pour n'en perdre aucun, cependant avant de terminer cet extrait, je joindrai celui d'une lettre que Tamar, autre Iroquois, écrit à son ami Mateck.

N

S

H

» Cette politique européenne, dit-il, qui » nous a été si funeste, va sans doute nous » devenir propice : ces fiers Européens divi-» sés entr'eux après avoir combattu pour nous » affervir, combattent aujourd'hui pour nous » rendre libres. Et qui fait si les fers qu'ils » nous ont fait porter ne ferviront pas à les " enchaîner à leur tour : qu'est-ce que cette » Europe en comparaison de nos deux Amé-" riques?... Ne pouvons-nous pas, par notre » fituation, avoir de nombreuses escadres qui » les empêchent d'aborder depuis le détroit " de Baffin jusqu'au Cap de Horn?..... Qu'ils » aillent porter à l'Asie & à l'Afrique leurs » loix, leurs mœurs, leurs brigandages, leurs » fers..... Que l'Amérique enfin soit libre..... 0 » vous, chefs de nos nations qui êtes morts en » combattant pour notre liberté, que ne pou-» vez-vous être les témoins de la révolution » qui se prépare! C'est aux Anglois que nous » devrons notre liberté; c'est aux freres de ce » peuple Roi que nous éleverons des autels » pour en conserver le souvenir..... Tels » font, Mateck, les vœux que fait ton am » Tamar..... L'Amérique ne doit plus for-» mer qu'une seule & même nation : alors » plus de distinction entre Canadiens, Iron quois, Algonkins, Hurons; point de Coont

tre

de

fon

qui

ous ivi-

ous

lous

u'ils

les

ette

me-

otre

s qui

troit

u'ils leurs

leurs

.... 0

ts en

pou-

ution

nous

de ce

utels

Tels

ami

for-

alors Iro-

Co

n lons Anglois, François, Espagnols, Portun gais, Hollandois ou Danois. Le peuple libre n de l'Amérique, voilà quel sera notre nom....»

NOUVEAUX COUPLETS

Sur l'Air : Lison dormoit , &c.

S'il est vrai qu'amour ait des aîles,
Tant mieux pour lui, tant mieux pour nous;
C'est donner des vapeurs aux Belles
Qu'imiter de gothiques foux.
Céladon, d'auguste mémoire,
Seroit fort maussade aujourd'hui;
Soyons aussi tendres que lui,
Sans bailler pour le faire croire.
Aimable enfant de la beauté,
Le plaisir n'est pas sans gaîté.

La gravité n'est point sagesse,
L'ennui prouve sort mal l'amour;
Fi des galans dont la tendresse
Gémit & languit nuit & jour!
Amoureux autant que possible,
C'est du salpêtre que mon cœur;
Mais quand l'amour fait le pleureur
L'enfant n'en est que plus risible.
Chez nous, esprit, raison, desir,
Tout doit ressembler au plaisir.

mendes, effect announceme du mount u

Si ce plaifir est un mensonge,

Qu'est-ce donc que la vérité?

Puisque notre vie est un songe, se la commande de la commande d

C 4

Loin de nous ces triftes folies,

Grandeurs, pouvoir, brillans forfaits!

Ami, bon vin, maîtresse & paix,

En voilà de bien plus jolies,

Comme ici bas tout n'est qu'erreur,

Krrons en croyant au bonheur.

De Paris, le 8 Janvier 1783;

27

27

"

pa

Co

.

9) 1

39 1

lez

dan

fau

s'ad

mei

I

fur

rare

mie

cite

toits

poin

de l'

M. Bertrand connu par plufieurs ouvrages estimés, vient d'en donner un qui a pour titre : Le solitaire du mont Jura, ou Récréations d'un philosophe. L'auteur monte au sommet de ces montagnes pour faisir tout ce qu'elles peuvent offrir de pittoresque : c'est de là qu'il observe le lever & le coucher des aftres: c'est-là qu'il admire les phénomenes de toute espece dont la nature prodigue a embelli ce séjour délicieux, selon lui, qui présente l'image de l'aisance & de la paix, où l'on ne connoît ni le luxe des grandes villes, ni fes suites sunestes, où l'habitant heureux & tranquille remplit les devoirs de l'humanité & que le voyageur ne quitte jamais qu'à regret : enfia c'est après avoir admiré alternativement toutes les beautés du monde moral & du monde phyfique, qui s'y trouvent réunies, que l'auteur s'empresse de nous communiquer ses decouvertes, & si toutes ses idées ne sont pas neuves, elles annoncent du moins une ame honnête, un cœur droit, & particulièrement un défenseur de la religion en faveur de laquelle il est rare de voir les philosophes de nos jours rompre des lances.

" Il me semble, dit M. Bertrand, place sur n la cime du Thévenon, être à la même haun teur que la ligne neigée des Alpes super-» bes; de cette ligne où commencent les glaces » que le soleil du midi ne fond jamais entié-» rement; mais que j'en suis éloigné! élevé, » seulement de cinq cens toises au-dessus du n lac d'Yverdon, ces commencemens de nein ges & de glaces perpétuelles, sont déjà à n guinze cens toises au-dessus de ce même n niveau, & ces rochers toujours couverts n de neiges s'élevent de huit cens toifes au-» desfus des glaciers inférieurs... » Puis comparant le Thévenon aux Alpes, celles ci aux Cordilieres: "O vous, dit-il, qui commandez » à tant d'autres humains, quelqu'élevés que " vous foyez, fouvenez vous toujours, hom-" mes mortels, que vous avez au-dessus de » vous un maître qui commande à toute la " nature & qui gouverne tous les globes. "

25

ti-

ns

de

les

ľil

s:

ite

ce

ge

oît

fu-

ille

le

fin

ites

nde

au-

de-

pas

me

ent

12-

de

A merveille, M. l'auteur, à merveille, parlez toujours de la forte, duffiez-vous prêcher dans le défert : il est des vérités qu'on ne s'auroit trop répéter; telles sont celles qui s'adressent aux demi-dieux & que tant de vils mercénaires ont souvent intérêt d'intercepter.

Le folitaire du mont Jura nous apprend que sur ces montagnes l'eau est beaucoup plus rare que sur les Alpes. Les habitans des premieres doivent recueillir avec soin dans des citernes dispendieuses, celle qui tombe sur les toits; les sommets de ces montagnes n'étant point assez élevés pour conserver les neiges de l'hiver, qui sont ordinairement presque ton-

C 5

d

h

CC

no

glo

lum

vir

van

a p

mire

ech

la g

D V

n do

m fo

» pe

» qu

Le

bleau

piren

préféi

barras

traire.

teductions

tes fondues des le mois de Mai, souvent même plutôt. Les monts Jura ainsi que les Alpes présentent un phénomene fait pour exercer Fimagination des naturalistes : on y trouve des coquillages de mer, des plantes & des dépouilles de l'ocean, pétrifiées dans le sein de la terre, dans les couches de rochers, à toutes fortes de hauteurs & de profondeurs: on a trouve dans divers endroits du Thèvenon & des environs, des turbitines, des conchilites, des ostracites, des dents de poisson, & des fragmens de lithophytes ensévelis dans la pierre. L'auteur rapporte à cette occasion les différens systèmes qui se sont succèdes sur l'histoire naturelle de la terre. " O vous, ditil, » qui arrangez les montagnes, qui les formez » à votre gré, qui expliquez méchaniquement " leur structure & leur origine, qui faites d'in-» génieules hypotheses dans le filence de votre n cabinet, venez sur le Thévenon, considéren m avec moi cette uniformité à certains égards, » cette irrégularité à tant d'autres; contemples s ces faits généraux & tant d'exceptions parti-» culieres: vous reconnoîtrez enfin, je m'affu-» re, l'insuffisance de vos conjectures, la té-» mérité de vos théories, l'incertitude de vos s suppositions, & vous avouerez que tout est » énigmatique pour l'homme dans la nature » Des milliers accumules d'années & des mil-» lions de générations d'hommes observateurs, » qui se succéderoient, ne suffiroient pas pour » connoître la moindre partie des œuvres de " Dieu fur cette terre! " day a la la la la Ne seroit-ce point ici le cas de dire : Qui trop

e

25

er

re

es

in

à

S:

e-

on•

n,

ans-

ion

fur

til,

nez

ent

'in-

otre

eren

rds.

plez

arti

affu-

vos

it est

ture.

eurs,

pour

es de

ui trop

prouve, ne prouve rien, & le Solitaire du Mont Jura, a t-il cru ajouter à l'immensité des merveilles
de la nature en disant qu'elles sont incompréhensibles? Admirons comme lui la main qui les
a créées, mais aimons à croire que des découvertes subséquentes ajoutant à celles qui
ont été faites jusqu'à présent, répandront un
nouveau jour sur l'histoire naturelle de notre
globe dont tant de grands hommes ont commencé à pénétrer le mystere.

M. B.... après avoir prouvé que sans la lumière les organes admirables de la vue ne serviroient à rien, après nous avoir dit qu'il a devancé l'aurore moins diligente que lui, ce qui lui a procuré une satisfaction délicieuse... qu'admirer & se taire est la seule seience, ne laisse échapper aucun des prodiges qui annoncent la gloire & la toute-puissance d'un Dieu créateur & conservateur : a Peut-on, dit il, à la vue du plus beau spectacle de l'univers, no douter qu'il y ait un être éternel qui a normé tout, qui conserve tout! Il étoit no peut-être réservé à notre siècle frivole d'acniquérir le nom de Philosophe en perdant de nou ces importantes vérités.

Le coup d'œil riant des monts Jura, le tableau enchanteur qu'ils offrent à la vue, infpirent à M. B. ... le defir de la folimpde sibiens préférable felon lui au monde, qui est un fésjour de tumulte & de corruption, aux emibarras duquel il est aussi difficile de se soultraire qu'il est disseile de se garantin de sa séduction. Les ombrages solitaires, dittil, surent sujouts sanorables à la vettu. (Oh toujours).

C. 6

ta

id

17 *

29

3) (

20 1

» I

» I

nI

n f

nje

n 8

» p

» q

n fe

»l'e

n ve

» 10

n tio

w att

n vo

» vie

c'est beaucoup dire.) « Ici je puis contempler » en silence & sans distraction, les grands ou-» vrages du Créateur » (& les graces de la créature.) « Ici, je deviens le maître, non » des riches trésors de la terre, mais de ce » qui m'intéresse bien plus, de moi-même : » Puis une strophe à la solitude : on croiroit que le folitaire va se retirer à la Trape, ou au moins se faire chartreux; non, tout considéré il va rentrer dans le monde. « Cer état » isolé, dit-il, qui n'est nullement l'état de na-» ture, mais celui de l'abandon, est manifes-» tement contraire à notre constitution, à » nos relations, à nos beloins, à nos rapports » avec l'univers.... » Il finit par convenir que nous ne sommes forts que par le nombre, puissans que par la réunion des facultés, industrieux qu'avec le concours des autres, intelligens qu'en combinant les lumieres d'autrui avec les nôtres; enfin que nous ne sommes véritablement hommes qu'en vivant avec nos femblables. sy istado junto, tuot sentel a

Au moment où le foleil est sur le point de terminer sa carrière, le solitaire du mont Jura rencontre un vieillard qui profitoit des derniers rayons de cet astre si favorable aux deux extrêmités de la vie. Il avoit l'air ouvert & aimoit à parler. Tranquille & serein, il attendoit la mort sans crainte & sans impatience; il avoit travaille & fait le bien : environné de cinq enfans de ses enfans qui solatroient & jouoient autour de lui, il étoit arbitre de leurs jeux, y prenoit part, & jugeoit leurs petits différences en leur donnant quelquesois des le

1

U.

la

n

ce

13

oit

ou

ntat

naef-

, à

rts

nic

m-

es,

es,

om-

ot a

t de

Jura

derdeux

rt &

tten-

nce; né de

1t &

leurs petits

es le

cons d'équité & de concorde. Young prétend que le vieillard finit par n'aimer que lui. Le solitaire du mont Jura soutient le contraire : cette idée démentie, selon ce dernier, par l'expérience, révolte son cœur. « Si le vieillard plus n sensible & plus reconnoissant que le jeune " homme parce qu'il est plus solide & moins " distrait, finit par n'aimer que lui-même, ce n sera sans doute dans une maison où la jeu-, nesse ingrate & impatiente de jouir seule, n aura neglige ou meprile la vieillesse; aban-» donné dans la solitude, délaissé par des en-» fans qui manquent de reconnoissance, il est » obligé de se concentrer en lui-même; c'est n à regret qu'il force à se détacher de tout, » un cœur qui a plus que jamais befoin d'ai-» mer. Ayez des égards pour le vieillard, té-" moignez-les-lui, il sera sensible & reconn noissant : ayez l'attention de le distraire de » ses infirmités & de le réjouir, il sera toun jours gai : consultez le vieillard expérimente » & qui ne peut plus agir, & il continuera de » prendre intérêt à tout ce qui le fait : mar-» quez lui de l'affection, & son cœur rouché » sera rempli de tendresse pour tous ceux qui » l'environnent, comme l'arbre ébranle par la » vetuste & par les vents se soutient encore » lorsqu'on l'appuie, & comme le lierre an-» tique embrasse plus fortement le tronc qui n le nourrit. Si malgre les égards d'une jeunesse. n attentive qui environne un vieillard, vous le n voyez sans affection pour les autres, rapportant n tout a lui-même, ce vice n'est pas l'effet de la » vieillesse, mais de l'éducation. Cet homme n'a

n jamais aimé que lui, parce que dans son ens n fance des parens trop indulgens ont tout soufert n de cet objet de leur tendresse aveugle : ils ont tout n pardonné, ils ont tout rapporté à lui par leur assen tion insensée, ils l'ont rendu égoisse malheureux,

O vous, parens idolâtres de vos enfans. toujours empressés à excuser sous le nom de foiblesse, ce qui trop souvent est chez eux un vice de cœur que vous n'avez pas le courage de réprimer ; qui n'imputez qu'à leur fensibilité les mouvemens d'impatience ou de colere que vos fages conseils excitent dans leur ame rebelle, voyez quelles sont les suites d'une pareille éducation & frémissez. Si par négligence ou par foiblesse vous avez laissé assoiblir dans le cœur de vos enfans, les vertus privées, la frugalité par la mollesse, la diligence par la diffipation, l'amour de l'ordre par la négligence des petits devoirs, la fubordination par l'indocilité, le respect pour l'age par les inattentions ou le mépris pour la vieillesse; les impressions deviennent inessacables. le caractere peut être déguisé ou contraint, il ne sera jamais détruit,

71

"

37

9)

D

37

33

En général il y a d'excellentes choses dans cet ouvrage a on y trouve une très bonne morale. Le un jugement sain. Voici le fragment d'un discours que le solitaire du mont Jura avoit sait sur cette question : Combien le respect pour les mœurs contribue au bonheur d'un Etat?

» Ne confondons pas ici avec les mœurs, » des vertus factices, enfantées par l'imagina-» tion. Il fut un temps où le zele ardent pour » les pratiques minutieuses d'un culte exéens

fert

ec-

x, 1)

IS .

de

age ibi-

me

me

gli-

foi-

tus

lili.

par-

rd1-

age.

eil-

es,

ans

110a

ent

ura

ne/-

di?

ITS .

man

out

Me.

rieur, passa pour la plus sublime dévotion » & les mœurs n'en devenoient pas plus fain-» tes. De là le fanatisme & la superstition » ces deux monstres qui détruisent avec les " mœurs, la religion douce & simple : car la. n fuperstition est aux mœurs ce que l'ombre n est au corps, ou l'image à la réalité. Que n dis-je? Les bonnes mœurs s'affoiblissent en même raison que s'augmente la superstition, " mere & fille de l'ignorance. O vous, mi-» nistres sacrés des autels : n'oubliez jamais " que c'est pour les mœurs, & pour mainn tenir le respect qui leur est dû, qu'il est » beau de montrer toute l'ardeur du zele dont » vous êtes animés, bien plus que pour pron pager certains dogmes, ou conferver l'u-» nité d'un culte particulier. La régularité des » mœurs influe davantage fur la perfection de " l'homme & fur celle des états, que la pro-» fession stérile d'une soi morte ou de quel-" que culte extérieur que ce soit.

" Et vous nation aimable & polie, géné" reux François, qui par les agrémens de vo" tre caractere & les graces de votre esprit,
" avez acquis en quelque sorte le droit d'in" fluer sur les mœurs des nations civilisées;
" réformez les vôtres, & bientôt le monde
" entraîné suivra votre exemple. A l'honneur
" trop frivole de communiquer vos tons, vos
" modes, vos manieres, votre langue aux au" tres peuples, se joindra la gloire plus so
" lide de contribuer au bien de l'humanité;
" en affurant pour jamais celui de votre heu" reux empire. »

10

lui

fon

en

être

pas

aux

aya

voi

a fa

les

& e

fur

de v

Enle

Jes |

fupp

meri

été (

paro

l'odi

petit

eft c

conte

croir

l'exif

tiquit

tragic

Le fi

elevé

ne tr

la m

fait u

Les cérémonies nocturnes de Noël semblent depuis long-temps servir d'époque à des scenes scandaleuses. L'église de S. Roch, qui paroissoit être le rendez-vous de nos ribauds & de nos catins, a enfin cessé d'être le théâtre de mille horreurs, depuis que le fameux Balbâtre n'y fait plus raisonner sur l'orgue sa brillante harmonie : mais les filouteries ont fuccede aux indécences, & celle que l'on a faite dans l'église S. Sulpice est aussi plaisante que hardie. Le curé faisoit la quête, suivant l'usage, précédé d'un Suisse & suivi d'une sœur, Un groupe de bons apôtres, rassemblés comme par hasard, serrent M. le Curé, l'embarrassent & le font trébucher au point qu'il laisse tomber sa bourse. Chacun paroît animé d'un saint zele pour ramasser les écus de M. le Curé; la sœur quêteuse qui le suivoit, se baisse également pour aider. Un malin saisit le temps, & lui gliffe sa main sur la cuisse. Elle fait un cri, & laisse aussi tomber sa bourse. Le drôle s'y attendoit, il la faisit & s'enfuit. Cette scene excite de la fermentation; chacun des filoux en profite pour s'évader, emportant avec lui les écus qu'il avoit glanés fur M. le Curé;

Les plus grands scélérats ont des imitateurs. Voilà Desrues régénéré dans un de ses anciens confreres. Un épicier, héritier d'une tante qui demeuroit à Rouen, & dont la trop longue existence probablement commençoit à l'ennuyer, a pris un beau jour la résolution d'y mettre sin. Sur le prétexte de quelques affaires, il est parti pour cette ville, & est descendu chez sa vieille parente, qui l'a reçu avec

ant

ce-

a-

& tre

al-

fa

ont

1 2

nte

ant

ur.

me

ent

m-

unt

rė;

ga-

ps,

un

côle

ene

oux

· lui

ure;

urs.

iens

qui

igue

l'en-

dy

ffai-

def-

avec

bonté. Après y être resté quelques jours, & lui avoir administre une dose mortelle de poison lent, il est reparti pour Paris. Les effets en ayant été plus prompts qu'il ne l'avoit peutêtre prévu, cette malheureuse femme ne tarda pas à être attaquée de déchiremens intérieurs auxquels elle ne put resister. Sa mort violente ayant paru furprenante aux médecins qui l'avoient affistée dans ses derniers momens, on a fait l'ouverture de son corps, & reconnu les traces du poison. De ce moment on a saisi & emprisonné la domestique qui la servoit, & fur ses dépositions, on a trouvé convenable de venir à Paris chercher l'épicier son parent. Enlevé de sa boutique, on l'a conduit dans les prisons de Rouen, où il vient de subir le supplice de la roue & du feu, si justement mérité. Parmi plusieurs de ses parens qui ont été compromis dans cette affaire, un sien frere paroît véhémentement soupçonné d'avoir été l'odieux bourreau de deux ou trois misérables petits enfans dont il étoit le pere & dont il est devenu l'abominable parricide. Nos chers contemporains feront tant qu'ils nous feront croire aux races si fatales des Tantales, dont l'existence & le souvenir ont fait gémir l'antiquité.

Une aventure moins révoltante mais aussi tragique, vient de se passer sous nos yeux. Le fils d'un ancien tailleur de cette capitale, élevé dans une sorte d'aisance & de luxe, ne trouvant plus les mêmes ressources dans la maison paternelle, s'étoit insensiblement fait un besoin d'escroquer pour soutenir ses

ta

el

h

CE

ép

2V

0

tra

foi

que

tra

cel

tur

L'u

fent

lant

qu'i

ger.

fent

beau

l'adn

louis

cher ie vo

l'ama

qu'il se co

leaux puise

louis faites

1

plaisirs & sa parure. Il alloit manger depuis quelque temps affez fréquemment chez un traiteur nomme Meunier, & avoit eu la bonne fortune d'y enlever incognito plusieurs couverts d'argent. Le traiteur, ne fachant à qui s'en prendre, en prévint un inspecteur de police. qui mit des mouches dans la falle à manger, L'élégant tailleur arrivant un de ces jours der. niers comme à son ordinaire, l'épée à travers le corps, un gros manchon fur la poitrine, s'empare d'une petire table qui étoit dans un coin, s'affied auprès & demande à diner. La fervante lui apporte un couvert : retardée par le service, elle differe quelques temps à servir cet homme. Il l'appelle derechef : elle lui présente enfin un potage. - Un couvert; étour die que vous êtes!... La fille n'ofant repliquer, croit avoir oublié & lui rapporte un fecond couvert. Il transvase sa soupe dans une affierte, met adroitement l'écuelle d'argent dans fon manchon & mange tranquillement. Cela fait, il appelle la fille : elle paroit. Quoi! lui dit-il, vous emportez mon écuelle & ne m'apporte pas de bouilli? vous êtes une grande étourdie! Troublée par le cahos d'un monde prodigieux, cette fille ne replique qu'en bégayant & va chercher le bouilli de Monsieur; mais tout ce petit manege n'étoit pas tellement fait avec dextérité, que les mouchards ne l'eussent vu d'un bout l'autre. L'un d'eux va trouver le traiteur : Nous tenons votre homme, lui ditil, le voilà dans ce coin. Le tailleur est accuse hautement; il veut nier, mais l'un des mouchards lui fautant au collet, fouille dans sa poche d'où il retire le couvert,

HIS

rai-

nne

erts

s'en

ce,

ger.

der-

vers

ine.

un

. La

par

fer-

e lui

tour

epli-

e un

dans

Cela

i! lui

porter

Trou

cette

t ma-

erite,

Nous

e coin.

t nier,

uvert,

en fait tomber la farale écuelle. Confondu, hors de lui-même, ne voyant plus de ressource, il est assez heureux pour pouvoir ôter son épée dont il se donne trois coups dans le corps. On le porte chez un Commissaire, d'où après avoir été pansé, on l'a conduit au Châtelet. On ne doute pas, s'il en revient, qu'il n'aille traîner le boulet à Toulon ou à Brest pour ses escroqueries, ou que s'il en meurt, il ne soit traîné sur la claie comme suicide. Quelle que soit la juste tolérance avec laquelle on traite aujourd'hui ce crime de lese-société, celui-ci, relativement à l'individu, est de nature à paroître mériter la sévérité de la loi.

Deux autres filoux ont été plus heureux. L'un d'eux paré comme une chasse, se préfente au petit Dunkerque, magafin fort brillant de bijoux, montre une assez belle bague qu'il portoit à son doigt, & demande à la changer pour une de plus haut prix. On lui présente un solitaire de la plus belle eau, du plus beau brillant possible. Il le regarde, l'examine, l'admire, & demande le prix. - Cent cinquante louis, de retour avec la vôtre, répond Grandcher. — Cela est énorme; mais elle me plaît: je vous en offre cent. Le jouaillier tient bon. l'amateur en ajoute vingt-cinq, bien affuré qu'il n'en donnera pas un seul, & le marché le consomme. Il tire de sa poche deux rouleaux cachetés, les met dans son chapeau, & puise dans sa bourse l'appoint de vingt cinq louis d'or en monnoie blanche. Sur ces entrefaites entre un autre homme, bien vêtu, qui

feignant de ne le pas connoître, s'en approche néanmoins, comme pour examiner quel ques bijoux, prend adroitement le chapeau, rouvre la porte & s'enfuit. L'amateur de bague crie au voleur, & se met à courir après lui. La circonstance paroît si naturelle qu'on n'ose le retenir; mais muni de la bague, il rejoint bientôt son adroit complice & laisse ses dupes dans l'étonnement & dans l'attente.

VERS

Ecrits sur des Tablettes à secret données pour Etrennes à Madame de ********

Être charmante, être adorée, Ce n'est pas tout pour le bonheur: Sa cause, hélas! trop ignorée, Elle est au sond de votre cœur.

Dictez & remplissez vous-même Les vœux qu'on doit former pour vous. Aimez, aimez bien qui vous aime, Vous les aurez accomplis tous.

Les ames tendres font discretes

Et deux sont leur monde en s'aimant;

Ne confiez qu'à ces Tablettes

Les jours donnés au sentiment.

De votre choix toujours plus digne,

Votre amant en lisant cela

Pourra vous dire à chaque ligne: —

Je n'ai vécu que ces jours-là.

Par M. le Chev, de M.....

ľ

f

ď

fo

fa

qu

da

De Paris, le 12 Janvier 1783;

Au sein de l'église protestante, parmi son clergé même, le Pape a trouvé un apologiste, dont l'ouvrage vient de paroître à Berlin, sous le titre d'Apologie du Pape, par un Protestant. L'auteur distingue les justes reproches qu'on peut faire à quelques Papes, d'avec ceux qui sont dus aux siecles dans lesquels ils vivoient. Il fait voir combien leur influence a été utile dans le moyen âge, combien il étoit nécessaire de leur accorder, comme les Souverains l'ont fait, le pouvoir d'opèrer l'espece de bien qu'il n'appartenoit de faire qu'au chef de l'église. Il déplore le sort de l'esprit humain de tomber toujours dans les extrêmes; il auroit voulu qu'en corrigeant les abus de la domination hiérarchique, on n'eût pas entiérement aboli autrefois, & qu'on ne fit pas disparoître actuellement de plus en plus. l'autorité d'un chef & d'un représentant universel de l'église chrétienne.

Ces idées sont entremêlées de plusieurs réflexions, pour faire sentir le danger qu'il y a d'attaquer les droits du Pape, puisque les raisons qu'on met en avant, ne seroient pas tout-àfait inapplicables à la puissance des Monar-

ques temporels.

pro-

uelau,

ba-

près

no'u

aiffe

te.

pour

THE P

ALPHABET DE L'AMOUR.

Ardeur. La timidité exprime moins & prouve davantage, qui ne ve prouve davantage.

Baiser. Le recevoir est quelque chose, le prendre vaut mieux, l'obtenir de l'amour est un des doux présens qu'il puisse faire.

mo

reu

gar

le i

vou

trice

fible

rilqu

jet,

qu'au

tude

qu'ave

ces do

point :

faire

Zep

es; &

es aut

Vie

Tei

Un

Se aman

l'amo

Confiance. On la perd quand on aime & on l'acquiert. L'homme le plus confiant tremble de déplaire, & le plus réservé confie tout à sa maîtresse.

Dépit. Délateur de l'amour; avant-coureur du raccommodement; il hâte la défaite, varie les scenes, embellit les semmes & donne un ridicule aux hommes, parce qu'ils y mettent plus d'aprêt & moins de graces.

Fidèlité. Les femmes sont généralement plus fideles & les hommes plus constans. C'est que les unes sont plus maîtresses de leurs sens, & les autres plus maîtres de leur cœur.

Gaué. Une tristesse intéressante peut faire naître l'amour, mais la gaîté seule le conserve.

Humeur. Fils du Caprice. Tous deux sont in supportables dans les hommes & presque nécessaires aux semmes pour retenir leurs conquêtes.

Jalousie. Lorsqu'elle vient d'un excès de mo destie elle slatte, & si la douceur l'accompagne elle touche. Mais quand elle naît de l'égoïsme & de la désiance, elle désespere & humilie tout-à-la-fois.

Jouissance. Lorsqu'on se refuse tout, on meunt d'inanition, & lorsqu'on se permet trop, on finit par le dégoût.

Larmes. Dangereuses dans de certains hommes; trop communes chez les semmes, n'embellissant que les jolies, prouvant peu de chose.

Malheur. Le bon temps! disoit Mile Arnoud;

mon Dieu, que j'étois malheureuse!

Nouvelles. N'en demandez jamais aux amoureux; ils ignorent tout, hors ce qui les re-

Orages. Il est impossible de les éviter, mais

le soleil doit luire après.

Plaies. Gardez-vous d'en faire au cœur que vous aimez. Elles se ferment, mais la cicatrice reste; & trop souvent rouverte, il se forme un calus, qui rend l'endroit insenfible. capb enta

Questions. Il y en a qu'on ne doit jamais

risquer quand on s'aime.

Raison. Elle est, dit-on, incompatible avec l'amour. Mais lorsqu'elle n'en justifie pas l'objet, la constance devient impossible.

Secret. Dites hardiment le vôtre à deux amans; ils l'oublieront bientôt pour ne penser

qu'au leur.

le

eft

on ble

it à

eur

arie

un

tent

plus

que

ens,

faire

con-

nt in-

e ne-

con-

e mo-

ompa-

ît de

ere &

meurt

, on

hom.

n'em-

chose.

Temps. Il détruit l'amour; aidé de l'habitude il l'affermit.

Union. Pour être heureux, l'amour ne doit qu'avertir, l'estime décider & les complaisances doivent l'entretenir.

Vieillir. On dit que le cœur ne vieillit point : tant pis! c'est tout ce qu'il a de mieux faire quand le reste n'est plus jeune.

Zéphirs. Ils servent les amans & les poëes; & quelquefois rendent les uns jaloux & es autres ennuyeux. mines aux Chrisens

moven legal d'afferer Telas de heurs en me

appel preferdu dont te bur female dab -

modere, fe change dans le cours de neuv !

Thought State Holls

De Paris , le 15 Janvier 1782

ticken faire tests

1':

V

ď

te

re

411 av

C'e

riq

bie lun

&

L'u

trou

que

bre

tiffe

lour

cond

plaif

tampe

ponti

la trij

To

U

It faut mettre au nombre des auteurs clandestins qui s'érigent en Conseillers des Rois, ceux de deux ouvrages nouveaux dont l'objet est absolument le même, sous différens point de vue , & intitules , l'un : la Verite rendue fenfible à Louis XVI, l'autre : Rendez à Céfar ce qui appartient à César. Ces productions sories. à ce qu'il paroît, de plumes protestantes, sont le fruit de l'étude la plus dégoûtante des horreurs & des usurpations que l'on a attribuées aux Successeurs de S. Pierre. Les contradictions dont les histoires sont remplies en mettent nécessairement entre deux écrivains qui ne se sont apparemment point concertés pour parcourir la même carriere : celui qui embrale la cause des Césars montre le moins de partialité; l'autre est entraîné par le ressentiment des maux que les protestans ont éprouvés a France. Il annonce fon ouvrage comme u Appel au tribunal de la raison & de l'humanité me tiere, du Non lieu à délibérer, du Parlement de Paris, du 15 Décembre 1778, sur la demande de M. de Bretignieres, pour qu'il fut accorde à ceux qui professent la religion réformée, ce qu'on accorde aux Juifs dans toute l'étendue du Royanme, ce que les Princes protestans ne refuserent je mais aux Catholiques, ni les Empereurs payens eux mêmes aux Chrétiens qu'ils persécutoient.... Un moyen légal d'assurer l'état de leurs enfans. Cel appel prétendu dont le but semble d'abord modéré, se change dans le cours de deux vo

1783

clan-

Rois,

'objet

points

ue sen-

efar ce

orties.

, font

s hor-

ibuées

radic.

n met-

ns qui

s pout

nbraffe

e par-

niment

ves en

me un

mite en-

ment de

ande de

accorde

ce qu'on

Royan.

erent 14

ens exx

ins. Cet

abord f

leux vo

lume

lumes d'environ deux cens pages chacun, en une invitation très-explicite au Roi & à la nation de secouer le joug de l'autorité du Pape. Il n'est pas facile de deviner à quel propos l'auteur s'est qualissé au frontispice de son sivre, d'Admirateur de M. Necker: le sentiment d'admiration dû aux talens de cet administrateur des sinances est tout-à-fait étranger à la révolution dont cet ouvrage exprime le vœu.

L'auteur de la seconde brochure se borne à ce qu'annonce le titre qu'il a choiss : Rendez à César ce qui appartient à César, introduction à une nouvelle Histoire Philosophique des Papes, avec cette épigraphe :

thoma id la lingua membership ne allat

Acrox mihi sempeftas impendet.

C'est une quantité prodigieuse de saits historiques, sur la vérité desquels je me garderai bien de prononcer, resserrés dans un petit volume, mais présentés avec beaucoup d'ordre & de clarté: elle est ornée de deux gravures. L'une est le portrait du Pape regnant dont on trouve avec plaisir l'éloge avec celui de quelques uns de ses prédécesseurs, dans cette sombre galerie de peintures révoltantes. L'avertissement suivant qui se trouve à la tête de l'ouvrage, renserme la description de la seconde planche.

Un curieux dont l'imagination étoit aussi vive que plaisante, sit graver, il y a quelque temps, une estampe allégorique sur la chûte prochaine du pouvoir pontisical: on y voyoit un aigle impérial détacher la triple couronne; des ensans jouant à la raquette

Tome XIV.

fai

V

tic

af

len

poi

n d

n p

n h

n to

n de

n di

» Vi

n lu

va va

av

ve.

ver

lui

vill

plus

qu'a

cipa étoie

tout

& é

mode

marc

qui e

evec la mule sacrée & les cless du Ciel; le fana tisme grinçant les dents de rage, étoit dans le fond; les moines y paroissoient accablés de douleur, & le chef de l'Eglise ne sembloit plus avoir d'autre appui que son bâton pastoral, &c. &c.

Cette gravure nous a semblé avoir tant d'analogie avec la querelle des Empereurs & des Papes,
qu'elle nous a inspiré le desir d'étudier la source
des débats scandaleux qui existent entre le sacerdoce
& le trône; nos recherches se sont étendues à mesure que les réstexions se présentoient en soule à notre
esprit. Comme nous ne sommes point de la communion
des Papes & que nous n'écrivons pas dans un pays
papiste, nous avons livré au public, ces réstexions
telles qu'un examen impartial & attentif des faits nous
les a inspirées.

Jamais moment n'a paru plus propice pour abaissa cette puissance sormidable, sondée sur l'ignorance du peuples & la soiblèsse des Rois qui se partagerent les débris sumans de l'Empire Romain. Les progrès de la raison ne sont plus redoutés des Souverains. Prique tous ceux à qui l'Europe obéit, ont placé la tolérance & les arts à côté de leur trône. Quelques uns leu ont donné leur palais même pour asyle. Le sage & serme Joseph II, sur tout, sait faire respecter la religion, en même temps qu'il détruit les réceptacles de la momerie, de la superstition & du fanatisme. Cu circonstances, & celle du voyage (oserons-nous dire inutile) du Pape Pie VI à Vienne, semble promeure l'accueil du Public à l'ouvrage que nous lui prisentons.

Vous favez, Monsieur, combien M. le Marquis de Caraccioli nouveau Vice-Roi de la Sicile, a dejà acquis de droits à la reconnoil-

ana-

ind:

& le

ap

ana-

OHICE

rdoce

à me-

notre

union

pays

exions

s nous

baiffer

zce des

ent les

grès de

. Pref-

la toli-

ens leur

Tage &

la reli-

icles de

me. Ces

ous dire

romettre

lui pre-

e la Si-

onnoil.

sance & à l'amour du peuple confié à ses soins. Vous ne lirez pas sans intérêt & sans admiration le compte qu'il rend lui-même de ce qu'il a fait. Je l'extrais d'une lettre écrite à M. d'Alembert, par ce Ministre philosophe dont la postérité répétera le nom avec éloge.

" Je m'occupe avec tout le zele possible & de toutes mes forces à faire du bien à ce pays, puisqu'on a voulu me le consier. Mal" heureusement je rencontre des obstacles par" tout. Le plus fort & le plus désagréable vient des hommes, & même de ceux qu'on vou" droit délivrer de leurs chaînes, tant il est vrai, mon cher ami, que la longue habi" tude de servir, dégrade l'ame au point de lui faire trouver des douceurs dans l'escla" vage. "

» J'ai établi l'exportation libre des bleds avec quelques petites conditions de réserve. J'ai ôté le droit prohibitif de faire du pain : désormais il est libre à chacun d'en vendre, & au particulier d'en acheter où il lui plaît. On a déjà commencé à paver la ville toute en pierres quarrées, le triple plus grandes que celles de Paris, tandis qu'auparavant il n'y avoit que les deux principales rues qui le fussent : toutes les autres étoient en cailloux. Dorénavant elles seront toutes pavées en grand, proprement tenues & éclairées avec des lanternes du même modele que celles de Paris. J'ai établi un marché public, car il n'y en avoit pas, ce qui est incroyable. Pour les grands chemins,

D 2

» dans l'intérieur du royaume, l'on en a com » mencé trois, les plus nécessaires pour trans. » porter les denrées du centre de l'isle au ri-» vage de la mer. Cet ouvrage va un peu plus » doucement, car il est fort dispendieux. J'ai » fait aussi tracer à un quart de lieue de la ville, un Campo Santo : c'est-à-dire, un immense cimetiere, environné de balustrades » & de cyprès. Il tient dans son intérieur, » deux cens caveaux profonds pour recevoir » tous les cadavres de la ville, & l'on en ou-» vrira dix par année, de façon qu'à tour de » rôle, après vingt années, ils feront em n ployés les uns après les autres; au move » de quoi les vivans seront séparés des mons » ce qu'il seroit bien de faire par-tout : mais » ceci est d'une absolue nécessité dans un pays » aussi chaud que le nôtre. Cette affaire mi » donné beaucoup de peine par la supersi-» tion des hommes. Accoutumés de voir in » humer dans les églises, ils imaginent que le » chiens seuls doivent être enterrés dans l » campagne. Je me réserve à la fin pour l » bonne bouche, de vous dire, avec un per n de vanité de ma part, l'abolition de l'in » quisition. Le 27 du mois de Mars, Mercret » Saint, jour mémorable à jamais dans ce pays » pour le Roi Ferdinand IV, on a abattu of » terrible monstre. J'y ai été avec grandes co » rémonies & formalités, accompagné de l'Af » chevêque, de notre Prélat, Grand-Juge » la Monarchie, du commandant des armes » du Sénat de la ville, & de tous les che " des tribunaux & magistrats : tous se son

mais titre, part o déjà j & mê

27

3)

99

39

2)

3)

20 1

3)

n t

n é

n le

n fe

n e

3) CI

n tr

)) me

tanes haut b a com-

tranf-

au ri-

eu plus

IX. J'ai

e de la

un im-

1ftrades

érieur,

ecevoir

en ou-

tour de

nt em-

moyen

morts,

t: mais

un pays

aire mi

uperfti-

voir in

que la

dans l

pour l

un peu

de l'in-

e pays

pattu c

ndes ce

de l'Ar

Juge d

armes

es chef

fe for

, assemblés en ma présence, outre beaucoup , d'autres personnes choisies, que les gardes » ont fait entrer. En présence des officiers & , familiers du S. Office, le secrétaire du royaun me a lu le grand décret de l'abolition, du " Roi Ferdinand IV. A vous dire vrai, mon » cher ami, je me suis attendri, & j'ai pleuré. " C'est la seule & unique fois que je suis ar-» rivé jusqu'à remercier le ciel de m'avoir fait » fortir de Paris, pour me faire servir d'ins-» trument à ce grand ouvrage. Après la cé-" remonie, j'ai fait tout de suite effacer toun tes les armoiries du tribunal, & principale-» ment, la main avec l'épée qui étoit sur la » porte, avec ces mots: Deus, judica causam n tuam. J'ai fait depuis ouvrir la porte des » prisons, pour remettre les prisonniers aux » évêques respectifs. J'y ai trouvé trois vieil-» les femmes, le rebut de l'humanité, accu-» sées de sortilege : je les ai renvoyées chez » elles. Toute cette grande opération dont on » craignoit beaucoup que l'exécution ne fût » troublée, s'est faite avec toute la tranquil-" lité possible, & même avec l'applaudisse-» ment des plus senses.»

L'Almanach, dit des Muses, a enfin paru; mais on eut dû cette année substituer à son titre, celui d'Almanach des Journaux: la plupart des pieces de poésies qu'il contient, ont déjà paru dans divers ouvrages périodiques & même dans des gazettes. Mrs Imbert, Fontanes & Berenger y tiennent sans contredit le haut bout; le Cheval-gris, la Chartreuse & l'Hi-

_D 3

ver, font honneur à leur talent & seront tou-

jours lus avec intérêt.

Une fable de Monvel, intitulée, Jupiter & la Brebis, offre la morale la plus douce & la plus digne de l'homme de bien. Cette raison m'engage à vous la transcrire.

L

ri

P

fe

da

co

ra

94

te

bi

av

tre

tit

d'

fe

da

roi

Ch

me

Grand Jupiter, disoit dans son émoi Une brebis au Maître du tonnerre, Las! tout ce qui peuple la terre,

De tous les tems s'est ligué contre moi.

J'ai beaucoup à fouffrir, chacun me fait la guerre,

Le Dieu l'entendit Et lui dit;

» Pauvre & petite créature,

" Il est trop vrai, je conviens de mon tort; De tant d'êtres divers en peuplant la nature,

» J'oubliai qu'un arrêt du fort

» Soumertoit tout à la loi du plus fort,

» Et toi seule n'as rien pour repousser l'offense.

" De griffes, si tu veux, je vais armer tes pieds:

" Ta bouche va t'offrir une belle défense. "

- Avec les animaux méchans & carnassiers, Je ne veux pas de ressemblance,

Dit la Brebis — Aime-tu mieux

Que fous tes dents un poison...? - Ah! grands dieux!

On les hait trop ces bêtes venimeuses...

- Eh bien! je vais parer ton front

De deux cornes majestueuses,

Et de ton corps les forces s'accroîtront.

- Non, mon pere, non, non; l'offre est trop dans gereuse,

Je deviendrois peut-être querelleuse,

- Mais ta raison est en désaut,

Répond Jupin; c'est une regle admise, Si tu ne veux pas qu'on te nuife, Il faut pouvoir nuire. — Il le faut, Répond en pleurant la pauvrette! Laiffez-moi comme vous m'avez faite.

A mes ennemis furieux Je ne prétends plus me soustraire; Je subirai mon sort, & j'aime mieux Supporter le mal que d'en faire.

L'abbé de Mably vient de se faire une terrible querelle avec les philosophes. Dans un petit ouvrage où il traite de la manière d'écrire l'histoire, il a osé dire que l'histoire universelle de Voltaire n'est qu'une pasquinade ... que dans la Vie de Charles XII, l'historien marche comme un fou à la suite d'un fou; ... qu'un ignorant a beau faire, son ignorance perce toujours par quelque côté... Que Voltaire manque de jugement & de goût; Qu'avec un peu d'honnêteté, on éviteroit les écarts où il est tombé, &c. Vous pensez bien, Monsieur, qu'on a relevé ces blasphêmes avec beaucoup d'aigreur & que l'on n'a pas manqué de récriminer. On a reproché entr'autres à M. de Mably, d'avoir dit dans le petit ouvrage dont il est question, qu'il admiroit Tacite, pour la maniere dont il rapporte la mort d'Helvidius, tandis que la mort d'Helvidius ne se trouve point dans Tacite.... Il est entré dans le détail de ce que M. de Voltaire auroit dû dire dans l'introduction à l'Histoire de Charles XII, & l'on observe que c'est précisément ce que M. de Voltaire a dit. Il faut avouer que l'on avoit droit d'attendre de M. de Ma-

at tou-

riter & 2 & la raifon

re,

ffense. pieds;

dieux!

op dan-

bly, une critique plus solide, plus juste, plus impartiale des ouvrages historiques de M. de Voltaire, puisqu'il vouloit entreprendre une tâche aussi superflue. On ne lit pas plus ce grand écrivain pour apprendre l'histoire, qu'on n'en lit un autre aussi célebre, pour apprendre le secret des opérations de la nature & pour acquérir une connoissance exacte de ses

n

d

n

n

de

V

10

ur

fal

tic

ca

me

les

tur

VO

tra

dan

te,

tins

enn

s'am

coin

pen

qui,

la ri

rer;

& fi

fent

productions.

Quelque convaincu que foit l'honnête hom. me, de l'inutilité de ses observations, toutes justes, toutes sages qu'elles puissent être, il ne doit point se lasser d'exprimer sa vive indignation, de tonner contre les abus révoltans, dangereux & barbares qui se propagent avec audace & impunité. Paris pourroit être le séjour de la liberté, de la tranquillité, de la sûreté, & pourtant chaque jour y voit éclore de nouveaux malheurs dont l'humanité gémit. Deux choses également dangereuses sont au nombre de leurs causes; les cabriolets & les cannes-armées. Le grand nombre d'étourdis impertinens & méprisables, qui circulent jour & nuit dans cette Capitale, semblent vouloir le disputer à la race abjecte & brutale de nos valets, par l'excès de leurs imprudences. S'ils sont dans leurs cabriolets, le train furieur avec lequel ils font rouler cette voiture traitresse, renverse, écrase le malheureux citoyen qui n'a pas assez d'agilité pour s'y dérober, & souvent prive une malheureuse famille du soutien le plus effentiel à fon existence.

S'ils sont à pied, on les voit armés de malfues grossieres, ou de bâtons ferrés d'épées, lanplus

1. de

une

is ce

qu'on

pren-

re &

le ses

hom-

outes

re, il

ve in-

evol-

agent

t être

é, de

eclore

gemit.

nt au

& les

is im-

our &

loir le

e nos

s. S'ils

urieur

e trai-

toyen

er,&

u fou-

e mal-

es, lan-

dépend d'une pointe de vin, ou du plus léger mouvement de colere si facile à exciter dans des êtres aussi dépourvus de principes d'honneur & d'humanité, que remplis de sansantenant a plutôt l'air d'un camp de Scythes que d'une ville policée, ou la vie d'un citoyen doit être respectée, & dans le cas contraire vengée par la mort de celui qui y aura attenté soit directement, soit indirectement même, par une suite de ses imprudences toujours punis-sables dans les deux cas.

Sans oser entreprendre la triste énumération des accidens occasionnés par les funestes cabriolets, dont le nombre s'est si considérablement multiplié depuis que les greluchons & les coëffeurs de nos Dames en sont leurs voitures favorites, je ne puis me dispenser de vous en citer un dont les circonstances sont tragi-comiques. Il est arrivé, jeudi dernier, dans la rue Mêlée.

Un de ces faquins du bel air, qui fans doute, couroit ce matin-là les ruelles de ses catins, etoit descendu chez la B... Son Jockey,
ennuyé probablement d'attendre son maître,
s'amusoit avec quelques petits Savoyards du
coin voisin, dont il avoit été le camarade;
pendant ce temps-là passe un vigilant escroc,
qui, voyant un fort joli cabriolet seul dans
la rue, trouva sort commode de s'en emparer; & de suite, il y monte, prend les guides
& souette sans pitié. Le cheval part, & se
sent tellement presse, qu'il brûle le pavé. Une

DS

malheureuse fille se trouvant sur son passage; & n'étant pas avertie à temps, en est culbutée & tuée sur la place. Ce spectacle excite l'indignation & la pitié de quelques passans; ils poursuivent la voiture, avertissent la garde, & parviennent à la faire arrêter. On a saiss & emprisonné l'escroc-assassin, mais quand viendra l'exemple qu'on devroit en faire sur le lieu même de ces délits, peut être jamais: & voilà d'où naît la multiplicité de ces attentats dont les citoyens sont si souvent les victimes.

On a tant fait de contes sur l'adresse ou l'effronterie des fripons, qu'on s'imagine toujours être au bout du rouleau sur ce chapitre. Vous verrez par le trait suivant, qu'il s'en saut que la mariere soit épuisée : vous verrez que la cupidité sait donner assez de valeur aux choses les plus communes, pour inspirer l'audace la plus déterminée dans les circonstances où l'on veut se les approprier.

Cinq garçons plombiers se sont pris de belle passion pour les plombs d'une maison située cul-de sac S. Hyacinte, près la rue de la Sour-diere. En conséquence, ils s'y sont transportés vendredi matin vers les dix heures, munis d'une petite charrette, d'outils & d'échelles, & se sont présentés au principal locataire de la maison, comme envoyés par le propriétaire qu'ils ont nommé, pour réparer les plombs de la couverture. Cette mission n'ayant rien, en apparence, que de très-ordinaire, on les a laissé grimper sur les toits & prendre toutes leurs dimensions à leur aise; mais à la vue

flage.

culbu-

excite

flans:

a gar-

On a

quand

re fur

mais:

atten-

s vic-

le ou

e touchapi-'il s'en

e va-

pour

ns les

prier.

e belle

fituee

Sour-

nspor-

, mu-

ielles,

ire de

lombs

rien,

on les

toutes

a vue

des parties saines & entieres qu'ils mettoient dans leur voiture, on suspecte leur sidélité. Le principal locataire étant prévenu de ce qui se passoit, a fait courir chez le propriétaire pour savoir si véritablement il avoit envoyé ces ouvriers. Sur la réponse négative, on a fait avertir la garde, qui, s'étant mise en embuscade au bout de l'issue du cul de-sac, a sais comme au trébuchet les cinq gaillards, qui s'en alloient triomphans avec leur butin. On les a menottés & conduits en prison, & durant le chemin ils se consoloient fort tranquillement, en disant entr'eux: Au moins ne nous pendra-t-on pas pour cela.

LACHANOINESSE.

Une superbe Chanoinesse Portoit dans ses sourcils altiers L'orgueil de trente-deux quartiers, Un jour au fortir de la messe. En présence de l'Éternel, En face de tout Ifraël, Tandis qu'elle fendoit la presse Et s'avançoit le nez au vent, Un faux pas fait cheoir la déeffe, Jambes en l'air & front devanta Cette chûte fut si traitresse Qu'en dépit de tous les aieux, Qui voulut vit de ses deux yeux Le premier point de sa noblesse, Car on ne peut nier cela, non est auch cons Toute noblesse vient de là. lent pas majoge Ce point en valoit bien la peine; D'6 nu fis

L'ivoire, le rubis, l'ébene,
N'ont rien de plus éblouissant:
Elle avoit raison d'être vaine.
Le beau Chevalier qui la mene,
Noble & timide adolescent,
La relevoit en rougissant
Et recouvroit d'un air décent,
Mais plein de seu, mais plein de grace,
La pudeur prise au dépourvu.
— Eh, Monsieur, dit-elle à voix basse,
Ces Messieurs Bourgeois l'ont-ils vu?

Par M. le Chev. de Bouflers.

1

t

n

91

ÇC

De Paris, le 20 Janvier 1783.

SI vous êtes curieux de connoître à fond l'encyclopédie cuisiniere des François, lisez l'histoire de leur vie privée, par M. le Grand d'Aussi: Vous trouverez de savantissimes dissertations sur tout ce qui tient à notre économie animale; force anecdotes fur la Cour & fur la ville; vous y verrez qu'une certaine Reine de Navarre aimoit beaucoup les cervelats d'ânes (oui, Monsieur, les cervelats d'ânes!) qu'elle donnoit toujours la préférence aux plus gros (cela va fans dire;) qu'elle aimoit ceux qui étoient fucculens (S. M. Navarroise étoit un peu sur sa bouche à ce qu'il paroît;) de plus, vous faurez que du temps du Chancelier Duprat on mangeoit des anons dans les meilleurs repas (on voit souvent des ânes dans les nôtres, mais ceux-ci ne se laiffent pas manger, au contraire.) L'auteur qui est un puits de science nous apprend qu'au

ZEES-

34

styrut;

BITED

uflers.

783.

fond

lifez

rand

dif-

éco-

Cour

taine

cer-

elats

réfél'elle

qu'il

emps

nons

t des

laifr qui qu'au

temps jadis il y avoit des festins où l'on ne servoit que des cochons, que ces repas étoient nommes baconiques, du vieux mot Bacon qui fignifie Porc. A propos de cochons, les Espagnols (dit l'auteur) regardent les glands comme un mets délicieux & en servent sur leurs tables au dessert, après les avoir fait cuire sous la cendre (je ne vois là rien d'extraordinaire; la seule différence qui me frappe entre les Espagnols & les cochons, c'est que ceuxci mangent les glands tels qu'ils les trouvent.) L'Histoire de la vie privée des François contient des secrets merveilleux & inconcevables pour prendre du poisson sans filets, du gibier sans poudre ni plomb; c'est le petit & le grand Albert (il me semble entendre ce charlatan qui tiroit les dents sans douleur,) je soupconne l'auteur d'être de quelque coin de la Gascogne, car il prêche beaucoup pour les 1600191 应加速 chapons de ce pays-là (l'ail.)

Savez-vous pourquoi Louis XIII fut surnommé le juste? c'est parce qu'il étoit juste au
moins quand il tiroit de l'arquebuse. (*) Je ne
vous garantis pas que vous trouviez dans tout
le courant de l'ouvrage des beautés aussi saillantes; vous pouvez juger de son utilité & de son
mérite par ce que je viens de vous en dire;
Nous aurons l'honneur de vous donner dans quelque temps l'extrait des anciennes mœurs des François, quant à l'habillement, à la coëssure, &c. &c.
nouvelle production qui servira de suite à celle-ci,
& qui est retardée par l'indisposition de l'auteur.

^(*) Ce Roi étoit effectivement très-adroit à cet exercice.

Quand vous voudrez parler commencez par vous taire, disoit quelqu'un à un bavard qui l'en. nuvoit : c'est un conseil qu'on auroit dû donner à l'auteur du Tableau naturel des rapports qui existent entre Dieu, l'homme & l'univers: Il auroit très-bien fait d'épargner au public le détail de ses rêveries métaphysiques dont la lecture seche & fastidieuse ne laisse que le regret d'avoir perdu un temps qui auroit pu être employé plus utilement. Quelques discussions fur la langue hébraïque, des differtations à perte de vue fur les causes du bien & du mal moral; un enchaînement d'idées décousues. des pensées neuves que tout le monde sait, des calculs auxquels le plus fameux algébriste n'entendroit rien, tels sont en général les matériaux fur lesquels l'anonyme a voulu élever l'édifice de cette emphatique production.

1

1

R

2

1

u

li

n

ra

CE

CE

fo

ho

pr

s'a êti

tai

Une des merveilles de notre espece étoit donc réservée au dix-huitieme siecle! Nous possédons dans cette capitale, un jeune homme, beau & bien fait, dont l'organe incomparable réalise tous ces dons enchanteurs que l'antiquité s'est plu à donner à ses orphées. Sans la plus légere notion de musique, il chante avec autant de justesse que de précision & de goût, les airs & même les paritions les plus compliquées, donnant à sa voix toutes les modifications dont la taille & la haute-contre font susceptibles. Son oreille est d'une mémoire si scrupuleuse, soit pour la partie de l'accompagnement ou de la mélodie, que Mrs Gretry, Piccini & autres virtuoses, ont non-seulement jugé que la musique lui seroit inutile, mais

r vous l'eni donpports ivers: olic le ont la le reu être affions ons à & du afues. t, des n'enmateélever n. étoit Nous homncoms que phées. hante & de s plus es les contre moire ompaetry,

mais

encore qu'elle pourroit altérer ses dons naturels. Son organe musical est si merveilleusement combiné, qu'après avoit entendu deux ou trois fois seulement des scenes entieres d'opéra, elles se trouvent si bien écrites dans sa tête, qu'il les répete aussi facilement que le musicien le plus consommé les pourroit lire sur la musique même. Quoique toutes les voix lui soient samilieres, la haute-contre est sa dominante; elle est telle que le Gros, qui paffoir, pour une des plus belles voix naturelles de l'Europe, ne paroît plus supportable à ceux qui ont entendu ce nouvel Apollon. Doué des charmes de la jeunesse, il fait l'engouement de la ville & de la Cour. Sur le rapport que quelques Seigneurs en firent à la Reine ces jours passes, cette Princesse, qui aime les talens & se plaît à les fêter, desira l'entendre & lui fit dépêcher samedi dernier une voiture à quatre chevaux dans laquelle il se rendit chez Madame la Duchesse de Polignac où S. M. se trouva. Cet assaut fut pénible pour la timidité du jeune chanteur; mais rassuré par l'amabilité de cette auguste Princesse, il reçut de S. M. les marques les plus flatteuses de sa munificence, & plus que tout cela, les applaudissemens les plus honorables. Des talens si généralement admirés & enviés font pourtant le malheur du pere de ce jeune homme. Il voit avec amertume que cet enfant prodigue, déferteur de la maison paternelle, s'aveugle sur son existence, & qu'il présere être l'histrion de la société qui le corrompt, tandis qu'il pourroit y tenir un rang estimable

en y professant l'état utile & honnête d'avocat, que son pere exerce à Bordeaux & dans lequel M. Garat, son oncle, tout philosophe

i

C

u

d

ti

n

C

pi

gr

pi

tr

de

cr

dé

qu

la

M.

la

po

éto

un

me

féa

dor

ren

qu'il est, se distingue à Paris.

Les Pointilleurs, dont le nombre est si grand dans cette capitale, cherchent tous les moyens d'égayer leur trifte insuffisance. A les entendre, Mrs. les Bourgeois de Lille en Flandre font les plus malins ou les plus fots provinciaux du fiecle. Dans le compte qu'un d'eux a rendu, dans le Journal de Paris, des honneurs qu'on a décernés à M. Gretry, lors de fon passage, il cite au nombre des morceaux de musique qu'on a choisis pour honorer la présence de ce charmant artiste, tous ceux qui précisément ont le moins d'analogie avec les vrais talens de ce musicien, & qui ont le moins ajouté à sa réputation. C'est un défaut de goût fans doute, mais à coup fûr, ce n'est point une méchanceté. Les Anglois, plus connoisseurs, viennent de faire traduire Zémire & Azor, & font de cette musique charmante les délassemens de leurs débats parlementaires.

Quelque vraie que paroisse être l'observation d'un homme sensé, à qui j'entendois dire ces jours-ci, qu'à mesure que le théâtre anglois se civilisoit, le nôtre sembloit devenir barbare, il est certain pourtant que les sujets dont nous nous y enrichissons, éprouvent sur notre scene une métamorphose fort avantageuse. Lisez Shakespear, & courez aux François voir la piece nouvelle de M. Ducis. Tous deux ont traité le même trait historique du Roi Lear: mais si le poète anglois n'a fait de son d'avo

dans

fophe

grand

oyens

nten-

andre

ovin-

d'eux

hon-

ors de

ceaux

er la

ix qui

ec les

moins

goùt

point

nnoif-

Azor,

délas-

serva-

s dire

e an-

venir

fujets

nt fur

vanta-

Fran-

Tous

u Roi

le son

heros qu'un insense, toujours dans les excès de la démence ou de la fureur, combien devient-il plus intéressant sous la plume de son imitateur? c'est un bon Roi, c'est un bon pere; c'est un homme imprudent, mais malheureux & tendre. Que de larmes ses diverses & touchantes fituations arrachent aux cœurs dont la nature n'est pas entiérement bannie! C'est une remarque honorable pour M. Ducis, que dans les différens sujets qu'il a traités, les sentimens paternels y sont exprimés de la maniere la plus énergique & la plus sublime. On peut se ressouvenir de l'effet étonnant qu'a produit & produira toujours Montagu dans Roméo & Juliete: Le bon Roi Léar méritoit & a reçu le même succès & les mêmes témoignages d'une approbation universelle.

L'embellissement & la salubrité de cette capitale font desirer depuis long-temps la destruction de ces vilaines masures qui subsistent depuis des siecles sur différens ponts; il faut croire que les accidens qu'elles occasionnent determineront un gouvernement aussi paternel que le nôtre à raser ces tanieres où sejournent la vermine & tous les germes de la contagion. M. Rameau, deuxieme successeur du notaire de la place des victoires, qu'une résolution fatale porta, l'année derniere, à se couper la gorge, étoit allé, jeudi dernier, avec deux clercs & un huiffier-priseur, pour faire l'inventaire d'un menuisier demeurant sur le Pont-Marie. La séance devoit se faire dans une petite salle donnant sur la riviere; mais à peine y surent-ils entrés, que le plancher s'abyma sous

eux, & qu'ils furent précipités dans la Seine, L'huissier-priseur eut le hasard de tomber dans l'eau, & sur aussi-tôt pêché par un charbonnier. M. Rameau moins heureux, tomba sur un bateau & se cassa la cuisse : l'un de ses clercs eût le même sort.

Les travers & les ridicules de nos mœurs actuelles sont tellement multipliés que plusieurs de nos poëtes en ont entrepris le tableau. Ceux de ces tableaux dont la gaîté forme le coloris peuvent seuls nous frapper, Je crois vous faire un cadeau en vous communiquant cette chanson apologétique, qui présente des détails piquans dont la critique badine est pleine de sel & de vérité.

Air : On ne boit plus , on ne rit guere.

Mes bons aïeux, mes vieux grands-peres, Hélas! que vous étiez nigauds, Quand vous tourniez pour nos grand-meres, Tout l'art d'aimer en madrigaux! Pour des femmes bien moins féveres, Nous mettons cet art en chansons.

Amans fripons Vrais papillons,

On ne voit plus chez nous de Céladons; Ces Dames valent vos bergeres Et ces Messieurs vos Coridons.

Froids ou guindés dans vos paroles, Vous teniez d'ennuyeux propos: Bouffons, vifs, joyeux & frivoles, Nous égayons par nos bons mots; Vous ne chantiez que vos ballades. Vos rondeaux & vos lais d'amours,

Dans nos Difcours,

Jamais trop courts,

L'urbanité, l'esprit regnent toujours;

Et nous brillons par nos charades,

Nos pointes & nos calembours.

eine.

dans

rbon-

a fur

e ses

oeurs

plu-

le ta-

gaîté

apper.

com-

, qui

itique

re.

25,

eres,

Vos grands fallons de compagnie,
De bonne foi ne valoient pas
Nos boudoirs fans cérémonie,
Où nous prenons de doux ébats.
Votre Piquet, votre Quadrille
Seroient-ils donc des jeux plus beaux
Que nos Lotos,

Que nos Lotos, Nos Dominos!

Vous ne jouiez jamais l'or en rouleaux?

Sur nos tapis ce métal brille,

Et nous le perdons par monceaux.

Que sont vos repas de famille
Près de nos petits soupers sins,
Où la gaîté perce & pétille
Par le secours de nos bons vins?
Vous faissez, dit-on, grosse chere:
On sert à petits plats chez nous;
Mais des ragoûts

Pour tous les goûts:
On n'y voit point fur-tout comme chez vous
La fille à côté de fa mere,
La femme auprès de son époux,

L'habillement le plus commode,
Attiroit toujours votre choix,
De l'étiquette, de la mode,
Nous suivons aujourd'hui les loix;

Et nous avons mille reffources

Pour être chaque jour nouveaux:

Fille en cerceaux,

Femme en foureaux:

Les hommes ont en tête & sur le dos Petits chapeaux & grandes bourses, Petite bourse & grands chapeaux.

Vos magnifiques tragédies,
Charment le peuple & nos valets
Nous préférons les Parodies,
Les farces, les Drames anglois.
Nos opéra sont des merveilles,
Qu'on vante dans tous nos journaux.

Nos Audinots
Sont des Quinauts,
N'avons-nous pas aussi mille trétaux!
Tout Paris baille à vos Corneilles!
Et s'amuse avec nos Jeannots.

Vous bleffiez fouvent la décence
Dans vos discours & vos écrits;
Nous connoissons la bienséance,
Dans les mots nous sommes polis:
Vous aviez tous des mœurs austeres,
Mais vous faisiez beaucoup d'enfans;

Nos jeunes gens Chastes, prudens, Savent bien mieux réprimer leurs penchans; Nous avons des Célibataires

Avec vos langoureuses flammes,

Vous étiez de cruels époux:

Aujourd'hui gêne-t-on les semmes?

Et des Vierges de cinquante ans.

On vit fans façon parmi nous.

Monsieur peut avoir des maîtresses,

Et Madame beaucoup d'amis.

Vive Paris,
Séjour des ris.

Les histrions y sont sêtés, chéris;
On y paie avec des promesses
Les créanciers, les beaux esprits.

Vos vertus étoient ridicules,
Nos vices même ont leurs vernis;
Vos guerriers étoient des hercules,
Les nôtres font des adonis.
Nous avons des beautés parfaites,
Des Prélats, des Abbés poupins:
Nos médecins,

Ils font divins!

Vos traitans étoient un peu bêtes, Et nos financiers sont très-fins.

Nous effaçons votre mémoire, Confolez-vous, mes bons aïeux: Il vous reste du moins la gloire D'avoir produit de tels neveux. Ils sont au centre des lumieres, Vous n'aviez qu'un foible fallot;

Siecle cagot Siecle bigot,

Un gros bon sens étoit tout votre lot.

Quel dommage, mes vieux grands-Peres;

Vous êres nés cent ans trop tôt.

P. S. La paix, cette fille du ciel, nous est donc rendue! Les enfans de Mars vont ren-

gal

mo

ind

do

adv

la

tre

du

1

rich

fa 1

rofi

fect

che huit

les .

ui 1

fucc

quo

ai-je

Non

vou!

ais

& v

exor

Pard

ne l'

era

ous

hiré

ne p

acon

trer sous l'empire de Vénus; les dons de Plutus détournés pendant un temps du culte des plaisirs, retourneront à leur véritable dessination; l'attention générale occupée de funesses récits pendant la guerre, se fixera de nouveau sur des objets agréables; nous ne nous livre, rons plus qu'à des querelles galantes ou litté, raires: nous adresserons aux lris les vœux que nous formions pour la gloire: les jaloux & les méchans auteurs seront les seuls ennemis que nous aurons à combattre: ensin tout rentrera dans l'ordre établi par nos goûts & par nos mœurs, & cette correspondance y gagnera infiniment.

De Verfailles, le 21 Janvier 1781

Les choses se sont passées, Monsieur, comme je vous l'avois annoncée. La France, ayant agrée l'ultimatum de la fiere Albion, George III a signé le traité, le dix-sept au soir, & Louis XVI, hier à sept heures du matin. Ce n'est pas une paix aussi avantageuse que nous nous en flattions, il y a un an, mais aux hommes & à l'argent près, nous n'aurons rien perdu à cette guerre : du moins nous l'espérons. Ne nous sommes-nous pas déclares en l'entreprenant comme les défenseurs désintéressés de la liberté? Eh bien, les Américains sont libres & routes les nations le sont de commercer ayec eux. Au nombre des ennemis que nous avions à craindre en refusant de nous accommoder avec l'Angleterre, j'ai omis d'en mentionner un auquel vous n'auriez eu

garde de penser. Ces mêmes Américains (du moins on l'assure) ayant obtenu cette chere indépendance, nous menaçoient de nous abandonner, & peut-être même de se mêler à nos adversaires. Après cela qui ne conviendra que la politique du Comte Schelburne est d'une trempe bien plus fine que celle tant célébrée du Lord North!

M. le Comte de Sch.... fils d'un homme riche & célebre dans le Nord, se plaisoit dès la plus tendre jeunesse à des traits de générosité & de bienfaisance. Depuis peu, un jeune secrétaire dans le département dont il est le chef, ayant emprunté d'un ami la somme de huit cent écus d'Allemagne, & honteux de les lui devoir si long-temps, s'adressa au Comte pour lui prêter de quoi s'acquitter. La somme lui fut comprée sur le champ, & fier de son succès, il courut la porter à son ami. Pourquoi cela? lui dit le généreux créancier, vous i je déjà demandé le remboursement.... Non, mais mon devoir.... — Allez, mon ami vous seriez gêné, & je ne le suis point. Je ais que vous n'avez pas de quoi me payer, & vous avez peut-être emprunté à un intérêt exorbitant ce dont je n'ai nul besoin.... Pardonnez-moi; c'est le Comte de S.... qui ne l'a prêté sans intérêt.... Eh bien, il ne era pas dit que votre ami ait moins fait pour ous que votre chef, voici votre billet déthire, rapportez cet argent.... Le jeune homne pénétré de reconnoissance, vola dans les ras de son ami & ensuite chez le Comte lui aconter son aventure. En vérité, Monsieur,

1782

e Plu-

te des

estina-

nestes

uveau

livre-

litté.

vœux

aloux

enne-

n tout

its &

y ga-

fieur, ance, bion, a foir, matin. e que mais

nous clarés définricains

nemis int de i omis

ez eu

10

9 1

" 1

9 I

€

in t

11

n 8

)) t

1) C

np

n d

n le

» a

» n

H

lui dit celui-ci, la joie vous trouble la mémoire: de ma vie je ne vous ai rien prêté....

Mais M. le Comte.... — Mais Monsieur, je ne veux pas être contredit, retirez-vous, & gardez votre or, je desire qu'il vous ponte bonheur. C'est ainsi que cet honnête jeune homme se trouva en un jour quitte d'une dette considérable & riche d'une somme qui le met tout d'un coup à son aise.

Il n'est pas inutile pour juger de l'expansion des lumieres & du goût dans ce siecle philosophique, de lire le sermon qu'un moine allemand vient de prononcer à la réception d'une religieuse de Germund, petite ville de Souabe. En voici un trait assez remarquable pour vous

luffire.

» O vous, épouse spirituelle qui vous consacrez aujourd'hui au Seigneur, imitez bien
l'exemple vertueux que vous donne vour
digne supérieure ici présente. Semblable i
une jeune guenon qui saute après sa mere,
élancez-vous après la vieille guenon vour
révérende supérieure. Tachez de bien singer sa mortification de la chair & sa repentance; singez bien sa chasteré & son humilité, imitez son édification & sa patience.
» Pour vous rendre digne de la remplacer
un jour, pénétrez-vous de l'idée qu'elle n'est
devenue ce qu'elle est, que pour avoir singé
n en son temps les respectables guenons qui
l'ont précédée. »

» Et vous, Madame, dont je recommande » l'exemple à cette jeune novice, je vous pré » sente cette tendre épouse du Seigneur, pour » la a me-

277

ur, je

us, &

porte

jeune

e dette

e met

xpan-

le phi-

ne al-

d'une

ouabe.

r vous

S COR-

z bien

votre ble i

mere. votre

n finepen-

n hu-

nce. »

placer

e n'est finge

is qui

nande

s pre-

, pour

37 12

n la prendre sous votre tutelle. Mais afin , que rien ne puisse lui manquer, imitez à n votre tour cette ourse vigilante, qui se " voyant mere d'une masse de chair informe . , ne laisse de la lécher sans cesse, jusqu'à ce , qu'enfin elle prenne la figure qui lui ref-" semble. Léchez donc, ourse respectable & n tendre, la présente masse de chair spirin tuelle, afin qu'elle vous ressemble un jour " & à toutes vos faintes dévancieres. Léchez n toutes les religieuses & pensionnaires de ce » couvent. Léchez, Madame & très-digne fu-» périeure, toute la famille de cette épouse » du Sauveur & tous ceux qui sont assemblés » ici. Enfin, léchez-moi aussi, afin que bien » léchés & nettoyés, nous puissions un jour » parvenir au degré de perfection, auquel nous » aspirons tous, & que je vous souhaite au n nom, &c. ny mach : Storing As inex 28: com

HISTOIRE DE LOTH,

Par le Chev. de Boufflers.

pu desorrie à la movem illigal.

actentiatoire de tenera les propriés quel la desie le plus facetà p cellei d

ed adole do la maniene la club m

plus rovoltantes. La divit de toute la

Effections de de folimes dans la militar Il but in one was a distant a fallenge Il devint tendre; Et puis il fut saprestading ajos, app Son gendreiges of 38 hast emilion

at entitles, of fanck fur to the defen Tome XIV:

Links And Desput Size

De Paris, le 29 Janvier 17831

PARMI les nouveautés de toute espece dont notre littérature offre le tableau, les unes dictées par des esprits factieux ou aigris, ne font qu'un tiffu toujours inutile, fouvent dangereux d'exagérations, de fausses anecdotes ou de paradoxes. D'autres où l'on ne voit qu'une compilation de vérités généralement reconnues, n'ont pas même le mérite de la discussion propre à exciter la curiosité du les teur; d'autres enfin (& malheureusement c'el le plus petit nombre) caractérisent l'effusion d'une ame honnête, d'un cœur droit, d'un jugement sain ou d'un esprit éclairé; ces dernieres qualifications me paroissent dues à u nouvel ouvrage que l'on donne pour posthe me & qui est intitulé : Des Lettres de cacht ou des prisons d'Etat. L'auteur avoit été ensermé avant l'âge de vingt ans, au Donjon de Vincennes; il se tait sur les causes de sa de tention (peur-être les ignoroit-il lui-même) Essayons de le suivre dans le plan d'après le quel il a rédigé l'ouvrage que je vous annonce. C'est en invoquant les ordonnances de nos Rois qu'il cherche à prouver que le delpotisme seul & le despotisme le plus outre 1 pu recourir à ce moyen illégal, vexatoire, attentatoire à toutes les propriétés, par le quel le droit le plus facré, celui de la liberte est violé de la maniere la plus atroce & la plus révoltante. Le droit de toute législation, dit il ensuite, est fondé sur la loi de la nature, lu

umi térair rair xio

el e entr

a pu'ai nent l'aill léar

e m re d uell M

ester & la Dieu Du l'a

> voi cet pro

> gui du mil ble

les con nes tray

rec

unieres de la raison , le vœu & le consentement ge tral; d'où il suit que tout ce qui lui est conraire ne fauroit être légitime. Car c'est un xiome incontestable qu'on ne prescrit point ontre son propre titre. Propriété, liberté, fareté; el est le titre primordial qui lie les hommes atr'eux, tous sont intéressés au maintien de justice; les forts comme les foibles; ceuxpuisqu'ils jouissent de la prééminence & u'ainsi ils ont le plus à perdre au renversepent de l'ordre, dans lequel ils trouveroient ailleurs leur ruine absolue, le nombre supléant à la force : les foibles puisqu'ayant moins e moyens & de puissance, ils doivent crainre davantage de violer des conditions auxuelles est attachée leur sûreté.

Mais ce contrat synallagmatique pouvoit-il ester intact entre deux parties aussi inégales. la grande maxime que toute puissance vient de Dieu, ne devoit-elle pas la modifier un jour ou l'autre? » Thémis, dit l'auteur, fut toujours affise à côté de Jupiter..., l'antiquité dévoilée fournit des exemples frappans de cette triste vérité... La théocratie a introduit. propagé & affermi le despotisme, elle a aiguisé les poignards & allumé les torches du fanatisme, ce tyran farouche qui, du milieu des nues montre sa tête épouvantable & dont l'œil effrayant menace d'en haut les mortels.... Si l'on eut affigné des le commencement aux ecclésiastiques des bornes fixes & un temporel indépendant de leurs travaux apostoliques, ils n'auroient point eu recours aux ruses qui ont introduit le def-

E 2

1783

espece i, les aigris, ouvent necdoie voit lement

fusion, d'un

de la

du lec-

cacha enferjon de

fa dénême.) rès leannonces de

le des

par leliberté & la

ure, les

1

ł

9

f

II

al

à

q

€(

ne

bl

in ve

me

plu

rel

de

plu

pol

pof

Cou

dan

faur

cen

la p

d'ér

dote

ce q

» potisme sacerdotal. Tant qu'il sera permis » aux prêtres d'être ambitieux & intriguans. » on les verra toujours enveloppés dans les n ténebres sublimes de la religion, représen-» tans des dieux, revêtus de leurs pouvoirs, » chargés de leurs vengeances, rivaux infi-» dieux & redoutables de toute autorité, reu-» nir tous les moyens d'usurper, être juges » dans leur cause, & faire de tous les hom-» mes autant d'esclaves de la superstition prof-» ternés à leurs pieds... La perfécution est la » défense naturelle & presque nécessaire des » prêtres... La terre jonchée de cent millions » d'hommes tombés sous le glaive du fana. » tisme, atteste affez ses fureurs ; l'Europe » fume encore des feux qui la consume-

» La superstition, continue l'auteur, est le » fléau le plus cruel de l'humanité & l'arme » la plus terrible des tyrans : l'union de l'au-» torité religieuse & de la puissance civile a » produit le plus redoutable despotisme : leurs » difcordes ont fait naître des divisions hom-» bles.... Les croyans fideles en proie à des » terreurs religieuses qui énervent l'ame, le » chent le cœur & aigrissent le caractere, » cedent d'autant plus aisément à leurs pal-» sions, que leurs doctrines admettent des re-» parations plus faciles. « L'Espagne & le Por tugal offrent une preuve fans, replique de cette affertion; c'est particulièrement dans ces deux royaumes qu'abruti d'un côté par la crainte d'un avenir auquel on ne pense qu'en fremilsant, rassuré de l'autre par l'espérance d'une

ermis

uans.

ns les

résen-

voirs.

c infi-

, reu-

Juges

hom-

prol-

eft la

re des

illions

fana-

urope

alume-

est le

l'arme

e l'au-

vile a

; leurs

horri

à des

ne, fe

ctere,

rs pal-

des re

e Por

e cette

s deux

crainte

fremil

d'une

impunité que le scapulaire, les rosaires & les indulgences promettent, on croit pouvoir s'abandonner aux excès en tous les genres, lorsqu'on a rempli à l'extérieur les devoirs que la religion impose.

Après avoir établi les principes du droit naturel & les conditions indispensables de toute société humaine, après avoir détaillé tous les maux qui ont résulté de la collusion des deux autorités eccléfiastique & civile, l'auteur passe à l'origine du droit de punir, veut prouver que l'exercice de la justice est absolument incompatible avec les ordres & les emprisonnemens arbitraires, qu'ils sont plus redoutables à la liberté politique, plus cruels pour les individus qui les endurent, que toute autre vexation, & que les violences fanguinaires même : ... Que loin d'être nécessaires & légitimes dans les affaires d'Etat, elles font alors plus injustes & plus funestes : il examine ensuite la prérogative de ces emprisonnemens relativement aux particuliers : enfin les lettres de cachet qui, suivant lui, menacent encore plus les grands que les petits, peuvent dépouiller les uns & les autres de tout ce qu'ils possedent; elles confondent l'innocent & le coupable, elles doivent donc être proferites dans tous les cas; les formes légales étant une fauvegarde nécessaire à la liberté & à l'innocence : tels font les matériaux qui composent la premiere partie de cet ouvrage : beaucoup d'érudition, la plus saine morale, des anecdotes piquantes; des citations savantes; tout ce qui peut intéresser un ami de l'humanité,

E 3

un homme de lettres, un politique, s'y trou-

27

*

27

3)

1)

39

pu

lin

des

cor

ges

pui

ber

cor

effr

defi

Sali

des

neti

ren

met

(+

teur a app

Le second volume est dédié à M. le Noir. lieutenant de police, dont le plus bel éloge est sans contredit la vénération que lui por tent ceux mêmes qui gémissent sous le jour des volontés dont il est l'organe. Il paroît que l'auteur a été redevable à ce Magistrat, de la permission qu'il a eue d'écrire pendant sa de tention au Donjon de Vincennes. L'historique du régime par lequel se gouverne cette prison d'état y est tracé en caracteres de feu. On me peut le lire sans indignation. Ce pere de f. mille arraché aux embrassemens d'un fils qui a laissé encore au berceau, lui adresse du son de fa prison les paroles suivantes : a Et vous » mon fils, dont j'arrosois de larmes les le » vres agonisantes, le jour même où je fu » arrêté, avec un serrement de cœur qui m'a » nonçoit que je ne vous reverrois pas, ja » peu de droits sur votre tendresse, puisque » je n'ai rien fait pour votre éducation i » pour votre bonheur; on m'a arraché à ca » douces jouissances, ainsi vous ne savez pas n si j'aurois été un bon pere : n'importe, vous » vous devez à vous-même & à vos enfans » de respecter ma mémoire. Quand vous le » rez ceci je ne ferai probablement plus, mais » vous trouverez dans cet ouvrage ce qui de » moi fut estimable; mon amour pour la ve » rité & la justice, ma haine pour l'adu » lation & la tyrannie... Imitez mon cou-» rage : jurez une guerre éternelle au despo-» tilme.... ou puisse la mort vous moisson; trou-

Noir,

eloge

i por-

joug

oit que

, de la

fa de.

Orique

prilon

On ne

de fa

s qu'i

u fond

t vous

les le

je fu

i m'an-

is, jai

uisque

ion a

à ces

ez pas

, vous enfans

ous li-

, mais

qui de

l'adu-

n coll-

despo

oiffon-

" ner avant l'âge!... Oni; c'est d'une voix " ferme que je profere ce vœu terrible..... " Mon enfant, aimez vos devoirs, aimez vos " concitoyens, aimez vos semblables, si vous " voulez être aimé. Ce sentiment est le seul " qui rende l'homme capable d'une joie vrate " & durable, c'est l'antidote des passions de-" vorantes, & le remede unique de se voir " dépérir sous les coups du temps.... Soyez

" plus heureux que votre pere..." (*) Il faut bien compter fur la dépravation du public & l'indulgence du ministere, pour avoir l'impudence d'ajouter de nouveaux détails à des anecdotes honteuses & scandaleuses, dont une premiere lecture doit inspirer autant de répugnance & de mépris, que celle du chroniqueur des Boulevards. Voici pourtant un second volume, & quel volume! cent trois pages d'impuretés, d'ordures & de platitudes, puisées dans les cloaques les plus vils du libertinage, par un homme qui prétend vous convaincre de leur exactitude, en vous disant effrontément, J'ai vu. Ce n'est pas tout : ce desœuvré, si particulièrement initié parmi des Saltinhanques, dignes, selon lui, de Bicêtre, des galeres & même de pis, veut, dit-il, pénerrer dans un parvis plus auguste en apparence, que ces taudions des Boulevards, & mettre au jour un troisieme volume relatif aux

a avec Volange, done tout Poris fait

w full for lapacou, and intermed

^(*) Il n'étoit déjà plus, cet enfant chéri, lorsque l'auteur lui destinoit son ouvrage; la premiere nouvelle qu'il a apprise en recouvrant sa liberté a été celle de sa mort.

1)

12 6

)) (

"

n t

) I

n p

nn

n a

n cl

» C

" g

» tie

n s'e

n qu

» ço

» qu

n D

» ne

n un

n tue

» un

» est

n roi

" vie

» qui

" Qu

n le

fpectacles royaux. Voici ce qui l'y détermine.

"Dans le monde, dit-il, tout cherche à s'a.

"muser. Représentez-vous donc, mes chers

"protégés du Boulevard, la majeure partie

des habitans de cette ville, le chroniqueur

"à la main, s'amuser de vos folies, & rire

des dupes que vous avez pu faire: je con

"cois très-facilement que cet amusement n'est

"pas de votre goût, mais j'ai le cœur ten

"dre, sensible, je compatis assez volontiers

"au chagrin d'autrui; on a ri de vous; riez

"à présent des autres, je vais vous en sour

"nir les moyens, en consacrant ce troisieme

"volume à vos amusemens."

Quant aux remontrances qu'on pourroit lui faire sur ce nouveau projet, voici quelques

uns des Pourquoi qu'il leur oppose.

» Eh! Pourquoi ne dirois-je pas qu'il n'est » rien de moins spirituel, que d'entendre au » concert spirituel, chanter Mlle de S. Hubert » & fa chere confœur, Mlle Girardin, qui, » dans l'habillement le plus voluptueux, la » gorge à mi-nue, les yeux entièrement voues » au plaisir, récitent avec une prétention luxu-» rieuse, un paraphrase des Pseaumes de Da-» vid?.... Eh! pourquoi ne dirois-je pas que » je fus moi-même témoin que dans le con-» cert du 24 Décembre, Mile Laguerre, pen-» dant un dioni-oratorio, exécutoit dans un com » avec Volange, dont tout Paris fait qu'elle » fait son sapajou, un intermede qui s'accor-» doit peu avec la spiritualité du concert.... » Eh! pourquoi ne peindrois-je pas les scenes » voluptueuses qui s'exécutent dans le temple ne.

s'a-

ers

rtie

eur

rire

on-

'eft

ten-

iers

riez

our-

eme

251

t lui

ues-

n'est

e au

berti

qui,

, la

oues

luxu

Da-

s que

COR

pen-

COIN

elle a

ccor-

rt. . . .

cenes

emple

de Terpsicore, appartenant à Mile Guimard?
Pourquoi ne fetois je pas un exposé de ses
mamours avec l'Evêque d'Orléans... Pourquoi ne prouverois-je pas à tout Paris que
mant le Duplant a ruiné Colin, ce marchand
mant boucher?... Pourquoi laisserois-je ignorer
mant cette illustre Arnoult est, comme le dit
mant les hommes, les femmes, jouant l'esmant les hommes, les femmes, jouant l'esmoins que spirituelle, comme on l'anmonce....

» Eh! pourquoi celerois je à tout Paris, n les charmantes aventures de Mile Laguerre " avec le Duc de Bou....? Et vos trois » châteaux? Château-vieux, Château-neuf, » Château-fort; pourquoi leur interdire la » gloire d'être immortalisés par mes descrip-" tions?.... Tout Paris fait que Sainval l'aînée » ne joue que fur le théâtre national; qu'elle » s'est exilée. Mais pourquoi laisser ignorer » que c'est à la Vestris, à la Furie des Fran-» cois, qu'elle doit cet avantage?.... la part » qu'y a eu son complaisant le Maréchal de » D....? Et pourquoi, pour abréger, » ne prouverois-je pas que Larive est un fat, » un impertinent, un ladre & un présompn tueux?.... Que le bon homme Brisard est » un hypocrite?.... Que le disparu Monvel » est un B....? Que Grammont est un " roué?.... Que Préville n'est plus qu'un " vieux radoteur? Sa femme une vieille co-" quette, qui sacrifie sa part à ses amans.... " Que Molé paroît le plus sage & le plus

E 5

» prudent; mais que Dieu sait le contraire & » moi aussi. . . . Que la Doligny ne quitte plus " Raucourt & Arnoult, que ces trois Dames » fe.... Vous m'entendez.... Que Comtat, » dont personne n'ignore la basse origine, » n'est qu'une courtisanne, dont la tête affer » drôle forme le mérite. Eh! pourquoi ne pas » s'occuper à détailler les mœurs dépravées » de Dugazon? les infamies de Raucourt? les » petites intrigues de Sainval, & les antiques y débauches de la très-luxurieuse Hus, ac-» tuellement femme de bien, rue N. D. des " Champs?.... Pourquoi se refuser la douce » fatisfaction de donner au public un détail » de la vie privée de Raimond? son plaisant » mariage l'indication particuliere de son » épouse? la réforme ingénieuse de Clairval? » les banqueroutes réitérées de Roziere? les » escroqueries de Thomassin? le produit qu'il » a retiré de la production de son époule! » L'histoire générale de Colombe! les manœu-" vres atroces de Dufayel? &c. &c. "

Par ce trop long échantillon du Chroniqueur, il vous est facile de juger, Monsieur, que son style est tout aussi brillant que se sentimens sont relevés.

Rien ne fauroit me consoler d'avoir été l'organe de la calomnie, sur-tout lorsqu'elle compromet l'état & l'existence de sa malheureuse victime. C'est ce qui m'est arrivé à l'égard de M. Dusresnel dont je vous ai parlé dans ma lettre du 24 Juillet dernier, d'après de saux rapports. Voici ce que m'a écrit à ce sujet us homme dont le témoignage doit sixer le juge

Le

é

710

OU

l'a

1eu

ce

ver.

neu tiré

que si si

avo

figu

ment

les 1

plus

ginai

il vie

par l

11

ment de tous ceux qui vénerent les lumieres & les vertus.

e &

plus

ames

ntat,

ine,

e pas

vees

? les

iques

, ac-

. des

ouce

detail

aifant

e fon

rval?

e? les

t qu'il

oulel

anœu

hron

fieur,

ue ses

OH A

e l'or

e comureule

ard de

e faux

ijet u

e jugt

J'ai vu avec beaucoup de peine ce que vous avez écrit contre le Sr. Dufresnel qui remplit dans la troupe de Liege, l'emploi des Rois & des Peres nobles.

On a voulu anéantir un de ses ouvrages qui a pour titre: Essai sur la perfection du jeu théâtral; ouvrage dont il a fait les frais en consultant plutôt l'amour de son art que l'état de ses finances . & dont le débit est aussi nécessaire à sa fortune qu'utile aux jeunes comédiens qui le liront. En effet, Monfieur, c'est un livre élémentaire plein de précision & de vérité, dont le plan & la marche sont absolument neufs; il acheveroit de prouver que le Sr. Dufresnel, tire de la classe des comédiens calques, ne consulte que ses talens naturels, son ame & ses réflexions, si son jeu plein de noblesse, de vérité & de sensibilité avoit pu laisser quelques doutes à cet égard. Une figure noble d'honnête homme que ses mœurs ne démentent point, lui donne d'ailleurs le plus grand avantage, en s'identifiant, pour ainsi dire, avec ses rôles.

Il n'est sans doute en cette ville que pour être plus à portée de retrouver la trace de ses aïeux originaires des pays de Limbourg & de Brabant, comme il vient de l'exposer dans un mémoire qu'il a publié par la voie de l'impression.

J'ai l'honneur d'être, &c.

(Signé) Le B. de T.

Le mémoire dont il s'agit, Monsieur, est entre mes mains. M. Dufresnel descend des familles Wallones de Wez, de We, Deuez ou Devez, & de Bergue ou de Bergh. C'est vous dire que les obstacles qu'il éprouve pour établir ses droits, proviennent de la négligence dont les hommes publics, Notaires & Curés, se rendent souvent coupables, en n'observant pas avec la plus scrupuleuse exactitude l'orthographe des noms qu'ils transcrivent dans leurs actes.

M. le Duc de Nivernois, auteur de la chanfon si connue, si goûtée, tant chantée, de la belle Boulangere, vient de lui donner un pendant, que je vous donne aussi comme un modele d'esprit & de grace en ce genre.

Air : O ma tendre Musette !

Généreuse Lisette,

Consens à m'écouter;

La faute que j'ai faite

Ne doit point t'irriter;

Me crois-tu donc capable

De trahir ton secret!

L'amour seul est coupable

Lui seul est indiscret.

Tu connois la causette

Que le soir nous faisons:

Sur le sait d'amourette

Toujours nous devisons;

Des charmes qu'il présere

Chacun fait le tableau;

Des tiens j'ai su me taire, and all l'All L'effort est assez beau.

uez

C'eft

oour

ence

rés,

vant tho-

leurs

han:

, de

er un

e un

WE

331

Mais un jour que Sylvandre

De la jeune Cloris

Vantoit le regard tendre,

Le doux & fin fouris;

Il est une Bergere,

Repris je au même instant,

Plus sûre encor de plaire

Sans y prétendre autant.

Philémon; d'Aspasse
Cita le teint charmant.
Corylas, d'Égérie
Le corsage élégant.
Je conviens de leur grace,
Mais, dis-je, à tous les yeux
Une autre les essace,
Une autre est encor mieux.

A ces mots la querelle

Entre nous s'échauffa:

Pour défendre fa Belle,

Chacun m'apostropha.

En te nommant, bergere,

Je les attrappois bien;

Un mot les eût fait taire,

Pourtant je n'en fis rien.

Comme il falloit répondre de la leur empressement de le leur empressement de l

grente les occasions à acquerir de la

P

U

So

L'a

Eni

I

Ils :

De

Quai

Des

Puis,

Soud

On v

L'enc

Mais

N'ofant pas les confondre.

Je leur dis simplement:

La beauté qui m'est chere

En elle réunit

Tous les moyens de plaire

Qu'ailleurs on applaudit.

Elle est bien plus jolie,

Plus fine que Cloris,

Plus douce que Julie,

Plus tendre que Philis,

Plus fraîche qu'Aspasse,

Plus vive que Chloé,

Mieux faite qu'Égérie,

Plus légere qu'Églé.

A ce portrait, Lifette,
Ils ont tous dit ton nom.
Ma bouche fut muette,
Elle eut en vain dit non.
On lut fur mon vifage
Ce plaisir si flatteur
De voir chaque suffrage
D'accord avec mon cœur.

De Paris, le 2 Fevrier 1783;

Toutes les classes de citoyens semblent ne s'occuper que de la paix. Le guerrier regrette les occasions d'acquérir de la gloire & des grades, le clergé se prépare à présenter à l'Etre Suprême les actions de graces des citoyens, le négociant combine ses spéculations; les savans & les artistes voient avec joie les coffres des crésus prêts à se r'ouvrir pour eux, les poëtes s'excitent à l'envi pour célébrer cet heureux événement. Voici l'une des premieres pieces de vers auxquelles il a donné lieu.

L'ORAGE CALMÉ.

son de character de de la la companie en la compani

Un orage effrayant obscurcifioit les cieux, 1006 00

Et de débris couvroit la terre.

Sous les coups redoublés du plus affreux tonnerre
L'arbre se dépouilloit de ses fruits précieux.

Enlevés de leurs nids par les vents surieux,

Les oiseaux égarés redemandoient leur mere:

Leur mere trembloit pour les jours

D'une famille à fon amour si chere,

Et craignoit qu'en terre étrangere,

Ils n'allassent périr, privés de son secours.

De diserte & de deuil, cet orage en son cours;

Menaçoit la nature entiere; Quand le foleil d'abord pénétrant d'un rayon

783:

olent

r re-

re &

enter s ciLa fombre épaisseur de la nue,

Des mortels, par degrés, vient réjouir la vue;

Puis, bientôt dégageant en entier l'horizon,

Rend le jour & le calme à la terre éperdue.

Soudain chacun lui veut élever des autels:

On voit, dans les vallons qu'éclaire sa présence.

L'encensoir à la main, accourir les mortels.

Mais cet astre payé de sa douce influence

1

i

t

r

d

3)

3)

27

27

27

f

d

d

di

la

fu

de

Par le bien éclatant qu'en reçoit l'Univers (1) (1) Renvoie à Jupiter dont il tient sa puissance, 2 20 Les honneurs qui lui sont offerts.

les poètes s'excitent à l'envispour célébrer cet Un matelot allemand nomme Henri Zimmerman qui étoit de l'équipage du fameux Capitaine Cook, dans fon dernier voyage, en a donné une relation qui vient d'être traduite en notre langue. Elle est très-abrégée, mais en attendant la publication des mémoires originaux du célebre & malheureux chef de l'expédition. on accueille avec avidité ces journaux particuliers. Notre curiofité insatiable pour tout ce qui est extraordinaire & fur-tout pour ce qui est hors de la portée de nos observations, y trouve toujours à se satisfaire. Henri Zimmerman raconte que dans les isles d'Amsterdam. de Roterdam & quelques autres de la mer du Sud, les habitans se coupent le petit doigt de la main droite & que leurs guerriers se teignent en jaune les cheveux du côté gauche, laissant à ceux du côté droit la couleur naturelle.

Les loix féveres de ces peuples contre l'adultere rapprochées de l'empressement & de la publicité avec lesquels leurs femmes s'offroient à leurs hôtes, fait penser ou qu'ils en ont, comme chez nous, une classe particuliere destinée aux plaisirs du public, ou que la virginité n'est point un mérite à leurs yeux, dans les épouses qu'ils se choisissent. Les semmes de l'isse Ulietea avoient tourné la tête à deux hommes de l'équipage qui se cacherent à terre avec le projet de devenir Mo-

toys

les l

illoa

les I

rman taine

onné lotre

tten-

x du

ion,

arti-

it ce

qui

s, y

mer-

am,

r du

loigt

's se

gau-

leur

1'a-

z de

s'of-

s en

icu-

que

eux,

em-

tête

che-

Mo-

narques de quelque isse. Le Commandant anglois sit venir à son bord, le Roi & sa famille; il leur déclara ensuite qu'il ne leur rendroit la liberté que lorsqu'on lui auroit ramené ses déserteurs. Ce moyen réussit parfaitement. Zimmerman raconte qu'étant à cette occasion de garde près du Roi prisonnier, S. M. lui demanda la permission de remplir le devoir conjugal & s'en acquitta sans saçon devant lui.

Entre le cinquante-huitieme & le cinquanteneuvieme degré de latitude, nos navigateurs trouverent des peuples qui se fendent en travers la levre inférieure, ce qui leur fait une seconde bouche : ils la garnissent de dents tirées des cadavres, & les y ajustent très-solidement. " Ce fut pour nous, dit le mate-» lot, un aspect fort extraordinaire que ces » barbares à deux bouches, & sur-tout de » leur voir tirer la langue alternativement » par l'une & par l'autre, & ce qui les ren-" doit plus horribles, c'est une lame d'os de » cinq à fix pouces de long qu'ils portent sous » le nez, passée à travers le cartilage. » Il faut avouer que ces sauvages sont bien en droit de le disputer aux Européens dans l'art de défigurer la nature, mais au moins ces usages bizarres & ridicules ne leur font rien perdre de leur vigueur & de leur santé.

On ne peut relire sans émotion le récit de la mort du célebre Capitaine Cook; lorsqu'il fut massacré par les habitans de l'isle O-waihi, il s'essorçoit d'emmener leur Roi pour otage de la restitution du vol qui lui avoit été fait. Ce navigateur justement célebre avoit été simple matelot; il devoit son avancement à ses talens & à ses lumieres.

d

A

il

fc

VE

do

la

go

no

tan

mo

que

aux

ron

nen

cati

gior

aux

ion

fe fi

nay,

pour

le se

l'una

paru

Le bruit de la mort du comédien Monvel, qui s'étoit répandu sur la foi du Journal de Paris, se trouve saux, & il est toujours attaché à la troupe de Stockholm, avec un traitement sort avantageux. Il aura eu le plaisir rare & précieux pour un homme de lettres & un artiste, de jouir de la réputation qui lui survivra, & l'avantage de prositer de critiques dont l'impartialité ne peut être suspecte. Elles ont eu plutôt pour objet ses mœurs que ses talens; les unes influent beaucoup sur les autres; & M. Monvel corrigera sans doute les premières pour s'assurer le rang auquel il peur prétendre dans la classe où ses talens le placent.

Malgré la décision de l'académie & l'opinion de tous ceux à qui la fumée du charbon n'a pas tourné la tête, voilà tous nos alchy. mistes qui reprennent courage. Tant mieux pour eux puisque les jouissances de l'imagination leur suffisent & qu'ils trouvent encore parmi nous des dupes qui y joignent quelque chose de plus réel; tant pis pour celles-ci, car on nous cite des expériences difficiles à combattre. C'est un docteur Price qui, en prèfence des témoins les plus respectables, 1 converti du mercure en or ou en argent au gré des spectateurs, par le moyen d'une pincée de poudre de perlinpinpin jaune ou blanche qu'il a jettée dedans. J'ignore si ce docteur Price est celui qui est dejà connu avantageusement parmi les physiciens de ce siecle, je ne sais pas plus si cette histoire n'est pas

une invention de quelque journaliste anglois, mais il est certain que l'on voit ici un détail très-circonstancié, très séduisant de ces opérations, qu'il n'y manque que la recette de la poudre de projection, ce dont nos soufsleurs sont bien fâchès, & qu'à bon compte ils se sont mis de plus belle à faire aller leurs sourneaux.

La derniere féance de l'académie françoise a eu pour objet, de décerner le prix annuel de cinquante louis, à l'auteur dont l'ouvrage seroit reconnu d'une plus grande utilité. Les voix ont été partagées & les opinions vivement débattues. Vous n'imagineriez pas fans doute, que Madame la Comtesse de G... a eu la prétention de se mettre sur les rangs. Le goût de son vin a été oublié par le plus grand nombre de ces sybarites littéraires; trois pourtant lui ont donné leurs voix. Jugez de l'harmonie qui subsiste dans cette compagnie, ainsi que du discernement & de l'équité qui préside aux sentimens de ses membres. Vouloir couronner l'auteur d'un livre pernicieux, & pleinement contraire au but que tout livre d'éducation doit avoir, d'inspirer la vertu, la religion & les mœurs, n'étoit-ce pas se déshonorer aux yeux de toute l'Europe savante. La raiion & la bonne foi ont prévalu; les fentimens le sont réunis en faveur de Madame d'Epinay, auteur d'un ouvrage intéressant qui a pour titre: Conversations d'Emilie. M. Berquin est le seul concurrent qui ait justement suspendu l'unanimité des suffrages que cette Dame a paru mériter.

el,

fes

attrai-

aifir s & lui

ecte.

r les e les peut

cent, l'opiirbon lchy-

nieux iginancore

elque es-ci, iles à

n prè es, 2

nt au

blane docavan-

siecle,

passe dans le public pour avoir été l'un de ceux dont la voix a été savorable à l'auteur d'Adele & Théodore. Dans le vrai, rien n'étoit plus naturel; il votoit pour lui-même, car on n'ignore pas qu'il doit à cette production quelques sentimens paternels. Sans cela, comment M. de la Harpe pouvoit-il resuser son sustra la beauté? Rentré dans la carrière amoureuse, il porte les couleurs de sa belle, il chante son nom, ses traits & le pouvoir de ses charmes, dans les couplets suivans:

A MADEMOISELLE CLÉOPHILE.

L'inconstance & l'artifice
Par-tout remplaçoient l'amour;
Toujours soumis au caprice,
Son pouvoir étoit d'un jour.

" Mes feux, dit-il, vont s'éteindre:

" Ils devoient tout animer.

" Que les mortels font à plaindre!

" Ils ne favent plus aimer. "

Pour prévenir cet outrage,
Il épuise ses efforts
Sur le plus charmant ouvrage
Qu'embellissent ses trésors.
Or, jugez s'il est habile,
L'enfant, maître des humains:
Vous voyez dans Cléophile
Le chef-d'œuvre de ses mains,

Vit fon prodige nouveau;

e leut concurrent en sir juliement lespends

L'in placé

1

I

A

N

N

J'

Les graces, à sa naissance,

Entourerent son berceau.

Le Dieu dit : Je suis tranquille;

Rien ne peut plus m'alarmer :

Quand ils verront Cléophile

lls voudront encore aimer.

pe

de

eur

Oit

car

ion

m-

fon

iere

lle,

VOIT

S:

LE.

HOL

o il

Don

11111

11013

211

ZUS

moi

0 #

TICY 3

101 5

PATUR

Quelle grace enchanteresse

Dans ses traits, dans son esprit!

Elle charme, elle intéresse,

Elle attache, elle ravit.

Le cœur le plus indocile

Contre elle ose en vain s'armer.

Un regard de Cléophile

Est un ordre de l'aimer.

Quoiqu'Amour m'ait dans ses chaines
Engagé plus d'une fois,
Quoiqu'Amour, malgré ses peines,
M'ait fait adorer ses loix:
Par une erreur trop facile
Dans un cœur trop enflammé,
Je crois, près de Cléophile,
N'avoir point encore aimé.

Je veux, à ses loix fidele;
Ne chanter que mon ardeur.
Dieux! que ma Muse n'est-elle
Aussi tendre que mon cœur!
Ma voix à l'amour docile,
N'a qu'un resrein à former:
J'aime, j'aime Cléophile,
Et ne vis que pour l'aimer.

L'impudence & l'impertinence ayant remplacé cette estimable galanterie qui distinguoit

encore les peres de nos talons rouges d'au: jourd'hui, M. le Chevalier de Boufflers a eu la noble hardiesse d'en faire la censure dans quelques couplets, qui ont d'abord circulé fort mystérieusement. La malignité a saisi cette occafion d'appliquer à chacun le portrait qui fembloit le caractériser, & bientôt cette chanson munie d'une prétendue clef, n'a plus paru qu'une fatyre fanglante. Des portraits si fideles & si peu flatteurs, ont nécessairement fait des mécontens : les têtes se sont montées, un M. de Roncher.... s'est offert comme vengeur, & a proposé le cartel a M. de Champcen.... soupconné d'abord d'en être l'auteur, N'ayant qu'un mot à répondre pour se disculper, il a préféré le parti de l'honneur qui ne veut pas même supporter un soupçon injuste; il s'est rendu sur l'arene qu'il a teinte de son fang & de celui de l'agresseur. Cette rixe n'a eu d'autres suites que de donner aux couplets plus de publicité; ce qui me met à même de vous les faire connoître. Les voici:

Air : Avec les jeux dans le Village.

Evitez tous nos jeunes gens.

L'amour a déserté la France,

A l'aspect de ses grands enfans.

Ils ont par leur ton, leur langage,

Effarouché la volupté,

Et gardé pour tout apanage

L'ignorance & la nullité.

Malgré leur tournure fragile.

A courir ils passent leur temps:

Ils sont importuns à la ville,

A la cour ils sont importans;

Dans le monde en Rois ils décident.

Au spectacle ils ont l'air méchant.

Par-tout la sottise les guide,

Par-tout le mépris les attend.

au-

eu

ans

ort

OC-

em-

an-

aru

des

un

en-

mp-

eur.

cul-

ne

fte;

n'a

lets

e de

psia

Pour eux les soins sont des vétilles,

Et l'esprit n'est qu'un lourd bon-sens.

Ils sont gauches auprès des filles,

Auprès des semmes indécens.

Leur jargon ne pouvant s'entendre,

Si leur jeunesse peut tenter;

Ceux que le besoin a fait prendre,

L'ennui bientôt les fait quitter,

Sur leurs airs & fur leur figure
Presque tous fondent leur espoir:
Ils font entrer dans leur parure
Tout le goût qu'ils pensent avoir.
Dans le cercle de quelques belles
Ils vont s'établir en vainqueurs;
Mais ils ont toujours auprès d'elles
Plus d'aisance que de faveurs.

De toutes leurs bonnes fortunes.

Ils ne se prévalent jamais;

Leurs maîtresses sont si communes.

Que la honte les rend discrets.

Ils préserent, dans leur ivresse.

La débauche aux plus doux plaisirs.

Ils goûtent sans délicaresse

Des jouissances sans desirs.

Puissent la volupté, les graces. Les expulfer loin de leur cour, Et favoriser en leur place, La gaité, l'esprit & l'Amour! Les déferteurs de la tendresse Doivent-ils goûter ses douceurs? Quand ils dégradent la jeunesse, En doivent-ils cueillir les fleurs?

De Paris , le 5 Février 1781

fac

qu

me

441

nee

exp

ren

fag l'ou

vea

ce :

merc

ture

ďhu

fous

pris

Lord

plufi

fur l

il vo

ratio

gocia

ans

de ce

quitte

en co

un pr

pour

merca

un ex

à la I

gênée

exclui

Ton

APRÈS tout ce qui a été dit & écrit sur le dernier regne, il sembleroit que le sujet doit être épuisé. Cependant les ouvrages en a genre ne cessent de se reproduire. Il vient d'en paroître un fous le titre de Fastes de Louis XV. Sans offrir de nouveautés quant au Monarque, l'ouvrage est du moins piquant par certaines particularités qui tiennent à sa vie privée, & il y regne en général un ton de légérete fait pour amuser du moins le lecteur déjà intruit. Vous pouvez bien croire que les Richelieu, les Dubarry, les Terrai, les Maupeou, &c. &c. &c. tous les roués en un mot qui entouroient Louis XV, jouent un rôle dans les fastes de son regne : on y voit dans le plus grand jour les intrigues auxquelles on été sacrifiés des Ministres qu'on remplace di ficilement (un Choiseul, par exemple.) En li fant cet ouvrage on distingue aisement que c'est l'histoire d'un Roi qui dès son berceau fut l'idole des François, auquel on éleva de statues dans fon printemps, dont l'automne ne fut pas brillant & dont la mort fit changer de

face

face aux affaires de la nation. Je ne sais pourquoi on a mis à la suite des Fastes, un fragment sous le titre de l'Ombre de Louis XV devant Minos. C'est le débris d'une diatribe surannée dont je vous ai parlé dans le temps. Les expressions au moins triviales dont elle est remplie forment un contraste frappant & défagréable avec le style rapide & choisi de l'ouvrage qui lui sert de sauve-garde.

A

T

1783

fur le

t doit

t d'en

s XV.

onar-

r cer-

e pri-

gérete

jà inf

es Ri-

Mau-

n mot

e dans

ans le

es ont

ce dif-

En li

t que

erceal

va des

nne ne

ger de

face

J'ai actuellement sous les yeux une nouveauté plus intéressante à bien des égards : ce sont des Observations sur la culture & le commerce des Anglois en Amérique, avant la rupture des Colonies ci-devant rebelles, aujourd'hui fouveraines. L'ouvrage publié à Londres fous le titre de Voyageur Américain, fut entrepris par les ordres & sous le ministere du Lord Chatham. Révolté des monopoles que plusieurs compagnies de commerce exerçoient fur les productions des Colonies américaines. il voulut s'instruire avec détail de ces opérations cachées & réaliser ses doutes. Un négociant éclairé & établi depuis plus de trente ans dans les Colonies angloises, fut chargé de cette opération dont il paroît s'être acquitté, finon en profond politique, du moins en commerçant instruit; le traducteur y a joint un précis de ce qu'il importe le plus de savoir pour la partie historique, topographique & mercantile de l'Amérique septentrionale. Après un examen raisonné du Commerce qui se fait à la Baie d'Hudson, où l'industrie se trouve gênée & restreinte par les entraves d'une charte exclusive, il traite des rélations de la Grande; Tome XIV.

Bretagne avec Terre-neuve, le Canada, la nouvelle Ecosse, & des améliorations dont elles sont susceptibles. L'auteur passe ensuite à la partie délicate de l'Amérique septentrionale : il résulte de cet exposé qui ne laisse rien à desirer, que les expéditions de la Grande-Bretagne pour la seule partie des Etats-Unis de l'Amérique septentrionale s'élevoient annuel. lement à environ trois millions sterlins; calcul que Lord North n'avoit fans doute pas fait: mais de minimis non curat prætor. Le traducteur en conclut que rien ne pouvoit arriver de plus fâcheux pour l'Angleterre, que l'indépendance de l'Amérique : « Cette scif-» fion, dit-il, brise à jamais dans ses mains » le sceptre des mers qu'elle avoit usurpé. » A jamais, c'est beaucoup dire. Un état tel que l'Angleterre a de grands moyens : on prétend que cette Puissance a pris depuis pour devise: Rira bien qui rira le dernier. La nôtre sera Homi foit qui mal y pense: au surplus dans le Code des Souverains on ne connoît pas le mot usurper. Qui potest capere capiat; l'Evangile l'a dit, & du petit au grand chacun cherche à le prouver. Antique 1200 moitringo 19190 55

C'est du conslit des biens & des maux des deux hémispheres (ajoute le traducteur) que doit naître cette scission générale qui ébranlera les trônes de l'Europe, en leur faisant perdre les sources abondantes où ils puisoient leurs richesses. Le nouveau monde en recouvrant son ancienne liberté, deviendra peut-être assez redoutable pour nous intimider jusques dans nos propres soyers. (Cette idée n'est pas

réponies nies

ouv

l'An reco Eur d'av veau leur

non

circo un t un i M. publ torefe mod l'a e cont l'on pour epro carte de l' derne n'aur

vafte

le vo

porte

discor

à vos

la

ont

uite

rio-

en à

Bre-

de

uel-

cal-

pas

tra-

arri-

que

fcif-

ains

ė. »

que

tend

vise:

onni

Code

mot

e l'a

ie à

des

que

ilera

rdre

eurs

rant

affez

dans

pas

tout-à-fait neuve, mais on ne fauroit trop la répéter pour les Puissances qui ont des colonies; dût-on prêcher dans le désert.)

En général le Voyageur Américain est un bon ouvrage : aujourd'hui que l'indépendance de l'Amérique septentrionale est universellement reconnue, qu'il est permis à toutes les nations Européennes d'y commercer, il leur importe d'avoir les meilleurs renseignemens sur ce nouveau théâtre que la liberté vient d'ouvrir à leur industrie; & l'ouvrage que je vous annonce paroît de nature à remplir cet objet.

On lit avec un intérêt particulier dans les circonstances où se trouve l'Europe, & dans un temps où la littérature est regardée comme un instrument de la politique, le discours que M. le Comte de Choiseul-Gouffier vient de publier pour méttre à la tête du Voyage pittoresque de la Grece. L'auteur beaucoup trop modeste débute par gémir sur la témérité qui l'a entraîné dès sa premiere jeunesse dans des contrées qu'il n'auroit dû visiter qu'à l'âge où l'on a assez éprouvé pour bien résléchir & pour rapporter ses réflexions à ce que l'on eprouve. Je ne pourrois transcrire, sans m'écarter des bornes de cette lettre, le tableau de l'ancienne Grece comparée avec la Grece moderne : vous y reconnoîtriez que M. de C. G. n'auroit pu mieux observer & donner de plus vastes résultats quand il auroit fait plus tard le voyage de la Grece. Je me bornerai à rapporter les passages les plus frappans de ce discours & ceux qui peuvent donner matiere vos spéculations. Paré la post est sub abig

".:: Chez un autre peuple, je n'eusse été » touché sans doute que d'un sentiment de » pitié pour des hommes opprimés par la force » & courbés fous la tyrannie; mais ces escla-» ves n'étoient pas seulement des hommes. » c'étoit la postérité des Grecs, & mon res. » pect pour leur nom aggravoit à mes yeur » leur avilissement. Ce beau nom déshonoré. » tant de gloire humiliée, écartant l'attendris-» fement qu'inspire un malheur sans oppro. » bre, me révoltoient davantage contre leur » lâcheté & leur abjection : c'est ainsi que » l'intérêt même qu'ils m'inspiroient me por-» toit à les juger avec trop de sévérité. Je ne » pensois point à l'assemblage des causes, à » l'enchaînement des circonstances funestes qui » les ont accablés, & qui auroient dû les » anéantir sans retour....» " C'est chez les peuples habitans des mon-» tagnes que se conserve encore l'esprit de » liberté qui anima les anciens Grecs; il ref-» pire encore chez ces peuples sous l'abri des » rochers qui repoussent loin d'eux les vices » & les tyrans. Dans tous les siecles & dans » tous les pays, les montagnes sont, ainsi » qu'on l'a observé plus d'une fois, l'asyle de » la liberté; ce sont les remparts & les for-» teresses que la nature a construits contre les » oppresseurs du genre humain, qu'elle a d'ail-» leurs si bien servis.... Il existe dans la Grece » une nation particulièrement intéressante: les n descendans des anciens Spartiates, connus » aujourd'hui sous le nom de Mainottes, retu-" giés fur les monts Tagetes, où armés pout

M

lai

le

ma

2) 1

n (

n 1

nn

n n

p a

» O

» ti

» fe

n la

n ge

m e

Te été

ent de

force

escla.

nmes.

n res-

yeux

nore.

endrif-

oppro-

e leur

fi que

e por-

Je ne

ifes, à tes qui

dû les

mon-

rit de

il ref-

bri des

vices

k dans

, ainsi

yle de

es for-

tre les

a d'ail-

Grece

te : les

connus

, refu

s pour

n la cause commune, robustes, sobres, invinn cibles, libres comme au temps de Licurn gue, ils défendent avec succès contre les
n Turcs, cette liberté qu'ils ont maintenue
n contre tous les efforts de la puissance ron maine... Il existe encore un de ces chefs
n Mainottes (& je l'ai vu) qui ayant pris les
n armes à l'arrivée des Russes, ensermé dans
n une tour avec quarante hommes, soutint
n un siege contre six mille Turcs; il s'y dén fendit plusieurs jours, & les assiégeans étant
n ensin parvenus à embraser son asyle, vin rent sortir sanglants & couverts de blesn sures, deux hommes: un vieillard & son
n fils...,

Vous voyez, Monsieur, où veut en venir M. de C. G. je m'abstiens de toute réslexion: laissons-le parler; le texte vaudra mieux que le commentaire. Je brise le fil de son discours,

mais sans rompre celui de ses idées.

".... Voudroit-on pour combattre l'espé" rance que je conserve de voir encore les
" Grecs reparoître avec honneur sur la scene
" du monde, voudroit-on nier cette influence
" si reconnue de nos jours, que le gouverne" ment des principes nouveaux, des résor" mes utiles exercent sur les nations, quel" quesois même en peu d'années? Oublieroit" on l'empire plus grand encore que la poli" tique exerce sur les événemens?... Quoi?
" feroit-il impossible de réunir les Grecs de
" la Morée, sous les loix d'une association sa" gement conçue, de les soumettre à une ad" ministration provisoire, en attendant une lé-

» gislation mieux combinée, de leur faire sen. » tir la nécessité d'un concours unanime, & » de les faire marcher tous ensemble vers la » liberté, objet éternel de leurs vœux!.... » Et peut-être le noble & grand dessein en » est-il déjà conçu par Catherine II, par cette » Princesse, pour qui la gloire est le premier » besoin, qui a porté la philosophie sur le » trône & l'a consacrée au bonheur des hom-» mes.... Quel concours de circonstances. » d'avantages & de moyens! cette habitude » où sont les Grecs de tourner les yeux vers » la Russie, & que tant de malheurs n'ont pu » détruire; tous les rapports de mœurs & d'u-» fages entre les deux nations; cette confor-» mité de culte, lien si respectable pour des » peuples superstitieux.... Tels sont les moyens » accessoires qui s'offrent à Catherine, pour » feconder ses armes & son génie plus puil-» fant encore que ses armes: Mais il faut, » j'ose le dire, il faut encore que dans cette » guerre utile à la Russie, presqu'autant qu'à la » Grece, les Grecs croyent ne combattre, » & ne combattent en effet que pour eux-» mêmes....» » Nous ne sommes plus dans les siecles où » les maximes de modération, les facrifices » d'une puissance qui se limite elle même pour

27

» Nous ne sommes plus dans les siecles où les maximes de modération, les sacrifices d'une puissance qui se limite elle même pour être plus solide & plus durable, étoient re gardés par les Souverains, comme des con seils de morale étrangers à l'art du gouver nement ou du moins comme des maximes douteuses & hasardées, que la philosophie cherchoit à établir dans la politique par pir

e fen.

e, &

ers la

in en

cette

emier

fur le

hom-

nces,

bitude

c vers

ont pu

k d'u-

onfor-

ir des

oyens

pour

puil-

faut,

cette

ju'à la

attre,

eux.

les ou

rifices

e pow

ent re-

s con

ouver.

fophie

par pi

» tié pour le genre humain. ... L'expérience » a démontré qu'en établissant ces maximes. " la philosophie travailloit autant pour les » Souverains que pour les peuples, si toute-» fois il n'est pas honteux ou même absurde » de supposer des intérêts différens entre un » Monarque & ses sujets. Ce ne sera plus main-» tenant un paradoxe, mais plutôt une idée n simple & commune, d'affirmer que les Grecs » seront plus utiles à la Russie comme ses al-» liés que comme ses sujets.... Dans cette » colonie commune à plusieurs peuples, tous » intéressés à sa conservation, se rencontren roient & se réuniroient pour s'échanger les » productions diverses de vingt climats diffé-» rens également enrichis par ces heureuses » transmutations. Les Provinces méridionales n de la Russie, en obtenant de nouveaux dé-» bouchés, doubleroient leur culture & la po-» pulation qui en est la suite nécessaire ; leurs » productions abondantes & variées, en sui-» vant le cours des grands fleuves qui les ar-» rosent, descendroient dans la mer noire, » & passant dans le Bosphore, que la foiblesse » Ottomane n'oseroit jamais fermer, vien-» droient se répandre dans toute la Méditer-» ranée, tandis que le commerce de la mer » caspienne, ressentant les heureux essets de » cette nouvelle activité, porteroit jusques » dans Ispahan & dans Delhi, les fourrures » précieuses, richesses des climats glaces du » globe...»

» Qui peut avoir intérêt de s'opposer à ce » système? Ce ne sera pas l'Empereur: Il trou-

ve, comme la Russie, dans ce nouvel or si dre de choses, un accroissement de com-" merce & de navigation, qui fertilifant les » marais de la Hongrie & toute la Tranfyl. » vanie, prépare des issues aux productions de » fes provinces, par la Save & le Danube. » fait passer leurs denrées du golfe adriatique » jusqu'à la mer noire & dans la Méditerran née. De si grands avantages sont apperçus » & dejà desires par un Prince, qui au charme » particulier d'une bienfaisance habituelle, ca. " ractere distinctif de cette famille auguste, » en quelque lieu que le ciel la couronne, » fait allier fi bien la grandeur des vues, l'é-» nergie qui les exécute, & la rapidité qui en n affure le fuccès. n la ma modelle se anna

21

3)

3)

3)

3)

20

3)

30 1

3) 2

D) [

L

Trou

Optin

» La France oublieroit-elle que maîtresse » de la Méditerranée, elle tirera plus facile » ment par cette voie toutes les productions » du nord, & les bois de construction, & les » mâts qui, abattus dans les forêts de la Po-» logne, & traînés avec peine vers les riva-» ges de la mer Baltique, viennent à si grands » frais remplir nos chantiers : heureux quand » ils ne tombent pas entre les mains de nos » ennemis, maîtres de la Manche & trop sou-» vent de la mer du Nord. Quels avantages » la France n'auroit elle pas pour déterminer » en sa faveur la balance de ce nouveau com-» merce? Combien de nouveaux débouches » pour les produits de ses manufactures, puil-» que les échanges se feroient dans une mer » où elle est sûre de conserver la préponde v rance, & où elle jouiroit des établisse; mens tout formes qu'elle a déjà dans le Len vant!

01-

om-

les

nfyl-

is de

ube,

ique

erra-

rçus

arme

, ca-

ufte,

nne,

, l'e-

ui en

27 11

treffe

acile-

Rions

& les

a Po-

riva-

rands

quand

e nos

p fou-

atages

miner

com-

puis-

e mer

ondé.

bliffe,

" Ainsi se multiplieroient entre les nations, avec les fruits de la culture & de l'industrie, les moyens d'échanger leurs productions respectives. Ainsi naîtroit ou redoubleroit par-tout une activité infatigable, une émulation laborieuse, qui feroit jouir chaque peuple, de l'abondance & de la félicité que la nature lui destinoit. Par-là se peupleroient & s'enrichiroient des contrées maintenant désertes, stériles malgré la sécondité de leur sol, & pauvres au milieu des prodigalités de la nature.»

" Par-là se partageroient entre les dissérentes Puissances de l'Europe, l'Empire du commerce trop déclaré en faveur d'une nation merce trop déclaré en faveur d'une nation superbe qui s'est crue destinée à être pour jamais la dominatrice des mers. Par-là diminueroit l'influence de ce peuple, né pour faire voir jusqu'où le commerce peut porter la puissance & la splendeur d'un Etat qui, dans sa lutte contre cinq grandes nations du globe, fait admirer à ses ennemis l'immensisée de ses ressources, & peut leur faire envier, même dans sa décadence, la gloire attachée à la constance de ses efforts & à l'obstination de son courage..."

LE BON EXPÉDIENT.

Certain évêque, ennemi des abus Trouvant, chez un curé, deux jeunes gouvernantes Optime, lui dit-il! vingt ans! vingt ans au plus! Deux à la fois & vertes & fringantes!

Vous ignorez donc mes flatuts?

— Monseigneur, ils me sont connus;

Moi-même & l'archi-prêtre, ensemble nous les lumes,

Vous exigez quarante ans révolus:

Je les ai pris en deux volumes.

Par M. Guyétand.

De Versailles , le 7 Fevrier 1783;

LE Roi est depuis la certitude de la paix d'une gaîté qui fait honneur à son cœur. Ensin, a dit S. M., je puis donc maintenant travailler avec succès & remplir le vœu que j'ai sormé en montant sur le trône, celui de rendre mus peuples heureux. Ce mot digne de Titus, a accru, s'il étoit possible, l'amour des François pour leur Souverain, mais il ne les guérit pas des craintes que leur inspirent les nouveaux troubles dont l'Europe est menacée.

Un courier qui vient d'arriver de Madrida rendu compte des réjouissances extraordinaires qui s'y sont saites à la réception de la nouvelle de la paix. Cette puissance est celle où le peuple devoit le plus redouter la continuation de la guerre & où la cour doit voir avec le plus d'inquiétudes les suites de cette paix. On sait que la Cour de Londres a depuis quelques années des relations avec les mécontens du Mexique, où ils sont en grand nombre. Les liaisons qui vont s'établir entre la Grande-Bretagne & l'Amérique peuvent donner un jour lieu à une révolution dont on a appris depuis peu que le plan apporté à

Lord North au commencement de la guerre par des émissaires Mexicains, n'a point cessé depuis cette époque d'être sous les yeux de l'administration Britannique. Les Américains n'ont point caché le ressentiment qu'ils confervent du resus de l'Espagne à s'unir avec eux. Le Mexique offre à la fois aux Etats Unis ce qui leur manque & à l'Angleterre des dédommagemens de ce qu'elle vient de perdre.

ûmes.

end.

1783.

paix

cœur.

tenant

le j'ai

re mes

a ac-

nçois

it pas

veaux

drid a

dinai-

de la

celle

con-

cette

a de-

grand entre

uvent

nt on

orté à

On vient de mettre encore à la Bastille deux ou trois écrivailleurs, l'un nommé Fréville est regretté des correspondans qui ne veulent point qu'un Bulletin foit un libelle diffamatoire & calomnieux. Un autre est, à ce que l'on dit, l'auteur d'une très-méchante brochure intitulée : Délibérations des Etats de Bretagne. Parodie de l'acte par lequel les Américains se sont déclarés indépendans. En faisant tenir aux Bretons à peu-près le même langage & d'après de semblables vues, l'auteur fait une sanglante satyre contre notre ministere. On cherche à prouver dans cette rigoureuse diatribe que le commerce de la France souffrira beaucoup de la révolution dont il s'applaudit en ce moment.

CHANSON

Sur l'air du Vaudeville du Devin du Village.

Nous connoissons en mariage Un moyen sûr pour être heureux, C'est que l'épouse soit volage, Et que l'époux serme les yeux,

F 6

S'il est dans la ville

Quelqu'époux tranquille;

C'est roujours, j'en suis convaincu;

C'est un cocu, c'est un cocu,

Lorsqu'une semme est infidelle

Elle est douce comme un mouton;

Si par hasard elle est cruelle,

Au logis c'est un vrai démon;

Une semme sage

Du diable est l'image;

Mieux vaudroit, j'en suis convaincu,

Etre cocu, être cocu.

Quel est le mortel sur la terre
Accablé de biens & d'honneurs,
A qui tout le monde veut plaire
Et que l'on comble de faveurs?
Celui qu'au passage
Par-tout on engage?
C'est toujours, j'en suis convaincu,
C'est un cocu, c'est un cocu,

Pê

lu

Io

m

CU

10 1

as b

3) t

2) C

n 8

» q

n re

» C

" br

THEST THE

landage for

Ce mal dont un jaloux enrage
Est un bien du ciel descendu;
Il apporte dans le ménage
La paix qui vaut bien la vertu;
Oui, le cocuage
C'est le choix du sage,
Soyons-en tous bien convaincus
Soyons cocus, soyons cocus.

Coff can Propule son wolare

in may the amen't made't com of

f

1

191

De Paris, le 14 Février 1783.

thence, car on can: It est des illusions qu'il faut laisser aux hommes, mais il en est aussi dont il est bon, dont il est nécessaire, dont il est beau de les désabuser. En nous faisant connoître sous un vrai jour, notre condition présente; en nous prouvant qu'elle differe peu de celle de nos anciens aïeux, les Gaulois, que nous appellons esclaves & barbares, c'est donc remplir un devoir digne non-seulement d'éloges, mais même de la reconnoissance de la nation. L'homme est fait pour la liberté : tant qu'il ne jouit point de ce patrimoine naturel, se taire, c'est être complice des spoliateurs puissans qui la lui ravissent. Ouvrez les yeux, peuples! & loin de vous applaudir de cette existence précaire & passive dont l'habitude & l'aveuglement vous empêchent de murmurer ; réclamez avec force, avec constance, ce droit précieux de n'obéir qu'à des loix justes qui vous procurent enfin les vrais titres de l'homme; l'égalité & la liberté. « Ces heureux changem mens, dit l'auteur des Recherches sur l'origine n de l'esclavage Religieux & Politique en France, » brochure nouvelle qui paroît sous le man-» teau, peuvent s'opérer sans commettre de » crimes, & par des moyens à la fois justes " & doux. Qu'il se trouve seulement un Roi » qui, en montant sur le trône de S. Louis, » réunisse l'ame de Henri IV aux lumieres de » Charlemagne, & le peuple François sera li-" bre.... La liberté, quoiqu'en disent d'illus-

» tres écrivains, est un fruit de tous les cli-» mats : il peut germer , il peut croître fous » le beau ciel de la France, car on peut être » libre, même fous le gouvernement des » Rois.... Mais la nation n'a jamais été li-» bre; elle a successivement passé d'un jour » sous l'autre : les rois, les prêtres, les no-» bles l'ont tour-à-tour tyrannisée. Ces ty-» rans, jaloux les uns des autres, se sont dif-» puté le pouvoir de régner exclusivement sur » le peuple; mais ce peuple a toujours été " l'objet & le prix des combats. " L'auteur recherche la cause de ce long esclavage, & la trouve dans les rapports, singulièrement frappans, que lui offre le parallele des mœurs des anciens Gaulois avec celles des François d'aujourd'hui. Ce parallele n'est point le fruit suspect de l'imagination; mais le résultat de réflexions judicieuses sur les écrits d'un contemporain irrécufable. (*) Il y voit que, dans l'espace de dix-huit siecles, nous n'avons fait qu'un médiocre chemin vers la civilifation, & que nos opinions ont moins changé d'objet que de nom. Il y voit que, dans les Gaules, deux especes d'hommes régnoient despotiquement sur le peuple, dénué de considération & de crédit, & pour ainfi dire esclave : & l'analogie qu'il trouve dans ces temps avec le nôtre, est aussi frappante que décourageante. » Cependant, dit-il, l'état du peuple en France » s'est amélioré; mais avec quelle lenteur! » fon fort est presque toujours d'avoir pour

22

^(*) Jules Cefar in Comm.

cli-

ous

tre

des

li-

oug

no-

ty-

dif-

fur

été

teur

, &

nent

eurs

çois

truit

t de

con-

dans

fait

ion,

d'ob-

ales,

que-

ation

: &

ec le

ante.

ance

eur!

pour

" detracteurs ou pour ennemis, tous ceux qui n fortent de son sein : malgre l'ivresse où les » plonge la fortune qui a pris soin de les éle-" ver, ils ne peuvent fans rougir, fans fe n croire humiliés, regarder derrière eux, con-» sidérer le berceau qui les vit naître. Les n publicains, à peine fortis des derniers rangs n de cet ordre, enrichis de ses dépouilles. » cumulent les fruits de leurs rapines, & dans » un fiecle où la gloire même est le prix de » l'or, en achetant une sorte de décoration. » honteuse dès qu'elle est vénale, osent tous " les jours dire à une noblesse qui peut-être " n'est plus affez fiere : Affociez-vous à mon n brigandage; faites-moi partager par des alliances n sacrileges, l'éclat d'un nom illustré par des vern tus, & je vous cede, en échange du lustre qui n doit en rejaillir sur moi, une portion des richef-» ses qu'auroient droit de me redemander tous mes » concitoyens. Votre fortune s'est dissipée à servir n l'Etat, la mienne s'est grossie à le ruiner : que n cette chaîne d'or, encore baignée du sang & des n sueurs des peuples, soit le lien qui nous unisse. » Etonnant & déplorable effet des besoins » toujours renaissans, suite du luxe, de la » cupidité, & de la dépravation des principes » & des mœurs! à peine le publicain a parlé » qu'on accepte ses trésors & son alliance. » Il va partager les honneurs dus aux feuls " services rendus, & le fils de celui qu'on » désigna comme une victime due à la patrie » à la fois opprimée & volée, aspire, sans » pudeur & fans crainte, aux mêmes dignités » que les enfans des Montmorency! »

Harpagon entend dire : l'Homme doit manger pour vivre & non pas vivre pour manger; & auffi-tôt il s'ecrie : " Quel est le grand » homme qui a eu cette belle pensée! » Obligé de lire toutes les nouveautés pour vous les annoncer avec connoissance de cause, je m'écrie fouvent, mais dans un autre fens: » Quel est le génie sublime qui a enfanté cette » production! » C'est précisément ce qui vient de m'arriver en lisant le Tableau de l'Eglise de Liege. Je ne vous ferai pas grace de l'épître dédicatoire; non, Monsieur, dussiez-vous prendre de l'humeur, & si vous vous fâchez, je la transcrirai en entier dans une de mes prochaines lettres. Cette épître est dédiée à Joseph II, qui est autant élevé au-dessus des Monarques de la terre que ceux-ci le sont au-dessus de leurs sujets, qui a vole d'un bout du monde à l'auere pour reconcilier les puissances belligérantes, qui suffiroit pour gouverner les quatre parties du monde si elles ne formoient qu'un Empire : & qui ne souhaiteroit en être maître que pour leur assurer une paix inaltérable. (Eh que deviendroit mon cousin le Commissaire des guerres!)... Des lumie res pour bien voir ; de l'activité pour agir ; le despotisme de la vertu annoncent à S. M. I. le trône d'immortalité bien préférable à ceux de la terre (la pensée est divine) & qu'elle obtiendra dans la vie éternelle. (Je ne vous la souhaite pas encore, attendu que je ne suis qu'à l'exorde de mon discours.)

t

16

cl

de

CE

m

bi

de

an

qu

on

eu

L'animosité qui a dicté l'ouvrage se remarque par l'acharnement avec lequel l'auteur déchire tous les prélats qui se sont succédés man-

nger;

grand

e! n

vous

e, je

fens:

cette

vient

life de

pître

VOUS

chez,

mes

iée à

s Mo-

Tus de

l'au-

s, qui

monde

e fou-

er une

ousin

lumie-

le def-

trône

terre

dans

e pas

xorde

emar-

uteur

cédés

fur le fiege épiscopal de la principauté dé Liege. Abus d'autorité, débauches, excès de toute espece, impiété, simonie, scandales, toutes les imputations en un mot, que la calomnie & l'indécence peuvent se permettre, se trouvent réunies dans cette pitoyable brochure qui n'a pas même le mérite d'être bien écrite. Si je pouvois soupçonner l'auteur d'avoir étudié seulement en quatrieme, je lui dirois: mentita est iniquitas sibi; car il se donne pour Liégeois & il se déchaîne contre le Prince régnant, dont les vues patriotiques & biensaisantes sont le bonheur d'un peuple qu'il édisie par ses vertus.

L'auteur paroît être très-partisan des jésuites dont la suppression a fait, dit-il, un tort irréparable à l'éducation. En supposant cette assertion vraie, son témoignage n'est pas suspect, car à coup sûr il n'a pas été élevé chez eux; il est vrai qu'il peut leur tenir sous d'autres rapports: mais laissons là cette misérable production dont je ne vous aurois rien dit si je n'avois voué une haine implacable aux mé-

chans & aux fots.

M. de la Reyniere, fils du Fermier général de ce nom, a donné derniérement un fouper célebre par sa singularité. La forme & la formule des billets d'invitation étoient celles des billets d'enterrement. Comme il est originaire de Provence & parent d'un chaircuitier, il annonçoit que l'huile & le cochon ne manqueroient pas (ce sont ses termes.) En effet, on dit qu'entre dix-sept services, il y en a eu un tout entier qui a parsaitement justifié

l'annonce. Les convives ont fait spectacle sur la fin du festin, le public a été introduit, & a circulé autour d'une balustrade qui environnoit la table. On a distribué aux amateurs les superbes débris de ce superbe festin. M. de la Reyniere a fini par les prier de publier ce qu'ils venoient de voir. Comme toute singularité a ordinairement un motif, on prétend que celle-ci a eu pour objet d'humilier la hauteur de Madame de la Reyniere, mere de l'hôte singulier. J'oubliois de vous dire qu'il n'y avoit pas un seul des convives qui ne sut un bon roturier.

Le Chevalier Gluck qu'on nous annonçoit ne viendra pas. Il a demandé douze mille livres pour sa musique des Danaïdes, opéra de M. le Baron de Tschoudi: on a prétendu l'essayer avant de compter la somme. M. le Baron du Rollet, chargé dans cette partie des affaires de M. Gluck à Paris, après avoir répondu au Comité comme il le devoit, a retiré la partition, & peut-être serons nous privés du plus bel opéra qu'on ait encore vu au théâtre, paroles & musique.

8

di

ė

ef

le

tra

feu

pag

àv

enf

une

(*

de cr

L'opéra, Bacchus & l'Amour viennent de perdre une de leurs plus fameuses prêtresses, en la Dlle la Guerre. Née dans la derniere classe de la société, cette fille célebre en a conservé les goûts & les désauts dans la profpérité: Jureuse, buveuse, &c. &c. Que peuton penser des hommes qu'elle a ruinés, dépouillés & chasses? ô tempora! 6 mores! Elle avoit des talens, sa figure étoit intéressante, sa voix douce & sonore: elle a joué quelques

rôles, tels qu'Euridice & Iphigénie, avec applaudissement. L'intelligence avec laquelle elle rendoit certaines scenes, ne laissoit nul doute qu'elle n'eût pu devenir un sujet précieux à l'actions de museure & qu'elle précieux à l'actions de museure et au public

l'académie de musique & au public.

e fur

t, &

iron-

s les

1. de

er ce

lingu-

étend

hau-

l'hôte

avoit

n bon

onçoit

ille liéra de

du l'ef

le Ba-

oir re

, a re

us pri-

vu au

tresses,

erniere

e en a

la prot-

ue peut

és, dé es! Elle esante,

quelques

Mile la Guerre avoit fait un seul enfant. Elle étoit trop au-dessus des foiblesses de l'humanité pour s'en occuper plus que de son pere & de sa mere : le premier vendoit des cantiques dans les carrefours; l'autre alloit offrant dans les promenades le plaisir des Dames (*), métier dans lequel il s'en falloit bien qu'elle se fût enrichie comme sa fille en se livrant au but opposé. Le sort qui a enlevé dès l'age de vingt-huit ans, Mlle la Guerre, à la carriere qu'elle parcouroit si glorieusement, & la loi qui donne sa succession à ces pauvres diables bien étonnés d'être si riches, les dédommage de l'infouciance de leur fille à leur égard; mais la destinée du malheureux enfant est aussi incertaine que le pere auguel il doit le fâcheux présent de l'existence.

Notre bonne ville de Paris est toujours le théâtre de quelques aventures plus ou moins tragiques, dont malheureusement gémit tout seul l'homme privé qui ne peut rien. Dans l'espace d'une huitaine, j'en aurois dix au moins à vous citer. Combien en outre demeurent ensevelies dans l'obscurité? Ces jours passés, une de ces dévergondées du Port au bled, su-

^(*) C'est sous ce nom que les marchands d'oublies ou de croquet annoncent leur marchandise.

rieuse d'yvresse, excitoit par des propos un homme qui passoit; le malheureux s'en approche, elle lui plonge un couteau dans le ventre. C'est, dit-on froidement, l'esset du vin Mais si l'on pardonne tout au vin, pourquoi ne pas arrêter le mal à sa source, en désendant ces abominables tavernes, qui regnent le long de ce port, & qui servent de resuge à tout ce que la capitale a de canaille plus vile &

plus crapuleuse?

J'approuve fort que l'on compatifse à la frai gilité humaine, mais je voudrois que ce foit avec discernement, & que tel qui passa sa vie dans la crapule & dans la débauche, ne participe point aux mêmes graces que l'homme de bien qui faillit une fois. Une autre de ces filles perdues avoit distribué des coups de couteau à des curieux qui l'entouroient lorsqu'on l'emmenoit en prison pour quelques coups de main. Au bout de quatre mois, nous l'avons vu subir une punition nulle pour qui est devenu indifférent à l'infamie : on l'a mise, ces jours-ci, au carcan avec un écriteau, portant cette inscription : Violente à coups de couteau. Et après un féjour de quelques années dans une maison de force, elle aura la liberté de rentrer dans la société, & d'y renouveller si bon lui semble, ses prouesses en tout genre.

Quel qu'horriblement multipliées que soient les filles de joie dans cette capitale, les hommes veulent encore en propager la méprisable engeance, en portant la séduction & le libertinage dans les familles. L'impunité si révoltante à cet égard & pourtant si certaine, doit

un

pro-

ven-

Vin.

quoi

efen-

nt le

tout

le &

fra

foit

a vie

par-

mme e ces

cou-

qu'on

ps de

avons

A de-

, ces

ortant

uteau.

dans

rté de

ller fi

genre.

foient

s hom-

rifable

liber.

révol-

wob, e

inspirer l'audace aux plus timides. Aussi se trouve-t-il des êtres vigoureux, qui prositent des circonstances, lorsqu'elles sont savorables, pour se rendre justice eux-mêmes. Ce matin, un cocher de siacre s'étoit rendu chez une semme, rue Montmartre, pendant l'absence de son époux : un quart-d'heure étoit à peine écoulé, que le mari rentre, trouve ledit cocher en slagrant délit, l'empoigne & le jette par la fenêtre d'un quatrieme étage. La semme s'est ensuie, la justice est venue s'emparer du cocher, & le mari a resté tranquillement chez lui.

LE PETIT MÉNAGE.

Que j'aime ton simple réduit, Sa propreté, fon élégance! Ni l'or ni l'azur n'y reluit; Il est orné de ta présence, la sous de la Caché fous l'aîle du filence Le plaisir y vient chaque nuit; Tout l'y peint; le jour l'y réveille: Au-lieu d'offrir quelque merveille D'un luxe qui lui fiéroit mal, On voit ton bouquet de la veille Qui rafraîchit dans le crystal. u souffle du vent qui frissonne, Qui passe entre tes rideaux blancs, Suspendu près de ta couronne, Ton corfet de nuit abandonne Et laisse flotter ses rubans. Ta guirlande avec negligence Tombe du coin du ton miroir,

Et tout le jour par l'espérance L'œil de l'amour jouit d'avance En voyant les bandeaux du foir. Ici me ravit & m'embrase Le moule de ton pied léger; La fous tes courtines de gaze Les plaisirs semblent voltiger. De leurs traits, lorsque tu reposes, Tous les amours veillent armes, Toujours prêts à fouler les roses Dont tes draps blancs font parfumés, Le luxe a-t-il rien qui vaille Ces fix chaifes où l'ouvrier Entrelaça l'or de la paille Sur quatre appuis de cerifier; Cette table où ta main légere Sur un lin pur sema des fleurs; Où tout l'éclat de leurs couleurs Se réfléchit dans la fougere? A la recherche de ragoûts Dont s'éguillone un goût malade Oue je préfere la falade Qu'au retour de la promenade J'aime à manger fur tes genoux! Le jus de Pomarre & de Beaune, Le Nectar des Dieux & des Rois, Vaut-il la feve de Pomone Qui coule fous tes jolis doigts? De Scubac ou de Fleur-d'Orange? Quand nous nous portons un défi, Si notre cerveau se dérange. Le plaisir en fait son profit. Il nous excite, il nous entraîne. Nous quittons la table tous deux,

Vince rosité re M prélin

ces aisoit Et du coin d'un œil plein de feux Ton regard me montre l'arene Où nous attendent d'autres jeux. Ta gaîté folle, intariffable Succede à ces tendres ébats, Et je te vois rire aux éclats Du discours le plus raisonnable. Toujours au lit, toujours à table, C'est ton esprit qui reste à jeun. Oue tu me parois adorable Quand tu n'as pas le fens commun! Rien ne t'attache & ne t'arrête.... Oue j'aime à re voir fur ce ton! Que le défordre de ta tête Sied à celui de ta maison! Va, laisse aux autres l'étalage Et le vain luxe de l'esprit; On peut s'en paffer à ton âge; On en a lorsque l'on fourit. J'aime mieux ton petit ménage Où le jour du bonheur m'a lui, Qu'un afyle où le Mariage Légitime & fixe l'ennui.

Par M. le Baron de Tschoudi.

De Paris, le 20 Février 1783:

Le peuple de quelques-unes de nos Provinces n'a point partagé le sentiment de génétosité & d'humanité qui dicta ces mots à nore Monarque, en recevant la signature des réliminaires de paix : que l'on envoie du grain ces nouveaux amis! Dès que l'on sut qu'il se àssoit des chargemens considérables pour l'Angleterre, les habitans des Provinces où les bleds étoient chers ont fait des attroupemens: on a prévenu ces troubles en prenant à temps les mesures qui réussissent toujours quand on ne differe point trop, & entrautres en s'as. surant des pauvres & en leur donnant du travail. Le retour de la paix rendra de l'activité au commerce & à l'industrie. Il étoit temps,

J. J. Rousseau a mis l'éducation en traité, Madame de Genlis en roman, M. C. en chanfon. Bien des gens préférent le dernier, Ils disent pour raison qu'il n'est ni pédant, ni verbeux, ni bercé par des chimeres, & que sur-tout il arrive à son but, avantage dont ses rivaux ne peuvent se flatter.

Non nostrum inter vos tantas componere lites.

CHANSON

Sur l'Air du Curé ne Pomponne.

Petit poupon quand vous pleurez,
Vous n'amusez personne;
Finissez donc, vous désolez
Votre maman mignonne.
Allons gai, gai, riez,
Quand la maman l'ordonne.

Sitôt que vous aurez quinze ans
Vous irez à la guerre;
Vous ferez foldat ou fergent,
Tambour ou mousqueraire,
Allons plan, plan, plan rataplan
Faites trembler la terre,

Voulez

Voulez-vous être célestin?

Vous aurez large échine,

Le ventre rond & le teint fin,

Sortant de la cuifine,

Allons tin, tin, tin,

Faut aller à matine.

Il faut pour être médecin,
Que le favoir éclate;
Si vous flairez bien un bassin,
Souffrez qu'on vous en slatte,
Vous serez si, si, si, si,
Fils du grand Hypocrate.

Prenez des tons bien suffisans;
Parlez avec audace;
De nos petits maîtres du temps
Suivez en tout les traces;
Vous serez fa, fa, fa,
Favorisé des graces.

Voulez-vous être un Prélat faint;
La difette en est grande,
Aimez le sexe & le bon vin,
Jouez votre prébende;
Vous serez sou, sou,
Fourré dans la légende.

Voulez-vous devenir Robin
Du plus joli modele?
Apprenez fort peu de latin,
Fréquentez les ruelles;
Vous ferez fo, fo, fo, fo
Sollicité des belles,

Tome XIV.

G

a later two estimon 291 sup integ

Voulez

où les

mens:

temps

nd on

n s'af.

du tra-

temps,

traite.

chan-

er. Ils

at , ni

& que e dont

beid

. BV

es.

00

Dù :

d'i

ce

vi

V

da

qu

de

ba

la

Al

Ha

Se

Qu

Du

Ai

Voulez-vous devenir auteur

De la premiere classe;

Soyez copiste, traducteur,

Et rimeur à la glace;

Vous serez pla, pla, pla, pla,

Placé sur le Parnasse.

Voulez-vous fortune à la Cour, N'ayez remords ni honte, Mentez, flattez; rampez toujours, Et tout au bout du compte Vous serez ba, ba, ba, ba Baron, Marquis ou Comte.

De Versailles , le 23 Février 1783;

Le conseil est occupé en ce moment d'un mémoire très-étendu & très-approfondi qu'a remis M. Fouache du Havre. Cet habile négociant avoit été chargé par le gouvernement d'observer l'état du commerce des Pays Bas Autrichiens & l'influence que ses progrès pourroient avoir sur celui de la France. De retour du voyage qu'il a fait pour remplir cette mission, M. Fouache en a rendu un compte très-alarmant. Il y prouve combien étoient fondées les inquiétudes des négocians sur le parti que les neutres ont tiré à notre détriment de la guerre qui vient d'être terminée, Il est à craindre que la durée de la paix ne fuffise pas pour y porter remede. Des espions adroits & peut-être bien instruits mandent de Londres qu'en fignant la paix d'une main, le ministere Britannique traçoit de l'autre le plan

d'une nouvelle campagne dont ils fixent l'époque à deux ou trois années au plus.

M. de Beausset démonté à Cadix par M. le Comte d'Estaing, & revenu ici avec la rage implacable de vengeance dans le cœur, a remis au Ministre un mémoire fulminant contre ce chef d'escadre. Il contient les plaintes les plus vives du corps entier de la marine, & vingt quatre officiers distingués l'ont souscrit. Voilà une nouvelle affaire à donner pour pendant à celle de M. de Grasse. Il paroît difficile que celui-ci soit justissé, sans que M. d'Estaing s'emporte également sur ses adversaires.

L'exemple du premier prouvera combien la sévérité que le second vouloit établir étoit indispensable, combien un général doit mettre de soin à bien choisir ceux qui dans un combat se trouvent avoir à leur disposition son existence, sa liberté, sa gloire & le salut de la patrie, &c. &c.

1783

t d'un

li qu'a le né-

ement

ys-Bas

pour-

cette

toient

fur le

détri-

ninée.

ix ne

pions

n, le

plan

ÉPITRE SUR LES BERGERIES,

A Madame de * * *.

Ah! l'heureux temps qu'étoit celui d'Astrée,

De Lygdamis, de Celadon,
Habitans fortunés des rives du Lignon;
Séjour délicieux! agréable contrée!...
Ouittez, me direz-vous, de l'amoureux trans

Quittez, me direz-vous, de l'amoureux transi.

Du bon vieux temps le fade & doucereux langage:

Soit, des amans de ce temps-ci.

Aimez-yous mieux le poétique ulage?

De se dire toujours Bergers,

G 2

D'aller à leurs beautés, dires aussi Bergeres!
Froidement dévoiler leurs amoureux mysteres!
Je sais qu'Amour se plait dans les champs, les vergers;
Qu'on peut par sois, en des rimes légeres,
Chanter, sur des pipeaux, ses plaisirs mensongers,
Mais, que toujours dans les bois, dans la plaine,
Houlette en main, ce Dieu promene,
Ou bien qu'au bord des clairs ruisseaux,
Sa déité toujours repose;
Qu'à ces malheureux passoreaux
Il sasse sous même chose,
Madame, alors permettez que je glose;
Daignez pour un instant écouter leurs propos,

Sont-ils heureux? dans les bras d'Égerie,
On les voit toujours s'endormir,
Et toujours l'herbette fleurie
Sere pour eux de trône au plaisir.

Eh! mes amis, que fait l'herbe à la chose! Et pourquoi ce sommeil? Et ce que l'on repose Près de l'objet qu'on aime?.. Un chien qui les tausse

Toujours redouble leur tendresse, Ou bien de leurs becs amoureux,

Sur un rameau voisin, & tout exprès pour eux, Deux offeaux se baisant, vont ranimer leur flamme. Et grace à ces moineaux, nos deux amans heureux, Bientôt ne seront plus & qu'un cœur & qu'une am,

A-t-on besoin de moineaux ou de chien?..

S'ils boivent, c'est d'une eau limpide Qui baigne en serpentant des bords délicieux. Veux-tu faire l'amour & plaire à deux beaux yeur Laisse-là, mon ami, ta boisson insipide, vergers; fongers,

plaine,

pos.

epose les caresse

flamme.
heureux,

ieux. aux yeux

Et viens tâter de mon vin vieux. ... S'il fait du vent il n'a des ailes Que pour porter au loin leurs soupirs, leurs regrets, Ou bien c'est un zéphir frais, Qui de leurs Bergeres cruelles, Découvre en se jouant les plus charmans attraits; Acheve donc ce que de fon haleine Zéphire a commencé, mets donc fin à ta peine: Mais bien loin de finir, avant l'aftre du jour Aussi matineux que l'aurore, Il va faire redire aux échos d'alentour Le nom de la beauté que toujours il adore, Et qu'il adorera tonjours.... Ils n'ont de souffle, ils n'ont de vie Que pour enfler leurs chalumeaux, Et faire favoir aux hameaux Que leur maîtreffe est Annette ou Sylvie; Mollement couchés sur des fleurs, Toujours sous un épais feuillage,

Je vous fais grace du bocage,

Qui cependant rime bien à ramage,

Du gazouillement des oiseaux,

Et du murmure des ruisseaux;

J'ai peu parlé de la houlette,

Et n'ai rien dit de la musette;

Ni des brebis, ni des moutons,

Ni des agneaux que l'on voit paître,

Tandis qu'on grave de doux noms

Sur l'écorce d'un jeune hêtre,

Ou qu'on prend un repas champêtre;

J'ai laissé là le slageolet

De ce Berger jeune & volage,

On les voit braver à l'ombrage

L'humidité, le froid & les douleurs,

G 3

A qui pour toujours on s'engage;

Parce qu'il est tendre & discret,

Et qu'il reçoit souvent pour gage,

Tous les rubans d'un blanc corset;

J'ai négligé la colerette

De la beauté de ces cantons,

Les sleurs dont aux beaux jours de sête

On voit la belle orner sa tête,

Et le dirai-je?... ses tetons:

Tetons, je sais, n'est pas du style

De nos amoureux pudibons:

C'est bien ainsi qu'on les nomme à la ville;

Mais tous vos Bergers à la file,

Les appellent naissans appas,

Ou bien jolis boutons de rose.

Le mot m'est échappé, je n'en disconviens pas: Puissé-je, hélas! mieux retenir la chose!

De Paris , le 26 Février 1783.

1

q

e

fe

On a trouvé dans les papiers de seue Madame du Dessant, un portrait de Madame la Duchesse du Maine, sait par Madame de Stal (cette semme célebre & galante qui répondit à celui qui lui demandoit comment elle se peindroit elle-même dans ses mémoires, en parlant de ses amours: je ne me peindrai qu'en buste.) Ce portrait, par succession, est tombé entre les mains de M. le Duc D *** qui en a donné copie, sous parole d'honneur qu'on ne le seroit point imprimer: on me l'a communiqué sous la même condition; je vous en sais présent avec la même réserve, pour l'acquit de ma conscience. Vous pourrez le distribuer

en faisant pareille restriction, & sans que personne ait rien à se reprocher, ce portrait sera aussi public qu'il mérite de l'être.

13

美

risinis (

d sight

3 as a

uA.

2 1

10

pas:

10 10

1783.

ue Ma-

dame la

de Stal

répondit

elle se

res, en

ai qu'en

tombé

jui en a

u'on ne

mmuni-

en fais

l'acquit

istribuer

PORTRAIT

A-I by western

De Madame la Duchesse du Maine par Madame de Stal.

son moins choquant, marte effect

ind that all animages of

Madame la Duchesse du Maine, à l'âge de foixante ans, n'a encore rien acquis par l'expérience : c'est un enfant de beaucoup d'esprit; elle en a les défauts & les agrémens. Curieuse & crédule, elle a voulu s'instruire de toutes les connoissances; mais elle s'est contentée de leur superficie. Les décisions de ceux qui l'ont élevée, font devenues pour elle des principes & des regles, sur lesquels son esprit n'a jamais formé le moindre doute; elle s'est soumise une fois pour toutes. Sa provision d'idées est faite; elle rejetteroit les vérités les mieux démontrées & réfisteroit aux meilleurs raisonnemens, s'ils contrarioient les premieres impressions qu'elle a reçues. Tout examen est impossible à sa légéreté; & le doute est un état que ne peut supporter sa foiblesse.

Son catéchisme & la philosophie de Descartes sont deux systèmes qu'elle entend également bien & dans lesquels elle persistera jusqu'à la mort. Son amour-propre quoiqu'excessif n'a cependant fait de chemin que celui qu'on lui a fait faire. L'idée qu'elle a d'elle-même est un préjugé qu'elle a reçu comme toutes ses autres opinions. Elle croit en elle de la

G 4

même maniere qu'elle croit en Dieu & en Descartes, sans examen & sans discussion: son miroir n'a pu l'entretenir dans le moindre doute sur les agrémens de sa figure. Le témoignage de ses yeux lui est plus suspect que le jugement de ceux qui ont décidé qu'elle étoit belle & bien faite. (*) Sa vanité est d'un genre singulier, mais il semble qu'elle soit moins choquante, parce qu'elle n'est pas réstèchie, quoiqu'en esset elle en soit plus absurde.

Son commerce est un esclavage, sa tyrannie est à découvert; elle ne daigne pas la colorer des apparences de l'amitié; elle dit ingénument qu'elle a le malheur de ne pouvoir se passer des choses dont elle ne se soucie point; essectivement elle le prouve. On la voit apprendre avec indissérence la mort de ceux qui lui faisoient verser des larmes, lorsqu'ils se rendoient trop tard à une partie de jeu ou de promenade.

On ne peut point se faire d'illusion avec elle; sa franchise, ou pour parler plus juste, le peu d'égards qu'elle a pour tout le monde fait qu'elle ne dissimule aucun de ses mouvemens & qu'elle ne réprime aucun de ses caprices. Elle a fait dire à une personne de beaucoup d'esprit, que les Princes étoient dans la morale ce que les monstres sont dans la physique: on vois en eux à découvert les replis

C

d

fi

de

ď

CC

^(*) Vous n'ignorez pas, Monsieur, que Madame di Maine étoit laide & bossue.

c en

on:

ndre

e té-

que

u'elle

u'elle

t pas

plus

yran-

a co.

it in-

uvoir

oucie

On la

ort de

, lorf-

tie de

avec

juste,

monde

ouve-

fes ca-

e beau-

dans la

a phy-

s replis

adame du

de la vanité & la plupart des vices qui sont presqu'imperceptibles chez les autres hommes.

Son humeur est impétueuse & inégale; elle se courrouce & s'afflige, s'emporte & s'appaise vingt fois en un quart-d'heure. Souvent elle sort de la plus profonde tristesse par des accès de gaîté où elle devient fort aimable. Sa plaisanterie est noble, vive & légere. Sa mémoire est prodigieuse; elle parle avec éloquence, mais avec trop de véhémence & de prolixité. On n'a point de conversation avec elle : elle ne se soucie point d'être entendue : il lui suffit d'être écoutée. Aussi n'a-t-elle aucune connoissance de l'esprit, des talens, des défauts & des ridicules de ceux qui l'environnent. On a dit d'elle qu'elle n'étoit point fortie de chez elle & qu'elle n'avoit pas même mis la tête à la fenêtre. (*)

Elle a passé sa vie à rassembler des plaisirs & des amusemens de tout genre. Elle n'épargnoit ni soins ni dépenses pour rendre sa Cour agréable & brillante : ensin Madame la Duchesse du Maine est saite pour que l'on dise d'elle, sans blesser la vérité, beaucoup de bien & beaucoup de mal. Elle a de la hauteur sans sierté, le goût de la dépense sans générosité, de la religion sans piété, une grande opinion d'elle même sans mépris pour les autres, beaucoup de connoissances sans aucun savoir, &

G 5

^(*) On prétend en effet qu'un jour sur ce qu'on lui disoit que les paysans n'avoient point de pain, elle s'écria de bonne-soi : Eh bien, qu'ils mangent de la brioche.

tous les empressemens de l'amitié sans en avoir les sentimens.

Voilà, Monsieur, comme Madame de Stal a peint ou plutôt jugé Madame du Maine. On voit bien que c'est une semme d'esprit qui parle d'une autre, mais le portrait paroît frappant de ressemblance, tel que soit le motif qui l'ait fait faire.

t

1

C

li

fu

C

M

in

m

tre

co

na

qu

tri

1

de i

men

grac donn de l

la d

pât |

Les plus grands facrifices ne coûtent point aux hommes, pour une vaine oftentation, & souvent les engagemens les plus légitimes leur paroissent susceptibles de chicanes. Sur la nouvelle qui fut reçue de la perte du vaisseau, la ville de Paris, les Echevins de cette capitale supplierent Sa Majesté d'accepter un million, pour la réconstruction d'un autre qui le remplaçât. Cette action fut regardée comme un trait de patriotisme de la part de ce corps opulent: peut-être l'étoit-il en effet; mais qu'en penfer, lorsqu'on voit aujourd'hui ce même com s'abaisser jusqu'à refuser à des artistes qui bi ont sacrifié leur temps & leurs travaux, le salaire dû à leur ouvrage? Par un contra passé entre le bureau de la ville & la Van niere, cet artificier fut chargé du feu d'artifice pour la naissance de Mgr. le Dauphin, moyennant le prix de dix-sept mille cent treix livres. Les circonstances en ayant contrant l'exécution, ce feu, déjà si mesquin, paru pitoyable au public dans une occasion fur-tout où il devoit s'attendre à voir tout ce que l'at pyrique a de plus capable de peindre les trans ports de la nation. La ville a voulu rejetter le blame sur l'artificier & lui a reproché la

avoin

Stal a

e. On

i parle

appant

ui l'ait

t point

ion.&

es leur

la nou-

iffeau.

capitale

nillion,

le rem-

un trait

pulent:

en pen-

e corps

qui lui

aux, le

contrat

la Vari

u d'arti-

auphin,

ent treize

n, paru

fur-tout

que l'art

les trans

rejettet

mauvaise exécution de son feu, comme si cet homme avoit pu commander aux élémens: elle s'est autorifée de là, pour lui refuser le prix qui lui étoit promis : si bien que la Variniere s'est vu contraint de la faire assigner. & de faire circuler, dans le public, des mémoires imprimés sur une affaire aussi scandaleuse. Messieurs de la ville avoient cherché à en réserver la connoissance & la décision à leur tribunal : la Variniere, en vertu de l'axiome que Nul ne peut être juge dans sa propre cause, l'a évoquée au Parlement lequel, nonobstant les allégations de la ville, vient de prononcer condamnation des dix-fept mille cent treize livres en faveur de l'artificier, avec dépens; supprimant néanmoins les expressions déplacées contenues en son mémoire. (*)

La conduite de Messieurs de la ville envers M. le Paute, horloger du Roi, n'a pas paru moins indigne de la munisicence & du désintéressement qu'on leur suppose. Cet artiste avoit entrepris l'exécution d'une horloge pour la décoration & l'utilité de l'hôtel : tout en terminant cet important ouvrage, il s'apperçut que quelques combinaisons peu dispendieuses contribueroient à sa persection. Il crut donc non-

^(*) C'est ma réputation & ma fortune que j'entreprends de désendre, dit-il, ... Lorsque je demandai mon payement, on me sit des reproches. On m'ossrit, comme par grace, dix mille livres: on étoit déterminé à ne m'en pas donner davantage; on me menaça du crédit du bureau & de l'autorité. Je n'ai rien voulu perdre, ni consentir que la diminution énorme qu'on vouloit me faire supporter tourait peut-être au prosit de quelqu'autre.

seulement pouvoir, mais deveir les y ajouter, d'autant que cette piece capitale devoit nécef. fairement fixer l'attention publique. Mais sur la demande qu'il a faite d'une légere augmentation au prix convenu, Messieurs de la ville ont formellement protesté, disant qu'il avoit dû se conformer au plan qu'il avoit présenté. & d'après lequel on lui avoit alloué telle somme. Cet argument, si décourageant pour un homme à talent, a rempli d'indignation M. le Paute. & quoique son horloge fût posée, le cadran applique sur l'hôtel, il a proposé qu'elle lui fût rendue, si l'on ne vouloit lui accorder le juste prix qu'il en demandoit. Refus de la part du bureau de la ville, a quoi ne voulant souscrire, M. le Paute s'est pourvu en la Cour qui l'a autorisé à enlever l'horloge & son cadran.

L'académie françoise, si l'on en croit le rapport d'un faux frere, a décidé, dans une de ses dernieres assemblées particulières, qu'attendu la médiocrité des auteurs dramatiques de ce siecle, elle n'en recevroit aucun au nombre de ses membres. J'en connois qui sont bien heureux d'être reçus.

Les représentations du Roi Lear se continuent toujours avec succès, quoiqu'on prétende que l'impression de la piece doive lui

faire tort.

On a remis au théâtre françois la Mort de

César, tragédie de Voltaire.

Depuis que le Seigneur bienfaisant a prouve à l'opéra, que l'on pouvoit amuser les hommes & les occuper sans rien dire à leur cœur uter,

écef-

men-

e ont

dû se

, &

mme.

aute,

adran

le lui der le

a part

foul-

k fon

le rap-

ne de qu'at-

tiques

nom-

conti-

n préive lui

Mort de

prouve

s hom-

r coeur

ni à leur esprit, (cette phrase vous paroîtra énigmatique, elle s'explique cependant aujour-d'hui,) le comité de ce spectacle est devenu, comme tel autre, absolument sinancier & par conséquent très-ignorant, au point, m'a dit un des auteurs de ce même spectacle, qui n'est pourtant pas l'auteur des Danaïdes, que le co-mité ne distingue pas le mérite de ce dernier ouvrage, du ridicule inhérent au Seigneur bien-saisant. Disons tout : l'auteur de celui-ci s'exécute en disant qu'il n'a voulu que dessiner des tableaux. Il ne falloit donc pas les écrire.

L'opéra de Sacchini (depuis Quinault on n'indique plus les opéra que par le nom du musicien) se répete trois sois par semaine, & fera donné, dit-on, ces jours-ci. Je ne veux pas vous prévenir contre l'ouvrage d'un homme célebre, mais on prétend qu'il n'a pas produit au clavecin tout l'effet qu'on attendoit de fon talent, après la Colonie & tant d'autres productions de cet excellent compositeur. Pourquoi tant de grands musiciens italiens viennent-ils échouer à Paris? Ne seroit-ce pas parce qu'ici il ne suffit pas de bien chanter, mais parce qu'il faut encore agir au théâtre? Voilà le défaut de ces musiciens & le mérite de Gluck. Il est encore un auteur qui peut lui être comparé dans le comique; c'est Gretry. Il est capable de tout puisqu'il a fait reussir Colinette à la Cour & l'Embarras des richesses.

M. de la Reyniere, le fils, vient de faire imprimer un ouvrage aussi singulier que le souper dont je vous parlois dernièrement. Il est intitulé: Réslexions sur le plaisir par un cér

libataire: Cette nouvelle folie ne lui conciliera ni la bienveillance du public en général ni celle du beau sexe en particulier. Que peuton dire contre le plaisir après le Remedium amoris d'Ovide. & que peut-on prouver contre lui, cinq mille fept cent quatre-vingt-trois ans après le péché originel & au milieu de Paris? Si l'empire des femmes pouvoit ceffer. il auroit fini dès qu'Adam eut mangé la pomme. Ce n'est pas seulement le reproche d'inutilité que l'on peut faire à l'ouvrage de M. de la Reynière : il s'écarte de son but en avancant & finit par le manquer. Au reste en difant du mal des femmes, l'auteur prétend leur faire du bien! Jean-Jacques, dans sa Nouvelle Héloise, a, selon lui, suivi le même plan.

On m'apporte le premier cahier des Annales de Linguet : on ne trouvera que dans les numeros suivans les Mémoires sur la Bastille. Celui-ci est le septante-deuxieme & termine le neuvieme volume. M. Linguet y laisse entrevoir que les admirateurs de ses talens doivent fon retour dans la fociété à l'intervention directe du Souverain même au nom duquel on avoit sevi à son égard. Après une mort de vingt mois que tout hors la justice pouvoit faire paroître irrévocable, mon retour à la vie est un véritable miracle : la Providence qui à fait naître dans le cour d'un Roi jeune & vertueux le desir de l'opérer, voudroit-elle le rendre inutile?... En effet c'est sous le couvert de M. le Baron d'Ogny, intendant général des postes de France, qu'il faut adresser à M. Linguet, la demande des Annales pour l'intérieur du royau; me; (*) c'est par les postes qu'elles seront transmises aux souscripteurs, & elles débutent par les Mémoires de la Bastille! M. Linguet n'annonce à cet égard que l'espoir de n'y

point éprouver d'obstacle.

liera

al ni

eut-

dium

con-

trois

u de

effer,

pom-

d'inu-

M. de

avan-

en di-

leur

uvelle

nnales

s nu-

. Ce-

ne le

entre-

ivent

on di-

el on

e vingt

paroi-

vérita-

esir de

En ef-

Baron

Fran-

la de-

oyau-

Bien des gens croient que le luxe dans les villes gênant le goût pour les mariages, y fait préférer les richesses, & qu'à la campagne le choix est plus libre, moins intéressé & par conféquent plus heureux; un événement arrivé il y a trois jours dans un village à quelques lieues d'ici; peut fixer les opinions fur le défintéressement des paysans en amour : un d'eux marioit sa fille; lui donnoit vingt-neuf écus de dot & l'ameublement ordinaire; les deux familles étoient assemblées avec les voifins, & le notaire finissoit le contrat, lorsque le mariage rompit sur une paire de pantoufles que le futur exigeoit, & que le pere de la fille s'obstina de refuser. Un des assistans proposa sa sœur très-laide & plus âgée que l'autre, en offrant les vingt-neuf écus & les meubles. Donnerez-vous les pantousles, dit le jeune homme? Oui sûrement, répondit l'autre; en ce cas, repliqua le jeune homme, faites-la venir, nous changerons les noms du contrat. Ce qui fut exécuté sur le champ.

^(*) M. Linguet a confié exclusivement à M. de Ludwig, directeur des postes impériales à Manheim, le débit de l'édition originale des Annales & des Mémoires de la Bastille pour l'Allemagne. Le prix des premieres prises à Manheim, est de deux louis ou quarante-huit livres par an : celui des Mémoires de la Bastille est d'un demi louis ou douze livres.

Les entêtemens d'amour sont rares dans le siecle où nous sommes; mais il en est encore. Un particulier, après avoir vécu tranquille. ment plusieurs années avec une fille, devint tout-à-coup si brutal, qu'elle chercha les moyens de s'en séparer. Sur ces entrefaites. un amoureux se présente, & lui offre sa main. La proposition acceptée, elle exige toutesois qu'elle soit totalement débarrassée de son facheux avant de le recevoir. Informé des avances de fon rival, celui-ci s'en aigrit davantage: il harcele, il maltraite continuellement celle qui le facrifie : enfin il pousse les choses au point que ne voyant plus de sûreté pour sa tranquillité ni même pour ses jours, elle prend le parti de faire sa déclaration chez un commissaire, qui lui recommande de s'enfermer chez elle, & de n'y plus recevoir celui dont elle avoit à se plaindre & à craindre. Ce qu'ayant fait, & le quidam étant venu frapper à sa porte, en vain la supplie-t-il de lui ouvrir. Désespéré de son obstination, il attend la nuit; monte sur le toît, s'expose à mille périls pour parvenir à sa fenêtre : mais à peine y touchoit-il, que le pied lui manque, & il tombe à la renverse du quatrieme étage. Néanmoins, sur la confrontation du cadavre, la fille a été enlevée, mise en prison, & peutêtre y gémira long-temps dans l'attente de sa justification. est descon or a size of a decree or det Otematou de la Feblic pour l'Allam are to art ou accouses est a a Madeur, est de objet four a viva de Mischaes per

and celoi des d'électrin de das l'aprels cel d'act donn Louis un course higres,

ÉPIGRAMME.

lans le

ncore.

devint

ha les

faites,

main.

atefois

on fa-

avan-

ntage;

celle

fes au

our fa prend

com-

ermer i dont

e. Ce

de lui

attend

mille

peine

, & il

Nean-

e, la

peut-

de la

140 CHS

Certain Pédant alloit perdre sa femme:

Vîte au secours! là, là, trop brusquement...

Primo, le fait. — Votre moitié rend l'ame.

— J'aime un tour clair: son mal. — Étoussement.

— Bien; c'est précis: après? — Au lit — Comment,

Elle est au lit! quelle ame ignoble & basse!

Cours, mon garçon, fais la lever de grace:

Ces héros grecs qu'on vit mourir debout!...

— Mais, Monsieur.. — Pars, je vais finir ma classe.

L'essentiel doit passer avant tout.

Par M. Masson de Morvilliers.

De Paris, le 5 Mars 1783.

Ent le Caveau, lous la cord

Le sarcasme suit toujours les pas des gens de lettres qui s'efforcent de parvenir à la célébrité. J'ai eu plusieurs fois l'occasion de vous parler de deux avocats qui font de leur mieux pour acquérir un nom dans la littérature & qui, très-certainement, ont du mérite. L'envie n'a pu, fans faire quelques fifflemens, voir adjuger à M. de la Cretelle, une espece de prix bien plus honorable que ceux que remportent souvent des idées empruntées mises sous des rimes nouvelles, & la médiocrité a voulu se venger de quelques critiques un peu vives peut-être de M. Garat, l'un des auteurs du Mercure. On a trouvé les vers suivans affiches à la porte du caveau, espece de sanctuaire littéraire, qui a remplacé l'ancien & fameux café de Procope, & qui feroit croire

par l'extrême petitesse de son espace, que le nombre de nos gens de lettres est terriblement diminué, si les boutiques de nos vendeurs de brochures n'attestoient le contraire.

AVIS AU PUBLIC.

Quand le Génie habita fur la terre, Il apparut sous le manteau d'Homere; L'Anglois le vit sous les traits de Milton, Il emprunta le masque de Moliere, Même l'on dit qu'il regna chez Buffon, On fait savoir, par extraordinaire, Que désormais gratis on le verra Dans le Caveau, sous la forme légere De la Cretelle & de Garat,

La curiofité (cleft sous ce nom que l'on dé: figne la classe des amateurs & marchands des productions curieuses de la nature & de l'art) a perdu, il y a quelque temps, un des plus célebres brocanteurs qu'elle ait eus au nombre de ses membres : Or tous se mêlent de brocantage; il n'est guere d'homme à collection qui ne vende & ne troque, soit par inconstance dans ses goûts, soit pour multiplier fes jouissances, soit par amour du gain, soit pour se dédommager sur quelque dupe plus novice, du déplaisir de l'avoir été soi-même, Mais je ne veux vous parler que du feu marchand de tableaux Le Doux. Malgré une réputation de finesse bien méritée qui, depuis long temps écartoit de lui les amateurs, il a laissé une fortune considérable. Se voyant de

d

que le

lement

urs de

2114

E min

& men

on de:

nds des

e l'art)

es plus

nom.

ent de

collec-

par in-

ltiplier

in, foit

pe plus

même,

u mar-

ine re-

depuis

s, il a

ant de

laisse, il n'est point de ruses que son imagination sertile ne lui ait suggérées pour convertir en rouleaux de louis les croutes à Lazzi (c'est le mot) qu'il achetoit au plus vil prix dans des ventes obscures. On raconte entr'autres de lui ce trait plaisant.

Le Prince D*** avoit la manie des tableaux, &, suivant l'usage, se croyoit un très habile connoisseur. Toute la curiosité étoit bien venue chez lui à de certaines heures & lui faisoit assidument la cour : Le Doux seul étoit consigné à la porte; son nom même étoit un objet de terreur pour S. A., à qui l'on répétoit chaque jour qu'elle ne pourroit éviter de tomber dans les filets de Le Doux, s'il obtenoit le moindre accès près d'elle.

Le Doux jura que cette proie ne lui échapperoit pas; voici comment il s'y prit. Un matin, vêtu dans le plus grand deuil, il se présente sous un nom supposé à l'hôtel du Prince D***. Il est introduit, & se jette à ses pieds en verfant des larmes abondantes :---Monseigneur, j'étois ne avec de la fortune & je suis réduit à la misere la plus profonde, fi V. A. ne daigne me prendre en pitié. -Qu'est ce donc? que puis je faire? - Monseigneur, je viens de perdre mon pere; c'étoit bien le plus honnête des hommes; mais il avoit la manie des tableaux : il me laisse des chefs d'œuvre, dit on, mais il y a mis toute fa fortune.... je ne m'y connois pas : avec cette riche collection, il ne me reste point de reflources pour vivre. - Mais il faut la vendre. - Et à qui, Monseigneur? On dit que

tous ces brocanteurs font autant de fripons & de scélérats qui ne me donneront pas la centieme partie de ce que toutes ces belles cho. ses ont coûté : il y en a un nommé le Dour qui me pourchasse; c'est, dit-on, le seul mi ait de l'argent ; il m'offre fi peu! - Oh, me. fiez-vous de ce le Doux, c'est un drôle qui veut avoir votre fuccession pour rien : écontez, je veux voir moi-meme vos tableaux vous m'intéressez. - Ah, Monseigneur, ie fais que vous êtes connoisseur & bienfaisant, vous ne voudrez pas abufer de mon ignorance : vous êtes trop grand pour ne pas prendre à une juste valeur ces effets qui forment toute mon existence : je venois précisément fupplier V. A... - Mes chevaux! nous allons ensemble voir ces tableaux.

C'étoit précisément ce que vouloit mon Le Doux. Il avoit loué un appartement dans un quartier éloigné & y avoit disposé avec an ses croutes à Lazzi, renfermées dans de belles bordures. Le Prince arrive avec le brocanteur. La douleur de celui-ci semble se réveiller à la vue des folies de son pere qui a converti une fortune considérable en effets si inv tiles. Du coin de l'œil il observoit le Prince; il lit dans ses regards fatisfaits le succès de fon stratagême. — Eh bien, Monsieur? -Combien voulez-vous avoir de cette collection? - Oh, Monfeigneur, je m'en rapporte à V. A., à ses lumieres, à sa justice. - Combien Le Doux vous en avoit-il offert? - Cet arabe, ce juif, ce fripon vouloit avoir tout cela pour quarante mille livres. & mon pere

M

de

qu

av

fo

vi

pa

pe

da

rei

y a mis plus de cent mille écus. - Votre pere s'est laisse tromper. Si vous voulez trois mille louis de la totalité, c'est une affaire faite.... Voilà Le Doux qui fanglotte, qui se roule par terre, & qui bientôt fait décrocher les tableaux; on les porte à l'hôtel, il touche la fomme & disparoit. It made at the soul

ons &

a cen-

cho-

Doux

ul qui

, me-

le qui

ecou-

eaux.

ur, je

aifant. noran-

pren-

rment

fément

ous al-

t mon

et dans

vec art de bel-

brocanreveil

a con-

s fi inu-

Prince;

cès de

ur ? -

collec-

apporte - Com-

- Cet

oir tout on pere

Les amateurs arrivent chez le Prince; il leur fait voir son acquisition. - Eh, voilà les tableaux de Le Doux! tout cela vaut à peine le prix des bordures. Le Prince D*** jette d'abord feu & flammes, veut plaider, il fe rappelle qu'il a lui-même fixé la somme qu'il a fi mal employée; il voit s'évanouir fa réputation de connoisseur; il finit par cacher ses croutes à tous les yeux, recommandant le secret à ceux à qui il s'étoit trop pressé d'ap-

prendre qu'il avoit été dupe.

Je crois vous avoir parlé, Monsieur, de la réponse pleine de jugement d'un médecin à qui un avare racontoit ses maux & demandoit des avis dans une société où il l'avoit rencontré. — Monsieur, lui disoit le docteur, Mais je vous conseille de consulter un homme de l'art. Un procès qui vient d'être jugé dans une de nos provinces, fait connoître un médecia qui a voulu faire bien plus que celtii-là. Cette aventure apprend qu'il faut regarder à deux fois pour recevoir à tel ritre que ce foit, les visites de gens qui ont le droit de se les faire payer. L'inefficacité des remedes pour diffiper quelques accidens qui inquiéroient Madame D*** à la suite d'une maladie dangereuse, déterminerent son médecia à la remet-

tre à la vie commune. On consulta la Faculté de Paris, qui fut du même avis. Madame.... avant pris le parti de le fuivre, paya largement son médecin, pour solde de compte de finitif. Il continua cependant ses affiduités près d'elle, sous le titre d'ami de la maison de cette Dame, qui n'a point été malade depuis. Ses deux enfans ayant eu ensuite la petite vé. role, ce médecin fut consulté & récompensé de ses soins par des présens en linge & en bijoux : il avoit aussi profité de la voiture de la Dame, pour-venir avec elle à Paris, où des affaires personnelles appelloient ce médecin,-Au mois d'août dernier desirant mettre à profit ses affiduités, il fit affigner les S. & Dame D***, pour les faire condamner à lui paver une somme de mille huit cent cinquante-fix livres, pour mille fix cent foixante-fept visites faites chez cette Dame, dans la ville où est son domicile, pour cent quatorze visites à sa campagne, distant de la ville de quatre lieues, & pour l'avoir accompagnée dans un voyage à Paris, où elle alloit consulter les médecins. — Il faut avouer que ce docteur savoit compter; il n'eût pas été maladroit si après avoir pendant près de six ans, partagé peut-être la table de cette Dame, il avoit pu s'en faire payer une fomme conféquente, pour l'aider à fonder la sienne par la fuite; mais les S. & Dame D***, peu complaisans, ont cru devoir défendre à cette de mande par l'exposé des faits ci-dessus. Ce nombre prodigieux de visites a paru invraisemblable aux juges, & au surplus très inutile à une personne qui, remise à la vie commune, n'a

U

0

So

10

Ca

Le

N'a

C'é

Sou

Il a

Et v

Plus

Tro

aculté

me

large-

pte dé.

es près

e cette

is. Ses

ite ve-

mpenfé

en bi-

ture de

où des

ecin. -

e à pro-

z Dame

payer

te-fix li-

tes faites

domicile,

distante

ir accomlloit con-

que ce

été mal-

fix ans,

ame, il

e confe-

e par la

eu com-

cette de

Ce nom-

isembla.

le à une ine, n'a voit plus eu aucun régime à garder. Ils ont estimé qu'il y avoit compensation des soins donnés aux enfans pendant leur petite vérole avec les présens reçus, & ont débouté le mélecin de ses demandes avec dépens.

Voici un joli conte de M. de la Chabeauffiere, ci-devant garde de Monseigneur comte l'Artois, auteur de l'Eclipse totale & des Maris torrigés, jolie comédie, représentée avec le plus grand succès au théâtre italien. Il est domnage, pour employer l'expression de Madame le Sévigné, qu'il n'ait pas pris le temps de aire ce conte plus court.

A PEUR DE LA MORT.

of I strang A alem San of Green A

CONTE.

Use festione avoir pu l'en indruce. Auprès d'un Bois écarté, solitaire, Un bucheron pauvre comme il en eft, Avoit construit une frêle chaumiere Où tous les soirs le bonhomme trainoit Son lourd fagot, la faim & la misere. (Cela foit dit fans affliger ton cœur, Car mon deffein n'est tel, ami lecteur.) Le forestier veuf & content de l'être, N'avoit qu'un fils l'espoir de ses vieux ans. C'étoit Janot : dans le réduit champêtre, Sous le taillis où le ciel l'a fait naître Il a déjà compté quinze printemps, Et voit, dit-on, le seizieme paroître Plus beau pour lui que tous les précédens. Trop foible encor pour porter la coignée

Mais de bonne heure au travail façonnée: Tantôt sa main donne au flexible ofier En se jouant la forme d'un panier: Tantôt il seme autour de son afile Non pas des fleurs, mais un légume utile Que l'appétit affaisonne au besoin. Dans ses travaux il avoit pour témoin Et pour compagne Annette sa cousine. Rose naissante, elle étoit orpheline Dès son enfance, & n'ayant d'autre appui Que son pauvre oncle, elle vivoit chez lui, Tout beau, conteur (va dire un petit maître) De sa beauté vous ne nous dites mot: Faites la belle, ou vous n'êtes qu'un fot. Belle! Eh qu'importe : a-t-on besoin de l'être A quatorze ans? mais Annette l'étoit Sans le favoir : ah, je n'ofe le dire : Une fontaine avoit pu l'en instruire, Sur ce point là fi Janot se taisoit Dans ses regards elle avoit pu le lire. Concluons donc qu'Annette s'en doutoit. C'étoit beaucoup : élevée sans culture Germe tombé des mains de la nature, Ce couple heureux ne savoit presque rien: A fes penchans se livroit sans mesure, Et conservant une ame libre & pure Faisoit sans choix & le mal & le bien. Un jour de ceux que le Printemps ramene, Qui sembloit naître exprès pour les plaisirs, Nos deux enfans que le destin entraîne, S'étant affis à l'ombre d'un vieux chêne, Y respiroient sous l'aile du Zéphir. Mais tout-à-coup sa douce & fraîche haleine Devint pour eux le souffle du desir,

(

Ma chere Annette, hélas, dans le bocage l'étois venu pour gouter la fraîcheur (Difoit Janot) mais toute fa chaleur and alors Nous a fuivis fous le naissant feuillage, ora off Moi, dit Annette, à ces gazons nouveaux and Je demandois un moment de reposti and a Mais le fommeil a trompé mon attente? un Cl Le sommeil fuit ma paupiere brûlante. C'est pourtant là qu'hier je m'endormis; Mais j'étois seule & ta main caressante de la N'y pressoit pas ainsi ma main tremblante; A mes genoux tu ne t'étois pas mis. Séparons-nous pour trouver l'un & l'autre Le calme heureux que nous venons chercher: Pauvres enfans! quel espoir est le votre? Fuyez! un Dieu faura vous rapprocher. Pour un moment aux vœux de sa coufine Janot fourit, mais la belle orpheline si and M Fuit lentement : amour vient l'arreter, and 2001 Du jouvenceau l'embarras n'est pas moindre S'il fait lui-même un pas pour la quitter. Il en fait deux bienrôt pour la rejoindre, Bref, le fripon est encore à ses pieds. La moins foumis; mais plus ardent, plus tendre! - Nous féparer ! ceffe de le prétendre. Dit-il les yeux de quelques pleurs mouillés. N'ordonne pas que je m'éloigne encore: Dans ce moment plein d'un trouble inconnu A tes genoux je me fens retenu ib ad and of Par le besoin d'un plaisir que j'ignore. Demeure, Annette, ou bien je vais mourir, Mourir! quel mot, cria la jeune amante, Quel mot affreux à côté du plaifir, Et quelle image hélas il me présente!

H

rien:

it.

e;

tile

pui

fot.

ez lui,

maître)

le l'être

n. nmene, plaifirs, ne,

ne,

haleine

Tome XIV.

Quand on eft mort fais-tu bien comme on eft? Dans cet état j'ai vu ma pauvre mere: J'étois bien jeune alors, mais ce portrait De mon esprit ne s'effacera guere. Sans mouvement & ne respirant plus On a les pieds & les bras étendus, D'un voile épais la paupiere couverte; Les yeux éteints & la bouche entr'ouverte. A ce portrait bien fait pour l'alarmer. Le jeune amant s'étonne, s'inquiete; S'il est ainsi, dit-il, ma chere Annette, Ne mourons pas, vivons pour nous aimer. Déjà leurs cœurs qu'avoit glacé la crainte Sont ranimés par les brûlans desirs. Trifte raison, mere de la contrainte, N'approche pas de cette aimable enceinte, Et toi, nature, appelle les plaisirs: Mais je les vois & la fête commence. Des deux côtés d'abord mêmes foupirs, Mêmes fermens d'éternelle constance: Aux doux propos succede le silence, Mille baifers échauffés par l'amour sist as l' Sont pris, rendus & repris tour à tour Vers le bonheur ainfi Janot s'avance. Les vents légers complices de ses feux Ont dévoilé tous les charmes d'Annette; L'un en jouant fait florter ses cheveux. L'autre s'envole avec sa collerette; Le plus hardi chatouille ses pieds nuds Un peu plus hant adroitement se glisse Baise en passant l'albatre de sa cuisse. Et monte enfin au temple de Vénus. Janot le suit, mais le Dieu de Cythere Vient l'arracher à ce guide incertain offent Tome XIV.

on es?

110101

s znek

rte.

in first

4.000

de de All

ner.

te ses

is cain

or well

ite,

noi sin

Da. jour

tiel led

ll ea fa Ref. Le

e;

a ordop

Dans co

n ter g

Cal 189

Demena

Out Into

Maup ill

Teme .

En lui mettant l'encensoir à la main; Les yeux fermés le mene au fanctuaire. Arrête, arrête: ô peintre téméraire! La volupté t'en impose la loi, De ses attraits respecte le mystere. Fils de Cypris, dissipe ton effroi: Vas, je fais être aveugle comme toi; Et tes faveurs m'ont appris à me taire. Charme puissant des plaisirs défendus, De nos crayons vous n'avez rien à craindre: Quand on vous goûte, hélas, peut-on vous peindre? Peut-on vous peindre en ne vous goûtant plus? Dans les transports de la premiere ivresse. Janot fans force & non pas fans defir, Suivant de près la trace du plaisir, Le cherche encore au sein de sa maîtresse, Annette, hélas, fur les gazons fleuris, Ne répond plus à des caresses vaines; Le doux poison répandu dans ses veines Tient à la fois tous ses sens engourdis. L'amant novice à l'instant se rappelle Les traits affreux dont elle a peint la mort; Souleve, presse avec un tendre effort Contre son cœur un des bras de la belle, Croit lui donner une chaleur nouvelle: Le bras échape & tombe fans ressort. Annette, Annette! en vain sa voix l'appelle Janot trop fûr de fon malheureux fort, Reste un moment immobile comme elle: Tout en impose à sa crédulité. Ses yeux fixés sur ceux de sa cousine N'y trouvent plus cette flamme divine Qui tout à l'heure animoit sa beauté: Annette est morte, hélas, je l'ai perdue;

H 2

S'écrie alors l'amant épouvanté. Trifte tableau qu'elle offroit à ma vue, Deviez-vous être une réalité! Annette est morte, & c'est moi qui la tue. Qui que tu fois dont l'immense pouvoir Rend à nos champs leur premiere verdure, Annette est morte, & tu l'as dû prévoir, Fais-la revivre ainfi que la nature! En exprimant ces frivoles regrets Ces vains defirs, de larmes il arrofe Le front d'Annette & ses mornes attraits. Baife en tremblant sa bouche demi-close. Anne s'éveille : hélas ! ce tendre mot Et le premier que ses levres prononcent, Et le second que les soupirs annoncent. Plus tendre encore, est celui de Janot, Elle revit! Annette m'est rendue! Triftes regrets, vous êtes effacés; Elle revit, tous mes maux font passés. Plaisirs, rentrez dans mon ame éperdue. A ce discours Anne ne comprend rien. Et fur Janot fixant un œil furpris Accompagné d'une voix ingénue: Que veux-tu dire & quel est ce transport; Moi j'étois morte? oui tout comme ta mere; Tu ne l'es plus & je bénis mon fort. S'il est ainsi, répond la bocagere, Que l'on arrive à son heure derniere, On est bien sot d'avoir peur de la mort.

De Paris, le 12 Mars 1781

6

4

le

M

ce

lar

àt

te, L'a

ble tab

lui

es

Je sortois du spectacle; un homme m'aborde dans un coridor très-obscur: — Monsieur, vois cette brochure dont la police fait rechercher tous la

in and

SignA [

10.

Da fos

re , all

[3]-105]

a sond

mob sl

rt;

mere;

t.

rs 1781

m'aborde

eur voia

er tous la

exemplaires avec tant de soin. — Au sait, comment s'appelle-t-elle? — Le livre sans titre, ... je l'ai yendu un louis. — En veux-tu six francs? ... Je lâche mon gros écu, je prends le livre & je m'empresse de me rendre chez moi pour le dévorer. C'étoit en effet un livre sans titre, car les rats l'avoient rongé. Cette brochure avoit pu être précieuse dans le temps où les cantiques étoient de mode; elle avoit perdu toute sa valeur depuis les nouvelles éditions que le pere de Mile la Guerre en a vendu à son de trompe pendant quarante ans dans les carrefours.

Je me suis consolé d'avoir été si sottement dupe, en voyant un paquet de livres que m'avoit apporté mon colporteur à bonnes fortunes. Nous les parcourrons successivement.

J'ouvre d'abord les Muses du Foyer de l'opéra, choix des Poésses libres, galantes, satyriques & autres qui ont circulé depuis quelques années dans les sociétés de Paris, avec cette épigraphe:

Dulce est desipere in loco. 3 50 din smags

Mon attention à recueillir & à vous transcrire ce que chaque jour voit éclorre de plus saillant en ce genre, me laisse peu de morceaux à tirer de ce recueil.

Voyage de Spa à Bruxelles. La route est courte, mais ordinairement fertile en aventures. L'auteur quittoit avec regret un séjour agréable: il apperçoit encore avec sa lunette les tables de creps, de Pharaon, &c. Cette vue lui donne de l'humeur: il jette les yeux sur les jolies montagnes Annette & Lubin, le Tem-

ple; &c... a Ah, vous me ferez toujours " chers, endroits enchanteurs, s'ecrie-t-il?... » Ni les champs élyfées, ni les rives tant van. » tées du Méandre ne vous valurent jamais, " & auffi long-temps que vous renfermerer » mon illustrissime (qu'une maladie a force d'y » rester) vous me serez doublement chers!... » C'est à vous que je dois la connoissance d'in » appui, d'un bienfaiteur, d'un protecteur il » lustrissime par sa naissance & magnifique par

» fes actions!.... » (Babylone!) Cette brochure contient un chapitre en l'honneur d'une courtisanne assez connue id par diverses aventures & qui a disparu de cente ville. C'est la Duvernet. On raconte ainsi son histoire à notre voyageur. « Elle est de Namur. » sa mere a été maîtresse d'un joueur François » de nation & connu en France, à Namur. » à Liege & à Spa pour un grand fripon: » on ignore quand la Duvernet est arrivée » Paris: on fait seulement qu'elle y a début » comme fille de chambre chez une Demoiselle » entretenue par mon ami le Baron Vigier: » là le Marquis de Genlis a vu la Duvernet, » & il l'a prise pour sa maîtresse; de là elle » est passée avec le même caractere entre les » mains du Comte Zeno, Ambassadeur de Ve » nise, avec qui elle a fait deux enfans, & » après avoir trompé cet Ambassadeur pour » foixante mille livres, d'une maniere très-» malhonnête (*) elle l'a quitté. Elle s'est liée

^(*) On prétend que l'Ambassadeur voulant retirer un billet de soixante-quatre mille livres, qu'il avoit eu la

toujours

-t-il?

ant van-

jamais.

ermerez

orce d'y

ners!...

nce d'un de le deur il-

fique par

pitre en

nnue id

de cette

ainsi son

Namur, François

Namur.

fripon:

rrivée à

débuté moiselle

Vigier:

ivernet,

e là elle

entre les

r de Ve

fans, & ur pour

re très-

retirer un

voit eu la

n en même temps avec un homme qui a été p perruquier ou friseur, grand escroc qui a parcouru toute la France & toute l'Italie. , qui a changé son nom & à qui l'on a fait » quitter en France le nom qu'il avoit pris. n en un mot de ces hommes que Dieu ne to-» lere dans le monde que pour punir les pén chés de ceux qui l'habitent. ... Après avoir n fait ensemble toutes sortes de tromperies & » de dettes, ils out quitté Paris dans le mois " d'avril & font arrivés à Spa avec une troupe n du même calibre vers la fin du mois d'août. » où la Duvernet alors Madame B.... T.... » instruite & dirigée par son mari, a trouvé » le moyen de séduire un très-aimable Sei-» gneur, qui ignorant les crimes de cette fa-» meuse compagnie, est tombé dans leurs n pieges. ... won ager and wook all condtail to

Epoques raisonnées sur la vie d'Albert de Haller. C'est un hommage que l'auteur du Mémorial du Mondain, des Tablettes fantastiques, &c. a rendu à la mémoire du célebre Haller son ami. On reconnoît dans ce petit ouvrage comme dans tous ceux du Comte Max. de Lamberg, une touche originale & philosophique qui tient beaucoup de celle de Montagne. Ici son amitié pour un grand homme, son respect pour les prosondes connoissances, les talens pres-

foiblesse de faire à la Duvernet, sui remit d'autres effets & de l'argent, que celle-ci feignit de brûler le billet devant lui, & que cependant à son échéance il se retrouva entre les mains d'un banquier qui exigea le paiement.

que universels d'un des plus beaux génies de ce siecle, ont guidé sa plume, mais son ima-gination agréable & sa prodigieuse érudition ont répandu sur le tombeau de Haller des sleurs plus dignes de lui, que tous les lieux communs des éloges académiques.

Albert de Haller naquit à Berne, le 16 00 tobre 1708. Ses premieres années annoncerent ce qu'il devoit être ; à dix ans , il avoit del fait une prodigieuse moisson de connoissances: il n'eût peut-être point quitté l'étude des sciences abstraites, si l'âge des passions qui cher lu devança les années ne l'eût rendu poëte. ... Son amour pour les vers éclata à un incendie à Bienne; il abandonna tous ses effets, & ne fauva que fes papiers..... Cefar au fiege » d'Alexandrie s'élança dans la mer & nager » l'espace de deux cens pas pour atteindre un » navire; pendant le trajet, il tenoit sa main » gauche élevée au-dessus de l'eau, afin de ne » pas mouiller des papiers d'importance.... Est-on flatteur, ajoute le C. de Li, pour din que deux hommes se reffemblent par les memis traits. Product ob Ash Osmo Lamber S. traits

Le Roi de Prusse avoit offert à M. de Haller la place de Chancelier & Curateur de l'académie de Halle. « C'est, dit-il, se faire esclave » du Prince, du public, de la renommée, des » affaires, que de prendre une charge. »

Le Prince R.... confédéré, avoit demande tous les ouvrages de M. de Haller en lui of frant le titre de Général-Major dans ses troupes. Cette proposition parut si ridicule au Prince de la littérature allemande, qu'il demanda à Phomme charge de ce message, si la troupe de S. A. avoit joué devant le Roi?

enies de

on ima-

rudition

ller des

es lieux

n en um

e 16 oc

oncerent

Oit deja

es scien-

chez lui

... Son

endie a

au fiege

& nagea indre un

fa main

in de ne

ce....

pour din

s mêmes

e Haller

de l'aca-

esclave

née, des

demande

n lui of

les trou

u Prince

manda à

ge. n

Le C. de L. transcrit quelques-unes des lettres qu'il a reçues de ce respectable ami. M. de Haller lui rend compte ainsi d'une illustre vifite qui a tourné la tête à tant de grands hommes. « Le Comte de Falkenstein est enfin ar-» rivé ici jeudi dernier; il n'a pas resté toutn à-fait vingt-quatre heures; il n'a voulu ni " gardes, ni honneurs quelconques; il n'a été n voir que l'arsenal & la grande terrasse; il » m'a fait une visite de quarante minutes sur » le foir avec les cavaliers de fa suite; il a " été bon, familier, facile & d'une conversa-» tion agréable ; il ne boit point de vin; fa " diete est austere; il ne soupe point; il étoit » pressé de retourner au camp de Styrie. Il » n'a pas voulu voir votre ami Voltaire. Je » fuis mauvais raconteur; vous aurezla bonté; » M. le Comte, de vous contenter de ce peu » qui est au moins véridique; je suis d'ailleurs » dans toutes mes lettres fort fuccinct fur cette » visite; je ne voudrois pas, comme l'a fait » M. Zimmerman, publier une conversation » que j'aurois eue avec une tête couronnée; » je craindrois trop d'avoir facrifié à la va-» nité. J'ai placé votre portrait parmi mes plus n cheres connoissances.... Le Comte de Fal-» kenstein l'a remarqué : Præsenti tibi maturos " largimur honores. " Le C. de L. lui reprochoit dans sa réponse, cet excès de modestie : « il » y a, lui écrivoit-il, façon de tout dire sans " imiter personne : rien n'instruit mieux que " les discours des Rois, & M. de Haller étoit

H

» fait pour être le Démosshene des uns & des

Les dernières lettres de M. de Haller, celles où il verse dans le sein de l'amitié ses réslexions sur les approches de la mort, excitent l'intérêt & l'admiration. On y voit toute la sermeté du philosophe & la sérénité de l'homme vertueux.

L'ouverture du carnaval ne pouvoit se faire sous de plus favorables présages que par l'orgie si ridicule, si bizarre du Sr. de la Rey..... aussi, depuis long-temps n'avoit-on vu tant d'émulation dans les mascarades. Malgré le temps défagréable, les rues St. Antoine & St. Honore ont été si prodigieusement remplies qu'elles ressembloient positivement à une lon gue galerie, dont le trotoir & les balcons of froient le mêlange immense & varié de malques & de curieux. On a fur-tout remarque le char représentatif des treize cantons de l'Amérique, autour duquel flottoient les treize pa villons des Etats-Unis, &, au milieu duquel la liberté se trouvoit couronnée. Un orchestre animoit ce spectacle traîné par quatre beaux chevaux, & la distinction de sa marche au mi lieu des files de voitures a fait dire qu'un de nos grands Seigneurs étoit de ce cortege.

Dans toutes ces frénésies, autorisées par d'anciens usages, il n'est pas surprenant que l'issue en soit toujours plus ou moins sunesse: douze masques ont, dit-on, été vus à la morgue le lendemain du mardi-gras; mais de ces malheureux, victimes de l'ivresse ou de l'imprudence, l'aventure d'un seul est généralement

ſ

na

de

rê

CC

pa

confirmée. C'est celle d'un arlequin, qui faifant le facétieux sur le Pont-Neuf avec une souris qu'il tenoit attachée à un fil, s'avisa de la poser sur le col d'une Dame qui passoit. Soit mal-adresse, soit malice, l'animal se glissa dans le sein de cette Dame, qui étoit enceinte ce qui lui causa une telle révolution qu'elle tomba sans connoissance. L'impudent arlequin ofant recourir après son animal, alloit porter sa main sur cette Dame, lorsque le cavalier qui l'accompagnoit outré de sa téméraire effronterie, lui passa son épée au travers du corps & l'étendit sur la place. La garde accourt, s'instruit du fait, & se montre affez raisonnable pour n'exiger du cavalier, que sa parole d'honneur de se représenter toutefois & quantes, & le laissa donner ses soins à la Dame. La leçon étoit dure & violente; mais il est des cas où l'homme le plus circonspect & le plus humain peut porter jusques-là son indignation.

Une aventure vraiment atroce, vraiment digne de toute la sévérité des loix, est celle qui vient d'arriver à Marseille. Une jeune Dame, mariée depuis peu de temps au fils de M. de Brasse, étoit en discussion d'intérêts avec son beau-frere. L'affaire pendante aux tribunaux, n'annonçoit pas une issue favorable à M. de Brasse. Un soir, à la sortie du spectacle, un homme masqué se présente à la chaise de cette Dame, ordonne à ses porteurs d'arrêter, lui lâche aussi-tôt dans la cervelle, un coup de pistolet chargé de cinq balles & disparoît. La justice, informée de cet horrible

H 6

& des

dexions
t l'intéla fer-

fe faire par l'ory....;
vu tant algré le coine & remplies ine loncons of de mafemarqué

rchestre
e beaux
e au miqu'un de
ege.

s de l'A

reize pa

lées par lant que funeste: la mors de ces de l'imralement meurtre, ne savoit sur qui jetter ses premiers soupçons; le public les sit naître : sur quelques propos qui y transpirerent, on crut devoir s'affurer de M. de Brasse, & en conse quence on le fit arrêter. Mais soit qu'il se soit fait à lui-même justice, soit qu'il n'ait point voulu survivre à l'infamie d'une imputation aussi odieuse, il s'est coupé la gorge dès le premier jour de sa détention. Cette circons. tance ayant accru les rumeurs publiques, le fils a été tellement inculpé lui-même, qu'on alloit s'emparer aussi de sa personne, s'il n'eût pris les devans par sa fuite, ce qui le fait regarder comme complice de ce révoltant attentat. On trouve quelques raisons de pardonner aux fureurs de l'amour ou de la vengeance; mais du vil intérêt! Oh, il n'en peut être aux yeux de l'homme de bien.

On attend avec impatience la décision d'une affaire importante, dont les plaidoyers attirent grande affluence au palais. Il s'agit de la propriété d'un nom. M. le Marquis de Montesquiou, premier Ecuyer de Monsieur, ne pouvant croire qu'un fimple garde du corps du Roi fortit d'une souche assez noble pour avoir le droit de porter un aussi grand nom que le sien, lui a fait connoître l'indispensabilité de le quit ter ou de justifier ses titres. Ce jeune homme ayant prétendu ne devoir déférer qu'à l'autorité des loix, l'affaire a été portée dans les tribunaux, où elle est aujourd'hui discutée par deux avocats remplis de talens & de zele pour leurs parties. Il résulte, tant qu'à présent, de leurs différens plaidoyers que le nom de Monpremiers

ur quel-

n conséil se soit

putation

e dès le circons-

ques, le

, qu'on

s'il n'eût

fait re-

nt atten-

rdonner

geance; être aux

on d'une

attirent

la pro-

Montelne pou-

s du Roi

voir le

le sien,

le quit

l'auto-

lans les itée par

le pour

ent, de

e Mon-

tesquiou n'appartient ni à l'un ni à l'autre ; qu'il subsiste un vice conséquent sur le registre du baptême du premier écuyer de Monsseur, qui sembloit lui ravir la qualité de rejetton de cette maison; & que, quant au garde du corps du Roi, non-seulement il devoit décheoir de ce rang, mais même de celui de simple gentilhomme. Au surplus, c'est aux mémoires qu'il faut recourir pour avoir une idée plus précise de cette affaire, mais il faut attendre qu'ils soient publics.

Parmi les détails qui nous sont déjà parvenus, de l'hortible destruction de Messine, on regarde comme un nouvel exemple d'une satalité inévitable, la triste aventure d'une Dame de qualité qui vivoit à la campagne aux environs de cette ville. A la vue du bouleversement qui l'environnoit & qui menaçoit le château qu'elle habitoit, elle se hâte d'en sortir & de gagner la plaine dans l'espoir d'y trouver un asyle plus assuré: mais à peine y sutelle arrivée, que la terre s'entrouvre & l'engloutit; tandis que son château qu'elle suyoit, par une bizarrerie singuliere, n'a pas reçu le plus petit dommage au milieu de toute cette combustion générale.

La mort de César a eu le plus grand succès & devoit l'avoir. Cette piece est une de celles où Voltaire s'est le plus élevé au-dessus de lui-même. Les semmes lui ont pardonné, peut-être parce qu'il est mort, de s'être passé d'elles dans une tragédie. Cette innovation seroit bonne à quelque chose, si on l'imitoit, sur-tout quand il s'agit de grands intérêts. On

fair bien que les plus grands événemens sont pour l'ordinaire, produits par de petites causes, mais il faudroit quelquesois le cacher, ou du moins ne se servir des petites causes que lorsqu'elles devroient produire de grands effets. Je ris d'un auteur qui ayant un beau récit ou plutôt une belle action à développer, s'embarrasse dans les sils d'une intrigue amoureuse, toujours mauvaise quand elle ne domine pas.

L'opéra de Sacchini a réuffi : cela ne prouve

rien; du moins pour le poème.

Il paroît décidé que les cabriolets seront désendus: ils ont écrasé vingt personnes depuis trois mois, sans compter celles qui conduisoient ces voitures & qu'elles ont blessées, soit en se brisant, soit en se renversant.

-rol no bankt st Vistingids bla'up manda

in the de yagner language dung Tulupus d

A ma Maîtresse sur sa grossesse.

O toi que ton amant chérit plus chaque jour, Manon! viens, sur mon cœur, viens, viens que je te presse!

Conçois-tu mes transports, ô ma chere maîtresse! Je recevrai de toi le fruit de ton amour.

Ah, c'en est un peut-être aussi de ta tendresse.

Peut-être, dans mes bras, quel accord enchanteur,
Au même instant que moi, dans une même ivresse,
As-tu senti jaillir les sources du bonheur!

O qu'ils sont chers à mon ardeur,

Ces prémices de ta jeunesse!

ens font ires caucacher, uses que ls effets, récit ou , s'emamoune do-

prouve

feront nes deui conleffées, t.

riculla r, vola s que je

100 107

îtresse!

Te. anteur, vresse,

01 101

Que le fruit m'attache à la fleur!
C'est dans ton sein que ce germe repose;
Jeune Manon, je renais dans ton sein.
Si quelques maux où Lucine t'expose,
D'un peu d'éclat privent ton œil serein;
De tes attraits si j'ai sané la rose,
Pardon, j'en chéris trop la cause.
Oui, j'aime à voir la pâleur de ton teint;

J'en aurai plus d'amour, tu feras plus fidele, Trop de rivaux encor pourront troubler mes feux. Ta langueur te rendra peut-être un peu moins belle, Mais tu feras plus touchante à mes yeux.

Reçois, Manon, la foi que je te jure:
Ai-je besoin d'en attester les Dieux?
J'ai pour témoins l'amour & la nature
Qui se sont plus à nous unir tous deux;
J'ai pour témoin cette alcove amoureuse,

Théâtre de nos doux ébats;

J'ai pour témoin l'aurore paresseuse

Qui m'a vingt fois retrouvé dans tes bras.

Quels nœuds plus faints qu'une ardeur mutuelle;

Les nœuds d'hymen sembleroient-ils plus doux;

Pour être libre en est-on moins sidele;

Pour être amant en est-on moins époux?

J'en aurai tous les soins, mon cœur en est le gage.

De mon sort à jamais t'assurant le partage,

J'en remplirai par choix tous les engagemens.

Manon, crois-en les pleurs qui baignent mon visage;

J'en jure par le fruit qui s'anime en tes slancs.

is the table to a teatrest endorg

Par M. le Baron de T.

De Versailles, le 16 Mars 1783;

Tour ed and the romais was tout the Je crois vous avoir parlé, Monsieur, des merveilleux talens du jeune Garat, frere de l'homme des lettres qui porte ce nom. L'or. gane fingulier qui la rendu fans étude le rival de nos meilleurs chanteurs de toutes les caté. gories, continue à le rendre le mignon de nos sociétés. La liberté dont il jouit lui procure quelquefois de ces faillies heureuses, dont l'impromptu fait le mérite & dont l'innocence & l'inconféquence de son âge sont l'excuse. La Reine a voulu l'entendre & se trouva chez Madame de Polignac, où il avoit déjà chanté plusieurs fois. La présence de S. M. l'intimida. Notre charmante Souveraine s'appercut de son embarras & daigna lui en demander la cause: Madame, lui répondit-il, je n'oserai jamais chanter, je vois une nouvelle connoissance à faire, qui m'en impose.

M. le comse d'Adhemar n'est point encore parti. On ignore si ce délai est relatif à l'incertitude de notre situation vis-à-vis de la Cour de Londres, ou s'il a des motifs personnels à ce Ministre. L'envie ne peut lui ôter aucune des qualités nécessaires à un ambassadeur. Elle lui conteste sa naissance; elle rappelle la réponse de Louis XV aux courtisans qui, lorsque ses titres surent reconnus au Parlement & par S. M., oserent dire qu'il n'y avoit plus d'Adhemar. Cela peut être, dit le Monarque, mais je veux qu'il y en ait. Il n'en faut pas moins regarder ce mot du seu Roi, unique;

5 1783.

Jeune

ur, des

a. L'or-

le rival

es caté.

procure

, dont

ocence

excufe.

va chez

chanté

ntimida.

it de fon

cause:

i jamais

ffance à

encore

f à l'in-

la Cour

onnelsà

aucune

ur. Elle

e la re-

ii, lors-

rlement

voit plus

narque,

faut pas

unique;

ment comme tant d'autres qui lui échappoient souvent & qui portoient à saux. On dit encore que dans sa jeunesse il alla à Montpellier, & que, n'ayant pu obtenir une place trèsmodique qu'il sollicitoit, il vint à la Cour, entra dans les gardes du corps, sit des enfans, des chansons & de la politique, & parvint peu-à-peu au degré d'élévation où il se trouve. A quoi aboutissent ces mauvais discours, sinon à donner encore une plus haute idée de son mérite? Tel qui les rapporte avec malignité, sut à sa place, resté toute sa vie oublié au fond de la province.

Nous redevenons dévots. Tandis que le Pape dispense ses propres sujets du carême, on le prescrit ici dans la plus grande rigueur. C'est, dit-on, la conciliation qu'ont obtenu les quatre ambassadeurs de la Hollande; mais ce qui ne peut être attribué à la même cause, c'est la guerre, que le Gouvernement déclare aux philosophes. On prétend qu'il a fait proposer secrétement à quelques auteurs comiques un prix de douze cent livres, déposé chez un notaire, pour être donné à la piece où ils seront le plus heureusement maltraités. Nous avons assez d'écrivains prêts à servir d'instrumens à une vengeance libérale.

Je n'aurois que des répétitions fastidieuses à vous faire en vous entretenant encore de vos espérances & de nos craintes sur la paix & la guerre au couchant & au levant. Jusqu'à ce que le nouveau ministere britannique soit affermi, nous ne pouvons nous regarder comme bien assurés des avantages d'une paix glo-

rieuse, & tant que les dispositions des puisan. ces du Continent pour l'exécution de leurs vues seront renfermées dans l'enceinte des cabinets de Vienne & de Pétersbourg, je n'aurai que des conjectures à vous offrir à cer egard. Il paroît au reste qu'il regne une parfaite harmonie entre notre Cour & celle de Vienne. Il n'en est pas de même avec la Cour de Berlin. La part qu'elle a-prise aux affaires intérieures de la Hollande, a mis un peu de froid entre le cabinet de Potzdam & le nôtre. On mande de la Haye une anecdote à laquelle vous chercherez une interprétation politique, si cela vous amuse. Le ministre du Roi de Prusse se présenta un soir chez le Pensionnaire de Hollande, son domestique l'ayant annoncé, le Magistrat Batave lui fit demander s'il venoit au nom de son maître ou au sien propre. Dès que l'on fut venu rapporter ce difcours au ministre Prussien, il cria à son cocher de fouetter ses chevaux, & voilà la visite faite. Regelement A

M. le duc de Chartres vient d'éprouver en core un desagrément. On a rapporté au Roi que ce Prince avoit le dessein d'envoyer ses enfans en Angleterre avec Madame de Genlis, leur gouvernante, pour les y faire élever loin des grandeurs qu'il croit apparemment nuisbles aux principes d'une bonne éducation, & sous un ciel qui lui semble peut-être plus propre à former des hommes. Le Roi a fait venir ce jeune pere de famille & lui a fait les reprimandes les plus sensibles sur ce projet.

Voici une plaisanterie angloise que je vous

donn en fe

L'.
Non.
dre

m'ap leurs carte jeux.

engagatout Oh, perdi

mand a fai valu L'1

perm L'A n'ai I

Le

heur nomn fautes mais nouv va m ces fi donne un peu tardivement, mais qui ne vous en fera pas moins rire quelques instans.

OUADRILLE POLITIQUE.

L'Amérique. Je crois que je jouerai seule. Non. Je demanderai un Roi. Je ne faurois perdre ce jeu. J'ai trois matadors en mains.

Le Roi de France. Vous avez bien fait de m'appeller. Je suis fort dans toutes les couleurs. D'ailleurs, je connois bien la finesse des cartes, & je me flatte de posséder tous les jeux.

La Hollande. Je voudrois bien ne m'être pas engagée à ce double jeu. Je n'ai pas un feul atout, quoique j'aie bien mêlé. Me voilà bête. Oh, que je desirerois n'avoir pas joué! je perdrai toutes mes fiches (en anglois poisson.)

Le Roi d'Espagne. Pourquoi m'avez-vous demandé? Je ne ferai pas une seule levée (il en a fait cependant) vous favez combien m'a valu le dernier jeu.

L'Irlande. Je demande s'il est permis; est-il permis? je jouerai seule, si vous m'y forcez.

L'Ecosse. J'ai grande envie de jouer, mais je

n'ai pas de Roi.

5,

15

Le Roi d'Angleterre. Je n'ai jamais de bonheur avec cette maudite carte écossoise (on nomme ainsi le neuf de pique.) J'ai fait des fautes au commencement de cette poule, mais elle n'est pas encore finie. Essayons un nouveau paquet de cartes.... Oh, voilà qui va mieux. J'ai une forte suite sans aucun de ces fripons de valets.

Le Roi de Prusse. Suis-je le plus vieux? (façon de parler angloise pour demander si

l'on a la main.)

La Russie. Je n'ai qu'une Reine en main; je passerai donc aussi, si personne ne veut prendre mes cartes, je jouerai avec quelque gentilhomme à Pist (jeu anglois) & vous Mynheer la revanche.

L'Empereur. Les uns me conseillent de jouer, les autres de les laisser seuls. J'attendrai encore jusqu'au temps où je pourrai faire ma taille. En attendant je jouerai Eribens (jeu où l'on ne fait que prendre) avec le Pape, & je tâcherai de gagner bredouille.

more avoided flate bien ealer Alerroit bine

Le Pape. Ponte tombe.

De Paris, le 19 Mars 1783

as an earnor and LA paix n'a fait qu'ajouter aux folies périodiques du carnaval, temps où le fage cesse toujours plus ou moins de l'être. J'ai encore à vous parler d'une extravagance qui tient à une frénésie dont les parisiennes sont transportées depuis quelques semaines. Nous avons vu promener dans cette ville, le jour du mardi gras, l'effigie du fameux Marlborough, accompagnée de masques des deux sexes, représentant les pages du défunt, & les semmes de son épouse, qui faisoient rire aux éclats la multitude, en feignant de pleurer. L'air à la mode, celui de la chanson faite jadis sur le général Marlborough, menoit la marche. Le tout s'est terminé par l'enterrement du mannequin, & par la groffe joie & l'ivresse des

acteu natio d'un & fer Daup une ' & la fee 8 titude les p fante avoit jette fon v la gl mem pour En v très-g cux-1 ils br tous les I les A

> Tous Doit

> appli des i

à un quele fon

X

fi

n;

en-

n-

n-

1)

r,

12

ù

à

S

u

5

3

acteurs. Admirez, Monsieur, le génie de la nation françoise & tout ensemble la destinée d'un général qui l'a battue. L'une, par hasard & seulement parce que la nourrice de Mgr. le Dauphin chante en berçant fon nourriffon. une vieille chanson des rues, & que la Cour & la ville la répetent, oubliant la honte passée & l'ignorant peut-être, s'engoue d'une platitude, va la voir aux théâtres forains, dans les places publiques, tourne à présent en plaifanterie ce qui autrefois fut si sérieux, & croit avoir remporté un avantage, parce qu'elle a jetté un ridicule : l'autre (Marlborough) de fon vivant, fit trembler la nation, s'acquit de la gloire contre elle, lui a fait respecter sa mémoire jusqu'à ce jour; tout-à-coup le voilà, pour ainsi dire, exhumé, persifflé, mystifié... En vérité cette nation, quand elle n'est pas très grande, est bien petite. Mais les Anglois eux-mêmes font-ils plus raisonnables, quand ils brûlent le Pape? Je vois qu'en fait de folie tous les hommes se ressemblent : les Russes, les Italiens, les Espagnols, peut-être même les Allemands ne valent pas mieux & l'on peut appliquer aux nations ce qu'un poète a dit ammental R des individus: note metrome doe

Tous les hommes sont fous, & qui n'en veut point vois Doit chez lui rester seul & casser son miroir.

Encore un mot du carnaval. Il donne lieu à une cérémonie annuelle pour laquelle j'ai quelque respect à cause de son origine & de son antiquité, quoique dans nos mœurs &

dans notre religion, cette cérémonie n'ait d'autre but que la singularité & la folie. C'est la promenade & ensuite la mort du Bouf gras, Le bœuf qui est gros mais qui n'est point gras, parce qu'on l'a laissé affoiblir, de crainte d'accident, est conduit par une douzaine de gar. cons bouchers vêtus à la turque & à cheval. Un enfant est à califourchon sur la victime, dont les cornes sont ornées de fleurs. Une musique d'instrumens à vent (elle jouoit cette fois l'air de Marlborough) conduit la troupe. qui à la fin du jour va faire le facrifice & en dévorer les débris. Cela rappelle les baccha. nales & les mysteres des Egyptiens, & trans. porte pour un moment dans des temps dont le souvenir plait toujours à l'imagination. La seule différence qu'il y ait entre les cérémo nies antiques & la moderne, c'est que chez les Egyptiens il s'agissoit du Dieu Apis & que nous ne voyons qu'un bœuf gros ou gras.

Le Musée de Paris s'est assemblé publique ment, le 6 de ce mois. M. de Cailhava, président actuel de cette société, a dit quelques mots à l'occasion de la paix, qui a donné lieu à la séance. M. Francklin y assistoit. Entr'autres lectures, on a remarqué celle de M. l'abbé Brizard. Son morceau étoit intitulé: Fragment historique de Xenophon, trouvé dans les ruines d'Herculanum & déposé par un Anglois au Musée de Londres. Vous devinez sans que je vous le dise, Monsieur, que l'abbé B. n'a voulu sous ce titre prétendu, que donner des éloges plus adroits & plus délicats au gouvernement François & aux Américains, en rendant justice aux

Angloi jouissa iamais numen roit lie celui d lin, fo a reçu foit da diffoit. directe gir pot Je vou fragme oreille en ret qui on poésie que ce cuté 1 fcene circon attendi point o le prin ret, co cution les qui

Regnez,

fomme

Ramena

au-

la

ras.

as,

ac.

ar-

al.

le,

ne

tte '

e,

en

na.

nt

La

0.

es

le.

es es

us

U.

bé

nt

les

(ée

le

us

11.

1%

Anglois. Il a proposé des vues pour les réjouissances publiques; vues qui devroient à jamais être adoptées; favoir, d'élever un monument utile, toutes les fois que la nation auroit lieu de se réjouir d'un événement, tel que celui de la paix qu'elle vient de faire. M. Francklin, sous le nom de Thalès, a pu recevoir & a recu en face tout ce que l'auteur lui adresfoit dans fon discours, & le public applaudiffoit. Voilà comme il faut louer & non pas directement. On a dans le dernier cas, à rougir pour soi-même & pour celui dont on parle. Je voudrois pouvoir vous citer au moins un fragment de ce fragment supposé, mais mes oreilles étoient trop attentives au tout pour en retenir une partie. A la suite des lectures qui ont été nombreuses, soit en prose soit en poésie, mais non pas toutes aussi heureuses que celle de l'abbé Brizard, la musique a exécuté une symphonie qui a été suivie d'une scene que l'on croit avoir été analogue à la circonstance, mais on n'oseroit en répondre. attendu que, felon l'usage, les paroles n'ont point été entendues. Les accessoires étouffent le principal. Les musiciens du Comte d'Albaret, connus pour la perfection de leur exécution vocale & instrumentale, ont chanté les quatre vers suivans, parodiés sur ceux du fommeil d'Atys:

Regnez, aimable paix, regnez fur tout le monde;
Apportez aux mortels vos fecours bienfaisans;
Calmez les Rois & les Tyrans;
Ramenez le repos sur la terre & sur l'onde.

Cet à-propos a beaucoup réuffi. À la suite, les mêmes musiciens ont chanté en quatuor, (encore sur l'air de Marlborough) ces quatre couplets:

Honneur à la Déesse,

Qui par-tout répand l'alégresse,

Et donne avec largesse

De folides bienfaits.

A ces généreux traits

Connoissez les François!

La brillante jeunesse

N'aura point de jours de tristesse,

Et vous direz fans cesse,

Vive, vive la paix!

e reference au parte A. A. Grade de la Pares. Court été no **.a. v. se la C. L. E. C. L. C. L. S.** Seille **. - mai**ls son ces coures au li liceure a les

Vive, vive la paix; vive, vive la paix!

at une fruit and a very a a divide dunce the said and for a la

L'Amour qu'elle ramene

En vainqueur déjà se promene

Sur les bords de la Seine

Son aimable séjour.

Il va, vient tour-à-tour

De la ville à la Cour.

Déjà par son haleine

Le printemps renaît dans la plaine; l'immortion de la ville sons se chaîne

Vive, vive l'amour!

LECHEUR DROPE STATE

Vive, vive l'amour; vive, vive l'amour!

~ 0

UNI

1001

E

Vive,

E

Cha

Vivent

Ap

duit d

des Et

Tom

TUNE VOIL

Apollon qu'il infpire,
Transporté d'un double délire

A sa voix, à sa lyre

Fait rendre un double son.

L'écho du double mont
Répond à sa chanson.

Tout cede à son empire,

Et de Mars la fureur expire,

Et la beauté soupire.

Vive, vive Apollon!

7,

re

pareils benneurs à un Roil Je vous rendu compte d'un Duitre du à la m

Vive, vive Apollon; vive, vive Apollon!

UNE VOIX

Bacchus d'honneur se pique,

Et d'un air tout patriotique

Dans sa conpe à l'antique

Fait briller les rubis:

A ses joyeux amis

Il les donne gratis.

Le trio pacifique

Chante en chœur pour refrein bachique:

Honneur à l'Amérique;

Vivent George & Louis!

DE C HIC WIRDING TUL SITOR

Vivent George & Louis; vivent George & Louis!

Après le concert, M. Franklin a été conduit dans une falle préparée pour le fouper des confreres. On a bu à sa santé & à la gloire des Etats-Unis. Au bruit des instrumens & des Tome XIV. applaudissemens, on lui a missune palme à la main & une couronne sur la tête. Il a proséré ces paroles: Je suis très-sensible aux témoignages d'affection que je reçois: je vous souhaite toutes sortes de prospérités & une union éternelle entre les deux nations: puis il s'est retiré.

J'ai oublié de vous dire que, parlant de la statue que le Congrès fait élever à Louis XVI, Libérateur de l'Amérique, l'abbé Brizard a obfervé fort ingénieusement que c'étoit la premiere fois qu'une République avoit rendu de pareils honneurs à un Roi. Je vous aurois rendu compte d'une épître lue à la même affemblée, & intitulée: Les soupers de Paris, pat M. Lantier, auteur de l'Impatient & du Flatteur, si j'avois pu prendre & retenir à la volée quelques vers de cette charmante & joyeuse critique de nos prétendus soupers où l'on ne soupe pas. Il vaut mieux attendre l'occasion de vous la faire connoître toute entiere, si je réussis à m'en procurer une copie.

Le comédien Augé, qui avoit quitté le théte tre, l'année derniere, vient de mourir d'en nui & du chagrin que lui a causé la banque route du P... de G. dans laquelle il étoit pour beaucoup comme tant d'autres. Elle 1 porté sur presque tous les célibataires : beaucoup de silles entretenues vont à pied ou sont semblant d'y aller depuis cette époque, en attendant que les Anglois les sassent remontes en voiture. Les suites de cette banqueroute sont si funcsies & ont tellement irrité les éprits que l'on disoit dans le temps qu'il falloit faire dans toute l'Europe, dans le monde en

tier luxe Che qu'il menu à M.

U avoit ris , I depar qu'il retou carrie quelq fes fix refuse il lui d dans la n'est pa toute fille. E à genor Elle cr mise : moins, oi. Le rigoure k le pr u les d rison d ncore Nos

lomanc

tier, une quête pour les malheureux que le luxe effroyable d'un sen! nomme a ruinés. Un Chevalier de St. Louis dit publiquement alors qu'il se feroit bien payer. On lui demanda comment? — En mettant le putolet sur la gorge à M. de G.. On ne sait ce qu'il a fait, mais

il a sto payé effectivement.

la

ré

es

es

tre

Ι,

b-

re-

de

OIS

af-

par

eur,

olée

ne ne

fion

, fi

thea-

d'en-

etoit

lle a

beau-

en at-

onter

les el

falloit de en

Un boulanger de Gonesse, village près d'ici. avoit envoyé, ces jours passés, sa fille à Paris, pour y recevoir fix cens livres. Avant fon départ, elle alla chercher son amoureux, afin qu'il vînt avec elle. Tout alla bien jusqu'à son retour, que l'ayant conduite fur le bord d'une carriere très-profonde qui se trouve éloignée de quelques pas du grand chemin, il lui demanda fes fix cens livres. La fille croit qu'il badine, elle refuse: demande réitérée, refus nouveau, enfin il lui dit que si elle ne les donne pas, il la jettera dans la carriere. Après qu'il les eut reçues : ce n'est pas tout, lui dit-il, il faut que tu te mettes toute nue. Jugez de l'état de cette pauvre fille. Elle eut beau pleurer, prier, se mettre genoux; il lui fit la même menace. Elle obéit. Elle crut qu'il lui laisseroit au moins sa chemile: point du tout. Eh bien, tourne-toi au noins, lui dit-elle, que je ne l'ôte pas devant oi. Le sot se retourne. Alors elle lui applique igoureusement ses deux mains sur les épaules k le précipite lui-même dans la carriere. Il a u les deux cuisses cassées; on l'a conduit en rison d'où il ne sortira que pour les avoir acore cassées d'une autre maniere.

Nos aïeux retraçoient dans leurs tendres comances les malheurs & les peines de l'a-

mour; mais aujourd'hui nous dédaignons ce ton langoureux, & nous mettons en croussilleux vaudevilles, les infortunes d'Abailard; (encore sur l'air de Marlborough.)

Écoutez, sexe aimable, Le récit, le récit lamentable, D'un fait très-véritable Qu'on lit dans S. Bernard.

Le Docteur Abailard
Maître dans plus d'un art,
Précepteur de fillette
Soupiroit, foupiroit en cachette,
Pour la niece discrette
Du chanoine Fulbert.

Sous le même couvert
Logeoit le Galant-verd:
Son latin avec zele
Il montroit, il montroit à la belle;
Et l'on dit qu'auprès d'elle
Il ne le perdoit pas.

Mais un beau jour, hélas!

Donnant leçon tout bas,

Fulbert avec main-forte

Vient frapper, vient frapper à la porte

Entouré d'une escorte

De deux hommes à pié.

Abailard effrayé
Et mourant à moitié,
Quand on vint les surprendre,
Lui faisoit, lui faisoit... bien comprendre
Un passage assez tendre
Du savant art d'aimer.

Et

Il voulut s'exprimer,

Mais fans plus s'informer

L'Abbé faisit le drôle,

Lui coupa, lui coupa... la parole

Et le maître d'école

Par force resta court.

ce

Ail.

rd:

dre

Dans ce funeste jour
On vit pleurer l'Amour
Sans jetter seu ni slamme;
Refroidi, refroidi pour sa dame
Abailard, en bonne ame,
A S. Denis s'en fut.

De fatan à l'affut
Il trompa mieux le but
Que défunt S. Antoine,
Car la main, car la main du chanoine
De l'ennemi du moine
L'avoit mis à couvert.

Voyant tout découvert,
Loin de l'oncle Fulbert,
La dévote Héloïse
Qu'on avoit, qu'on avoit... compromise,
S'en sut droit à l'église
Du couvent d'Argenteuil.

Dans l'excès de fon deuil
Auprès de fon cercueil
Elle invoquoit la Vierge
Et touchoit, touchoit... la concierge,
Pleurant aux pieds d'un cierge
L'objet de fes amours.

Mais après quelques jours
Beaucoup plus longs que courts;

Quittant ce domicile,
Abailard, Abailard plus tranquille
Lui fit don d'un afyle
Non loin de son couvent.

Trop près de son amant
En proie à son tourment,
La plaintive fillette,
Bien souvent, bien souvent indiscrette,
Pour lui conter seurette
Oublia son serment.

Héloise en pleurant
Le mit au monument;
Elle eût mieux fait d'en rire;
Car avant, car avant qu'il expire;
Elle eut pu déjà dire,
Ici gît mon amant.

De Verfailles , le 24 Mars 1783;

S'IL est vrai que le rétablissement du Pont de Dunkerque est la pierre d'achoppement de la confirmation de la paix, nos inquiétudes doivent cesser. Les Commissaires chargés par le Roi de la visite de ce port & de l'examen des réparations dont il est susceptible, ont rapporté que les décombres des anciens ouvrages ont servi de noyau à une telle quantité de sable qui s'y est amoncelée, que l'on ne pourroit le nettoyer sans d'énormes dépenses dans le cas où il ne s'y trouveroit pas une impossibilité absolue. Il paroît que l'on se bornera à en faire un bon port marchand.

de M qu'il mais difoir à fe baffir car f de fi les f fait l feffic cours ou f à Ge

doub M du n glete de la la fill taire la m nonc fespo liva. le Fr ces r natio se tr eft a Auffi douta a fair

Les feuilles angloifes ont publié les succès de M. de Suffren dans l'Inde. Elles ajoutent qu'il est bloqué dans la baye de Trinquemale. mais nous n'en croyons rien. M. de Suffren. disoit un plaisant à ce sujet, n'est pas homme à se laisser faire la barbe dans un si vaste baffin, par un frater qui n'est pas de sa force : car fir Bickerton n'aura pur joindre fir Hughes de fitôt , ayant manque la Mousson Ce que les Anglois ne disent pas, c'est qu'Hyder Ali fait les progrès les plus rapides dans leurs posfeffions. George III a voulu envoyer au fecours de ses sujets d'Asie, une escadre de six ou fept vaisseaux; mais Louis XVI a fait dire à George qu'en ce cas il en enverroit une du double & cette menace a produit fon effet.

M. Suliva, l'un des employes des bureaux du ministere, étant allé derniérement en Angleterre soit pour ses affaires, soit pour celles de la France, a vu plusieurs fois en société la fille du Sr. Swinton, riche négociant propriétaire du Courier de l'Europe ; il alloit repasser la mer, ses adieux étoient faits lorsqu'on annonce au bon Anglois que sa fille est au desespoir, qu'elle veut mourir ou suivre M. Suliva. Swinton interroge fa fille pour favoir fa le François n'a point employé pour lui plaire ces moyens de féduction tant usités chez une nation célebre par ses arpfices en amour. Il le trouve que le François ignore même qu'il est aimé, bien loin d'avoir cherché à l'être. Auffi-tôt le bon pere prend fon parti & ne doutant pas qu'une passion que le mérite seul a fait naître ne devienne dans le mariage une

83:

ort

de

des

par

nen

ont

ou-

an-

'on

dė-

pas

1 fe

2 6

five

écr

vra

n'a

En

pan

phra

lant

lant

géra lent

fane n'est

" L'

" l'E

n par

n con

n der

l'ouvr

eft ur

Mais

fous i

ce qu

n fe c

n or

n vail

» noi

" idée

» circi

de J.

lens,

quant

fource de bonheur, offre sa fille & sa fortune à M. Suliva qui accepte l'une & l'autre lavec reconnoissance. Les deux époux sont à Ver. sailles; on a fait beaucoup d'accueil à la jeune Angloise, quoiqu'elle s'exprime très-difficilement en François.

Mile la Guerre avoit été long-temps maîtresse du Duc de Bonillon. Madame St. Huberti l'a remplacée dans le cœur de ce Prince & dans ses droits sur sa fortune. Il vient d'acheter ses faveurs tant de sois données à bon marché par un contrat de cent mille écus.

M. Colin de S. Marc, caissier des sermes, a payé deux millions pour remplir le vuide que son gendre l'Espardat avoiu sait à sa caisse. Celui-ci qui étoit rensermé à la Bastille, a recouvert sur le champ sa liberté.

de ministere, étant alle dermérement en An-

De Paris , le 26 Mars 1783.

M. l'abbé P..., ex-jésuire, vient de débuter avec éclat dans la république des lettres, par une sable; intitulée : l'Aigle & le Hibon. Bien des circonstances concourent à la célébrité rapide dont a joui cet opuscule : écrite pour un jeune Prince, dont on osoit blâmet l'amour pour les sciences & les lettres, il à bien sallu lui saire connoître les philosophes du jour, & je vous laisse à penser si les Francklin, Busson, d'Alembert, Diderot & autres, qui y sont divinisés, auront payé d'ingratitude cet enthousiaste apologiste : c'étoit peu pour lui de les prôner dans sa fable, c'est sur-tous dans les notes qui la suivent, qu'il s'évertus

à en faire des prodiges. Au surplus, l'excesfive prétention avec laquelle ces notes sont écrites, feroit penser que M. l'abbé P.... n'a. vraiment été poëte qu'en les écrivant, & qu'il n'a été que versificateur en écrivant sa fable. En effet, à peine aurois-je quelques vers frappans à vous citer, tandis que j'aurois cent phrases à puiser dans sa prose, toutes étincelantes d'esprit & d'imagination, mais fourmillant aussi de paradoxes, d'obscurités ou d'exagérations. N'est ce pas, par exemple, un violent paradoxe de dire, que dans l'histoire profane il faut se borner aux faits historiques. Et n'est-ce pas une foule d'obscurités que d'ajouter : " L'Asie a tout créé, la Chine tout recueilli, " l'Egypte tout développé, la Phénicie tout rén pandu, la Grece tout perfectionné, Rome tout n conquis, les Barbares tout détruit, les mo-" dernes tout retrouvé, tout agrandi. " N'est-ce pas de même une exagération de dire, que l'ouvrage de M. de Buffon (son Histoire naturelle) est un des phénomenes de l'univers qu'il peint. Mais auffi n'est-ce pas une vérité présentée sous une image ingénieuse & brillante, que ce que M. l'abbé P.... dit de Voltaire? « Tout » se changeoit en or au feu de son génie; cet " or étoit le plus ductile du monde, il le tra-" vailloit comme un artiste, il battoit mon-» noie comme un Souverain, & toutes ses " idées ainsi frappées, sont encore dans la " circulation publique. " Le portrait qu'il trace de J. J., est si neuf, si vrai, quant à ses ralens, quoique très infidele & très hasarde, quant à son moral, que vous en admirerez

e.

e,

3.

U-

S,

OR.

ite

ner

12

hes

inc-

es,

ude

our

tout

rtue

1 5

l'élégance & la précision. « L'histoire des cons. » pirations intéresse les hommes même les » plus pacifiques; c'est un des charmes qui » attachent aux écrits de J. J. Rousseau. Il » semble avoir conjuré contre les vérités éta-» blies, & avoir formé le projet de détrôner » la raison publique; la frenne s'est dérangée » dans ce combat perpétuel. Les idées exagé. » rées qu'il s'étoit faites des paffions, les idées » noires qu'il s'étoit faites des hommes de » fon fiecle, ont plus contribue à sa folie que » ses malheurs même. Il rappelle par l'audace n & le délire de ses derniers ouvrages, ce n superbe Ajax qui demandoit aux Dieux de » combattre contre lui en plein jour, & qui, » mécontent des Grecs, perdit la tête, se jena " au milieu d'un troupeau & l'extermina, dans n la pensée que c'étoient les capitaines de la » Grece. Les paradoxes & les folies de cer » écrivain n'empêchent pas qu'il ne soit un » des hommes les plus éloquens. Son élo-» quence confiste dans ses mouvemens & dans » fes descriptions : tous fes mouvemens sont » paffionnés & toutes ses descriptions magi-" ques; il est l'inventeur du genre sauvage, » qu'il a trop confondu avec le genre natu-» rel, & dont il abuse quelquesois pour sur-» prendre l'imagination. Enfin, il couvre par » les vérités de détail le fond d'erreurs sur » lequel il a bâti tous ses ouvrages. Ils pour » roient être comparés à des pendules detra-» quees, mais enrichies d'un carillon magnifi-» que & juste. Il ne faut pas écouter l'heure n qu'elles sonnent, mais l'air qu'elles jouent.

fle: anı tre re, bro nitvoi de : tent tant dioc dit, il pe brave dont plaif & me au on à tire

a de

veille

de fa

flexion

ou qu

duit e

voir;

grand

riles &

comme

domma

losophia

luccule

Une seconde édition si prompté des Réflexions philosophiques sur le plaisir, de M. de la R...., des placards à chaque pas, qui les annoncent avec tant d'étalage, m'ont fait naître quelques scrupules sur la premiere lecture, d'après laquelle je vous ai parle de cette brochure nouvelle : mais en vain tout se réunit-il pour lui donner quelque célébrité, je ne vois rien sur quoi l'établir, si ce n'est l'excès de son ridicule. L'auteur paroît pêtri de prétentions & de vanité; il vous proteste pourtant, de l'insuffisance de ses talens, de la médiocrité de son ouvrage; & néanmoins il vous dit, que vu l'importance du sujet, vu l'utilité dont il peut être, il s'est fait un devoir de le publier, bravant les satyres, les libelles & toutes les armes dont les fots & les méchans s'arment avec tant de plaisir & de succès contre ceux qui leur déplaisent : & méprifant de bon cœur les inductions malignes qu'on cherchera sans doute & qu'on a dejà cherche à tirer de notre façon de penser. Mais ce qu'il y a de fort bizarre, ce qui prouve une tête merveilleusement organisée, parfaitement remplie de sa matiere, c'est que ces prétendues réflexions sur le plaisir se trouvent réduites à trois ou quatre pages, où M. de la R... en réduit encore les fources à deux seulement, favoir; l'Amour sensuel & l'amitié, dédaignant en grand philosophe tous ces autres plaifirs puériles & populaires réservés aux peres tendres comme aux enfans vertueux. Aussi, nous dedommage-t-il de la briéveté des réflexions philosophiques que son titre annonce, par quatre succulens chapitres sur les Femmes, les Jeunes

ta

ns

la

et

un

0-

ins

ont

gi-

ge,

tu-

ur-

par

fur

ur-

tra-

nifi-

eure

nt. #

1 6

do

8

ne

che

mi

nat

Qu

fui

fer

le

cet

lica

àla

avo

Au

du

fini

ciéi

» q

n d

D) II

n p

)) g

37 tr

» fi

) ta

9) V. 9) C(

n lia

gens, le Mariage & le célibat, qui ne sont, à le bien dire, qu'une critique des semmes dans leurs dissérentes conditions. a M. Thomas, (*) mais in genere lauda. tivo. Un auteur estimable (M. Boudier) a aussi traité ce sujet; mais plus en moraliste qu'en littérateur: nous ne suivrons pas la même route, nous tâcherons d'éviter ce ton d'afféterie manière qui dépare celui de M.T., & nous espérons, dans le cours de celui-ci, montrer plus souvent encore l'écrivain coura-

On pourroit dire à M. de la R., que le philosophe n'est ou ne doit point être severe, & que l'écrivain censeur des semmes, doit plutôt l'être que courageux: mais ne disputons point avec lui sur les mots, & suivons-le dans

de succes contre ceux qui le enointique es

Le plaisir, dit-il, est une sensation; & quate lignes plus bas il ajoute qu'il prend toutes lu sormes. Une sensation qui prend des formes! O Descartes!... L'homme sensuel (le met) dans la jouissance des choses qui sont le but de ses desus. Comme cela est éloquent & prosond!

M. de la R. nous apprend des nouveautes très-surprenantes, relativement aux semmes Soit qu'elles tiennent de la nature un tempérament plus froid, dit-il, (car la prostitution naît plutôt de l'indigence que du besoin des desirs) il est certain qu'elles ont moins de penchant que les hommes pour libertinage. M. de la R. oublie donc qu'il y a eu

^(*) M. de la R.... n'a mis que trois étoiles, & puis que M. T..., vienne se plaindre après cette discrétion

à

ns

la-

afte

la

on [.,

i,

1744

le

re,

oluons

ans

etre

les

ies!

fus.

utes

mes.

ment

it de

rtain

urle

aeu

z puis

étion

des messalines dans tous les siecles; il ignore donc qu'il en est encore, ainsi que des Duch... & des Finan., opulentes, que le besoin des desirs détermine seul à la prostitution la plus esfrénée. Un célibataire sur-tout devroit savoir ces choses-là.

Par une conséquence nécessaire de ces premiers paradoxes, M. de la R. prétend que la nature a refuse l'energie des sentimens aux femmes. Ouand Héloise seroit la seule à citer, elle fuffiroit sans doute pour réfuter pleinement l'assertion du célibataire; mais il en est dans l'état le plus obscur, qui pourroient le disputer à cet égard à M. de la R. Quant au point délicat de l'honneur des femmes, je l'abandonne à la vindicte de Mile de G..., qui me paroît avoir les droits & les moyens de le combattre. Au reste pour vous donner une idée complette du cynisme qu'annonce l'auteur célibataire, je finirai par le tableau qu'il fait du train des fociétés actuelles. « Nous voyons, dit-il, aujour-» d'hui beaucoup moins d'intrigues de société » qu'autrefois. Soit que les hommes, ennuyes » d'acheter des faveurs par des foins, aiment » mieux les payer un peu plus cher pour ne » pas les attendre; soit que les femmes, dé-» goûtées des tracasseries continuelles qu'en-» traînoit nécessairement la galanterie, aient » fini par s'en lasser elles-mêmes, il est cer-" tain qu'il n'y a plus guere que celles qui » vivent dans les cours qui continuent ce » commerce; encore pouvons-nous affurer » que l'amour n'y entre jamais pour rien. Ces " liaisons sont une suite des vicissitudes de l'air

» qui regne en ce pays. L'intrigue, le besoin. " l'ambition, tels font les motifs qui les font » naître. On se prend, on se quitte, on se » reprend; tout est égal. On est convenu d'ab. » jurer tout sentiment de pudeur & d'honné. » teté: & malheur à l'être timide qui paroir » révolté d'un tel scandale ! il dévoileroit bien. » tôt son inexpérience & son peu de péné. » tration. Mais si la galanterie n'existe plus » dans les fociétés de la capitale, qu'on ne » croie pas que pour cela les femmes soient » devenues plus chastes, ou qu'elles aient » renoncé aux douceurs de l'infidélité. Il nous » suffit de dire qu'elles font de leur côté la » même chose que les hommes; & si c'est avec » moins de publicité, ce n'est pas avec plus » d'innocence.... Mais détournons les yeux » de cet horrible tableau : il est des excès qu'il » faut ensevelir dans les ténebres du filence, » lorsqu'on ne veut pas dégrader entièrement " l'humanité. "

Une de ces plumes obscures d'où il ne distille jamais que du venin, a fait la censure des préliminaires de paix, dans un libelle où il attaque le ministre qui les a rédigés. J'ignore pourquoi & comment, car je n'ai pas lu ce libelle, mais je sais bien qu'on en cherche l'auteur, & que le public & le gouvernement sont également d'accord contre la personne & l'ouvrage.

De tout les temps, l'épigramme a servi le ressentiment des gens de lettres, & vous devez croire que le Chantre des Jardins, tant mystissé dans la satyre ingénieuse de son poë-

me aura l'ai l'am ferv fes leur ploi

Déb Quai

me

il n'y cl hâté affur ouv graf cont dire que préc aujo fiteu tre l' tes

> fous Pâqu

me, intitulée le Chou & le Navet (*), n'en aura pas oublié l'auteur, qui, comme je vous l'ai marqué, est capitaine de dragons. Soit que l'amour-propre piqué de l'abbé Delisse lui ait servi d'aiguillon, soit que quelque partisan de ses talens ait voulu rompre une lance contre leur détracteur, les deux vers suivans emploient pour le venger tout ce que l'épigramme peut avoir de plus mordant.

Débonnaire en champ-clos, brave sur l'hélicon; Quand Virgile est Abbé, Mævius est Dragon.

Le nouvel opéra de Sacchini a réussi, mais il n'a qu'un languissant succès. Mile le Vasseur y chantoit mal, disoit-on, Mlle S. Huberti s'est hâtée d'apprendre son rôle, & ses partisans affuroient qu'elle releveroit la gloire de cet ouvrage; pures chimeres! Elle a paru, chanté, graffeyé, minaudé, le public n'en pas a moins confirmé son premier jugement, & l'on peut dire, fans humeur & fans rigueur. Quelque cas que nous fassions de la beauté du chant, partie si précieuse de l'art musical, nous exigeons plus aujourd'hui sur nos théâtres, & si les compositeurs n'ont une suffisante connoissance de notre langue pour en sentir & en exprimer toutes les nuances, leurs travaux n'auront jamais que des succès équivoques ou peu durables.

M. le Gros & Mlle le Vasseur plus connue sous le nom de Rosalie, quittent l'opéra à

Pâques.

in,

fe

ab-

nê-

Olt

en-

ie-

us

ne

nt

us

la

ec

us

IX

ii.

е,

nt

-

es

il

re

e

u-

nt

10

le

ent ë-

^(*) V. ma lettre du 4 septembre de l'année derniere.

(

fiqu

de

fem

lité

parl

mai

me,

(en

me,

& 1

diffe

leml

mala

foin

rend

la v

de v

de q

nom

aprè

felor

pecte

fa fu

autre

crim

mier

jouer

& tr

focié

histo

du m

les m

A

Il n'est pas toujours vrai que les richesses les honneurs changent les mœurs. Le pere la mere de seue Mlle la Guerre, qui ont hérité quarante mille livres de rente de cette chere le respectable fille, n'ont pas quitté le cabaret le n'ont pas cessé d'être ivres depuis le moment de son trépas. Ils veulent sinon manger au moins boire le capital de la succession.

Spariacus, tragédie de Saurin, remise au théâtre, a eu un succès d'estime; mais on dit généralement ce qu'on avoit dit d'abord, que cette piece est froidement belle; qu'il y a un rôle digne de la touche du grand Corneille, & point d'action dans tout le reste.

Il y a eu, jeudi dernier, une exposition genérale de tous les tableaux du sameux Vernet, qu'on a pu rassembler chez M. de la Blancherie. Le portrait du peintre par madame le Brunétoit au milieu de ses ouvrages. Jeudi prochain, il y aura une espece d'inauguration: Les musiciens du comte d'Albaret sont invités.

Vous favez déjà, Monsieur, que les Conversations d'Emilie ont obtenu le prix de l'Académie françoise, fondé par un anonyme pour l'ouvrage le plus utile aux mœurs. L'académie est dans le dessein de prier le biensaiteur d'y comprendre les ouvrages utiles qui ont un objet physique, comme l'Art de la Boulangeri, & un autre sur les moutons, par M. d'Aubenton, en sorte que désormais l'académie des sciences, sera toujours couronnée, selon les apparences, par l'académie françoise. Le public pourra trouver cela plaisant.

les

re

ont

tte

le

uis

on

1C-

au

dit

que

un

le,

ge.

et,

he-

run

10-

on:

tes.

on-

ca-

our

idé-

teur

t un

erie,

ben-

ien-

ap-

blic

On parloit chez M. d'Alembert d'utilité phyfique & morale. Une belle Dame qui, du temps de Moliere auroit pu fournir un modele de femme favante, differtoit sur cette double utilité, & le faisoit comme une femme qui veut parler de tout. Le philosophe toujours galant mais malin, l'interrompit en lui disant : Madqme, je vous ai garde deux belles poires : Un tel (en appellant son laquais) donnez-les à Madame, Elle vouloit continuer; il répéta son offre. & Madame S.... se vit obligée de laisser sa differtation pour faire des remercimens. M. d'Alembert garde toujours la chambre pour sa maladie de veffie; mais on espere que par les soins du docteur Barthez, il pourre bientôt rendre les nombreuses visites que la Cour & la ville lui ont faites cet hiver.

Autant la manie de certaines personnes est de vivre obscures & inconnues, autant celle de quelques autres est de se montrer, de se nommer, de s'afficher par-tout & de courir après toutes les especes de célébrité. Tel est. felon la chronique scandaleuse toujours sufpecte, un Monsieur de S. G..., fameux par la supériorité dans les armes & par plusieurs autres talens. Peu content d'être le premier efcrimeur de Paris, il a prétendu devenir le premier chasseur, le premier danseur, le premier joueur de violon, le premier compositeur, &c. & trop souvent le premier discoureur dans les sociétés où il se trouve. Pour en venir à son histoire, il vient, dit-on, d'être assassine, ou du moins il a manqué de l'être. Il rentroit sur les minuit, un particulier passe, le regarde &

toil

VOI

mal

pro

bon

dau

la fa

cette

l'occ

vais

& fi

C

H

Q

Po

Q

Po

D

01

De

Po

De

Off

Sou

lui demande: n'est-ce pas vous S. G...? Sur l'assimative, on lui campe, mais à saux, un coup de ces cannes persides qui recelent un dard ou une épée. Il étoit sans armes: voyant survenir deux autres assaillans, il a recours a l'agilité de ses jambes & s'ensuit. Cette aventure s'est répandue le lendemain dans tout l'aris, mais beaucoup de gens n'y ont pas cru; beaucoup même ont observé que c'étoit le se cond ou le troisieme assassinat auquel il avoit été exposé depuis deux ans, & que cela paroissoit bien fort.

L'histoire des trois neveux de M. de Cha. lus, quoiqu'un peu plus plaifante d'abord, a pourtant des suites assez sérieuses. Ces trois jeunes gens ont, dit-on, voulu renouvelles ou réaliser la scene du légataire de Moliere, & se sont répartis, suivant leurs defirs particuliers, la fortune immense de cet opulent financier. Malheureusement, le notaire, fabricateur de l'acte fatal, a jasé dans le public, de qui M. de Châlus a bientôr appris qu'on avoit déjà disposé de ses dépouilles par un teltament en bonnes formes. Soit qu'il ait eu re cours aux ministres, ou qu'il fe soit adresse aux tribunaux, toujours est-il vrai que l'un des trois prétendus légataires est à l'abbaye; qu'il en a écrit de la plusieurs lettres à différens ams pour se disculper & les dissuader de cette ca-Iomnie. Quant aux deux autres, ils ont fuivi l'axiome; qu'il vaut mieux se défendre de loin que de près.

Les grandes eaux ayant arrêté l'approvisonement du bois pour Paris, au point qu'il n'é-

11

ın

m

nt

2

n-

ut

u:

fe.

Oit

03-

hâ-

015

lei

re,

rti-

bri-

lic,

a'on

tel-

1 10

aux des

qu'il

amis

e ca-

fuivi

n que

visiol n'étoit plus permis que d'en délivrer une demievoiture à qui que ce put être, des langues
mal intentionnées, ont dit que c'étoit pour
procurer à la compagnie du commerce du charbon de terre, un débit qu'elle n'acquiert point,
d'autres ont ofé dire davantage, en rejettant
la faute sur le bureau de la ville, chargé de
cette partie de la police. On a sais vîtement
l'occasion, & l'on a fait circuler d'assez mauvais couplets que voici, sur l'air si analogue
& si connu: M. le Prévôt des Marchands.

Messieurs les Prévôts des Marchands,
Que vous êtes d'habiles gens!
Jérôme, par sa vigilance,
Près d'un bûcher nous fait périr;
C....., par sa prévoyance,
Faute de bois nous fait mourir.

Heureusement ce C......

Quitte sa place l'an prochain

Pour la céder à Mor.....

Qui réunit toutes les voix

Pour avoir sur sa tête saine

De quoi fournir Paris de bois.

On dir que Messieurs les maris
De notre ville de Paris,
Pour subvenir à la misere
De ses habitans aux abois,
Ossrent tous au Prévôt de France
Sous peu la coupe de leur bois.

De Versailles , le 28 Mars 1783.

Vous favez que ce fiecle abonde en enfans prodiges (si j'ose m'exprimer ainsi); ceux de Madame de Sabran, fille & garçon, ont au suprême degré le talent de jouer la comédie. Il est vrai qu'ils ont été exercés par la Sainval & la Rive; mais à l'âge de huit ou neuf ans, eussent-ils reçu des leçons de Roseius & de le Kain, ils n'en seroient pas moins des merveilles. On les a fait venir à Verfailles. M. le comte d'Artois disoit en voyant lever la toile: J'en suis fâché pour les parens, mais cela sera détestable. Dès la premiere scene il changea d'avis. On jouoit Oreste, & Voltaire lui-même auroit été satisfait d'entendre ainsi rendre son ouvrage. Le Roi & la Reine voulurent ensuite fervir les petits actems; les Seigneurs de la Cour, suivant la coutume, imiterent cet exemple. Le Roi disoit à l'un des convives qu'il mangeoit de bon appétit : Monsieur, répondit celui-ci, je crois l'avoir bien gagné. Heureux âge où l'on n'est pas embarrasse devant les Souverains, parce que l'on n'attend rien d'eux, & où l'on ignore jusqu'à leurs titres. Après le fouper, on donna à la troupe une récréation de son genre, c'est-à-dire, que l'on joua à la main chaude, & jamais Leurs Majestés n'ont ri de si bon cœur. Des savans diront : mauvaise éducation que celle du théâtre où l'on n'apprend que des vers! Ceux de Madame de Sabran savent déjà le grec & le latin. Il est vrai que ce ne sont toujours que des mois,

qui réj tes

ma

der tée dar 32 figu ni eft inta ne vic fans tou mei

d'O min & plac Mor

fina

pon

Flei

783.

fans

. de

au die.

nval

de

ner-

I. le

pile:

Sera.

d'a-

au-

Ou-

luite

e-la

rem-

qu'il

ondit

âge

Sou-

eux,

ès le

ation

àla

n'ont

mau-

l'on

ne de Il est

nots,

mais en faut-il davantage à la Cour? l'un d'eux que l'on questionnoir fit cependant cette jolie réponse à une Dame, mere de trois charmantes Demoiselles, qui l'interrogeoit: Madame, ici je ne puis me souvenir que d'Anacréon.

De Versailles, le 31 Mars 1783.

M. Joli de Fleury a offert sa démission du département des finances, & S. M. l'a acceptée. Il est remplacé par M. d'Ormesson, intendant des finances & conseiller d'Etat, âgé de 32 ans. Ce nouveau contrôleur général a une figure défagréable; il n'a en parlant ni la grace ni la facilité que l'on veut à la Cour; mais il est extrêmement laborieux & d'une probité intacte. On craint que le ridicule tôt ou tard ne s'attache à lui, & ne nous prive de ses services: C'est l'arme la plus cruelle des courtifans françois, & avec cette arme ils peuvent tout contre les honnêtes gens. Madame d'Ormesson marche avec des béquilles : nouveau texte pour les plaisans : ils disent déjà que nos finances n'étoient qu'éclopées (une béquille à pomme d'or entre dans le costume du contrôleur général) & que maintenant elles sont tout-à-fait impotentes. On ne fait si Madame d'Ormesson sera présentée, mais la femme d'un ministre, boiteuse ou non, doit aller à la cour & faire ses remercimens, dès qu'il entre en place. Cette Dame est fille de M. Pelletier de Morfontaine, intendant de Soissons.

On donne pour raison de la retraite de M. de Fleury, la création du comité des finances,

qui rend son département subalterne & subordonné à M. de Vergennes qui est le ches de ce comité. D'autres prétendent que la Cour lui a fait conseiller amicalement de prendre ce parti : quoi qu'il en soit, il n'est pas maladroit à un ministre des sinances de faire précéder sa retraite de l'opinion générale où l'on étoit que les impositions alloient être diminuées de cent milions par an.

La Cour & la ville abondent, comme à l'ordinaire, chi aventuriers. Un soi-disait polonois qui a été présénté comme un grand Seigneur, & qui affecte tous les tons de ceux qui se ridiculisent, a été reconnu par M. le duc de Chartres, à son retour d'Italie, pour le sils d'un gentillâtre esclavon. Le prétendu Staroste a promis la couronne de Pologne à une sille charmante qui l'aime de trop bonne soi pour n'être pas sa dupe. Elle est au couvent en attendant la nouvelle du couronnement de son mari.

Crédo de MM. de * * *:

Je crois en Voltaire le pere tout-puissant, le créateur du théâtre & de la philosophie; je crois en L***, son fils unique, notre seigneur, qui a été conçu du comte d'Essex, est né de le Kain, a souffert sous M. de Sartine, a été mis en retraite, est descendu aux enfers, le troisieme mois est ressuscité, s'est assis à la droite de Voltaire, d'où il est venu juger les vivans & les morts.

Je crois à le Kain, à la fainte affociation

M.
aux
bert

ciété tranc fuiva relig n'ent de to

feur dans me e tune peut-être Vers fœur comm çoit a Dama deux mais

eligi eur enfor

œur

bor-

f de

Cour

ndre mal-

prél'on

dimi-

l'on

Polo-

Sei-

x qui

duc

e fils

roste

fille

n at-

fon

Tant,

hie;

fei-

, ef

tine,

en-

affis

uger

tion

des fideles, à la confiance du facré génie de M. Marmontel, à la résurrection des Scythes, aux sublimes illuminations de M. de St. Lambert, aux prosondeurs inessables de madame Vestris.

A il-shorts with a

Ainsi foit-il.

De Paris, le 2 Avril 1783.

Les filles célibataires s'excluent de la société dans l'espérance de trouver un asyle tranquille & sûr dans les couvens. L'aventure suivante les sera revenir d'un préjugé que la religion ensanta peut-être, mais que l'égoisme n'entretient que trop maintenant, au détriment de tous les liens & de tous les devoirs.

Mlle Dondé, fille d'un ancien huissier-priseur, s'étoit retirée depuis la mort de son pere, dans un couvent à St. Germain-en-Laye. Comme elle étoit riche, il est à croire que sa fortune a tenté quelqu'un; car quel autre motif peut-on supporter à l'auteur de l'attentat peutêtre inoui dont elle vient d'être la victime? Vers le commencement du mois de mars, la sœur qui la servoit, étant venue frapper, comme d'usage, le matin à sa porte, ne resoit aucune réponse : elle s'imagine que cette Dame veut se reposer; elle se retire, revient deux heures après, & frappe de nouveau, mais encore inutilement. L'inquiétude faisit la ceur, se communique à tout le couvent, les eligieuses se portent en hâte à la chambre de eur pensionnaire, &, sur son silence, font mfoncer sa porte. Qu'apperçoivent-elles?...

don

que

prix

de c

ne p

flute

amo

vale

voifi

pedi

exist

abser

duite

curer

ligier

rappe

chez

un an

e dig

rene fomm

a déc

clande

fait

ettre,

u cha lie d'i

onne .

ans fe

esse s

uverte

eux, 1

Tome

Un cadavre étendu sur le parquet, la gorge coupée, un couteau dans la main droite, & la gauche couvertes de larges bleffures. La jultice est intervenue, les monitoires ont été lancés, mais sans avoir encore procuré les moindres éclaircissemens sur cet incroyable assassi. nat. Les liens du fang étant si foibles pour ne pas dire nuls, dans cette cité philosophique. beaucoup de gens, en recourant sur le passe. n'ont pas tiré des conjectures fort honorables du peu d'attachement que le frere de ceme Demoiselle portoit à sa sœur; & en effet. lorsqu'on examine les difficultés que présente l'exécution d'un pareil coup, dans l'intérieur d'un lieu fermé, veillé de toutes parts, on peine à concevoir qu'un étranger ait eu la te mérité d'en former le projet. A Dieu ne plaile pourtant que je prétende inculper par ces re flexions, qui ne sont que générales, la réputation d'un citoyen, qui peut, en dépit de apparences & des soupçons, être fort innocent! a uninoqqui noqui

Une aventure bien différente, est celle qui vient d'exciter dans la communauté de Chaillot, autant de rumeur que l'eût pu faire le Ventre de Gresset.

Madame de La..., mariée fort jeune à une espece de métis François-Espagnol, sont le gouin, mais sort commode, s'est insensiblement livrée au torrent des intrigues. Et, le moyet de s'en désendre? Sans sortune, il a fallu ple cer son mari, pourvoir à ses plaisirs, à se parure, au loyer d'un appartement brillant, & tout cela ne s'obtient en ce monde, qu'et donnant

Orge

, &

i jus-

lan-

noin-

ffaffi.

ar ne

que.

asse.

ables

cette

effet.

efente

rieur

on a

la téplaife

es re-

répu-

it des

inno-

le qui

aillot,

ert-ven

à une

ort fa-

lement

moyer

llu pla

, a 1

rillant, qu'en

onnan

donnant de ces échanges de convention, aux quels les hommes attachent d'abord tant de prix, & qui finissent par leur paroître si peu de chose. Mais, soit que la vérité du proverbe ne puisse être démentie, que ce qui vient par la flute s'en va par le tambour, soit que les actions amoureuses de la Dame aient perdu de leur valeur, il est de fait que sa position est trèsvoisine de ce qu'on appelle, en être aux expédiens : de maniere que, pour conserver une existence tant soit peu décente pendant une absence qu'a fait son mari, elle s'est vue réduite à solliciter M. l'Archevêque de lui procurer une place gratuite dans une maison religieuse. Le Prélat, dans l'espoir sans doute de rappeller cette mondaine à Dieu, l'a placée thez les Dames de Chaillot. Malheureusement. un ange séducteur l'attendoit dans cette retraite: e digne chapelain s'est amouraché d'elle, lui rendu ses petits soins, & finalement a conommé le galant mystere. Les précautions & a décence ont d'abord favorisés ce commerce landestin; mais une seule imprudence leur en fait payer cher les trop courts momens. Une ettre, dépositaire de quelques mécontentemens u chapelain envers la Dame Abbesse, & remhe d'imputations & d'invectives contre sa peronne, est, par un funeste quiproquo, tombée ans ses mains, au lieu d'être remise à Maame de L..., à qui elle étoit adressée. L'Abesse s'apperçut de l'erreur avant de l'avoir uverte, mais par une fuite de cet esprit cueux, tracassier & inquisiteur, qui regne parmi outes ces béates béguines, elle ne put résis-Tome XIV.

ter à la dévorante tentation de décacheter cette fatale lettre. Quel coup de foudre! s'y voir traitée de B..., de S..., &c.! Tant d'audace pourroit-elle demeurer impunie? Oh, la tolérance monacale ne va pas jusques-là. On fait sonner la cloche funebre; chaque sœur ouvre les oreilles & ne fait quelle catastrophe elle annonce: le conseil s'assemble, fait avec indignation la lecture du libelle odieux; & d'une voix sorte & unanime, prononce Anathême contre le couple profane, qui s'est vu chassé de la maison du Seigneur.

Puisque nous en sommes sur les troubles intérieurs des couvens, je vais vous faire part de la frayeur horrible qu'éprouverent dimanche dernier, ces pauvres Dames de l'Ave-Maria, rue Cassette. Le tonnerre voulant annoncer l'arrivée du printemps, se sit entendre d'une maniere bruyante, fendit l'atmosphere, se précipita sur la maison de ces religieuses, en parcourut divers appartemens & pénétra dans la cave, où il mit en perce la plupart des barriques de vin qui probablement le noyerent,

car il ne parut plus.

Le moyen de vous rassasser bientôt de nos prétendues nouveautés littéraires, ce seroit de vous en entretenir. Je passe donc sous silence plusieurs petits écrits obscurs qui, depuis quel que temps, ont cherché fortune dans une partie du public, dont ils prétendoient capter les suffrages & l'argent. Messieurs du mercure de Messieurs de la musique en sont venus à des explications : on s'est adressé des lettres anonymes; on a joint le persissage & l'humeur?

quelq remei Quell les & borne ou de clusifs

On parlé Variet miere de fiac noire, enant peu-pr les reve l'autre, Ce pet fut viv ment i tes. Ce ne l'eût M. Ber zélé, q fans ret tout év

> qu'elle rieuse d fond de cour a l obligere & l'on a pouser

Cett

tte

oir

lu-

la

On

TUS

he

rec

&

na.

vu

les

che

114.

cer

une oré-

oar-

IS la

bar-

ent.

1105

it de

ence

quel-

par-

r les

re do

des

ano-

eur à

quelques bonnes raisons, & l'on s'est intérieurement promis de plus gros mots pour l'avenir. Quelle pitié! quand on a des sensations sideles & nombreuses, peut-on être assez sou pour borner ses jouissances au gré des critiques ou des apologistes, également outrés & exclusiss?

On n'a point écrit, mais on a beaucoup parlé d'une petite nouveauté du théâtre des Variétés, intitulée : l'Anglois à Paris. La premiere représentation fit sa fortune. Un cocher de fiacre arrivoit sur la scene par une nuit fort noire, jurant contre son métier, & se plaignant de l'obscurité. Les réverberes, disoit-il àpeu-près, comptent sur la lune : la lune compte sur les réverberes, & c'est ainsi que comptant l'un sur l'autre, le pauvre monde ne sait où donner de la tête. Ce petit coup de patte fit grande sensation & fut vivement applaudi. Ausli fut-il sérieusement interdit pour les représentations suivantes. Ce n'est pas que le censeur de la piece ne l'eût déjà proscrit; mais l'auteur trouva dans M. Bertin, dont il est fils naturel, un patron zele, qui prit sur lui de faire jouer la piece sans retranchemens, se rendant responsable de tout événement subséquent.

Cette petite pièce a cela de remarquable qu'elle a, dit-on, donné lieu à une affaire sérieuse dont le motif avoit quelque rapport au sond de son sujet. M. de L... avoit sait sa cour a Mlle de M... ses affiduités auprès d'elle obligerent ses freres de le prier de s'expliquer; & l'on dit qu'il donna sa parole d'honneur d'épouser cette Demoiselle. Mais l'accomplisse

K 2

ment de cette promesse ne se réalisant pas; & Mrs de M... freres, ayant dernierement rencontré M. de L... fur le Pont-Royal, firent arrêter leur voiture & lui demanderent une explication décisive au sujet de leur sœur. M. de L... ayant tergiversé, Mrs de M.... lui dirent qu'il falloit épouser ou se battre. L'alternative étoit délicate; mais voulant prendre pour défi, ce qui n'étoit peut-être qu'un effet de la nécessité où les avoit réduits ses délais à remplir des engagemens d'honneur, il se battit. Le sort des armes lui fut fatal, & le premier des deux freres qui tira l'épée contre Iui, la lui passa au travers du corps. Ses gens le mirent dans sa voiture, l'emporterent & tout fut dit.

Un anonyme a répandu la piece suivante dans le public, espérant sans doute qu'elle se roit un jour placée à la tête d'une édition des consessions de J. J. Rousseau.

Voilà cette amende honorable

Faite à l'auguste vérité;

Exemple utile & mémorable

Qui ne sera pas imité.

Après avoir lu cet ouvrage,

Oh combien j'en plains le lecteur,

S'il admire moins un auteur

Qu'il doit estimer davantage.

Quel homme oferoit aujourd'hui,

Sans recourir au subterfuge,

Dire à l'univers: Sois mon juge,

En se consessant devant lui

Parl poë cycle Il ef l'un fi to OU I dans Rouf au pi vould feltion plus : Rouff cens 1 mains

trevu.

paffag

dans n

n Pruf

n loit n d'un

» L

n la p

n cour

" repei

n traire

». A

Ah, s'il étoit un témeraire

Capable d'un effort si beau,

Sans doute il seroit moins sincere

Ou plus coupable que Rousseau.

as:

ent

al,

ent

eur.

...

tre.

en-

un

de-

, il

k le

ntre

rens

t &

ante

e fe-

des

,254

Sug

0

5 80

hepf

-1:10

11109

0 2

incy

SOTEO M. de Servan, ancien avocat général du Parlement de Grenoble, n'est pas de l'avis du poëte. Il a fait imprimer dans le Journal enevelopédique, des réflexions qui le prouvent. Il est possible qu'ils aient tous deux raison, l'un comme poëte, l'autre comme philosophe, si toutesois l'un & l'autre ne se confondent pas ou ne devroient pas se confondre, sur-tout dans l'état de la question présente, savoir : si Rousseau a bien ou mal fait de se confesser au public. Quoi qu'il en soit, & c'est où je voulois en venir, nous aurons austi les Confessions de Voltaire, par lui-même, mais bien plus abrégées malheureusement que celles de Rouffeau : le volume ne fera que de deux cens pages. Il est, comme le reste, entre les mains de M. de Beaumarchais, où je l'ai entrevu. Mes yeux se sont portes sur ces deux passages : je crois les avoir fidélement placés dans ma memoire too ab illipiy sib mons

» Avant la bataille de Rosbach, le Roi de » Prusse, sur le point de se voir détrôné, vou-» loir se tuer: Peignez-vous la situation extrême

" d'un poèté qui va cesser d'être Roi! "

" La Metrie briguoit à la Cour de Berlin

" la place d'Athée du Roi. Le bruit avoit

" couru que ce fameux incrédule étoit mort

" repentant. Frédéric, pour prouver le con
" traire, sit son éloge en pleine académie. "

K 3

A propos de Voltaire, vous me faurez peutétre gré, Monsieur, de vous transcrire quelques vers extraits du poëme des Mois manuscrit, & que le censeur n'a pas voulu laisser dans le temps, parce qu'ils visoient trop directement à injurier la mémoire de l'abbé Terrai & du cardinal de la Roche-Aymon. Les voici:

Que dis-je! ô de mon fiecle éternelle infamie! L'hydre du fanatisme à regret endormie, Quand Voltaire n'est plus, s'éleve & lâchement A ses restes sacrés refuse un monument. Mais qui donc réservoit cet opprobre à Voltaire? Ceux qui déshonorant leur pieux ministere, En pompe, hier peut-être, auront enseveli Un Calchas foixante ans par l'intrigue avili, Un Sejan fans pudeur qui dans des jours iniques Commandoit froidement les rapines publiques, Leur regne a fait trente ans douter s'il est un Dien Et cependant leurs noms gravés dans le faint lieu S'élevent sur le marbre & jusqu'au dernier âge S'en vont faire au ciel même un magnifique outrage Celui qui ranima par d'étonnans succès L'honneur déjà vieilli du cothurne françois, Qui finit les erreurs de notre longue enfance, Qui des perfécutés fit tonner la défence, aller I wie fer tugger Friends-vonseller gemanne et . Voltaire n'aura point de tombe où ses reliques Appellent la douleur & les larmes publiques! Mais qu'importe après tout à cet homme immorte Le refus d'un afile à l'ombre de l'autel? La cendre de Voltaire en tout lieu réverée Fera de tous les lieux une terre facrée.

Où repose un grand homme un Dieu vient habiter.

une franc donr moir parti qui

L une que entre de F longvoifi taire à bie l'indu un n nage amis prefer du lie convo bleme cuta 8 juir Pegou voilà veut n à dire confo tout j qu'il c

fur la

ut-

iel-

na-

ffer

di-

er-

Les

re?

-33

NOW

es i

Dieux

lieu

e

trage

2/15/

Per

10

es b d

1 10

mortel

100

g31 f

biter.

M. de Fontanes dont on publiera bientôt une traduction de l'Essai sur l'homme en vers françois, sit dans la même circonstance qui a donné lieu à cette tirade, des vers pour le moins aussi beaux sur le même sujet. Ils sont partie d'une piece intitulée: Jugement sur Voltaire, qui est restée dans le porte-feuille de l'auteur.

Le Parlement de Languedoc vient de juger une affaire dont les circonstances ont quelque ressemblance avec celle dont je vous ai entretenu dernièrement. Un maçon du village de Fons, nomme Pégourié, convoitoit depuis long-temps, une piece de terre d'un de ses voisins; mais il vouloit en devenir propriétaire, sans bourse délier. Cela paroît difficile à bien des honnêtes gens : voici le moyen de l'industrieux maçon: il choisit, pour consident, un nommé Débrieu, laboureur de son voisinage, & fut l'engager dans ses vues. Les deux amis conviennent ensemble que Debrieu se présentera chez un tabellion un peu éloigne du lieu, sous le nom du propriétaire du champ convoité, & que la vente se fera ainsi paisiblement entr'eux deux. Un si beau projet s'exécuta sans délai. Nos deux affociés vont, le 8 juin 1781, chez un tabellion: Je suis moi, Pégourie, qui veut acheter telle piece de terre, & voilà Tysseyre, propriétaire de ladite piece, qui veut me vendre. Il n'y eut que ces deux mots à dire. Le tabellion dressa l'acte, voilà la vente consommée; & les deux contractans sortent tout joyeux du succès. On conçoit pourtant qu'il devoit rester quelques petites disficultés sur la tradition de l'immeuble vendu. Il n'étoit

K 4

pas aifé à Pégourié, malgré son acte en bonne forme, d'aller se mettre en possession du champ, Le véritable Tysseyre n'auroit pas été facile à déposséder sans bruit ni querelle. Apparemment que l'acquéreur content de la propriété. se proposoit d'en laisser quelque temps l'usufruit au possesseur, ou se commandoit la patience d'attendre sa mort, ou enfin, espéroit de l'avenir ou de son génie quelque expédient nouveau pour donner à l'acte son effet. Un incident fort simple vingt lui épargner les embarras. Soit indiscrétion de sa part (car les petits criminels font quelquefois indifcrets par vanité,) soit propos échappés au faux vendeur, la nouvelle de cette supercherie parvint, quelque temps après, au tabellion surpris. L'amour-propre de l'officier fut piqué de se voir dupe; & d'ailleurs l'intérêt de s'abfoudre lui-même de tout soupçon de complicité avec ces deux faussaires, lui sit bientôt rompre le silence. Il rendit plainte contre les coupables. Ils ont été condamnés au banniffement par les juges du lieu, & le Parlement en confirmant la sentence, y a joint en faveur de Debrieu, la formalité affez maussade d'une amende honorable.

Je viens de lire une brochure intitulée: Mémoire ou exposé de ce qui s'est passé entre M. le Chevalier York, ci-devant Ambassadeur d'Angleterre en Holiande & le S. Joly de S. Valier, lieutenant Colonel d'infanterie, depuis le mois de septembre 1778, qu'il vit M. le Chevalier York à la Haye, jusqu'au 27 janvier 1783, qu'il a cit obligé de quitter l'Angleterre.

nou cois M. J blics Che enta l'Ang mont fervi l'hon roit fa far au jo Cela teur a a écrit quant ne pou ajoute

Tantôt Nos foir

voit f

vous .

moins

Et Qu

Leu Dan Et 10

p. le

m·ė,

u-

)a.

Oit

nt

Un

m-

les

rsc

en.

ar-

ur-

de

ab-

pli-

ntôt

les

mif-

nent fa-

Hade

lée :

M. le

Ingle-

lieu-

kala

a ete

Cet Expose, selon moi, n'expose rien qu'une nouvelle maniere de parler & d'écrire le françois, qu'aucun des lecteurs n'imitera surement. M. Joly de Sr. Valier a mal fait de rendre publics les griefs qu'il prétend avoir contre M. le Chevalier Yorck, car tout ce qu'il dit ne peut entacher l'honneur de l'ancien représentant de l'Angleterre à la Haye, & fon accusateur se montre au public comme un traitre qui a voulu servir contre sa patrie. On doit croire pour l'honneur de M. Joly de Sr. Valler, qu'il auroit besoin de consulter les medecins pour la fante, que l'ouvrage qu'il vient de mettre au jour est le fruit d'un délire de cerveau. Cela est d'aurant plus vraisemblable que l'auteur avoue, page 84 de fon ouvrage, qu'il a écrit son Mémoire lorsqu'il étoit en prison, manquant de tout, extenue de besoins, gele de froid, ne pouvant travailler qu'en secret; il auroit du ajouter, & ayant une fievre chaude qui m'avoit fait perdre la raison. Je crois inutile de vous en dire plus sur cette production au moins ridicule.

MORALITÉS.

Tantôt pour un plaisir, tantôt pour une affaire,
Nos soins sont prodigués, notre temps est perdu;
Et nous songeons à la vertu
Quand nous n'avons plus rien à faire.

Les Courtisans sont des jettons: Leur valeur dépend de leur place; Dans la faveur, des millions, Et des zeros dans la disgrace.

K 5

De Verfailles , le 8 Avril 1783.

Les efforts de l'Impératrice de Russie pour faire revivre dans ses Etats la compagnie de Jesus, qu'elle regarde comme essentielle à l'éducation des jeunes barbares qui naissent sous sa domination, excitent de la fermentation dans les cabinets de la Maison de Bourbon, On craint que le rite grec n'obtienne que que condescendance de la part du rite romain; ce dernier est très politique, & dans l'espérance de ramener le premier dans son giron, il pour roit bien se prêter à ses demandes. Quelqu'un à cette nouvelle s'écrioit en parlant des Jésuites : ces animaux là sont difficiles à tuer faut-il s'en étonner, réprit un autre, ils avoient la nature du chat, ils sont aussi vivaces.

Le comte d'Estaing n'est point encore de se tour. On parle beaucoup de son affaire avec M. de Beausser. Celui ci en l'absence de l'amral s'étoit permis quelques propos indiscret, tels que la marine en a tenu de tout temp contre le plus brave de ses commandans, sou prétexte qu'il est un intru dans le corps. Ce Capitaine avoit même écrit en youlant de signer Mrs de la Motte-Piquet & de Guiches Nous perdons le petit Comte, nous conservons vieux Comte, nons recouvrons le brillant Comte de la motte de la motte de la company de la com

M. de Beausset vient d'obtenir la permission de se justifier, mais il paroît que l'air du la reau n'est pas pour lui. M. de Sussien dit se tement dans une lettre particuliere que, se cût été secondé, il n'y avoit plus un Anglo

ten lieu tain pre lon Les fren cher

chet

le pa

mes

facri

par u cipes discip varial les es trateu attach systêm ne, qu fe trou la mei

L'O

fystem

Un Les 83.

our

de

l'é-

fous

tion

bon.

quel-

nain;

ance

pour-

gu'un

s Je-

tuer!

roient

de re-

avec

l'ami-

crets,

temps

, lous

os. Ca

nt de

ichen

ישחו

Comm

du be

ue, s

Anglo

dans l'Inde: il raconte que le capitaine du Sévere avoit déjà fait amener pavillon; son lieutenant lui représente que le vaisseau pouvoit encore se désendre, le capitaine s'obstine. Le lieutenant déclare à l'équipage que le capitaine est sou, le fait mettre à sond de cale, prend le commandement, sait rétablir le pavil lon, recommence le seu & sauve le vaisseau. Les Anglois l'ont fait redemander, M. de Sussen a répondu qu'ils n'avoient qu'à le venir chercher. Quel mêlange de bravoure & de lâcheté dans notre marine! l'Egoïsme a remplacé le patriotisme. Il n'y a plus que quelques hommes à qui l'honneur soit assez cher pour lui sacrisser tout jusqu'à leurs vies.

Le nouveau contrôleur général a débuté par un emprunt. On va voir renaître les principes de l'ex-directeur Necker, dont il est le disciple. Il résulte certainement un bien de la variabilité de nos ministres des sinances. Tous les extrêmes sont dangereux. Chaque administrateur a ses principes auxquels il croit sa gloire attachée. De la succession rapide des dissérens systèmes, il résulte une administration mitoyenne, qui dans un pays comme la France, où se trouvent tous les genres de ressources, est la meilleure pour n'en épuiser aucun & prévenir les inconvéniens qu'entraîne chaque système.

L'ORIGINE DE L'ÉVENTAIL.

Un jour Cupidon folitaire, Les œuvres d'Ovide à la main. Dans fon parc royal de Cythere Suivoir bonnement fon chemin, Quand tout-à-coup voyant les traces De fix perits pieds délicats, Il calcula que les trois graces Ayoient pu former ces pas.

Vers ces Déesses ingénues

Le voilà qui court promptement.

On fait qu'elles vont toutes nues;

On fait qu'il va fans vêtement.

Quand les trois sœurs se virent prises

Par ce petit Prince effronté;

On dit qu'elles furent surprises;

Mais on dit qu'il fut enchanté.

Cupidon qui venoir de lire
Justement la fable d'Argus,
Dit, qu'il donneroit son empire
Pour avoir autant d'yeux & plus.
Mais les Graces, moins immodestes
Que l'enfant gâté de Cypris,
Sentirent sur leurs fronts célestes
Les roses succéder aux lys.

De leur main gauche avec mystere
Ces trois sœurs ont voilé leur front
De l'autre en perpendiculaire,
Devinez ce qu'elles seront....
Elles voudront, la chose est claire,
Cacher leurs deux yeux à la sois;
Alors il sera nécessaire
D'écarter tant soit peu les doigns,

n'on étoit lyfe dée, l'aute tre,

M. I

auffi

qu'il

cours tatio Auffi la chose arriva-t-elle

Et (comme je l'avois prévu)

L'Amour de ce trio semelle

Vit à la fin qu'il étoit vu,

Mais, sans déranger ces rusées.

Par un industrieux travail

Sur leurs mains ainsi disposées.

Il imagine l'Eventail.

Le sexe en adopta la mode;

Et l'on sait que cet ornement,

Sur-tout en été fort commode,

Joint l'utile avec l'agrément;

Pour aider la pudeur d'usage

Contre un beau front le papier sere

Et les brins forment un passage

Par où l'œil voyage à couvert.

De Paris, le 10 Avril 1783:

Les Mémoires de la Bastille de M. Linguet, n'ont point paru répondre à l'idée qu'on s'en étoit formée. Je ne vous en fais point l'analyse, parce que l'Europe entiere en est inondée, grace aux contresacteurs, & le nom de l'auteur aura sans doute concouru avec le titre, pour vous faire acheter cette brochure. M. Linguet lui-même ne l'a certainement cru aussi curieuse qu'il l'avoit annoncé, que parce qu'il en est le héros.

Les papiers anglois ont épuisé pendant le cours de la guerre les invectives & les imputations odieuses contre la France. C'est une source intarissable pour les faiseurs de libelles.

Nous lui devons encore un pamphlet fort mé. chant, éclos dans quelque coin obscur de l'Eu. rope & intitulé : Précis politique de ce qui s'est passe dans la guerre d'Amérique, & sur son origi. ne, avec des reflexions sur la paix qui vient d'être conclue; ou Dialogues, 1º. Entre la Vérité & un Anglois; 2°. Entre la Liberté & un Américain; 3°. Entre la Politique & un François. Il faut convenir qu'il se trouve quelques idées plaisantes dans cette satyre contre la France, mais l'auteur n'a pas fait un grand effort d'imagination en répétant ce que tant d'autres ont dit avant lui : Qu'en forçant l'Angleterre à reconnoître l'indépendance des Etats-Unis, la France est cense souscrire à celle de ses propres colonies;... que les Américains regretteront un jour leur patrie, & que pour se soustraire au joug des François, ils seront trop heureux de se jetter de nouveau dans les bras de ces Anglois qui leur ont paru si odieux... &c. &c. Les inconséquences, les contradictions, le manque total de sens commun ne sont point des taches dans une brochure. On est du moins convenu qu'il suffit qu'elle amuse quelques inftans, ainsi je ne chercherai point à vous empêcher de lire celle-ci. Vous y verrez un Anglois faire l'énumération des impositions qui sont en France, se récrier sur le despotisme avec lequel on y taxe le peuple... On feroit tenté de prendre ces discours dans sa bouche pour une ironie, mais rien n'est plus sérieux, & voici le mot : En Angleterre, le Roi n'ose roit pas dire: Nous ordonnons.... Si vous mandons..., Tel est notre bon plaisir.... Le dialogue entre la Politique & un François, est une fcene

de re Ce i confi

fciffii en e plaif pitié fon, l'affli prôr les l aute teur ce, çoit plau

en de s'y à l'i

des

fon éto alle fait de

tît.

rt me.

l'Eu-

i s'eft

origi-

d'être

& un

cain:

con-

l'au-

tion vant

l'in-

ensée

e les que

ront

bras &c.

des

oins.

inf-

em-

In-

qui

me

oit

he

X,

le-

ue

ne

de reproches entre l'Angleterre & la France! Ce sont deux rivales qui sont mutuellement la confession l'une de l'autre.

Voilà, depuis quelques jours, une grande scission parmi les habitués du caveau. La cause en est bizarre, & les circonstances en sont fe plaisantes que vous rirez sans doute autant de pitié que de gaîté, en les apprenant. Dubuiffon, le maître de ce café littéraire, gâté par l'affluence de ces ergoteurs impitoyables qui prônent & décrient avec la même démence. les Rois, les ministres, les gouvernemens, les auteurs, les acteurs, les danseurs, les chanteurs, &c. s'est arrogé une dose de suffisance, que les petits sybarites-rimeurs qu'il recoit à sa table peuvent souffrir & même applaudir, mais qui, de loin en loin, lui attire des apostrophes plus ou moins sérieuses, suivant les personnages auxquels il s'adresse. Pour en venir au fait, vendredi dernier, le Marquis de Villette & plusieurs autres chroniqueurs s'y étoient rendus, suivant un ancien usage, à l'issue de l'opéra, pour y tenir bureau des anecdotes scandaleuses les plus fraîches. La matiere fut abondante, le temps passa rapidement, & onze heures étoient sonnées que personne ne fongeoit à partir. Dubuisson, dit-on, étoit un peu dans les broussailles, il vouloit aller dormir, & vous verrez qu'il eût mieux fait que de rester; mais soit humeur, soit crainte de la police, il pria, infista, voulut qu'on sortît. On persiffla Dubuisson, & l'on ne sortit point. Un M. de Brignoles, Marseillois, poëte & redoutable parleur, tenoit alors la parole,

& dans un moment d'expression, il fit un geste avec le bras, & alloit peut-être heurter Dubuisson, qui se trouvoit derriere lui, lorsque celui-ci l'arrêta d'une maniere affez ferme, avec la main. B... se retourne, voit D., & lui témoigne sa surprise & son mécontentement. D. replique en nafillant quelques raisons piquantes, & le Marquis de V. kui dit qu'il avoit tort. Cela s'appaise néanmoins & la conversa. tion reprend son fil. D., voulant absolument qu'on forte, dit à ses garçons de tout ranger; & lui-même prend des tabourets & les jette à droite & à gauche : mais soit vosonté, soit mal-adresse, il en campe un sur les jambes de M. de Brignoles, qui se livre à toute sa colere, & traite Dubuisson de B., d'F., de P., & finit par l'appeller F Cornard. D. ne demeure point en reste, & riposte sottise pour sottise à B.; mais le plaisant & le très-plaisant de l'affaire, c'est que sur mot de Cornard, D. ayant traité B. de Bardache, celui-ci, par une saillie bien digne d'un provençal, se prit à dire : Oh! pour Bard ... j'en prends ces Mefsieurs pour juges; & se passant la main sur le menton: Est il possible, continua-t-il, qu'un être aussi laid que moi puisse passer un Bard...? Sur quoi D. repliquant : Eh bien, dit-il, je prends aussi ces Messieurs pour juges, & leur demande si je puis passer pour Cornard ayant une semme aust laide que la mienne? Chacun rit aux éclats, mais les deux champions ne cesserent de s'adreffer les plus sales invectives; au point que B. proposa des coups de canne à D., sur quoi D. lui fit defi. La scene devenant fatigante pour

tout
D. é
avec
prifes
& no
comb
tort :
café

café affez Un verit qui, Blanc ces a dance à tou quelq voilà fades des o tres ét tale; à n'er me co à ses Auffi avec Je v venu bleau le pr Mais d'appa

prime

tout le monde, chacun ayant enfin sorti, & D. étant sorti lui-même, toujours gueulant avec B., les deux champions en vinrent aux prises dans la rue: mais comme il faisoit nuit & noir, on n'est pas d'accord sur le sort des combattans. Au surplus, le public a donné tort à Dub... & la désertion qu'éprouve son casé depuis cette scene sandaleuse, prouve

affez qu'il veut l'en punir.

fle

11-

ue

ec

e-

nt.

1-

oit

a-

nt

r,

Dit

de

0-

17

le-

ur

int

d,

ar

rit

ef-

le

tre

ur

ids

fi

5,

a-

ue

101

UT

Une autre aventure, moins sérieuse à la vérité, mais fort analogue à celle-ci, fut celle qui, la semaine derniere, arriva à M. de la Blancherie. Ce correspondant général des sciences auquel on ne suppose pas de correspondances fort étendues ni fort importantes, veut à toute force jouer le personnage. A-t-il réuni quelques morceaux plus ou moins intéressans, le voilà qui remplit les journaux d'amplifications fades & ampoulées fur la richesse & le mérite des objets qu'il offre à la curiofité des illuftres étrangers & des curieux amateurs de la capitale; & ce font des invitations, des petits avis à n'en pas finir. En vain l'homme titré, l'homme connu, l'homme honnête se présenteroit-il à ses assemblées, il faut qu'il lui soit présenté. Aussi M. de la B. s'est-il couvert de ridicule avec toutes ses fausses grimaces de délicatesse. Je vous ai déjà dit, Monsieur, que parvenu à rassembler une certaine quantité de tableaux & de dessins de M. Vernet, il a conçu le projet de faire l'apothéose de cet artiste. Mais pour donner à cette fête plus d'attrait, d'apparat & de variété, M. de la B. a fait imprimer un grand nombre de circulaires pour

inviter les Dames & les amateurs distingués à se rendre à cette séance extraordinaire qui devoit être suivie d'un concert & d'un bal. L'ennui est si grand, si tuant, si général mal. gré nos promenades, nos spectacles & nos cercles, que l'assemblée de M. de la B. s'est trouvée nombreuse & brillante, de maniere que son petit amour-propre en a boufii de moitié. Le Comte de Turpin ayant été annonce, le vénérable correspondant s'est avance pour l'introduire : mais quelle a été sa surprise ou plutôt sa stupéfaction! Le Comte de Turpin user de la liberté d'un ancien militaire! se préfenter en simple frac, une badine à la main, dans une assemblée où il est invité pour voir des tableaux & entendre de la musique? voil ce qui confond la suprême étiquette du méthodiste ordonnateur. Il veut exprimer par sa yeux la perplexité que lui cause cette parun négligée: le Comte de Turpin ne l'entend point, franchit l'antichambre & touche bientôt la porte du fallon. M. de la B. l'arrête, & lui dit: M. l. Comte, toutes ces Dames sont parées : - Eh bien, Monsieur, tant mieux; le coup-d'œil en sera plus charmant. - Mais, M. le Comte vous avez une canne. - Ce n'est qu'une badine, lui replique le Comte en raillant, mais par fois il m'arrive d'en porter une plus forte.... Et le geste achevi de faire comprendre à l'agent, qu'il ne devoit pas en provoquer l'usage.

Nous avions ici depuis long-temps un original dont la fingularité fixoit l'attention publique. A le voir aux promenades habillé d'un pourpoint à l'antique, bordé d'un large galon

ou d' toujo pour lien, langu fes de cher moins fieurs tout 1 ner fa un m deux ont d après fenti à fon qu'il s'enfu se vo par 1 fouftr & à l & s'e regre ce pe de le mépr fibles

Ur

dont

de L

verfo

main.

igués

e qui

bal.

mal-

nos s'eft

niere

fii de

rance

urpin

e pre-

nain,

voir

voila

me-

ar les

arure

oint,

porte

M. le

bien,

2 plus

liqua

arrive

cheva

levoit

ori-

n pu-

d'un

galon

ou d'une broderie, le chapeau à plumet & toujours suivi de deux laquais, on l'eût pris pour quelque Prince étranger. Cétoit un Italien, dont la profession étoit de montrer la langue de son pays. Pour fournir aux dépenses de ce faste imposant, il falloit faire payer cher ses leçons; aussi n'en donnoit-il pas à moins de six livres. Le hasard a savorisé plufieurs années fon charlatanisme; mais enfin tout passe; & l'illustre Italien ayant vu décliner sa vogue, a pris le parti de se sauver par un mariage avantageux. Les deux valets, les deux chevaux, le plumet & les habits dorés ont donc été conservés, grace à la dot. Mais après l'avoir épuisée, le Signor Italiano ayant senti la nécessité de subvenir par son travail, à son existence & à celle de l'épouse honnête qu'il avoit ruinée, a préféré l'abandonner, & s'enfuir lâchement en Angleterre. L'infortunée se voyant délaissée par ce traître, persécutée par les créanciers auxquels fon mari s'étoit soustrait, & réduite inopinément à la détresse & à la misere, n'a pu résister à son désespoir, & s'est allée précipiter dans la Seine. C'est à regret que ma mémoire me refuse le nom de ce perfide érranger; je me ferois un devoir de le dénoncer ici comme un être digne du mépris & de la haine de tous les cœurs fenfibles. The to the set with author our spaint of

Un trait fait pour les déchirer, est celui dont nous venons d'être témoins à la place de Louis XV. Une femme échevelée la traversoit rapidement tenant son enfant par la main. Son maintien désespéré fait assez d'im-

des mots : en effet ce cercle d'arcades retrace affez bien la forme du jeu de trou-madame. Il sera, dans le fait, un superbe rendez-vous pour les gens d'affaires & de plaisirs. Ce qui selon moi, fait tort à l'architecture des bâtimens, c'est une espece de calotte, qu'on appelle mansarde, dont on les a couverts. Cette calotte, il est vrai, donne cinquante mille écus de rente de plus à M. le Duc de Chartres. mais il eût été possible, malgré l'humidité du climat que le secret de M. d'Etienne nous a appris à combattre, de former une terrasse à l'italienne, sur laquelle on se seroit promené dans les belles soirées d'été, à peu près comme on se promenoit à Babylone, dans les jardins suspendus en l'air, dont Quinte-Curce & d'autres auteurs nous font de si belles descriptions, & je crois que la gloire qui seroit revenuel M. le Duc de Chartres, pour cette magnificence renouvellée des Babyloniens, l'auroit bien dédommagé dans tous les temps, du la crifice de cinquante mille écus.

Savez-vous, Monsieur, comment ce Prince, quand il se sut déterminé à cette derniere en treprise, se débarrassa de celle des Quinze vingt, dans laquelle il se trouvoit pour une bonne part? Il va voir ses associés, leur de mande combien ils croient que chacun d'em gagnera. Les associés exagerent les avantages.

— Eh bien, leur dit le Prince, je retire mes sonts & je vous laisse les prosits. Depuis les associés on fait banqueroute.

de Naples & de Sicile, sur les effets auss in

de te lettre tainer épour ment ner ic l'Océa

ment doute nous metes difent mais entes table, des flo pas ju Convergiffantes especification des especifications de espe

L'or formation froid de neuve. Il est ont di tout ce mên quaran

teur ai

fans pa

réfulte

trace

ame,

VOUS

qui,

bâti-

n ap-

Cette

écus

tres,

e du

us a

iffe à

mené

mme

rdins

d'au-

ions,

nue a

gnifi

auroit

du fa

ince,

re en

uinze-

r une

d'eux

tages,

s fonds

ės on

mande Hi fue guliers que terribles des derniers tremblemens de terre. Mais de tant d'événemens que ces lettres rapportent, quelques-uns sont très-certainement vrais, & c'en est bien assez pour épouvanter l'humanité. La terreur s'est tellement emparée des esprits qu'elle a fait imaginer ici que l'on avoit écrit d'Angleterre, que l'Océan avoit été trois jours sans restuer.

Il est question d'un bien autre bouleversement du globe. Des astronomes, de ceux sans doute qui font les almanachs pour le peuple. nous menacent de la rencontre de deux cometes, qui fera un ravage terrible. Il y aura, disent-ils, à craindre non-seulement pour nous. mais encore pour les habitans des autres planetes, qui se sentiront de ce choc épouvantable, & feront engloutis ainsi que nous dans des flots de matiere ignée. Qui sait si cela n'ira pas jusqu'à la destruction de l'univers entier? Convenons sans plaisanter, que ce siecle est puissamment fertile en événemens de toutes les especes, physiques, moraux & politiques, fans parler de ceux qui doivent nécessairement réfulter de l'ébranlement universel, d'ici à 18 ans.

L'ouvrage fameux de M. Ferguson sur la somation des Sociétés civiles, est traduit. Il est froid & prolixe & ne renserme aucune idée neuve. C'est vous dire qu'il ne prend point ici. Il est très-méthodique, mais nos philosophes ont dit cent sois mieux & plus briévement tout ce qu'il renserme. D'ailleurs il existe sur le même sujet un ouvrage allemand qui dans quarante pages en apprend davantage que l'auteur anglois dans ses deux volumes.

COUPLETS NOUVEAUX.

Jouissons, ô ma Bergere,
De la saison des amours!
Ce soleil qui nous éclaire,
Demain reprendra son cours:
Mais quand la Parque ennemie
Tranche le fil de nos jours,
A tous les biens de la vie
On dir adieu pour toujours.

Donne à l'amant qui t'adore
Mille baisers au matin,
Le long du jour mille encore,
Mille encore à son déclin!
La nuit brouillons-les dans l'ombre;
Il saut tant les répéter,
Qu'ensin trompés par le nombre,
Nous ne puissions les compter,

Laissons crier les jaloux!

Il est beau de faire envie;

Le bonheur en est plus doux!

Que le nôtre ait tant de charmes

Qu'il irrite les desirs,

Et puisse en verser des larmes

Le censeur de nos plaisirs!

and dololing con since supplied Par M. Leonard

De Verfailles, le 12 Avril 1781

notre ministere s'occupe de policer l'Empire Turc

tinen lumie d'ava la pu d'une Vifir partic princi ponda res ét nier c & qu' l'Empi tration venon que le mé fur on au in mir nage. es par le Mal es, & er fucc es du ignes d opéeni mour resolu artiller Tome

turc

d'une rope

main

turc, & d'en former un Etat qui puisse influer d'une maniere efficace dans la balance de l'Europe & de la portion de l'Asie qui coopere maintenant à l'équilibre politique de notre Continent. Le Divan enfin a fenti l'importance des lumieres & des connoissances qui donnent tant d'avantages aux peuples civilisés sur ceux dont la puissance n'est fondée que sur les préjugés d'une multitude ignorante & féroce. Le Grand-Visir & le Capitan-Pacha, qui se distinguent particulièrement de leurs compatriotes par leurs principes & par leurs études, sont en correspondance directe avec notre ministre des affaires étrangeres, & celui-ci a présenté au dernier conseil le plan qu'il avoit tracé lui-même & qu'ils ont adopté, pour établir la force de l'Empire Ottoman fur la base d'une administration éclairée dans toutes fes parties. Nous venons d'en avoir un exemple par l'accueil que le Capitan-Pacha a fait à un ouvrage effimé sur la Tactique, qui lui a été envoyé par on auteur, le premier peut-être qui ait cru un ministre musulman, digne d'un tel homnage. Des gens instruits dans tous les genes partent pour aller faire luire fur l'héritage le Mahomet Ie flambeau de nos connoissanes, & l'on voit sur-tout des militaires y pafer successivement, pour établir dans les troues du Croissant, la discipline qui les rendra ignes de lutter avec celles des Puissances Euopéennes. On fait que l'Anglois Murrai, qu'un mour malheureux dans sa patrie a porté à résolution extrême de se faire Turc, a mis déja artillerie de cette nation sur le meilleur pied.

Tome XIV.

1781

Empire

Turci

Une nouvelle perspective s'ouvre aux regards de nos rêve-creux politiques. Au moment où le feu de la guerre sembloit prêt à embraser une autre extrêmité de l'Europe, on voit le génie pacificateur qui vient de rétablir le calme dans un hémisphere, disent-ils, s'attacher à l'accomplissement de ses sages desseins, pour étendre sur l'autre l'ombrage biensaisant de l'olivier.

Si rien ne traverse plus l'exécution d'un plan que l'on eut dans ces siecles précédens, considéré comme les rêveries d'un homme de bien, c'est à Versailles que se fera l'accommodement du grand procès, qui étoit à la veille d'ensanglanter l'Europe. L'humanité tiendra la balance où les intérêts de chaque Potentat seront pesés, & l'on établira l'équilibre en ajoutant en faveur de chaque peuple des avantages qui ne seront au détriment d'aucun, puisque tous doivent en jouir.

La liberté du commerce & de la navigation dans toutes les mers détruira une grande partie des prétentions qui pourroient troubler le repos de l'Europe, puisqu'il n'en existera plus qui ne donne droit à la réciprocité. Il reste favoir si les mêmes armes suffiront pour combattre le démon des conquêtes, dont on prétend que le regne n'a pas fini en même temps que celui de l'avidité exclusive.

L'Empereur, l'Impératrice de Russie, le Roi de Prusse même, ont, dit-on, déjà donné leurs instructions aux ministres qui doivent siéget

dans ce congrès à jamais mémorable. Ce qui, felon ces mêmes spéculateurs, con firm qui feule mêm Seign par i achev

ce no quant passif, contre la pa les tro la rup échou

le grai

Les

de bier leur fie les peu de la 1 barraffé lecouer ougs ty e bien ité de 1 ition é

eront p

re-

10-

tà

on

blir

at-

ins,

plan

con-

ien,

nent

ıfan-

ance

t pe-

nt en

ni ne

ation

e par-

a plus

efte

n pre-

temps

le Roi

leurs sièger

, con-

sirmera la prochaine maturité de ce beau plan qui doit saire des peuples de l'Europe une seule samille dont les membres auront tous les mêmes droits, c'est l'envoi prochain d'un grand Seigneur aussi distingué par ses lumieres que par sa naissance à la Cour de Berlin, où il doit achever de déterminer le grand Fréderic à s'y prêter.

Il n'est pas facile de satisfaire le Turc dans ce nouveau système, mais s'il veut rester, quant au commerce, dans un état purement passif, c'est sa faute. Comme il peut faire un contrepoids utile, soit pour le maintien de la pacification projettée, soit pour éviter les troubles qui éclateroient nécessairement à la rupture des négociations actuelles si elles échouoient, nous continuons nos soins pour

le grand ouvrage de sa civilisation.

Les frondeurs moroses qui ne trouvent rien de bien & qui voient tout en noir, répandent eur fiel sur ces grands projets. Ils comparent es peuples à des ensans qui abusent toujours de la liberté qu'on leur donne, & qui, déparrassés de quelques liens, veulent tous les ecouer. Ils ont tort. On ne se plaint que des ougs tyranniques, les Souverains qui veulent e bien & qui le sont, sont assurés de la fidé-ité de leurs sujets, & ceux qu'une folle ambition égare, occupés dans leurs soyers, ne eront point à craindre pour leurs voisins.

De Paris, le 16 Avril 1783.

ble

que

tra

ron

ren

tes

l'art

lyfe

déta

vu 1

M. I

n J'a

n ho

n to

n qu

n ni

» ter

n por

» che

v res

n gea

» tant

" peri

» dans

" mes

n roni

n moi-

» que

n fes c

» reco

Voil

L'INTEMPÉRANCE philosophique est une vraie frénésie : elle nous passionne de nous. mêmes, nous aveugle sur l'insuffisance de nos talens, sur l'immaturité de notre esprit, & nous donne de nos forces morales un sentiment désordonné qui nous fait prendre, comme Ica. re, l'essor au-dessus de l'hémisphere pour en retomber dans le précipice. M. Brissot de War. ville n'en donneroit-il pas un exemple au monde littéraire? Doué d'une imagination ardente, il veut, à trente ans, porter le microscope sur tous les arts, sur toutes les sciences, sur tous les ouvrages & nous donner le bilan positif de toutes les connoissances humaines. Tel est au moins ce qu'il annonce par le nouvel & volumineux ouvrage qu'il vient de faire paroître sous ce titre : De la Vérité.

Ce traité n'est, comme le dit l'auteur, que le fondement d'un vaste édifice dont le projet sant étonne. « Je veux, dit-il, descendre dans les prondemens de toutes les sciences, en examiner la solidité, la liaison, sondre & épronder ver au creuset de la vérité, ces systèmes, ces découvertes qu'on croit dépouillés de l'alliage de l'erreur. C'est un pas rétrograde que je fais ici; mais il est utile, mais il est

83.

une

ous-

nos

ous

ient

Ica-

Var-

onde e, il

e fur

tous

ofitif

el est

el &

e pa-

, 911

et seul

ns les

exa-

eprou

êmes,

les de

ograde

il et

fonge

eration

oin de

ater si

ain,d

t vrai

" certain, parfait." Ce plan eft beau, grand, imposant; mais son exécution est-elle praticable dans la main d'un seul homme ? Seroit-elle reservée à M. B... de W.! Ce n'est pas sur quoi je prétends prononcer ici ; je me permettrai seulement quelques réstexions qui pourront établir mes doutes à cet égard. Bacon se rendit immortel en généralisant le premier toutes les connoissances humaines, en en traçant l'arbre généalogique; mais entreprit-il d'en analyser toutes les branches, d'en suivre tous les détails; & depuis lui, quel Hercule a-t-on vu vouloir parcourir cette immense carriere? M. B. se présente, & nous dit avec assurance.... » J'apperçus avec effroi que, depuis que les » hommes ont commencé à raisonner, ils ont " tous crié qu'ils possédoient la vérité, tandis » que depuis tant de fiecles on n'a pas encore » ni cherché, ni fixé son essence & ses carac-» teres. Tous les instrumens qu'on employoit " pour l'obtenir, me parurent défectueux : je » cherchai dans moi-même le moyen de les » rectifier, je fermai les livres, je me plon-" geai dans la méditation; je mis à l'écart, au-» tant que la foiblesse de ma nature put le " permettre, mes idées anciennes. Concentré " dans moi-même, je m'interrogeai par tous " mes sens, j'interrogeai tout ce qui m'envi-» ronnoit. Ramené à la nature, & créé par " moi-même. je vis fans nuage la route uni-» que qui conduisoit à la vérité; je distinguai » ses caracteres, & la méthode propre à les reconnoître.,,

Voilà qui est à merveille; cette méthode est

fage & paroît certaine. Voyons si M. B... de W... en aura retiré des résultats satisfaisans: c'est de lui-même que je veux un témoignage.

" La législation criminelle fut, dit-il, la pre-" miere science à laquelle je l'appliquai; mais

", je ne l'appliquai qu'à demi. Je craignois de ", révolter les esprits, de nuire à la vérité, en ", détruisant tout ce qui méritoit d'être dé.

, truit. De là des disparates...,

M. B. de W. veut être l'organe de la vé. rité, il veut être l'apôtre de l'humanité, l'ange. exterminateur de toute erreur, & lorsqu'il s'a. git de la science la plus importante & la plus intéressante pour la société, les scrupules s'emparent de son ame, il craint de révolter les es. prits, & s'écarte dabord de cette route unique qui conduit à la vérité. Cette petite inconséquence n'est pas le seul reproche qu'on puisse adresser à M. B. de W. S'il paroît vivement animé de la découverte du vrai, si ce beau zele philosophique l'a conduit dans ses recherches, & soutenu dans ses veilles; s'il a rassemble de nombreuses connoissances dont il raisonne avec clarté; disons aussi que ce n'est pas toujour avec justesse, & qu'il est loin encore de polféder cet esprit si nécessaire à la perfection de son système, cet esprit purgé de préjugés, de gagé de préventions, de paradoxes & d'impartialité. Tout rempli de lui-même, de ion profond savoir, de l'utilité de ses écrits, M.B. dédaignera, sans doute, de pareilles imputations. Pour les confondre, il se contenten de montrer ses ouvrages, & c'est où je l'attends. Présérant néanmoins l'éloge à la crit que, ce que criva vous teur

leurs n d'e

n à l' n cou n fais n fés

» fant » mise » livie » & l

» éch:» cen» mor» s'inc» fenf

men Seig nes rifer

la d

trion drois fenta voué

rans

tout

que, & cherchant toujours avec empressement ce qui dans un ouvrage, fait la gloire de l'écrivain & du penseur, je crois ne pouvoir vous donner une idée plus favorable de l'auteur de la Vérité sous ces deux aspects, qu'en vous citant le morceau suivant, cartonné d'ail-

leurs par ordre supérieur.

3...

ns:

ige.

re-

nais

s de

en dé.

ve-

nge-

s'a. plus

'em-

s ef-

e qui

ence

effer

é de

hilo-

5, &

le de

avec

jours

pol-

on de

s, de

d'im-

e for

M. B.

puta-

entera

e l'at-

Criti-

" J'ai vu, dit-il, des hommes de beaucoup " d'esprit, assez malheureux pour ne pas croire » à l'amour de l'humanité. C'est qu'avec beau-» coup d'esprit ils n'avoient pas d'ame. Je ne n fais comment ces gens d'esprit sont organi-» ses; mais je ne puis voir un despote écra-» fant ses sujets, des prisons régorgeant de » misérables dont la face décharnée & les yeux » livides, l'air trifte, m'annoncent la douleur » & le désespoir, des campagnes désertes, des » échafauds, des commis, &c.; je ne puis voir » cent autres spectacles aussi révoltans, que mon fang ne bouillonne, que mon ame ne s'indigne, que je ne forme mille vœux infenses, puisqu'ils sont impraticables, pour la destruction des méchans & le rétablissement de l'ordre. Tantôt je voudrois être le Seigneur de la Montagne, former de jeunes éleves dans mes principes, les familiariser avec l'idée de la mort, les envoyer par toute la terre comme des anges exterminateurs, pour frapper les coupables & faire triompher les justes. Quelquefois je voudrois être la divinité même ou son représentant; & alors à quels tourmens ne dévoué je pas les mauvais Rois, les intolérans, les Magistrats superbes!....»

L 4

n r

n p

)) II

" L

n h

n B

n ap

1) 01

n pl

» tu

franc

ples

comn

la Se

y eto

lui fit

vée d

n à fo

n élo

n fait

n toit

» tabl

n qu'a

» ce

» pou

n & 1

» char

haite

par

com

tu a

mêm

L'I

Les lettres iroquoises se continuent avec un succès constant. L'auteur est à coup sûr un homme fort répandu dans nos fociétés, & fon ouvrage une galerie des tableaux qui ont pelle fous ses yeux. Sa touche est quelquesois né. gligée, mais son coloris toujours agréable. Bien plus certain de plaire que ces moralistes maussades qui veulent tout approfondir, il offre dans chacune de ses lettres, une variété où tous les goûts peuvent se satisfaire : ce sont autant de conversations où l'esprit se promene fur diverses matieres, tantôt philosophiques tantôt galantes, & où le récit d'aventures de bal & de boudoirs égaie celui des nouvelles politiques. On y remarque la même liberté qui regne au dessert de nos petits soupers, & vous ne devez pas plus vous étonner de voir l'Iroquois badiner avec les objets de notre vene ration, qu'il a pu l'être lui-même d'entendre nos célibataires par état, conter seurettes à nos élégantes, chanter les douceurs de l'amour à la fin d'un repas, folâtrer dans une pe tite loge à l'opéra, & le lendemain édifier m auditoire nombreux, en déclamant contre le relâchement des mœurs & la fréquentation des spectacles.

La vingt-quatrieme de ces lettres vient de paroître. C'est la neuvieme du second volume. Je ne vous citerai qu'un ou deux traits pris dans le nombre de ceux qui sont particulièrement destinés à peindre nos mœurs. « Nous » autres François, dit un Chevalier à l'Iro » quois, nous avons toujours élevé des als » tels à Vénus. Malgré la révolution que le

un

un

fon

fle

nė-

ien

auf-

ffre

Où

font

епе

ques

s de

elles

qui

VOUS

l'Iro.

rene.

ndre

tes à

l'a-

e pe-

er ua

re le

n des

nt de

lume.

s pris

liere.

Nous

l'Iro-

es all

que la

" religion des chrétiens a fait éprouver au paganisme, nous sommes restés sideles à la mere des amours, des jeux & des plaisirs. Les Allemands ont préséré de chanter des hymnes & de rendre des hommages au Dieu Bacchus. Les Hollandois qui, suivant les apparences, n'aiment ni les semmes ni le vin, ont trouvé que la divinité qui méritoit le plus leurs hommages, c'étoit le Dieu Plusus. " Ici est une note où l'on observe que les Allemands d'aujourd'hui se sont un peu francisés, & que Vénus a maintenant des temples sur les rives du Rhin & du Danube, comme elle en a sur les bords heureux de la Seine.

L'Iroquois est conduit à l'opera : la Reine y étoit. La vue de cette charmante Souveraine lui fit l'impression qui est si prosondément gravée dans nos cœurs. « Cette Princesse, écrit-il » à son ami Tamar, est au-dessus de tous les » éloges que je pourrois lui donner. l'ai peu » fait d'attention à l'opéra que l'on représenn toit : j'étois trop occupé de la Reine véri-» table pour regarder celles qui ne le sont » qu'au théâtre. Je t'avoue que j'ai desiré dans » ce moment d'être François; demande-moi » pourquoi? je l'ignore. Les graces, la gaîté » & l'air de bonté de cette Souveraine me " charmerent. Le croiras-tu, Tamar? J'ai fouhaité que la nation Iroquoise fut gouvernée par cette Souveraine.... O, toi qui as taut combattu pour la liberté de notre Patrie, si tu avois été avec moi, tu aurois pensé de même. Jamais je n'ai trouvé le spectacle

» aussi court. Je ne te rendrai pas compte de » la piece qu'on a représentée; je n'ai vu que » la Reine. »

Un Anglois qui se trouvoit de la société de l'Iroquois au spectacle, s'échappa pour aller faire des propositions à une danseuse qu'il avoit vue à Londres. Il revint transporté d'amour & de fureur. La belle s'étoit refusée à ses vœux par excès de patriotisme. « Le Roi, lui avoit. » elle dit, a défendu toutes liaisons directes » ou indirectes entre ses sujets & ceux de la » Grande Bretagne, & ce que vous me pro-» posez est contre les ordres de S. M. » Ua Marquis lui promit de s'intéresser en faveur de son amour. « Goddam, répondit le Lord, s » vous me rendez ce service important, je » vous promets à mon retour à Londres, de » cabaler dans la Chambre des Communes en » faveur de l'indépendance de l'Amérique & » de faire haranguer mon ami F.... en faveur » de votre nation. » L'Iroquois ajoute que s tous les Anglois pensoient de même, la Grande Bretagne & toutes ses possessions appartiendroient bientôt aux femmes de l'opéra de Paris.

On présente le Sauvage qui, comme vous le voyez, Monsieur, est assez civilisé, à un vieux Maréchal de France. Celui-ci se plaint de ce que nous avons dégénéré de nos ancêtres; il regrette ces temps que nous regardons comme des restes de la Barbarie; il vous droit que tous les dissérends se vuidassent en core en champ clos & que l'on se battit au lieu de se ruiner en frais de procédures pour

enrici il ob loix contr

n le n dei n bai n dre

n le in lesn casn me

» fuff» en» pot» mît

» alor » abfo » Je » due

» nat

nirfe hdu Ivalerio

noncer loujou Je v

des scoire quelqu

a Baff

de

que

de

iller

voit

ir &

œux

voit-

le la

pro-Un

ir de

d, fi

, je

, de

es en

ie &

veur

que fi

ande

rtien-

ra de

VOUS

à un

plaint

ance

regar.

l vou

nt en

tît au

pour

enrichir une horde d'avocats & de procureurs : il observe avec fondement qu'il y a dans nos loix & dans l'ordonnance fur les duels, une contradiction inconcevable. « Nos Rois, dit " le preux militaire, ont défendu & défenn dent le duel, & si un gentilhomme ne se » bat pas, il est déshonoré. Quel parti pren-" dre? Je voudrois donc que le Souverain & » le tribunal des Maréchaux de France fussent » les seuls juges de la noblesse dans tous les " cas, comme ils le sont pour certains feule-» ment. Je voudrois que les légers outrages " fussent accommodés à l'amiable, sans qu'il » en résultat aucune tache pour l'offenseur ou » pour l'offensé; mais il faudroit qu'on per-» mît de se battre lorsque l'injure seroit de » nature à devoir permettre le champ-clos: » alors le Roi devroit y présider, ou dans son » absence Mrs les Maréchaux de France.... » Je fuis d'opinion qu'il y auroit moins de " duels...., & ce seroit alors le cas de pu-» nir & même de dégrader un gentilhomme qui » se battroit sans en avoir reçu la permission du Roi.... » A l'occasion de l'ancienne Chevalerie, l'auteur entre dans des détails qui annoncent son érudition & dont la lecture est loujours extrêmement curieuse.

Je vous ai dit, Monsieur, que l'auteur des leures Iroquoises paroissoit avoir été lui-même témoin, acteur même dans une grande partie des scenes dont il trace le tableau. On peut troire qu'il a fait, comme beaucoup d'autres, quelque séjour dans le redoutable château de la Bastille. Il en met la description dans la

L 6

houche d'un officier qui s'étoit abandonné à quelque vivacité vis-à-vis d'un Ministre. Ici il se trouve en concurrence avec le célebre Linguet; les détails que donnent ces deux écrivains ont de la ressemblance, mais leurs résultats sont bien différens. Linguet se plaint amérement; & l'interlocuteur de l'Iroquois s'exprime ainsi : " Si j'avois le goût de la mi-» fantropie, je pourrois me plaire ici; mais " j'aime le monde & les hommes, tout mé. " chans qu'ils sont. Je croyois, d'après les » préjugés que l'on a sur la Bastille, que les » poisons & les échafauds étoient toujours » préparés dans ce château, pour se défaire » des malheureux mortels qu'il recele dans » fon fein; mais je fuis revenu de l'opinion » que j'avois à ce sujet, & je n'ai qu'à me » louer des procédés de ceux qui sont char-» gés d'en faire les honneurs. » Le prisonnier rendu à la liberté n'en est pas moins de l'avis de l'Iroquois qui persiste à ne point envier les richesses, le bonheur ni les grandeurs des Européens. " Je trouve, dit-il, qu'ils paient trop » cher ce qu'ils appellent les commodités de » la vie. Tout ici est esclave; le peuple l'est » des grands; les grands le sont du grand-» chef; le grand-chef l'est des prêtres, des » favoris ou des femmes. »

La privation des spectacles & le beau temps dont nous jouissons depuis quelques jours, ont rendu nos promenades extrêmement stre quentées. Dimanche sur-tout, les Thuileries surent des plus brillantes. Nos élégantes y étalerent à l'envi, tout ce que la parure, l'élégan rav affe ces tifia cau

les cen l'an mir s'ac

% noit

c'éte

rées allé pear talas don non proj & fe

étoi de p parv Et c

de l de co mes

Tieu

ie à

Ici

ebre

cri-

re-

aint

uois

mi-

mais

me-

les

e les

ours

faire

dans

nion ne me

charnnier,

l'avis

er les s Eu-

trop es de

e l'est

rand-

temps

ours, t fre-

ileries

y éta-

l'ele-

gance & le goût ont de plus exquis : mais tout ravissant, tout imposant que fut ce charmant affemblage, on y vit renaître jusqu'à trois fois ces foules scandaleuses & dangereuses, si morifiantes pour les personnes qui en sont la cause, & si honteuses pour ceux qui en sont les auteurs. Une Dame fort honnête, fort decemment vêtue, avoit un superbe tablier à l'angloise, brodé; un curieux le voit, l'admire; un sot l'imite, la troupe de badauds s'accroît, environne cette Dame, la presse, & l'émeut tellement qu'elle tombe sans connoissance. Une amie qui l'accompagnoit, lui arrache le fatal tablier, le met dans sa poche,

& le troupeau se disperse enfin.

Deux autres Dames (ah! il faut être vrai, c'étoit deux filles) très-voluptueusement parees, arriverent sous le berceau de la grande allée. Elles étoient distinguées par leurs chapeaux à la Marlborough, fort élevés par l'étalage de plumes, de rubans & des pompons dont ils étoient garnis. On les voit, on les nomme, on les approche, on leur adresse le propos, elles y répondent, fendent les rangs, & font tête à l'orage; mais enfin elles se trouvent tellement serrées de toutes parts qu'elles étoient prêtes d'étouffer ou de faire le coup de poing, lorsqu'heureusement la garde arrive, parvient à elles . & les conduit jusqu'à la porte. Et c'est à Paris, au centre de la galanterie, de la politesse & du savoir-vivre que l'on voit de ces scenes indécentes & scandaleuses! ô femmes! combien vous avez déchu de cette gloneuse domination que vos mœurs vous avoient

acquises autrefois sur ces mêmes hommes qui vous traitent si cavaliérement aujourd'hui!

Le beau sexe vient d'être mieux traité par les graves sénateurs de la Grand'Chambre du Parlement, que par les amateurs & les élé. gans de nos Thuileries. La Dlle L... débuta en 1780 à la comédie françoise. Elle avoit alors un ami qui prenoit le plus vif intérêt à ses fuccès; cet ami jeune, élégant jouoit un rôle à Paris, & y avoit pris le ton d'un Seigneur. Si l'on en peut croire la Dlle L.... il se servit de son nom pour se procurer des resfources : la chronique prétend pourtant qu'elle gardoit tout pour elle. Quoi qu'il en soit, voici le fait. L'élégant passa pardevant notaire au profit de sa maîtresse, une obligation de quinze mille livres & au paiement de laquelle le S.... prenant titre de Haut & Puissant Seigneur de la terre du ** & autres lieux, affectoit & hypothéquoit lesdites terres & seigneuries. Cette obligation étoit payable au bout de l'année. L'opération faite, il conduisit la Dlle chez un marchand qui prit cet acte en paiement de diamans, de bijoux & d'étoffes. Celui-ci instruit de la fausseté des titres que le débiteur y avoit pris, le fit affigner avant l'échéance, ainsi que la Dlle L.... en condamnation du paiement des fournitures par lui faites à la Dile L... pour son début à la comédie, & demanda contre le S..., la contrainte par corps, que le châtelet lui accorda. La Dlle L.... fauva son ami en donnant au créancier une délégation sur ses appointemens de la comédie. Mais la belle ayant appris que les engagemens contractés avant l'âge de majorité étoient nuls,

follice nent de re tend cont la D de q ne la

cienc La l'emp ment de n choq mano tres qu'à feul mais toire plus çois. croy iur i parle nou le le m'en dont ble de l femi le m a ra qui

par

du

e-

uta

ors

fes

un

Sei-

ref-

elle

oici

au

nze

terre

lef-

toit

, il

prit

xuc

des

assi-

par

die,

par

....

une

die.

ens

ils,

sollicita enfin des lettres de récision qui viennent de lui être accordées, & il ne reste plus de recours au marchand que contre le prétendu Vicomte, à moins qu'il ne veuille se contenter de la même monnoie dans laquelle la Dlle L... a fourni la valeur de l'obligation de quinze mille livres. Il faut croire qu'elle ne la resuseroit pas pour l'acquit de sa conscience.

La nouvelle falle de spectacle, bâtie sur l'emplacement de l'hôtel Choiseul, est totalement terminée. Par une conséquence très-digne de notre amour pour toutes les vérités qui choquent nos anciennes opinions, on n'a pas manqué de graver sur le frontispice, en lettres gigantesques : theatre italien. Notez bien qu'à l'exception de Carlin, il n'y a plus un seul Italien à ce spectacle, qu'on n'y parle jamais cette langue & que la moitié du répertoire est composé de drames ou de comédies, plus ou moins férieuses, de nos auteurs françois. Et puis après cela, du petit au grand. croyez en l'authenticité de l'histoire appuyée fur des monumens publics. Je remets à vous parler de l'intérieur & de l'extérieur de cette nouvelle falle après l'ouverture qui s'en fera le lendemain des fêtes. Pour aujourd'hui, je m'en tiens à vous annoncer la grande réforme dont on parle, & qu'on assure même inévitable pour la rentrée. Il ne s'agit pas moins que de la moitié des sujets, tant en hommes qu'en femmes. Chacun les cite, suivant le bien ou le mal qu'il leur veut : on se réunit pourtant à ranger du nombre des répudiés, Fuin, Savard, la Lacaille, la Pitrot dite la grenouille, &c. &c. Le reste ne vaut pas le soin d'être nomme,

De Paris , le 23 Avril 1783.

mai

fa r

tila

plus

ce

l'or

dan

defo

& 1

de !

les

vot

qu'é

je l

infa

pro

me

lutio

con

cha

font

thou

noif

ce t

cup

des

treiz

d'ho

de 1

poli

rabl

(

LE Doyen des Maréchaux de France, le vieux Duc de Richelieu est rendu à la vie. Il se promenoit aux Thuileries, il n'y a pas plus de quinze jours & à la belle heure. c'est-à-dire, entre une & deux. Il étoit paré comme un jeune petit maître, mais sa vieil. lesse, malgré l'art qui la déguisoit, fut reconnue & humiliée. Ce n'est pas le mot par rapport au public, mais ce l'est pour le Maréchal qui veut encore être jeune. Il avoit fait plufieurs tours sans être soutenu, mais suivi de tout le monde, il faisoit gloire de se montrer à la génération présente, comme s'il n'étoit pas de la génération passée. Il veut enfin s'as--feoir & fe baisse pour prendre un siege, mais sa foiblesse le trahit, il alloit faire une chûte, si quelqu'un ne l'eût retenu & placé sur un siege, non sans qu'il sut un peu déconcerté. Il mit de la gloire à réparer cet affront prétendu, il se leva avec vivacité & voulut marcher encore; cet effort a été l'époque de sa maladie à laquelle on connoît encore une autre cause. Il s'est imaginé pouvoir témoigner à la Maréchale, son épouse, un amour vraiment printanier : celle-ci par habitude ou par complaisance, s'étant laissé faire, le cher epoux a été sur le point de voir changer les Myrtes en Cyprès.

Le Maréchal de Richelieu laissera, si ja-

. Gc.

nmė.

783.

, le

vie.

pas

ure, paré

ieil.

con-

rap-

chal

plu-

i de

itrer

etoit

s'al-

mais

ûte,

un

erté.

pre-

mar-

e fa

une

noi-

our

uo :

cher

fes

14-

mais il meurt, vingt - huit volumes écrits de sa main sur tout ce qu'il a vu & enteridu durant les trois regnes qui l'ont eu pour courissan. Que l'on calcule ce qu'il a fait de billets doux, & il se trouvera au total qu'il a plus écrit que son contemporain Voltaire, si ce n'est pas aussi bien (il ne met pas même l'orthographe.) Je ne sais si je vous ai mandé dans le temps, que lorsqu'il étoit question d'une descente en Angleterre, il se présenta au Roi & lui dit : Sire, donnez-moi le commandement de l'armée & je vous rapporte ma tête ou les clefs de Londres avant trois mois. Si j'avois votre tête, répondit le Roi, je ne faurois qu'en faire, & si j'avois les cless de Londres, je les rendrois. La demande prouve l'activité infatigable du vieux Maréchal & la réponse prouve la sagesse de notre jeune Monarque.

On regardera certainement M. Payne comme l'un des principaux moteurs de la révolution de l'Amérique septentrionale, si l'on convient de l'impression que les écrits où la chaleur du style est jointe à la force des raisonnemens, produisent sur des esprits déjà enthousiasmés pour une belle cause: Vous connoissez, Monsieur, ceux qu'il a publies avec ce titre : Le Sens commun. Il a d'ailleurs occupé l'une des premieres places du département des affaires étrangeres dans l'administration des treize Etats-Unis, & sans doute il est peu d'hommes dont le témoignage doive avoir plus de poids, dans les discussions historiques & politiques fur la révolution long-temps mémorable, qui est peut-être l'époque de la forma-

lecte

l'hifte

neve

Brita

querei

, me

,, to

" vo

" po " pé

" &

,, be

" en

,, à

, mo

, Ils

" les

, qu

" qu

, du

" ro

,, les

, pa

, mo

" qu

,, à

,, co

, ce

, ro

, Ils

, da

, at

M

M. l'abbé Raynal a publié à ce sujet, ne pouvoit trouver un critique plus redoutable; dès qu'il parvint à Philadelphie, M. Payne prit la plume pour le combattre, & M. Cerisier auteur de la Gazette d'Amsterdam & plusieurs autres ouvrages sur les affaires présentes, vient de traduire l'importante discussion dans laquelle il est entré sur les erreurs de M. l'abbé Raynal,

Le traducteur paroît avoir desiré qu'après la lecture de cet ouvrage, il ne restât plus à M. l'abbé Raynal, d'espoir de recueillir quel que gloire de ses méditations sur les évène. mens relatifs aux treize Etats Unis. Il n'y ajoute que deux mots & c'est pour ravir à ce célebre écrivain l'honneur qu'on lui a attribué d'avoir prédit l'éruption & l'issue de cette guerre. " Nous avons entre les mains, dit-il, " des pamphlets anglois, où, dès les années , 1758 & 1759, on prédisoit la défection " prochaine des Colonies. Cette idée fut sur-, tout inculquée avec véhémence lorsqu'on ,, vit, dans la derniere paix, le ministere an ,, glois, abandonner les avantages fûrs des " Antilles, pour se réserver le Canada, où " le voisinage redouté des François auroit , force les Colons à se tenir aveuglément at-" tachés à la Métropole... &c. "

Je ne suivrai pas M. Payne dans l'énumération des erreurs de l'écrivain qu'il semble n'accabler d'éloges que pour le rendre plus suspect & comme historien & comme philosophe. Je vous citerai seulement quelques passages qui paroissent propres à faire luire aux yeux des

lecteurs quelques rayons de la lumiere que l'histoire répandra, pour la satisfaction de nos

neveux, fur ces grands événemens.

e que

pou-

; dès

orit la

er au.

rs au-

vient

quelle

ynal.

après

olus à

quel-

vene-

1oute

cele-

ribué

cette

dit-il,

nnées

ction

t fur-

qu'on

re an

s des

, où

uroit

nt at-

ume-

emble

s ful-

ophe.

es qui

x des

M. Payne est dans l'opinion que le cabinet Britannique avoit adopté pour système d'entrer en querelle avec l'Amérique à toût événement. " Les " membres qui composent le cabinet ne dou-" toient pas du succès, si jamais la chose pou-" voit être commise au sort d'une bataille : " ils attendoient d'une conquête ce qu'ils ne " pouvoient ni proposer avec decence ni es-" pérer de la voie des négociations. Les chartes " & les constitutions des colonies leur faisoient " beaucoup d'ombrage ; leurs progrès rapides " en établissemens & en population, s'offroient " à leurs yeux sous l'aspect désagréable de " moyens naturels & propres à l'indépendance. "Ils n'appercevoient d'autre expédient pour " les retenir fous un joug qui s'échappoit. " qu'en les assujettissant à propos. Une con-" quête leur auroit procuré & la domination , du peuple & la propriété des terres ; ils au-" roient acquis les fonds & les rentes. Tous " les embarras du gouvernement auroient cessé , par une victoire; elle auroit mis fin aux re-, montrances & aux débats : l'expérience ac-" quise par l'acte du timbre leur avoit appris " à quereller à la faveur des prétextes & des " convenances; ils n'avoient qu'à reffusciter , cette scene & remuer la dispute. Ils espé-, roient une rébellion, & ils la firent naître. , lls attendoient une déclaration d'indépen-, dance; ils ne furent pas trompés dans cette , attente. Après tout cela, ils comptoient sur

" anı

" cre

" cu

" va

" pu

" dix

" foi

" lio

dige

ment de M

dans

fais (

Dont

Ne fu

C

l'épig enne

crire.

le te jama

injui

l'Am

berter

giftai

par

blic

il fai

pas

voie

Le

des triomphes certains; mais c'est alors qu'ils furent trompés; ils n'essuyerent que des dé. , faites. ,

L'antagoniste de l'abbé Raynal avance que lors du refus opiniâtre opposé par le congres aux propositions conciliatoires de la Grande. Bretagne, les Américains ignoroient absolu. ment l'état de leurs négociations avec la France. On peut en croire M. Payne, alors secrétaire au département des affaires étrangeres : il as. fure qu'en ce moment il y avoit plus de douze mois que le congrès n'avoit reçu d'avis de ses commissaires à Paris, sur quelque sujet que ce fût. " Il est vrai, ajoute-t-il, qu'un paquet , parvint à York-town au mois de Janvier ", précédent, c'étoit environ trois mois avant ", l'arrivée du traité; mais tout étrange que ,; la chose puisse paroître, il n'en est pas moins , vrai qu'on en avoit enlevé toutes les les ,, tres, avant qu'il fût envoyé dans le vail-" feau qui l'apportoit en France, & qu'on ne , trouva à la place, que du papier blanc... " Enfin le refus formel des offres des com-" missaires Britanniques étoit antérieur de " onze jours, à l'arrivée du traité conclu ,, avec la France, sans que la moindre con-, noissance de cette circonstance importante " eût pu nous parvenir. "

Le chapitre du Papier-Monnoie n'est pas le moins intéressant de l'opuscule de M. Payne. S'il n'exagere point, on s'est formé en Europe, d'assez fausses idées à cet égard. "Il auroit, fallu, dit-il, dix à douze millions sterlings, de taxes pour faire la guerre pendant cinq

s qu'ils

les dé.

e que

ongrès

rande.

blolu-

rance.

rétaire

il af-

douze

de fes

ue ce

aquet

avant

e que moins

s let-

vaif-

on ne

1C. ...

com-

onclu

con-

tante

as le

ayne.

ope, uroit

lings

cinq

"années; & à mesure que le papier étoit créé & perdoit de son prix, il n'y eut aucune taxe, ou presque aucune de quelque valeur; ainsi l'esset étoit le même pour le public, soit que le discrédit lui sit perdre dix à douze millions d'une valeur employée, soit qu'il l'eût payée avec dix à douze mil- lions de taxes...,

Le code des Etats-Unis de l'Amérique, redigé par l'abbé de Mably s'imprime actuellement chez Pierres, imprimeur du Roi. Cet abbé de Mably est celui que Voltaire a apostrophé dans son épître à Horace; à propos de je ne sais quel auteur,

Dont l'ouvrage ennuyeux déjà mis en oubli Ne fut jamais prôné que par l'abbé Mably.

Ce même abbé s'est vengé bravement de l'épigramme en publiant après la mort de son ennemi, un livre intitulé: De la maniere d'écrire l'histoire. Je vous en ai rendu compte dans le temps: il veut y prouver que Voltaire n'a jamais eu la bonne maniere & cela par une injure. Voilà, ont dit les mauvais plaisans, l'Amérique en bonnes mains! pour historien, d'Aubenteuil; pour désenseur M. de G.... & pour législateur, l'abbé Mably! le mot est un peu dur par rapport au premier nommé, dont le public a favorablement accueilli les essais, mais il faut convenir que les deux autres n'auroient pas été fort utiles aux Américains, s'ils n'avoient eu un Francklin & un Washington.

La derniere semaine du carême, qui devroit

exciter plus particuliérement tous les chrétiens à la pénitence & à la dévotion, réveille annuellement l'idée du plaisir chez ceux de la Babylone moderne. Nos jolies femmes & leurs adhèrens, cette année comme les précédentes, se sont fait voiturer à Long-champ, à travers des tourbillons de poussière & à l'ardeur du soleil, qui a été excessive. Notez bien que les environs de Long-champ, ne sont plus qu'un désert aride, sans ombrage. N'importe: on y va parce qu'on y a été, & l'on y retournera

encore par la même raison.

Savez-vous, Monsieur, l'origine de cette bizarre promenade? On raconte que Mile le Maure fameuse chanteuse de l'opéra, sut invitée par les religieuses du couvent de Long. champ, à venir chanter les ténebres dans leur église. On sut cela à Paris, & les amateurs coururent à la suite de l'actrice; mais comme leur nombre étoit prodigieux, la plus grande partie resta à la porte. Que faire en attendant la fin de l'office & le retour de la chanteuse? On se promena dans le bois. Le lendemain on revint : les plus diligens furent placés, mais il y eut encore des paresseux qui se promenerent comme ceux de la veille : insenfiblement on est revenu à Long-champ par habitude; d'ailleurs les agrémens de la saison y attiroient, & certainement les premieres fleurs ont un attrait bien vif, mais aujourd'hui c'est du fable & de la chaleur qu'on y va chercher: si c'est autre chose, c'est-à-dire des intrigues, pourquoi sortir de Paris? Mais en vérité cette folie est au-dessous de la critique.

En magni portes penda roit p planer d'en v ce piq fait u de le l'air d lieu d fource velles ce ch Fonta tiers

Le empê On a tort. mond voir,

appas

jours

rer a

dame vante teufer conce bre d

mais On 1 étiens

e an.

de la

leurs

ntes,

avers

ar du

ie les

qu'un

on y

rnera

cette

lle le

ut in.

Long-

leur

teurs

mme

rande

tten-

chan-

ende-

pla-

jui se

insenir ha-

on y leurs

c'eft

her:

ues,

En voyant ce concours prodigieux de chars magnifiquement attelés & décorés qui se sont portés en foule sur la route de Long-champ, pendant les trois jours de ténebres ; qu'il seroit plaisant, me disois-je en moi-même, de planer au-dessus de ces cellules ambulantes. den voir le faîte se soulever & de jouir de ce piquant tableau, dont le Diable-Boîteux nous fait un si plaisant détail dans l'ingénieux roman de le Sage! Combien la liberté du tête à tête. l'air de dissolution que les sens respirent au milieu de tant d'individus étalant toutes les refsources de la volupté, doivent exalter les cervelles & donner de véhicules aux patfions! ce champ seroit fécond pour les Grécourt, la Fontaine ou Chaulieu; espérons que les héritiers de leurs crayons folâtres en fauront tirer avantage.

Les beaux jours de Long-champ n'ont point empêché le concert spirituel, d'être fort suivi. On avoit craint le contraire; & c'étoit bien à tort. Il ne faut que connoître nos gens du monde pour savoir que le plaisir de se faire voir, que le besoin de se multiplier, est un appas irrésistible d'après lequel on peut tou-

jours calculer leurs démarches.

Il y a eu combat à vie ou à mort entre Madame Mara & Madame Todi. Ne vous épouvantez pas, Monsieur; il ne s'agit que de chanteuses & de musique. L'action s'est passée au concert spirituel, en présence d'un grand nombre de juges. J'en suis fâché pour l'Allemagne, mais l'italienne semble avoir réuni les suffrages. On lui a trouvé d'abord moins d'orgueil &

ensuite lus de talent qu'à Madame Mara. Celle. ci a cerendant chanté au dernier Grand convert : j'ignore si elle a reussi, mais je n'en doute pas, parce qu'elle n'étoit en comparaison qu'avec elle-même, & dans ce cas elle est sûre de plaire. Madame Todi l'emporte, felon moi. pour la facilité, pour l'expression & pour le fon de voix; mais le public est partagé en Marates (mauvais calembourg) & en Todiftes. Chacun de ces partis entiché de son idole, pré. tend obstinément lui attribuer la supériorité. Tous ces débats, à dire vrai, font aussi vains que pitoyables. Dans la préférence que chacun donne aux talens de l'une de ces virtuo. ses, il ne consulte que ses goûts, que ses prejugés, que l'esprit de parti; aucun n'a la bonne foi, le défintéressement de rendre hommage à la vérité & de convenir que si le cantabile, que Madame Todi chante si purement, exige de la fraîcheur, de la flexibilité, de l'étendue, de la justesse dans la voix, les mêmes qualités font indispensables pour les airs de bravoure que Madame Mara rend avec autant de libent que de précision. Il seroit peut-être juste de dire, que, le talent de ces deux cantatrices étant également supérieur, la seule présérence que l'on puisse donner à l'une ou à l'autre, ne doit raisonnablement provenir qu'en raison du genre & non de la supériorité.

Si les changemens conduisent quelquesois au bien, il paroît pourtant que de long-temps on n'atteindra ce but dans l'administration de l'opéra. Chaque année voit une révolution; chaque révolution est une méprise; & celle qui

s'opere

s'op

imm

un (

bles

Aujo

Mefl

cabr.

& d

& ti

autr

ble 1

pron

part

& fa

la co

des;

aute

fans

d'off

d'infi

ficen

ce m

& c

Un 1

les c

la fa

les b

tude

roier

nier

qu'il

mano

puis

To

Celle. id cou-1 doute n qu'aure de 1 moi. our le agé en odiftes. , preriorité. i vains e chavirtuoes prebonne nage i tabile. , exige endue, qualivoure liberte aste de atrices erence re, ne fon du fois au mps on de l'o-1; cha-

He qui

opere

s'opere est la plus grossiere. Jusqu'alors cette immense machine n'avoit été dirigée que par un ou quelques membres choifis, crus capables d'y maintenir l'ordre & la subordination. Aujourd'hui, ce n'est plus cela; & tous ces Messieurs & Demoiselles du chant & de la cabriole, ont droit d'aller sièger au Comité. & d'y voter pour ou contre leurs très-foumis & très-respectueux auteurs, compositeurs & autres fournisseurs. Quel auguste & respectable tribunal que cette cohue rassemblée pour prononcer fur le mérite d'un poeme, d'une partition de musique, ou d'un morceau de perspective! on me citera les autres spectacles; & fans les applaudir, je dirai du moins que la confusion & l'ignorance y sont moins grandes; & que d'ailleurs il est révoltant que les auteurs soient avilis à la condition de courtifans de ces histrions. Ce seroit bien ici le lieu d'offrir un plan de réforme à cet égard, & d'infister sur l'administration qu'exige la munificence de l'opéra : mais à quoi bon?... Dans ce monde-ci tout va par compere & commere & c'est en vain qu'on en appelle à la raison. Un vice dont on ne peut pourtant contester les conséquences dangereuses à l'opéra, c'est la faculté qu'ont les fujets de partager entr'eux les bénéfices, s'il en résulte, avec la certitude d'être dédommagés des pertes qu'ils pourroient effuyer. Sur les entrefaites de ce dermer arrangement, le Sr. le Gros a finassé tant qu'il a pu pour parvenir à la direction : il a demandé la qualité de semainier perpétuel; & puis, pour esquiver sa retraite ou se soustraire Tome XIV.

nq

n e

3)

n te

» fi

n le

, le

m m

n ce

n les

» joi

n fais

ces d

de l'e

que l

lequir

ceaux

pres à

tacle

des,

abstit

out,

es dr

uratio

annir

it de

équen

restig

oiven embla

Les

Or

3)

à l'indispensabilité de travailler, il a sait la proposition d'un congé illimité; mais toutes ces substilités ayant été sans succès, & s'étant vu bien & duement averri qu'en restant, il seroit forcé de saire régulièrement le service, il a pris le parti de s'en tenir à la direction du concert spirituel, & de se contenter d'une pension modique, réversible sur la tête de sa femme.

La clôture de nos comédies n'a rien eu de faillant. Aux François, le S. d'Orival a prononcé un discours, dans lequel il annonce que mille phrases souvent répétées dans ces occasions m seront point celles qu'il emploiera : & il auroit mieux fait de choisir avec goût dans ce millier de phrases que d'en rassembler de plus communes & de plus infignifiantes encore. Comme du moins Arlequin nous reste au théâtre prétendu italien, le compliment de clôture y 1 pris, suivant l'usage, les couleurs de la gaite. Arlequin déménage. Ce qui l'occupe le plus dans son déménagement, c'est la conservation des tableaux qui composent son Musaum. Vous devinez, Monsieur, que ce Musaum est le théâtre italien, & que les tableaux sont les ouvrages qui en formoient le répertoire. Jacquinet, valet d'Arlequin, entre en pleurant:01 lui en demande la cause; il s'est laissé tomber dans l'escalier, & en tombant il a brisé tous les vieux tableaux de son maître.

» Arlequin. Comment, coquin, tu as case n tous mes anciens tableaux, ceux que j'ai ap n portés de Bergame, & qui m'étoient les plus n chara

n chers? n

a Jacquinet (à Argentine femme d'Arles n quin.) Madame, parlez pour moi, je vous n en prie. m if sagist sonslence lange in men gitto sag

t la

ces t vu

eroit

ila

n du l'une

de fa

eu de

pro-

e que

ons ne

nieux

er de

mmu-

omme

e pre-

e y 1

gaîte.

e plus

vation

Vous

est le

les ou-

lacqui-

at : On

omber

ė tous

s calle

j'ai ap

les plus

n Argentine. Ne te fâche pas, mon ami, ne n te fâche pas; ce pauvre garçon n'a pas fait » si grand mal. On peut réparer des tableaux. , les revernir, y mettre d'autres cadres : d'ail-" leurs, tu fais bien qu'ils ne sont plus de m mode. »

n Arlequin. Comment plus de mode! D'ex-» cellens morceaux de l'école italienne, dont n les meilleurs peintres françois tirent tous les n jours les sujets les plus comiques!... Je ne n fais qui me tient; je suis d'une colere....

On a trouvé un peu fort d'appeller les pieces de l'ancien répertoire : d'excellens morceaux de l'école italienne. Il n'en est pas moins vrai que beaucoup de gens regrettent comme Arlequin, non pas précisément ces excellens morceaux, mais ces bambochades bien plus propres à récréer les personnes pour qui le specacle est un délassement, que ces pieces froiles, ennuyeuses ou déchirantes qu'on y a ubstituées. L'esprit nous perd; il en faut partout, dût - on périr d'ennui. Il nous reste es drames pour échauffer la scene : la conuration générale qui conspire contr eux les annira bientôt; il nous sera également interlit de pleurer & de rire.

Les hommes ne seront-ils donc jamais conequens? sacrifieront-ils donc toujours aux restiges de la fortune, & l'estime qu'ils se oivent & les égards qu'ils doivent à leurs emblables? Tel homme rougiroit de se voir

M 2

accosté par une catin d'une condition médio: cre, & tire vanité de la distinction qu'une autre catin dans l'opulence daigne lui témoigner, Aujourd'hui l'élite de nos prétendus-philosophes s'est trouvée rassemblée chez la Duthé, sur l'offre qu'elle leur a faite d'un bon diner, La plupart ont des femmes, en fréquentent d'aimables dans les sociétés; mais tout cela vaut-il une Lais, dont la renommée célebre depuis si long-temps les variétés amoureuses. des bras du C... de... dans ceux du P... de... de ceux du P... de... dans ceux de Milord D. & mille autres bien moins illustres? Oh, galans philosophes, vous favez tout cela; vous vous empressez de prosterner près d'elle vos petits individus! vos noms, n'en doutez point, seront transmis à la postérité; & je croira m'acquitter d'un devoir légitime en vous faifant connoître pour ce que vous valez.

circ

oub

Cri

du

pay

env

don

dife

core

aux

protéton de M

ce g

trèstre

fes i

pas

ians

Ecou

ete 1

respe

un a

rois-

L

ÉPIGRAMME,

Par M. MERARD de S. Just.

On vante & c'est avec raison

Tes vins choisis & vieux, ta table bien servie;

Tes chevaux, ta Maîtresse & sur-tout ta maison

Des plus belles choses remplies,

Où tous les amateurs, étrangers, curieux,

Sans cesse se portent en soule

Pour admirer tes livres précieux,

Tes bronzes & tes lacs & tes meubles de heule,

Tes vases de Japon si rares & si beaux,

Et ta collection de dessins, de tableaux,

Que dans l'Europe l'on renomme.

Mais que conclure de cela?

Que toutes oes merveilles-là

Ne peuvent faire un honnête homme.

De Paris , le 28 Avril 1783:

ari secono de de comenta On s'égaie dans le public fur la liste qui circule des futurs Maréchaux de France. On oublie les premiers exploits de M. le Duc de Crillon, pour lui reprocher les mauvais fuccès du dernier siege; on demande si c'est pour payer les pompons & l'esprit que M. d'Afry envoyoit à Madame de Pompadour, qu'on lui donne le bâton de Maréchal. Tout au plus disent de mauvais plaisans, il a des droits au cordon de St. Michel. Cet ordre est abandonné aux artistes, & M. le comte d'Afry est grand protecteur & amateur des arts. Vous avez été étonné, Monsieur, de he point voir le nom de M. d'Estaing dans cette liste. Le Roi estime ce général & fait le plus grand cas de fes talens, mais dans le public, les opinions sont très partagées. Nos marins sont déchaînes contre lui; ils ne lui pardonnent ni sa sévérité ni ses idées sur la subordination, & semblent ne pas croire même, que l'on puisse être brave sans avoir passé par les grades de ce corpsi Ecoutez le précis d'une conversation dont j'ai eté témoin dans l'une de nos sociétés les plus respectables, entre un capitaine de vaisseau & un admirateur de M. d'Estaing.

L'Admirateur au Capitaine. Monsieur, oserois-vous demander si vous avez commande

M 3

igner; ilofoouthé, dîner.

entent

t cela

rédio:

euses, de... d D...

le vos point, croirai

us fai-

vie;

boule,

qu'e

gra

du

a fa

Me

des

fes

ce

Un

à fo

bre.

VOU

vou

trou

épo

cur

por

San êtes

je f

piec

de . fect

vre non

forn

just

TIS ,

bliff

lui

terê

1

fous les ordres de M. d'Estaing; c'est un habile homme.

Le Capitaine. Je n'ai point servi sous M. d'Es. taing, mais je sais que ce n'est pas un habile homme.

L'Admirateur. Vous m'étonnez, Monsieur. Le Capitaine. Je le crois, mais je suis cert

tain de ce que je vous dis....

L'Admirateur. M. d'Estaing est au moins un brave homme &

Le Capitaine. Ce n'est point un brave homme, L'Admirateur. Comment!...

L. C. To make to

Le Capitaine, Je vous le prouverai...

L'Admirateur. Vous ne lui refuserez pas de l'activité.

Le Capitaine. Pardonnez-moi, Monsieur, je vous accorderai qu'il à de l'agitation & de l'ambition.

Ici cessa le dialogue. Chaque auditeur prit parti; l'on finit par se ranger du côté du Capitaine, tant son sang froid en avoit imposé aux partisans du vice-amiral, & l'admirateur parut un sot.

La peur d'un ennemi vend le foible au méchant.

Soyez encore étonné que de sottise en sottise, on soit venu jusqu'à douter aussi du courage du Prince de Nassau & de M. de la Fayet te. Oui, Monsieur, les soudres de Gibraltar, celles de villes conquises sur les Anglois en Amérique, n'ont rien qui épouvante nos braves de la capitale, & même à leur avis, ne sussident pas pour prouver qu'on l'est plus

eu'eux. O impertinence, ô méchanceré, ô ingratitude ! mes and shape sociale siciones

in ha

· d'Ef.

habile

ieur.

s cer:

ns un

omme!

TOVIC

oas de

ur, je

& de

ir prit

u Campole

rateur

hant.

n fot-

1 COU-

Fayet

altar, ois en

s bra-

s, ne plus

Vous favez que la chambre des enquêtes : du Parlement, ayant en tête M. de Lamoignon, a fait une motion contre les spéculations de Messieurs de la grand'chambre sur la bourse des plaideurs. On n'est jamais trahi que par ses pairs, disent les plaisans. Je ne sais trop ce qui en est, mais voici ce qu'on m'a conté. Un plaideur envoie quelques pieces de vin à son rapporteur, conseiller de grand'chambre. Il va le voir ensuite. - Monsieur, avezvous goûté le vin que j'ai eu l'honneur de vous faire passer? - Oui. - Comment le trouvez-vous? -- Comme cela... Le plaideur épouvanté, croit sa cause perdue; il se procure du meilleur vin & l'envoie vîte au rapporteur. — Vous avez recu le nouvel envoi? — Sans doute, oh, celui-ci est de l'excellent, vous êtes un homme admirable! - Permettez que: je fasse sortir de votre cave les six mauvaises pieces. - Non, non, ce fera pour ma cuisine.... C'est ainsi que l'on plaisante la justice de Messieurs; & l'on ajoute qu'il est tel de leurs lecrétaires qui loue sa place douze mille livres pour ne rien faire. Le Roi a pris ces denonciations fort à cœur : on parle d'une rétorme totale dans les tribunaux & d'un lit de justice pour l'opérer.

Le Curé de la paroisse de St. Sulpice à Paris, avoit acquis de la célébrité par ses établissemens de bienfaisance. La voix publique lui suppose depuis quelque temps des vues d'intérêt personnel, & il est hautement accusé:

M 4

d'avarice & de cupidité. Quoi qu'il en soit; il emploie chaque jour de nouveaux moyens pour multiplier ses profits, sous le prétexte apparent du foulagement des pauvres. Il est affez plaisant de le voir marchand de modes. Dans les assemblées qui se tiennent chez lui de temps à autre pour ce motif, il se trouve plusieurs femmes de qualité, jalouses de participer à la gloire & aux bénédictions attachées aux œn. vres de charité. Une douzaine de clercs rangés de deux côtés de la salle y étalent toutes fortes de chiffons de modes, les graces de leur âge & les agrémens de leur figure. Peut-on se refuser à tant de raisons pour acheter? Les Dames achetent, mais par malheur l'étoffe & l'ouvrage ne valent rien, de forte que la charité fait tous les frais. Les victimes de cet adroit pasteur commencent à ouvrir les yeux & à se plaindre sans ménagement.

M. le duc de Chartres enveloppé dans une lévite à triple collet, se promenoit à pied dans l'allée de Longchamp, le dernier jour des ténébres. Il heurte vivement par inadvertence un particulier qui leve sa canne & le frappe: le Prince voit la garde accourir: Sauve-toi, malheureux, lui dit-il, je suis le duc de Chartres.

Qua

Ou

Ain

I

Ce mot détruit vingt épigrammes.

Un Espagnol disoit au docteur Francklin, lorsqu'on apprit que l'Espagne avoit recomme l'indépendance des Etats-Unis: — Enfin vous voilà indépendans. — Il y a long-temps que nous le sommes, repliqua le sier Américain, & il tourna le dos à l'Espagnol.

loit;

yens

e ap-

Dans

emps

à la

œu-

ran-

outes

leur

on se

Les

ffe &

chae cet

yeux

s une

i dans es té-

tence

appe:

ve-101,

artres.

cklin,

vous

s que

icain,

LE TOUR DU CARNAVAL

Ou qu'un amant heaveaux tout fier Presente feut pass de la reuent

A Madame B. marchande de modes à Paris qui avoit surpris son mari dans le lit de l'une de ses Demoiselles, le jour du mardi gras.

On estime partout une semme prudente

Qui sur les travers d'un mari

Veut bien être indulgente

Ou ne s'en point venger avec un favori.

Mais on plaisante avec justice

Celle que des soupçons jaloux,

Ou bien un amoureux caprice

Rendent le stéau d'un époux,

C'est une chose inconcevable,

Que le beau fexe à qui la nature & l'amour Ont tout donné pour être très-aimable Ne le foit pas toujours....

L'ai-je bien ofé dire?

Oui: mais je me retracte & connois mon erreur;

Des femmes on ne peut médire;

Jusques à la rigueur,

Tout est louable en elles.

Tant pis pour qui ne le croit pas:
Pour moi je fais que même les moins belles

Ont encor de certains appas.

Ainsi régnez, Mesdames, régnez dans tous les cas.

Mais du triomphe de vos charmes

N'abusez pas, sexe enchanteur;

Pour soumettre nos armes

Il vous suffit d'employer la douceur.

Qu'une jeune & vive maîtresse

MS

E

Au

Au

Ell

A

Qui

Inv

Et d

T

S'y

Que

Et q

On o

Et qu

Trop

I

Pour prix d'une seule saveur

Puisse exiger dix preuves de tendresse;

Ou qu'un amant heureux, tout sier de son ardeur;

Prétende seul jouir de sa conquête,

Rien n'est si natures.

Mais vouloir que d'Amour, l'Hymen fasse la sète, De ce Dieu, chaque jour, qu'il encense l'autel; Ou'un mari vive dans l'esclavage

Au lit nuptial enchainé;

Ce beau projet n'aura pas le suffrage De tout homme sensé.

C'est une erreur, il est vrai, trop commune
De reposer sur la soi d'un époux;
J'en conviens, mais malheur à qui garde rancune,
C'est un enser. Tenez, au lieu d'être jaloux

C'est un enser. Tenez, au lieu d'être jaloux Il vaudroit mieux céder au préjugé reçu; Car c'est en vain qu'on suir sa destinée.

Le galant le mieux fait, comme un autre est déçu; Une coquette à son tour est jouée;

Rire de tout, est par fois ma devise.

Mais, quoi, Dame Lison, vous ouvrez de grands

yeux,

Et déjà vous vous croyez prise

Dans les pieges de quelque tour plaisant.

En Carnaval, je l'avoue, on s'attrape,

Mais je suis moins malin que médisant:

A cela près : bon Prince comme un Pape.

A quoi tend, direz-vous,

Tout ce long préambule.

Pourquoi parler du Pape? de grace apprenez-nous
Si contre le carême, il paroît une bule?

Non, point du tout : il s'agit d'écouter

Une histoire assez drôle

deur;

ète,

el;

cune;

déçu;

grands

c-nous

Qu'ingénument je vais vous raconter.

Elle est de fraiche date inscrite sur mon rôle;

Et peut-être mérite attention.

L'aventure est un affaut de tendresse:

Un Cadedis en sut l'amphitrion;

Un Cadedis en fut l'amphitrion;

On fait affez qu'en plus d'une prouesse

Excelle cette nation;

Mais c'est sur-tout par sa souplesse

Qu'on la distingue en toute occasion.

Aussi notre gascon montra-t-il tant d'adresse

Que dans Paris à peine débarqué,

A peine en boutique installé,

Aux leçons de St. Come, il fut par la fortune
Ausli-tôt remarqué.

Elle ne garde point, en ce pays rancune

A qui de ses faveurs veut tirer tout parti.

Elle en combla le Figaro moderne:

Par fes conseils il gagne un terne; Quitte peigne & rasoir, s'en tient au bistouri, Invente poudre grise & eaux syphilitiques; Et consomme bientôt un Hymen assorti; Puis s'enrichit encor par des sudorisques.

Tous les Gascons passent pour être heureux; Entreprenans & courageux: Je tiens de maintes semmes Qu'ils sont encor plus amoureux. Sur ce point faut en croire aux Dames:

S'y connoître est leur fait; il n'importe : sussit Que la tendre moitié du Cadet de Gascogne Long-temps se trouva bien de ce dont il s'agit Et que nous nommerons maritale besogne. On dit que ces époux s'aimoient éperdument Et que leurs nuits passoient en caresses nouvelles. Trop heureux le mortel qui pourroit constamment

M 6

C

L

Aw

User ainsi sa vie auprès des belles!
Quoi qu'on dise du sexe, il fair notre bonheur.
Les semmes aux maris seroient toujours fidelles
S'ils conservoient leur primirive ardeur

Et leur déférence pour elles.

De même les maris demeureroient constans, Si la nature, en moyens plus féconde,

Les faisoit toujours voir avec leurs yeux d'amans, Mais tout enfin passe en ce monde:

Par trop de jouissance on rassasse l'amour: Le Dieu s'ennuie, & puis s'en venge un jour.

Est-il un être en ce bas monde A qui ce Dieu rusé n'ait joué quelque tour? Et pour prouver combien en malice il abonde Il suffit de conter celle qu'un beau matin

A nos époux fir le lutin.

Ils fabriquoient des ouvrages de blonde.

De gaze, de fatin

Par conféquent ils tenoient magasine

De précieuses bagatelles

Que l'on nomme des modes à Paris

Ou les filets de la coquetterie.

Ces magafins peuplés par vingt jeunes Houris Servent fouvent de temple à la galanterie, Pieds mignons, teints de rose, yeux fripons, seint d'albâtre

Font remarquer ces Nymphes des plaifirs.
N'approchez pas cette troupe folâtre,
Yen connois le danger; notre Gascon moins sage
Ne veut plus s'écarter de l'amoureux essain,
Vous qui voulez résister aux desirs;
Présomptueux, étourdi comme un page
Dans un serrail il se croit souverain:

Sur chacune des Demoiselles Il veut prendre fon droit. Toutes lui font ou plus ou moins cruelles ;. Cela l'irrite, & d'autant son feu croît. Le démon de luxure passe tôt dans son ame;

Déjà de sa tendre moitié Il méprife la flamme,

Et ne lui montre plus qu'une feinte amitié; Cependant Cupidon, suivant sa politique,

Par de noires intentions Dépêche exprès vers la boutique Une jeune Lais, moule à tentations, En fille honnête déguifée, Si bien de la décence elle emprunta le ton; Que la maîtresse en fût toute engouée,

D'abord la reçût en sa maison, En forte que la fille Eut bientôt le renom

D'être vertueuse & gentille.

Antoinette est son nom. Notre Gascon avide des prémices, Se dépêcha de fonder le terrein;

D'abord il découvre un beau fein; Puis des appas qui ne sont plus novices Puis peu après avance en son dessein. Ah! Rousseau le dit bien, résistances factices Aux amoureux projets n'ont jamais mis un freini

A peine au magafin, l'imperturbable ufage

Avoit-il quatre fois no , dan month a all Fait revenir les Nymphes à l'ouvrage, 1904 Que notre fin matois

Non moins ardent qu'une vieille coquette; Avoit déjà trouvé moyen De jouir d'Antoinette sal noutit of stable

ieur!

es

nans,

feins

fage

Madame jusques-là ne se doute de ries Oh de bon cœur j'enrage Quand je vois un vaurien Faire à femme gentille un si cruel outrage. Pour l'en punir je voudrois bien Que tel abus de jouissance Soit ausi-tôt en ma faveur Suivi d'une vengeance Oui mît au pair le conjugal honneur. Mais où fait-on bonne justice? Un paillard en fi beau chemin S'applaudit même dans fon vice; Auffi notre Gascon voulut le lendemain Recommencer l'office. De cette intrigue enfin Madame s'apperçut; Et n'en voulant être complice, Avec courage réfolut De dévoiler cet amoureux mystere. Elle en guetta l'occasion. Diene vacantin Et bientôt elle put confondre un adultere. Un beau matin, lassée d'inaction, Peu satisfaite, elle s'éveille Mais laisse croire à son mari Que pour long-temps encore elle sommeille. Par-là notre homme est enhardi A faifir ce moment propice; C'étoit précisément le jour du mardi gras: A l'amour il vouloit offrir un sacrifice, Mais à son aise, entre deux draps. Pour cet effet, il quitte sa couchette, Et se gliffe sans bruit Vers le cabinet d'Antoinette. C'eft bien l'amour qui l'y conduit;

Mais le fripon favoit d'avance

Et l

Elle

D'u

Elle

Eft-

Ce i

Elle

Sera

Près Puis Mai

Sur

Que l'Hymen prendroit fa vengeance

Madame se doutant de quelque perfidie

Et bientôt fut témoin d'une grande infamie.

Elle enrage & veut éclater, mais tout-à-coup

Elle se calme par prudence

Et sait modérer le dépit

Ou'inspire la présence

D'un infidele époux pris en flagrant délit;

Jugeant bien en femme d'esprit

Qu'en pareil cas, le trait de la vengeance

Ne blesse que celui dont tout le monde rit.

La Dame en son lit retirée, Etouffe donc tout son ressentiment. Llle gémit & plaint sa destinée;

Est-il d'autre remede à pareil accident?

Mais le pis est qu'après il faut paroître heureux.

Et sembler loin de craindre un affront si cuisant,

Ce seroit, dira-t-on, être trop généreux...

A quoi bon fe fâcher, d'un tel événement

Elle préféra donc prendre un parti plus doux.

Sera le seul effet de son juste courroux.

Dès qu'il eut paffé son envie.

Le téméraire époux samente de sames en ad

Près de sa chaste épouse approche ses genoux;

Puis il veut essayer quelques autres caresses.

Mais elle le repousse avec indignation.

Sur moi prétendez-vous achever vos prouesses.

Dit-elle avec émotion.

Retirez-vous, & monftre, ô traitre infigne! Parjure époux, je ne veux plus d'un cœur Oue fouille une rivale indigne; Allez je ne puis plus vous voir qu'avec horreur. D'abord le Cadedis demeure à ce langage Interdit & confus; honteux de ses ébats. Mais de ses sens reprenant tôt l'usage, Par une gasconade, il sortit d'embarras, Sandis je suis bien coupable Dit-il d'un air contrit : Je reconnois ici l'influence du diable; De quelle chair suis-je donc pétri, Pour avoir la manie De convoiter autant de femmes que j'en vois; Pourtant j'en reconnois toute la duperie Aussi-tôt que je vous revois. Dieu me damne, c'est pour la vie Que je vous aime; eh donc, pardonnez-mei Cette infidélité, de pure étourderie, Je l'avoue de bonne foi. Et si sans nulle bouderie Vous passez celle-ci, je vous en passe trois. Il est trop vrai, ma chere amie, Que ce n'est pas la premiere fois Qu'à vos appas je fis ce tour de tricherie, Mais je jure par St. François Que ce sera le dernier de ma vie. En ce temps de plaisirs, on est un peu grivois; Le mardi gras est un jour de folie Chacun en fait à fa façon Et tout passe en plaisanterie. Je croiois à l'amour donner une leçon

L'Hymen qui me punit, de cette fantaisse

Me corrige aussi de l'envie

la 1 au vin var Coir

P

P

On

E

Et 1

Ap

1

don

ren

ut.

D'être jamais époux si déloyal; Or done, ma chere amie, Pour oublier ma force fantaifie Et rendre le bien pour le mal, -Prenez que c'est un tour de Carnaval. De ce serment la Dame satisfaite Appaifa fon courroux. On ajoute qu'étant jeune, grande & bienfaite, Du cœur de fon époux Elle fit lors de nouveau la conquête; Il fallut bien la célébrer. Et la sête, dit-on, fut encor très-complette. On convient de toujours s'aimer, Et de renvoyer Antoinette. Tels ont été les articles de paix. Epoux gaillards qui courez la fillette. N'en careffez jamais Si près de vos femmes couchées, Car on fait bien qu'en général Celles-ci font peu disposées A prendre tel affront pour tour de Carnaval.

De Paris, le 30 Avril 1783

Nos alarmes sur les effets de la comete dont les astrologues nous annoncent la fatale rencontre, sont assez gaies. Vous le verrez par la lettre suivante de Madame la Marquise D***, au Curé de sa terre.

Curé, vous avez une cave garnie de bon vin d'Ai & de Beaune, vous avez une servante canonique qui vous en verse tous les soirs à souper, vous l'avalez en canoniste &

pro

cent

difta

fago

& 0

exp

êtes

cro

qu'à

vou

fes

mer

ave

d'ab

dan

mal

cro

lus

épa

une

VOI

leur

lors

jett

tru

mei

ado

nah S'il

d'ui

poi

&

cel

ne buvez pas même à la fanté de vos paroil. fiens qui vous fournissent le gibier dont vous faites fi bonne chere. Ce sont ces petites jouis. fances qui vous attachent à la vie & qui vous font soutenir avec tant de chaleur qu'il n'est pas possible qu'une comete vienne nous faire boire de l'eau ou brûler votre presbytere. C'est fort bien fait à vous d'argumenter contre ce vilain aftre; vous prêchez pour vos perdrix rouges & pour votre bon vin. Pour moi qui fuis au petit lait depuis fix femaines, pour moi qui passe une partie de ma vie à m'ennuyer à la campagne où je n'ai pas de boudoir, & l'autre à observer des aftres qui ne m'amusent guere, je ne pense pas comme vous, & me voilà réfignée à être grillée comme une heretique ou avalée par quelque baleine, quoique je n'habite pas Goa, & que je ne sois rien moins que prophétesse.

Mais de quel droit prétendez-vous qu'il est impossible qu'une comete en passant près de notre globe, grille ou submerge les animaux à deux pieds qu'on appelle hommes? Curé, je ne suis qu'une semme, mais je lis beaucoup, & je raisonne quelquesois. Répondezmoi, qu'est-ce qu'une comete? Vous ne direz point avec Newton, que ce sont de rouges planettes qui tournent périodiquement autour du soleil dans des ellipses sort excentriques & beaucoup plus alongées que celles de saturne, de Mais & de Venus, &c. &c., qu'elles sont mues par deux sorces dont l'une centripete est en raison inverse du quarré des dissérentes diftances où elles sont du soleil, & l'autre de

paroil.

t vous

jouis.

i vous

l n'eft

s faire

ytere.

r con-

s per-

ir moi

, pour

m'en-

jui ne vous.

e une

quoie fois

'il eft

ès de

maux

Curé,

beau-

ndez-

direz

ouges

Tuotu

es &

urne,

font

te eft

s dif-

e de

projection est constante & uniforme. La force centripede, la force de projection, le quarre des diffances, tout cela est impie, tout cela sent le fagot, aussi bien que Newton qui étoit anglois & damné par conséquent. Vive descartes pour expliquer les phénomenes de la nature! vous êtes auffi fidele à Descartes qu'à J. C. & vous croyez aussi fermement à la matiere subtile qu'à la Somme de St. Thomas. Les tourbillons vous enlevent; les parties canelées & rameuses vous enchantent; les boules du second élément vous transportent : vous allez me dire avec ce grand homme que les planettes ont d'abord été autant de foleils placés chacun dans un tourbillon particulier, & que par un malheur imprévu, ils se sont tout à coup encroutes, qu'il s'est forme autour d'eux un calus qui a tenu leur lumiere enfermée dans une épaisse enveloppe comme une bougie l'est dans une lanterne fourde, que d'autres foleils leurs. voisins ont profité de cet état de mifere pour leur enlever leur tourbillon, & que depuis lors errans & dechus de leur pouvoir, ils se jettent quand ils peuvent dans les terres d'autrui, & vont de tourbillon en tourbillon, promenant leur croute & leur infortune.

Curé, je veux pour un moment avec vous, adopter ce système qui n'est pas trop raisonnable, mais qui me paroît assez bien trouvé. S'il est vrai que les cometes voyagent ainsi d'un tourbillon à l'autre, ne craignez-vous point qu'elles ne viennent nous rendre visite, & qu'en voulant saluer notre globe, comme cela se pratique entre cometes bien élevées;

elles ne l'ebranlent un peu & ne l'obligent peut être à leur céder sa place. Tremblez. Curé, tremblez! cette conséquence est une fuite de vos principes, & si ce malheur arrive, hélas! que deviendrons - nous? Que deviendront votre presbytere, votre paroifie & vo. tre gouvernante? Les cometes, selon vous, font des Souverains détrônés; elles vous trais teront avec d'autant plus de rigueur que les Rois offenses se vengent sur les innocens comme fur les coupables. L'histoire fourmille d'exem. ples qui me font frémir. Je pourrois vous citer celui d'Alexandre le Grand, qui s'empare de l'Asie où il n'a que faire, celui d'une illus. tre Souveraine qui reprend de vastes terrains à une République qui ne lui a jamais rien usurpé. Le premier cependant avoit Aristote pour précepteur, & l'autre fait une pension à Diderot. O'ciel! à quoi ne devons-nous pas nous attendre de la part des cometes qui n'auront jamais eu de maîtres d'école & qui ne penfionnent personne! Mais, ajoutez-vous, où feroit l'harmonie générale de la nature, fi nous périssions tous? L'harmonie, Curé? Comment! s'il est résolu dans les décrets éternels de la divinité qu'une comete doit heurter notre globe, en suivant les loix qui lui ont été imposées par le Créateur, vous voulez qu'elle change de route, pour l'amour d'un chétif animal in férieur pour l'instinct aux colimaçons & aux étourneaux : car il n'est pas bien prouve que nous soyons plus raisonnables que ces derniers; les colimaçons n'ont pas une artillerie, & les étourneaux ne se battent pas en bataille

ran nie glo nôt resp des

I

ron

Et :

le constant

grill qu'i pare lors

con

mo

mill nac des bear taire

le q d'ur eu ligent

blez,

t une

rrive.

vien-

k vo.

vous,

s trai-

ie les

omme

exem-

us ci-

npare

illuf-

rrains

ufur-

pour

à Di-

nous

uront

pen-

s, où

nous

ment! de la

e glo-

mpo-

hange

al in-

e que

der-

ataille

rangée. Curé, réflechissez. Dites que l'harmonie du monde seroit réellement lésée, si un globe trois ou quatre sois plus gros que le nôtre, se détournoit seulement d'un degré par respect pour l'observatoire ou pour l'académie des sciences.

Lorsqu'un éléphant foule aux pieds un ciron, la nature est-elle pour cela dérangée? Et si des milliers de cirons étoient écrasés par le colosse, cela empêcheroit-il le foleil de se lever & de se coucher; la lune d'avoir ses pleins & ses croissans; les mondes de rouler majestueusement dans l'espace, & l'éléphant de faire son chemin? Lorsque Lisbonne, Mequinez, Tetuan, Lima, Smyrne, Messine & tant d'autres villes sont englouties par un hiatus inconnu en poésie; lorsque les soi-disant compagnons de Jesus sont chasses de l'ancien monde & rechassés du nouveau; lorsque d'autres soi-disant enfans d'un Dieu de paix sont griller faintement des milliers d'hommes, parce qu'ils ne veulent pas manger du porc frais & parce qu'ils appellent Dieu du nom de Jehova; lorsque ces petits désastres arrivent sur la terre, tout cela empêche-t-il que les étoiles achevent leur période dans l'espace de vingt cinq mille neuf cent vingt ans, & que nos almanachs prédifent des éclipses de lune & la mort des Rois? parce qu'il croit sur notre globe, beaucoup plus de poisons que d'herbes falutaires, parce que deux vilaines sœurs enlevent le quart des hommes en se promenant sans cesse d'un pôle à l'autre, parce qu'il y a toujours eu sur le globe, & qu'il y aura toujours des

héros, des prêtres & des médecins, beaucoup plus funestes encore que les volcans, les poisons & les deux sœurs; Curé, tout cela empêche t-il que le monde ne soit ce meilleur des mondes possibles? Croyez-moi, allez comme Candide, bêcher votre jardin, en attendant avec résignation ce qu'il plaira au grand Etre de faire de vous & de votre portion congrue, & si tout en cultivant vos choux & vos melons, vous écrasez une sourmiliere, remarquez que la destruction de ces petits insectes n'empêche pas les premiers de s'arrondir, & les autres d'acquérir ce jus & ce parsum qui chatouillent si agréablement votre palais, & que vous savourez si saintement...

Je vous ai dit dans le temps, Monsieur, que les comédiens soi-disant italiens avoient renoncé à l'avantage de la position de leur nouvelle salle, & en avoient fait faire l'entrée sur la rue de Richelieu, dans la misérable crainte d'être traités d'acteurs du Boulevard, Ils n'y ont gagné qu'une épigramme de plus La voici.

Dès le premier coup-d'œil on reconnoît très-bien Que le nouveau théâtre est tout Italien, Car il est disposé d'une telle maniere Qu'on lui fait aux passans présenter le derriere.

L'ouverture de cette salle a été faite pat une espece de piece inauguratoire, intitulée: Thalie à la nouvelle salle. Cette Thalie qui régnoit & devroit effectivement régner seule sur elle
La fi
féve
ferv
qui,
ont
l'affe
vien
lent
devil
tude

qui e

qu'il fit l'

enco

tuell mis

quan

à l'ad

que verr

perfo

à l'a

avan mora

à l'a

c'est

infer

tique mêm

été

plein

trop

ce f

coup

poi-

em-

r des

mme

ndant

Etre

grue,

s me-

quez

n'em-

& les

cha-

c que

ieur.

oient

nou-

ntrée

rable

vard,

plus,

bien

re.

e par

ulée :

ii re-

e fur

ce spectacle, voit succeffivement arriver chez elle le Vaudeville, la Parodie, Melpomene, &c. La surprise qu'elle témoigne à l'arrivée de cette sévere rivale est juste, raisonnable & devroit servir de leçon aux membres de ce spectacle, qui, par un défaut de goût & un vil intérêt, ont rapproché des genres aussi opposés, dont l'affemblage est d'un si monstrueux effet & devient un obstacle si certain au progrès du talent Le dédain qu'elle fait du Bon-homme Vaudeville, est au contraire une marque d'ingratitude & de corruption de la part de cette Muse qui oublie qu'elle lui doit son existence, puisqu'il donna naissance à son théâtre, qu'il en fit l'ornement & la prospérité, qu'il le seroit encore si la verve enjouée, fertile & spirituelle des Vadé, Favart & Voisenon, eût transmis à leurs imitateurs cette originalité si piquante pour toutes les têtes françoises. Et quant à l'accueil dont elle honore la Parodie, disons que c'est à sa honte, & qu'un public délicat verra toujours, avec répugnance, le même personnage grimacer & larmoyer d'un moment à l'autre : les ridicules doivent éprouver les avanies de la Parodie, mais les tableaux de la morale & des passions devroient toujours être à l'abri de cette satyre basse & injurieuse: c'est porter sur les talens une dégradation qui, insensiblement, influe sur les mœurs. La critique qu'essuient Marivaux & Bossy, de cette même Thalie, devoit être, & a généralement été desapprouvée : Ces deux auteurs, l'un plein de délicatesse, à qui l'on reproche même trop de métaphyfique dans les sentimens, l'au-

tre plein d'esprit & de pureté, méritoient lans doute plus de respect, de la part de cette Muse. Si M. de Sedaine l'a rendue l'organe de fa propre opinion, il faut avouer que c'est donner une aussi mauvaise idée de son goût que ce canavas apologétique dont il est l'auteur, en donne de son talent. C'est vous dire que sa chûte a été complete, & que la musique ne le relevera même pas, quoi qu'elle foit du

bename Gretry.

Au surplus, si les oreilles ont été peu la tisfaites, les yeux l'ont été pleinement par la magnificence & la variété du spectacle en général. La falle, de forme ovoide, a dans fa décoration, tout ce qui peut plaire aux spectateurs & les faire valoir, double point fi essentiel & dont on a sur-tout senti tout le mérite le jour de la premiere illumination qu'en a fait M. le duc de Choiseul, jeudi dernier. Ce Seigneur s'étoit proposé, comme propriétaire de la falle, d'en faire les honneurs à la ville & à la Cour, en y donnant une petite fête pour laquelle tout étoit préparé; mais dans cette petite circonstance on lui a fait sentir qu'il est bien plus facile à un Ministre de dis poser de toute la France, qu'à un très grand Seigneur, de disposer seulement d'une vingtaine de comédiens. M. le maréchal de Riche lieu, ayant appris que quelques-uns d'eux de voient jouer dans la fête de M. de Choiseul, leur fit enjoindre de s'en dispenser. M. de Ch. ayant demandé & obtenu les ordres de la Reine pour lever tout obstacle, M. le mare chal de R. a dit qu'il les respectoit infiniment,

mai

àS

cle

jou

lou

rail

que

fa f

pas

avo

aux

refu

fes :

void

ou (

poin

de f

été

coup

cul:

écor tême

duc

pectu

des

Mef

de h

nong de c

on,

de c

à la

mort To it lans

Muse.

de fa

don-

it que

uteur,

e que

ulique

oit du

eu fa-

par la

en ge-

ans fa

fpecoint fi

out le

qu'en

ernier. roprié-

rsàla

petite is dans

fentir

de dif

-grand

ving-Riche-

ux de

de Ch.

de la

mare.

iment,

mais

mais qu'il prendroit la liberté de représenter à S. M. que le public étant privé de spectacle, il devenoit impossible qu'un particulier jouit du privilege sans exemple d'en donner un sous ses yeux pendant la semaine sainte. Cette raison, etayée des formes, a paru sans replique, & M. de Ch. s'est vu forcé de convertir sa fête en un concert. M. le duc de Ch. n'a pas été plus heureux du côté de la Garde : il avoit demandé celle qui est toujours employée aux spectacles; M. le maréchal de Biron l'a refusée sur le prétexte que les gardes françoises faisant partie de la maison du Roi, ne devoient faire le service que pour sa personne ou en son nom. Mais ce en quoi M. de Ch. n'a point été déçu, c'est dans l'étonnant assemblage de femmes charmantes dont cette assemblée a été composée : de l'aveu des amateurs, jamais coup-d'œil ne leur a paru plus ravissant.

C'est une belle chose que la science du calcul: mais c'est sur tout dans le cerveau d'un économiste qu'elle enfante de merveilleux syftêmes. L'emprunt particulier que propose M. le duc de Chartres, & dont il circule un Profpestus dans le public, est une nouvelle preuve des ressources originales qu'elle inspire à ces Messieurs du produit-net. Avez-vous un enfant de huit ans, dont la fanté délicate vous annonce la courte vie, prenez sur sa tête une de ces actions survivancieres, combinées, diton, par l'abbé Beaudeau : le capital n'est que de cinq cens livres, laquelle fomme devient à la vérité une redevance annuelle jusqu'à la mort de l'actionnaire; mais aussi recevrez-vous Tome XIV.

eur

nent

reno

eur

omn

emeu

de

ent u'il

éteri

omn Pa

roffie

ence

i cr

ort d

es pa

qui

lient

our r

x la

llet,

nner

re l'I

pas yan

peu

ffets

rêter

ndra

ets!

un

ftina

cau

à cette époque, arrivât-elle deux jours ou ving ans après la souscription, un remboursement de vingt-un mille livres. Et fi vous présères prendre cette action sur la tête d'un pere, âgé de soixante ans, vous recevrez à sa mort. dût elle n'arriver qu'à quatre - vingt ans, le remboursement de cinq mille livres. Notez. bien que vous aurez annuellement payé votre redevance des cinq cens premieres livres, œ qui vous feroit une mise-dehors de dix mille livres sans compter les intérêts, pour rece voir cinq mille livres. Et puis, les délicient sentimens qu'une telle perspective nourrit né cessairement dans le cœur des peres ou des enfans, en attachant un attrait à la perte des uns ou des autres. O! comme ce calcul et évangélique & beau! comme il vise à resserrer les liens de la société! mais sur tout, comme il est sagement établi sur les mœurs de a fiecle rempli d'égoistes qui rapportent tout i leur individu, & ne cherchent qu'à circonscin & augmenter leurs jouissances!

Cette matiere me conduit naturellementa vous parler de cette espece dure & grossiere, qu'on appelle gens d'affaires ou gens à argen. Il est de fait qu'ils sont encore la plupart in pertinens & sans vergogne: mais il en est parmeux d'assez originaux pour mériter les slage lations les plus piquantes du ridicule & du mo pris. Tel est, par exemple, un nommé P., espece de Turlupin-bourru, dont un homme honnée à tous égards se plaignoit devant moi ces jours ci. Ce P., d'abord marchand, veut, aujour d'hui singer le banquier. Un particulier, par

Vingt

ement

éférez

pere,

mort.

ns, le

Notez.

Votre

es, ce

ille li-

rece

licieux

rit né-

ou des

rte des

cul eft

reffer-

, com-

de ce

tout à

nfcrire

ment a

offiere,

argent.

art im

A parm

flage

du me

nonnêt

es jour

aujou

er , por

eur d'un effet sur lui, se présenta dernièrenent pour en toucher le montant. Ce P..... rend l'effet, le regarde, jette au nez du poreur un billet de la caisse d'escompte de même omme, & puis lui demande brusquement : où emeurez-vous? Le porteur trouvant le ton & demande également indécens, s'en tint pourant à lui répondre que peu lui importoit; & u'il pouvoit garder son argent si ses soupçons éterminoient sa question. Cette replique d'un omme integre & modeste ne plut point au Payen, il vomit contre lui les plus fales rossiéretés, & pousse tellement à bout sa paence & sa délicatesse, qu'il fut au moment de i cracher sur sa vilaine figure, mais un efrt de modération & de prudence le retint. es payeurs vous diront qu'ils veulent favoir qui ils paient : mais le favent-ils lorsqu'ils ient au premier savoyard qui se présente our recevoir un effet! & que peut être pour x la déclaration d'un porteur quelconque de llet, puisqu'il est si facile à un coquin de nner un faux domicile. Le refus que peut re l'honnête homme de donner le sien, n'estpas fondé sur l'offense qu'il reçoit en se yant indignement suspecté? mais d'ailleurs peut-il pas arriver qu'un étranger porteur ffets sur Paris, n'ait que le temps de s'y feter pour en recevoir le montant? qui réndra qu'il est le vrai propriétaire de ces ets! & si véritablement il l'est, & qu'il n'ait un moment à perdre pour se rendre à sa stination, quels préjudices ne peut-on pas causer en apportant d'aussi frivoles obsta-

N 2

8

m

da

qu

ma

&

Au

fe i

Elle

bel

loir

core

S

1

E

(

I

11

C

P

M

V

Q

cles à l'acquittement de son papier. Cette question intéresse singuliérement la tranquillité des voyageurs & de tous les citoyens honnêtes vivant isolés.

J'ai converse, ces jours derniers, avec un Turc venu en France, à la suite du dernier Envoyé de Tunis, il y a environ dix ans. Ce jeune homme fut d'abord ébloui de ce qu'il voyoit, & touché de ce que les femmes lui faifoient erouver. Il répondit à l'une d'elles qui lui demandoit comment un Turc pouvoit ful fire à dix femmes, tandis qu'en France din hommes suffisoient à peine à une seule: Medame, il faut dix Géorgiennes pour rassembler les agremens qui se trouvent dans une seule Françoise voilà votre énigme expliquée. Revenons au suis de notre conversation : j'aime à faire parlet les étrangers. Je demandai à celui-ci sil n fentoit pas la nécessité pressante pour son pay de s'instruire & de se reformer en religion, en politique, en morale. Je le conçois si bien me dit-il, que je n'ai rien neglige depuis mo séjour en France, pour m'instruire & me to former moi-même. J'avoue que ma moral n'est pas plus austere qu'elle l'étoit, mais m religion en récompense s'est bien relâchée les principes, & ma politique est tout in changée. Je vais retourner dans ma patri j'y vivrai absolument obscur & inconnu tâchant de l'être, ou je me facrifierai pol elle : je lui ouvrirai les yeux fur ses vrais térêts. J'ai vu & observé; j'écrirai & je di Mais il faut attendre la mort de l'Empere actuel; son neveu Selim, âgé de vingt-qui

te quef-

llité des

onnêtes

AU NO

ivec un

dernier

ans. Ce

ce qu'il

s lui fai-

elles qui

voit fuf-

ince dir

le : Ma-

embler les Françoise:

au fujet

re parler ci sil ne

fon pays

religion

s si bien

puis mon

z me re

a morale

mais m âchée d

Out-2-fa

a patri

connu o

erai pol

vrais i

z je din

Empera

ngt-qual

ans, jeune homme plein de graces, de mérite & de bonne volonté, montera sur le trône: j'ai été à son service; il me connoit, il m'aime, il m'emploiera & je lui serai utile.

Puisse le généreux Ali (c'est son nom) réussir dans un projet digne du succès! Je crains bien qu'il n'en soit la victime. Ce seroit grand dommage; il est bien sait, d'une sigure charmante, & son premier mot à Paris prouve de l'esprit. Au reste, sa sorce répond à ses agrémens. On se rappelle ses prouesses avec Mile Longeaut. Elles ont sait du bruit dans le temps, & la belle voulant le saire valoir ou se faire valoir elle-même davantage, les exageroit encore.

COUPLETS

SUR LES MUSICIENS DU JOUR.

He fout fore men and Andre,

Cee fix takens font bien pecies.

Gretry plein d'esprit & de graces,

Et savant sans être profond,

De personne ne suit les traces

Et fair pourtant mieux qu'ils ne sont.

Quand Martini, plein de génie

Dans la carrière s'est lancé,

Il fait dire à la Poésie de la carrière de la Ce qu'elle n'avoit pas pensé.

Piccini, moins brillant sans doute,
Mais peut-être aussi plus soigné.

Vers le cœur a pris une route
Que Gossec a trop dédaigné.

N 3

A la mufique italienne patinga sette : Pour accoutumer le François; Philidor avoit pris le biais De l'entremêler de la fienne.

Il vous réservoit cet honneur, Sacchini dieu de l'harmonie; Car c'est bien vous & non l'Auteur Qu'il aime dans la Colonie.

Un moment a brillé Duni. Il est more avec fon Urgelle Et pour l'enterrer, Monfigni Fit chanter Arsenne la belle.

Quant à Vachon, quant à d'Herbain; Quant à Louis, quant à la Ruette, Quant à Desede avec Campein, Ils font fort bien une Ariette.

MUSICIANS DU 16VI Ces fix talens font bien petits, Quand on les compare au grand homme Né dans Vienne, formé dans Rome, Et le Dieu de tous les pays,

Stof on Mily topin in Par M. le Ch. h.

12

fe gr

ne

ch

lo du

10

ch

101

Gi

me

pre

n'a

qui

cie

dal

fur

le

àl

ign rep

eft

ces

rol

ion

feff

mai

I

De Verfailles, le 5 Mai 1781

LA Reine a réduit à quatre le nombre de femmes de chambre de Madame royale. Ce bien affez pour un enfant & pour nous. 01 a signifié à la Duchesse d'Aumale, de se reist de la Cour : ce font ses suggestions qui avoient donné le goût du couvent à Madame Elisabeth

On s'arrache un libelle affez plaifant conti

la Grand'chambre, au sujet de l'imputation; que lui fait celle des enquêtes. C'est une diatribe sanglante. On y reproche à l'un des confeillers d'avoir rapporté en douze ans une si grande quantité d'affaires, qu'il lui auroit fallu neus cens ans de travail, s'il avoit donné à chacune le temps & les soins nécessaires.

Vestris, le pere, a fait venir son fils que l'on nomme Auguste. Vous connoissez l'accent du DIOU DE LA DANSE. Mon fils, lui dit-il, vous avez ouvert un emprunt chez différens marchands de Paris, vous devez au tailleur, au bijoutier, au cordonnier, &c., vous faites le petit Guemenée, apprenez que je ne veux point de Gue-

menée dans ma famille.

Le Prince de Soubise a payé les dettes d'un prétendu Comte polonois. Cette bonne œuvre n'a pas réussi. Le débiteur étoit un aventurier que l'on a prié de sortir du royaume. Les créanciers du Prince de Guemenée ont été sort scandalisés de la présérence que le Maréchal a donné sur eux aux Polonois, & se réjouissent que

le payant ait été dupé.

nme

le Ch. B.

ai 1783

nbre de

de. C'el

ous. Of

e retirer

i avoien

Elisabeth

nt contr

La Reine envoya dernièrement un courier à M. de Beaujon, banquier de la Cour. On ignore de quoi il s'agissoit, mais il sit cette réponse: Si cela est possible, cela est fait; s'il est impossible, cela se fera: Souvenez-vous de ces paroles & portez-les à la Reine. Ces paroles seroient honneur à un autre qu'à M. Beaujon, mais dans sa bouche elle ne prouvent rien.

Les vues hostiles qui menaçoient les possessions du Croissant, sembloient moins que jamais, être comme on l'a prétendu une vaine

Lorga

tête a

A M

I

I

S

I

I

Į

2

I

I

chimere. On dit que notre Ministre est parsaitement instruit du plan concerté entre les deux Cours impériales. On prétend que celle de Pétersbourg a changé d'avis au moins pour un temps d'après la proposition amicale que la nôtre lui a faite, de mettre dans la Méditerranée une escadre de vingt vaisseaux de ligne & plus s'il le falloit, dans le cas où la marine Russe voudroit y manœuvrer. Cette der-

niere alors n'auroit pas beau jeu.

Un groupe de curieux s'attroupa ces jours. ci, dans la galerie du château autour de M. le-Vicomte de Noailles. Vous favez que ce jeune officier s'est rangé par ses exploits & par sa sagesse au niveau de M. de la Fayette, son cousin; il est comme lui rempli du goût de l'étude & en a déjà l'acquit. Il disoit à propos des nouvelles constitutions américaines, que cet Etat resteroit à jamais libre, parce que le caractere des nations qui l'habitoient, penchoit invinciblement vers la liberté, & que son gouvernement seroit démocratique ou qu'il n'y en auroit point, mais que tôt ou tard le midi deviendroit monarchique & commenceroit par l'aristocratie. Dans tout les temps les pays chauds ayant des peuples plus effemines, ont été plus faciles à soumettre au joug du despotisme que ceux des pays froids, dont le climat rend l'homme fauvage & féroce. Il n'en est pas moins vrai que l'Espagne tremble pour l'exemple que ses colonies du Mexique & du Perou, depuis long-temps fatiguées de leurs chaînes, viennent de recevoir, & l'on attribue ce propos au Prince des Affuries: Lorsque je monterai sur le trône, je serai couper la tête aux Ministres qui ont porté mon pere à se mêler de cette guerre.

1-

k

П

a

.

le 1-

r-

e.

a

n

e

15

e

e 1-

e

il

e

35

1.

g

10

H

e

le

le

m

5:

VERS

A Mad. de :... qui avoit invité l'auteur à souper chez elle le jour de Pâques.

Je ferai donc de cette orgie
Que le plaisir tiendra chez vous;
Pâques faites, péchés absous,
Quand de Jesus & de Marie
On aura calmé le courroux:
Ah, Madame, quelle œuvre pie!

Pensez-vous souvent comme moi, Combien le saint temps où nous sommes; A sorce d'éprouver la soi, La sait perdre à ces pauvres hommes!

Le bon Dieu qu'un tas de poltrons Si brutalement mystifie Et qu'en public on crucifie Lui troisieme entre deux larrons!

Un faint Esprit, dans cette affaire N'ayant rien à dévirginer, De son rayon sans s'étonner Froidement voit clouer son frere: Le bel exemple à nous donner!

Monsieur l'immortel qui trépasse Et son cher Papa le Très-Haut Qui, le voyant sur l'échasaut Ne lui dépêche point sa grace! Le fiel dont on vient l'abteuver

Puis ce beau chardon qui couronne

Un Sauveur qui pour nous fauver

Rend l'ame, fans fauver perfonne!

Puis les cloches perdant la voix, Qui fans favoir pourquoi ni comme, Tant que le Seigneur est en croix, Vont voir ce qui se passe à Rome,

Le défunt pendant ce temps-là

Qui finement quitte son gîte.

Et tout défunt qu'il est s'en va

Aux limbes faire sa visite,

Qui comme un pinçon ressuscite!

Oh, le bon conte que c'est là.

Mais donne dedans qui voudra
Je ne bâtis point sur le vuide.
Je présere à la passion
Qu'annonce un cassard insipide,
Celle que le galant Ovide
Prêchoit avec tant d'onction,
Et de sa science prosonde
Le cœur insocemment épris,
Je cherche comme en l'autre monde
Je serai pour plaire aux Houris.

Combian L. franciemen of nous females.

Aux Houris! oui je le confesse,
Car je ne crois au paradis
Que si le Dieu de la tendresse
Y tient sa cour avec les ris.
Par mes amoureuses foiblesses
Je veux comptant mes stations,

jets in nume qui, cuté, verne l'opér Cela

brave

bonne

Des mains de mes seules maîtresses. Avoir des bénédictions.

Là haut je veux aussi qu'on sête Ces beaux autels à tapis verd Qu'un cercle de beautés dessert, Et près de qui faisant la bête Bien que l'on ait l'esprit ouvert, On risque son cœur & sa tête, Sans regret à l'argent qu'on perd.

Enfin, enfin j'y veux encore

Des belles-meres comme vous,

Et puis de ces brus qu'on adore,

N'en déplaife au divin courroux,

Et puis des gaîtés éternelles,

Des mariages fans Hymen,

Et puis le droit d'être infideles,

Puis des forces toujours nouvelles,

Sur-tout votre indulgence, Amen.

De Paris, le 7 Mai 1783.

L'ABBÉ de Lubersac, connu par des projets seulement, entr'autres par celui d'un monument à la gloire de Louis XVI, monument qui, quoique bien mérité, ne sera jamais exécuté, s'est mis en tête de faire agréer au gouvernement un plan pour la salle suture de l'opéra. Un abbé projettant une salle d'opéra! Cela vous étonne, & pourquoi? Cet abbé, brave homme d'aisseurs, n'est-il pas à Paris, bonne ville où les extrêmes se rapprochent &

s'allient, où l'on a vu un autre abbé nommé Pelerin

Déjeuner de l'autel & souper du théâtre?

L'abbé de Lubersac en ce point n'est pas même original, mais voici où il pourra vous le paroître. Comme le curé qui voyoit des clochers dans la lune, il a vu ou cru voir la possibilité de faire entrer dans son plan, celui d'une chapelle royale pour servir de lieu d'as. semblée au Clergé qui se réunit obscurément dans une salle du couvent des Augustins. Ce lieu représenteroit le premier corps de la France, comme l'hôtel-de-ville en représente le dernier & l'arsenal le second. Peut on douter que le Clergé ne donnât les fonds nécessaires pour se faire représenter? D'ailleurs quelle commodité pour ces Messieurs d'avoir l'Opéra à leur porte! cela éviteroit bien du scandale en leur épargnant des pas : On leur pratiqueroit comme à Versailles on a pratiqué pour la commodité de la famille royale, du château à la nouvelle salle de spectacle, une route souterraine qui les conduiroit à couvert de plein-pied & en très-peu de temps, de leur chapelle à une autre chapelle, où ils verroient à l'ombre de leur loge grillée, une foule de jolies danseuses officier à la satisfaction du public & à la leur, sauf meilleur avis. Les évêques autrefois n'avoient-ils pas leurs bancs au théâtre? il est vrai que l'on représentoit alors les mysteres de la religion chrétienne & que Messeigneurs étoient les juges nes d'un pareil fpect que ces feille fur la Paffo

bon M mens lerie l'eau. entie que ! fans L'abb transi galeri la ve blioth mufé exécu M. l'a d'arcs celui

> Réferoit ceux c qui m de l'e constr

Je ne

ment

l'aute

parce

spectacle, mais aujourd'hui il ne s'agit plus que des mysteres du paganisme. Eh bien, ces Messieurs ne jugeroient plus, mais confeilleroient sur le costume, sur la musique, sur la déclamation & sur-tout sur les gestes, &c. Passons à la seconde partie du plan de notre bon abbé.

i

It

-

5

a

e

11

â.

le

u

nt

ů·

u

rs

ie il

M. d'Angevillé, directeur général des bâtimens du Roi, fait travailler à la superbe galerie des Thuileries, qui regne le long de l'eau. Son dessein est de la consacrer toute entiere aux grands hommes de toute espece que la France a fournis. Ce projet est beau fans doute & digne d'un amateur des arts. L'abbé voit mieux que cela : il veut que l'on transporte la bibliotheque du Roi dans cette galerie, & par un revirement il trouve dans la vente du premier emplacement de la bibliotheque, de quoi construire un superbe musée, où le projet de M. d'Angevillé sera exécuté avec plufieurs autres de la façon de M. l'abbé. J'oubliois de vous parler d'une foule d'arcs de triomphe, dont l'un feroit nommé celui de la Paix & un autre celui de la Guerre. Je ne vous explique pas ce plan bien nettement, mais c'est moins ma faute que celle de l'auteur qui s'explique affez mal lui-même, parce qu'il se conçoit tant bien que mal.

Résumons: le Roi, suivant sa promesse, seroit les frais de la falle d'opéra, le clergé ceux de la chapelle, & la ville ajouteroit ce qui manqueroit aux sonds résultans de la vente de l'emplacement de la bibliotheque pour la construction du musée. Conclusion: suivant

l'abbé, l'exécution de son plan ne coûteroit rien ou fort peu de chose. Mais en y refle. chissant i'ai trouve qu'il y auroit pour cette exécution une foule de démolitions à faire sans revirement & même avec des dépenses énormes, comme l'abattis de l'hôtel d'Elbeuf. celui de l'hôtel de Longueville & d'une foule de maisons attenantes à ces hôtels ou semées çà & là dans le Carousel f car le Carousel est l'emplacement dont on veut s'emparer; il feroit temps de vous en avertir si vous ne l'aviez pas deviné.) Une petite difficulté s'oppose donc au succès du plan de l'abbé de Luberfac, c'est que le Roi vise à la plus grande économie & que de tous les projets qui lui sont présentés journellement, il ne veut adopter que celui qui tend à placer l'opéra aux Thuileries où il étoit avant la construction de la salle derniérement brûlée. Il n'en coûteroit que cent mille livres & voilà pour le gouvernement le meilleur des projets.

Au reste on doit savoir gré à un abbé qui a quinze mille livres de rente, d'en sacrisser au moins dix à des projets d'embellissement bien ou mal digérés. Dans la quantité il s'en

trouvera peut-être un de bon.

Pendant que je suis au chapitre des projets, je vous parlerai de celui qui a, dit-on, tiré Linguet de la Bastille. Il s'annonce sous ce titre par un prospectus. Projet d'une machine singuliere, ou expérience sur la propagation du son & de la voix dans des tuyaux prolongés à une grande distance: nouveau moyen d'établir une correspondance très-rapide entre des lieux sort éloignis.

Plufie & CC hien char donn fiffoi maîti lieue un p fant fecre chac ment cès c bout fible tuva abou

décoriere dans lui com naire vife Moli médi & p

de l'o

La

vous

nt

é-

te

re

29

,

e

25

1

il

e

It

Plusieurs souscripteurs dont les noms sont cités & connus ont déjà envoyé leur argent. Il est bien singulier qu'après l'épreuve que M. Blanchard a fait faire à la crédulité, elle s'abandonne encore à ce nouvel appât. Si celui-ci réuffiffoit, on pourroit avoir avec fon ami ou fa maîtresse, éloignés de quelques centaines de lieues, une conversation suivie qui deviendroit un peu publique par l'intervalle; mais en taifant les noms, personne ne seroit dans le secret que les interlocuteurs. A la vérité si chacun des fouscripteurs dont le nombre augmentera sans doute à l'infini en cas de succès de la machine, se met à converser d'un bout du monde à l'autre, il ne sera plus posfible de s'entendre ici-bas, à moins que les tuyaux ne soient tellement prolongés qu'ils aboutissent des deux parts directement au tuyau de l'oreille de ceux qui converseront ensemble.

M. le Comte de Lauraguais n'a point été découragé par ses premiers pas dans la carriere dramatique. Vous savez qu'il s'est essayé dans le genre tragique & que Voltaire devoit lui céder le pas (il a refait l'Édipe sous le nom de Jocaste,) c'étoit là son Distum ordinaire à qui vouloit l'entendre. Maintenant il vise à la gloire comique, & c'est à celle de Moliere qu'il en veut. Il est l'auteur d'une comédie vraiment comique, dit-on, pour le sond & pour l'expression. Je ne manquerai pas de vous en rendre compte dès qu'elle verra le jour.

La trahison est toujours un crime odieux; mais il est des circonstances qui la rendent

plus ou moins révoltante. Celle qui, par une justice du ciel, vient d'occasionner l'emprifonnement d'un curé de campagne, à la conciergerie, vous fera frémir d'indignation. Un malheureux déferteur s'étoit retire chez lui dans l'espoir d'y trouver un refuge inviola. ble : Il lui fait l'aveu de sa situation, réclame la charité qu'il a droit d'attendre d'un Passeur de la religion & s'abandonne à sa bienfaisance & à ses conseils. Le curé semble s'intéresser à son fort, lui promet de songer aux moyens de le fauver, & le cache dans un coin de sa maison. Le déserteur veut y goûter la tranquillité; mais il éprouve malgré lui la vérité de ce qu'a dit le prince & le philosophe des des poëtes: Que tout coupable est timide; & c'est en vain qu'il invoque les douceurs du fommeil. Au milieu des ténebres il entend des gémissemens & des imprécations. Le cœur lui bat, il se leve sur son séant, écoute avec inquiétude & s'affure que ce n'est point une terreur panique, mais bien une réalité. Les plaintes & les cris redoublent, son agitation s'accroît, il fe leve avec effroi & va doucement vers l'endroit d'où ils paroissoient venir. Il en approche en effet & reconnoît la voix de son hôte & celle d'une femme dans les douleurs de l'enfantement. Quelle fut sa surprise, ou plutôt le désordre de ses sentimens, d'entendre cette mere gémir sur le sort de l'infortunée créature qu'elle alloit mettre au jour, tandis que ce prêtre barbare lui témoignoit la nécessité de le lui ravir aussi-tôt. Fen ferai comme des autres, lui disoit-il avec fero-

cité. S fe reti de vo doute nonce cité. oreille tre le pas er le cui donno an br dépos pour faiteu pour ! les pr bler f march vre f être 1 tant auffi i de co pouv le cha maréc comn roit étoit & pa

fente

muni

extrê

ine

ri-

11-

Un

lui

la-

me

ur

ice

ler.

ITS

fa

n-

ité

es

&

du

es

ui

ec

rre

és

n

e-

ir.

ix

es

7-

5,

e

ш

1

en

0-

cité. Saisi d'horreur le malheureux déserteur se retire à petit bruit & n'ose se permettre de voir l'issue de cette scene crimineile. Il doute cependant & ne peut entièrement renoncer à la cruelle conviction de cette atrocité. Rentré dans son réduit, il prête une oreille attentive, & bientôt il croit reconnoître le moment de l'enfantement. Il ne tarde pas ensuite à entendre une porte s'ouvrir & le cure fortir : profitant d'une lucarne qui donnoit sur le jardin, il juge à la marche & au bruit qu'il y entend, que c'est là qu'est déposée l'innocente victime. Rempli d'horreur pour l'indigne scélérat qui lui servoit de bienfaiteur, il attend le matin avec impatience pour s'en éloigner. Il prend néanmoins toutes les précautions nécessaires pour ne point troubler sa sécurité. Il le prie de lui donner une marche & des recommandations pour la fuivre fans danger. Le curé soupçonnant peutêtre la cause de cette résolution subite & sentant la nécessité de se défaire d'un individu aussi inquiérant, résolut de le perdre. Il feignit de condescendre à ses desirs & lui dit qu'il pouvoit se rendre à tel bourg prochain, qu'il le chargeroit d'une lettre pour le brigadier de marechaussée qui y résidoit, qu'il le lui recommanderoit comme un paroissien, & le prieroit de lui donner un passeport. Cet appat étoit séduisant, le soldat l'accepta avec joie & partit. Il arrive chez le brigadier, lui préfente la lettre de son patron, & se croit déjà muni d'un passeport qui va le conduire aux extrêmités de la France. Il étoit loin de pen-

fer que cette prétendue récommandation n'étoit qu'un prétexte à la délation la plus perfide. Le brigadier reçoit la lettre, la lit. regarde avec étonnement le porteur & lui demande, s'il est en effet le nommé Tel? - Oui Monsieut. - Venant de chez le curé Tel? - Oui Monsieur. - Eh bien, mon ami, je vous le dis à regret; mon devoir m'oblige de vous arrêter comme déserteur : Ce curé Tel vous dénonce à mon ministere. Confondu d'une aussi noire trahison. le malheureux balance quelque temps entre la reconnoissance & son indignation; mais determiné par l'espoir de se sauver en démas. quant un traitre si digne de la sévérité des loix, il raconte au brigadier l'étrange aventure dont le hasard l'avoit pour ainsi dire rendu le témoin oculaire. L'officier rassemble à l'instant fa cohorte, vole chez l'indigne pasteur, s'en saisst, constate les faits, laisse un gardien à sa malheureuse complice, & consigne en prison l'odieux scélérat qui dans un même jour avoit commis les plus abominables de tous les crimes, ceux de traître délateur & d'infanticide. Son procès, dit-on, s'instruit; mais on peut parier à coup-sûr qu'il n'en résultera, tout au plus, que le séquestre de ce mons tre. On ne manquera pas de parler pour l'honneur du corps, peut-être pour l'honneur de la religion, comme si le plus bel attribut de l'honneur & de la religion ne devoit pas être de contribuer à l'épurement de la société par le maintien & l'exécution indistinctive des lois

Cette inégale efficacité des loix donne beau jeu aux personnages qui se croient certains

de l' raifo illuf prefe dinai fanta étale Mon femb s'en Qui pour boîte captu la fa vingt quille te. A dans plus urbar venta perte caffe qu'un prései puis l bien o pond chere

avec

& la

march

roit in

ui

ui

ui

ne

u-

١,

re

ıf.

es

n-

du 16-

r,

ne

nė

116

in-

2,

16-

111-

de

re

ar

IX.

21

ins

de l'impunité & dont l'impudence, par cette raison, est presque toujours le partage. Un illustre par ses titres & par ses cordons, se présenta derniérement chez son bijoutier ordinaire : Je voudrois, dit-il, une belle boîte de fantaisie. On se prosterne, on s'empresse, on étale tout ce que le goût a de plus exquis. Monseigneur parcourt avec convoitise cet afsemblage d'or; il voudroit de tout son cœur s'en emparer : mais le moyen d'y parvenir! Qui trop embrasse mal étreint. Il borne donc pour cette fois ses prétentions à une seule boîte, & il consomme aisement cette petite capture. Il considere celle du plus haut prix, la faisit adroitement après en avoir touché vingt autres avec indifférence, & la met tranquillement dans sa poche. Cette operation faite, Monseigneur fait appeller ses gens, monte dans sa voiture, prodigue au marchand les plus galans adieux & le laisse enchanté de son urbanité. Huit jours passent, l'époque de l'inventaire arrive & annonce au marchand la perte de sa boîte. Qu'est-elle devenue? il se casse la tête en vain pour le deviner; lorsqu'un beau jour Monseigneur arrive & la lui présente, en lui disant : cette boîte m'ennuie depuis long-temps; je veux m'en défaire : vaut elle bien cinquante louis! - Oui, Monsieur, repond le marchand, tout ébahi de revoir fa chere boîte, & confondu de l'aisance hardie avec laquelle on s'en arrogeoit la propriété & la valeur. Le mot étoit lâché & le pauvre marchand donne les cinquante louis. Il dévoroit intérieurement son indignation, sachant

trop bien qu'en vain il s'adresseroit aux tribunaux, qu'en vain il y porteroit sa réclamation, n'ayant que trop d'exemples récens qu'un grand parvient toujours non-seulement à se justifier, mais encore à faire punir quiconque a légitimement suspecté sa bonne-soi,

Ah!

votre

Q

Comm

que l'

Cheva

davan

L

I

L

Qu'en

licate

de dir

I

J

J

réputa

voir c

Les gens les plus férieux par état s'amusent ici à faire de ces plaisanteries de société, qu'on appelle Myslifications depuis que seu Poinsinet d'innocente mémoire en a été l'objet. L'abbé Ar. naud de l'académie françoise, a supposé qu'un jeune homme de province avec lequel il est en correspondance, doit venir se perfectionner à Paris, dans la culture des lettres, qu'en conféquence il se propose d'y voir les gens de l'art les plus distingués & entr'autres M. le Chevalier de Mouhy dont il a conçu la plus grande opinion fur fes romans : (vous connoissez de réputation le Chevalier de Mouhy; c'est après le Chevalier du Coudray l'être le plus ridicule comme auteur.) Le prétendu jeune homme, pour commencer la connoilsance, a envoyé à l'abbé Arnaud, des stances à la louange du Chevalier, & les voici. L'abbé Arnaud lui - même les a faits & les a lus à l'idole crédule.

Un des plus grands avantages Dont le fiecle ait joui, C'est d'avoir vu les ouvrages Du Chevalier de Mouhy.

(Ici le Chevalier trouve de la facilité.)

Ils respirent la Noblesse; L'esprit en est ébloui, Non: nul auteur n'intéresse Comme Monsieur de Mouhy.

ri-

lans

nt

ui-

nt

nc

let

r.

un

eft

er

en

le

15

1.

; le

lu

1-

es

à

Ah! dit le Chevalier en se rengorgeant modestement; votre jeune homme est trop honnête.

L'on prétend qu'il n'est point d'homme Qui n'ait quelquesois menti, Mais personne ne ment comme Le Chevalier de Mouhy.

Comment? Qu'est-ce que cela veut dire? Est-ce que l'on se moque de moi? — Patience, M. le Chevalier. — Non, M. l'abbé, je n'écouterai pas davantage cette impertinence. L'abbé continue:

Le bon goût, l'adresse extrême Dont chaque ouvrage est rempli, Font présérer au vrai même Les mensonges de Mouhy.

Qu'entens-je? c'est charmant! Quelle louange délicate & quelle adresse pour l'amener? avoir l'air de dire une injure, & faire un compliment?

Du pays qui ma vu naître

Je ne suis jamais forti,

J'en fortirai pour connoître

Le Chevalier de Mouhy.

Eh, qu'il ne se dérange pas; il me connoît de réputation, cela suffit. Je serai pourtant charmé de voir ce jeune homme là; il promet.

Taille noble & jambe fine, Gil brillant & réjoui;

Voilà comme j'imagine

Le Chevalier de Mouhy.

(Ici le Chevalier ne dit mot, parce qu'il est vieux; boiteux & bossu.)

Qu'il doit inspirer d'alarmes A tout amant, tout mari! Comment résister aux charmes Du Chevalier de Mouhy!

Dans ma jeunesse comme un autre, mais avec l'âge on se range. D'ailleurs il faut de la morale, & l'adultere n'en est pas.

> Puissent donc les destinées Conserver gras & fleuri, Pendant de longues années, Le Chevalier de Mouhy!

Ici finit la mystification qui a beaucoup sait

rire aux dépens du bonhomme.

Madame la Marquise de Montesson a sait représenter chez elle une tragédie intitulée; Don Carlos, par M. le Febvre, auteur de Zuma. Cette piece n'a pas réussi. Este avoit été resussée par les comédiens françois. La maîtresse de la maison va elle même faire jouer un de ses ouvrages qui réussira sûrement chez elle & peut-être ailleurs. Elle a beaucoup d'esprit & de connoissances, & le public qui n'est pas toujeurs juste pour le talent des semmes, est toujours galant pour elles.

LE

O v
L'état
Fit toujo
Soyez
En parlan
Damon d
Un galan
Damon f
De ce qu
Souvent
On en v
Ce que j'é
Si je fus

Soit De quitt Je v

Mais par

Soit

Qu'au M
On le co
Je ne vo
Doucemo
Je veux

Vous l'a

LE MARI DU SIECLE

CONTE.

O yous dont la douce existence L'état heureux , l'adroite complaifance fit toujours mon envie, excita mes defirs. Soyez Cocus je veux fans indécence En parlant d'un confrere amuser vos loifirs. Damon depuis deux ans voyoit dans son menage Un galant affidu, bien joli, bien tourné: Damon se vit Cocu, mais comme il étoit sage. De ce qu'il ne dit mot on n'est point étonné. Souvent avec le temps l'amour paffe & s'envole, On en voit tous les jours des exemples frappans, Ceque j'en trouve affreux, c'est que l'on s'en console; Si je fus infidele, au moins je m'en repens. Mais parlons de Damon. Son épouse hardie. Soit pour une infidélité Soit par simple légéreté De quitter son amant concut la fantaisse. Je veux, dit-elle à son époux, Qu'au Marquis dès ce foir ma porte soit fermée; On le croit mon amant & j'en suis en courroux; Je ne veux plus le voir, la chose est décidée. Doucement, dir Damon, tenez à votre choix; Je veux voir le marquis & toute la journée: Vous l'avez pris pour vous, conservez le pour moi.

it

1.

e

e

e

t

De Versailles , le 12 Mai 178;

DEUX pages n'ayant pas d'épée, se sont battus, ces jours derniers, dans le parc avec les sleurets aiguisés par la pointe. Ils étoient assistés de deux témoins leurs camarades. Le Roi les a surpris & vouloit qu'ils sussent renfermés à St. Lazare; on sollicite la clémence de S. M. ils sont aux arrêts. L'un d'eux est blessée mortellement.

La Marquise de Nesse, semme du premier Marquis de France, vient de mourir : elle étoit sœur du Comte de Hautesort, grand d'Espagne qui étoit allé établir un casé à Smyrne après avoir volé des Diamans à Paris.

On fait que M. Virchaux, libraire à Hambourg, reimprime le Mercure de France. Souvent il y fait des additions ou au moins des remarques. Il n'y a pas long temps qu'on y ajouta une affez vive fortie contre l'Angleterre & l'Espagne. " Nous ne connoissons pas, » disoit-on à propos de certe derniere, de » Monarchie plus mal montée & plus mal » administrée que l'Espagne.... C'est à la suite » des quatre regnes de Charles V, Philippell, " Philippe III, & Philippe IV, qu'elle est tom-» bée dans cet état d'épuisement & de misere » où l'a trouvée la guerre de succession... » Trois vices capitaux ont dévoré l'Espagne » fous la maison d'Auriche: l'ambition, l'in » térêt, les mauvais principes. Trois vices » plus destructeurs la déchirent encore dans » ce moment: l'avarice, le préjugé & l'ignon rance. n

Le ville (rites, chez de fai teur. des ir pondi notre venge rage, terrib leurs de zel côté 1 maifor pitalit de laq qu'au deux p fuffoca près, chaux. 1º. Q 2º. Q 3°. Q

Le Sénat , étoit coife & d'Aller les fide au bea

Tom

ont

ec

ent Le

en-

ice

eft

ier

elle

Ef-

rne

am-

ou-

des

n y

gle-

pas,

, de

mal

fuite

ell,

tom-

ifere

n....

agne

l'in-

vices

dans

gno

L

Le Ministre résident d'Espagne auprès de la ville de Hambourg, ayant lu ces franches vérités, transporte aussi-tôt son grave courroux chez le Ministre d'Angleterre, & lui propose de faire cause commune contre l'insolent éditeur. Mais l'Anglois, accoutumé à Londres à des irrévérences bien plus fortes encore, répondit qu'il falloit mépriser tout cela. Alors notre Espagnol se voyant seul chargé de la vengeance de sa patrie, ranima tout son courage, courut chez le libraire, fit un tapage terrible, gesticula en l'air avec un des meilleurs joncs de son pays, & oublia, à force de zele, jusqu'à sa gravité même. D'un autre côté le libraire relancé jusque dans sa propre maison, réclama vivement les droits de l'hospitalité, & sa qualité de citoyen, en vertu de laquelle il n'étoit responsable de ses actions qu'au magistrat. Grande discussion entre les deux parties, menaces, représentations, cris, suffocation, épuisement, départ. Le jour d'après, plainte au magistrat contre le Sr. Virchaux. Le résident demanda triple satisfaction. 1°. Que les feuilles facrileges fussent brûlées. 20. Que le Mercure de France, fût défendu. 3°. Que le libraire payât cinq cens écus d'amende.

Le coupable appellé devant le respectable Sénat, s'excusa sur ce que tout le fragment étoit copié mot pour mot d'une gazette françoise & ajouta, qu'il avoit cru en sa qualité d'Allemand pouvoir répéter sans crime, ce que les sideles alliés de l'Espagne avoient imprimé au beau milieu de Paris.

Tome XIV.

Cependant les feuilles en question furent brûlées publiquement par la main du bourreau, & le Ministre d'Espagne assista à cet auto-da-sé avec une dévotion vraiment exemplaire, vêtu de son bel unisorme, & sier d'avoir trouvé l'occasion de rendre à sa patrie un service aussi éclatant.

L'OISEAU JOURNALISTE

ALLÉGORIE.

Monfieur Pankouke a dans fon attelier, Ou peu s'en faut, le temple de mémoire. Minerve prend, & c'est un fait notoire, De son Mercure un soin particulier; Ses favoris font là, qui pour la gloire Et pour le gain barbouillent du papier. Pallas leur dicte énigme, trait d'histoire, Contes, extraits, ou de prose ou de vers, Tout iroit bien n'étoit que la Déesse, Même ici bas, auprès d'elle a fans cesse Un trifte oiseau qui fait tout de travers, Et veut tout faire. Or tandis que Minerve Leur va dictant vers, prose, & cætera, Si par malheur l'oiseau se sent en verve, Son bec retord, dont le ciel nous préserve, Trace en un coin tout l'article opéra. Puis le galant se pavane, & voilà Pourquoi jamais en lisant le Mercure,

D'a Vo De

Bea

To Ma

UN réflex réuni S. Eu femm s'emp s'affin la frit manqu glorie fouftra difperf citoye cheme leur fi aujour

> de mall dans P rent e n'en tra ment d jours,

tion at

De

D'ailleurs utile & très-bonne lecture;

Vous ne trouvez dans cet article-là

Depuis huit mois qu'erreurs, pédanterie;

Beaucoup de fiel, de favoir peu ni prou;

Tout ce qu'enfin l'ignorance ou l'envie

Malgré Minerve inspire à son hibou.

De Paris, le 14 Mai 1783.

UNE assemblée digne de l'attention & des réflexions d'un observateur, est celle qui se réunit ces jours derniers dans l'église de S. Eustache. Plus de trois cens poissardes ou femmes de la Halle s'y étoient réunies pour s'emparer d'une jeune mariée qui avoit ofé s'affimiler à nos bourgeoises, en s'arrogeant la frisure & les rubans. La scene n'eût pas manqué de devenir fort désagréable à la petite glorieuse; heureusement qu'on parvint à la foustraire à ces impitoyables censeurs, qui se disperserent aussi-tôt. Si les diverses classes de citoyens eussent conservé cet énergique attachement au maintien de leurs mœurs & de leur simplicité, nous n'aurions pas à gémir aujourd'hui des effets funestes d'une corruption aussi générale.

De cette foule d'aventures, d'accidens & de malheurs qui se renouvellent journellement dans Paris, combien y en a-t-il qui demeurent ensevelis dans un prosond silence? Il n'en transpire au reste que trop pour le tourment de notre sensibilité. Depuis huit à dix jours, ils se sont renouvellés coup sur coup.

L'une des nuits dernières, un homme fort bien couvert, fut trouvé par la patrouille dans la rue du Ponceau, ayant les reins fracassés. La seule supposition qu'on ait pu saire, est qu'il avoit été jetté par une senêtre voisine. On l'a transporté chez un commissaire, delà à la Morgue, dépôt affreux de la nature humaine, où après avoir assouvi l'horrible curiosité des gens atroces ou stupides, les malheureux cadavres sont reportés à Clamard.

Le jour de la revue des gardes françoises, un des tambours majors de ce beau régiment fut la victime de l'imprudence & de l'ineptie d'un freluquet. Monté sur un cheval difficile, il se trouve entraîné dans les rangs: sans expérience, sans principes, il s'imagine mâter son animal comme son Jockey, par quelques coups de souet, & lui darde l'éperon dans le slanc. Vivement piqué, le cheval rue & va briser de son pied la tête du malheureux soldat qui se trouva dans son élan.

Dimanche matin, le contrôleur de la bouche de Mademoiselle de Condé, sur trouvé dans son lis le cœur percé d'outre en outre. La dissiculté de commettre un pareil assassinat dans une maison aussi sûre en apparence, a fait dire à quelques personnes qu'il s'étoit mé lui-même: mais on oppose à cette imputation, l'effraction saite à son secrétaire dans lequel on a du supposer de l'argent & de l'argente rie. Et puis, il n'y a pas une grande disseculté à grimper vers le soir par une senète sort basse, dans une rue presque déserte; de

fous time s'enf

celle aussi gens dant tre. 1 de ca bance tion que croya pas d peu o mont des v mais. du mo fionna à con pres. rences nier n Athos les De fiancée rons d due à en quo nes for

Valérie

s'introduire dans la chambre, de s'y cacher fous un lit, d'artendre le fommeil de la victime, de lui porter le coup mortel & de s'enfuir tranquillement muni de ses dépouilles?

.

1.

al

s:

.

on

116

11-

u-

vé

re.

nat

, a

ue

uel,

ite-

·HI-

tre

de

Après la promenade de Longchamp vient celle du mont Valérien, mais elle n'est pas aussi fréquentée. Une dévotion à laquelle les gens du bel air ne pensent guere en s'y rendant, est le prétexte de l'une comme de l'autre. Le Calvaire est entouré de jolies maisons de campagne où l'on fait bonne chere & bombance, dans le temps où la fête de l'Invention de la Croix attire une procession, presque continuelle pendant l'octave, de fideles croyans de tout âge & de tout sexe, mais non pas de toute condition, car j'y ai remarqué peu ou point de dévôts titrés. Il y a sur le mont Valérien des hermites qui ne font que des vœux simples & qui n'y renoncent jamais. Ils travaillent pour vivre aux vanités du monde & à la terre. Ils prennent des penfionnaires moyennant trente fols par jour & à condition qu'on ira à la messe & aux vêpres. Il n'y a pas foule & suivant les apparences, ils ne feront pas fortune par ce dermer moyen. On se croiroit là sur le mont Athos si l'on y voyoit entrer comme chez les Derviches, de jeunes filles nouvellement fiancées. Vous favez que l'usage aux environs du mont Athos est d'envoyer sa prétendue à la purification, & vous savez encore en quoi consiste cette purification. Les moines sont par-tout les mêmes; ceux du mont Valérien font seuls peut-être exception. Leur

0 3

décla

de b

L

qu'il

jours

critic

moyer

prétea

cuse

& ce

tout

on v

mieux

pédar nalité

Table

fuperi

ni in:

» aca » rêv

» me

» tier

n que n fass

" dav

" qu'a

" elle

" aifé

" un

" chei

, Je r

vie est trop austere & trop occupée pour qu'ils aient le pouvoir & le temps de mal faire; ils ne vivent que de légumes, ils ont huit heures de travail & sept heures de chœur par jour; avec ce régime là on n'est pas libertin.

L'amour-propre, la vanité, si vous le voulez, du Pline de la France, de l'écrivain qui pour le style & l'imagination surpasse cet ancien naturaliste, & l'égale en amour pour les fictions, a reçu de nouveaux alimens dans le tour d'Europe que son fils vient de faire, On me raconte ce trait qui m'avoit échappé jusqu'ici. Lorsque M. de Buffon le fils, officier aux gardes, est arrivé à Vienne, l'Empereur étoit au camp : il a follicité & obtenu fur le champ la permission de s'y rendre, & a présenté à S. M. I. un exemplaire de l'Histoire naturelle. Le jeune homme devoit se rendre de là en Russie où il portoit un semblable présent à l'Impératrice. Joseph II a reçu, non pas en souverain, mais en ami, le fils d'un grand homme; il l'a embrasse, l'a emmene dans sa tente, & lui a dit : Vous voyagez, vous avez besoin d'un Mentor, je vous en servirai. En effet l'auguste Mentor a donne pendant plusieurs jours d'excellens conseils au nouveau Télémaque : quoiqu'il ne fut pas destiné, comme l'ancien, à gouverner un royaume, il lui a fait voir l'excellente manœuvre des troupes hongroises & autrichiennes, & après l'avoir comblé de présens, il l'a laisse partir pour Pétersbourg.

Arlequin ivre, pestant contre l'ivresse &

déclamant contre les ivrognes, est la peinture de bien des gens & particuliérement de M. de L.... Dans une brochure de quatre feuilles. qu'il fait vendre à huis-clos depuis quelques jours, intitulée : le petit Tableau de Paris, il critique M. Mercier qui, dit-il, a trouvé le moyen de faire quatre volumes de morale sous le prétexte de donner le Tableau de Paris : Il l'accuse de connoître tout, excepté l'art de plaire : & cet art, si nécessaire à tout écrivain & surtout à un Aristarque, M. de L.... y prétend; on voit, on fent ses efforts, mais on fent mieux encore qu'il est loin de son but. Du pédantisme au lieu de persissage, des personnalités, des flatteries & peu de vérités, ce Tableau posthume de Paris n'est qu'un croquis superficiel dont la lecture ne donne ni plaisir ni instruction. « La littérature en général, " dit-il, n'est plus qu'une vieillerie, dont les » académiciens se souviennent comme d'un » rêve; que les philosophes dédaignent com-» me frivolité; que les demi esprits entre-» tiennent comme une ressource. Ce n'est pas n que Madame la Comtesse de Beauharnois ne " taffe de jolies choses; mais elle plaît encore " davantage au milieu de quelques amis ingé-" nieux. Elle aime mieux affurer leur bonheur " qu'augmenter sa gloire; elle se trompe, car " elle fait l'un & l'autre, puisqu'il est plus " aifé de bien écrire que de bien parler. Pour " un Duc de Nivernois, il y a dix Comtes " de Tressan, & pour une Princesse de Ro-" chefort, il y a dix Comtesses de Genlis..... " Je ne dirai rien de nos grands Seigneurs,

0 4

4

S

n-

4.

en 1ė

au

96.

ure

&

ffé

&

" parce que je n'ai point de mal à en dire; , & c'est ce qu'exigent presque tous les lec-, teurs. Que les grands font d'ingrats? On est cependant forcé d'avoir recours à leur crédit, à leurs places, à leur fortune. Ils favent qu'on a dit que la Cour étoit com-, pofée de mendians bien vêtus & bien élevés; que pour plaire aux grands ce n'est , pas de l'esprit qu'il faut ; mais c'est de la délicatesse qu'il ne faut pas, & cent autres farcasmes répétés jusqu'à l'ennui. Malgré cela ils procurent des pensions aux auteurs, des intérêts aux femmes, des graces même, à ,, des gens qui n'ont guere plus de titres que de talent. On ne réfléchit pas affez que si , un grand Seigneur nous recevoit comme un conseiller au châtelet, un commis aux , postes, un notaire fort employé, il n'y a " pas d'invectives que nous ne dissions en pas-, fant la porte de son antichambre. Les grands " du moins mentent avec adresse, grondent , avec ménagement, refusent avec des égards, , accordent avec bonhomie, ou vous con-" folent en préférant vos rivaux. " La noble philosophie qu'affiche ici M. de L...! Il veut être trompé, grondé, refusé, préséré, n'importe, pourvu que ce soit avec politesse, & par des grands; c'est-à-dire par ceux qu'il considere comme ses pairs entant que Marquis & qu'il adule comme ses protecteurs entant qu'auteur.

La philosophie de M. de L... est-elle plus épurée quand il justifie l'établissement le plus scandaleux & peut-être le plus suneste de Paris?
n lie
n ho

a mu

Et lorsqu » Da » de

n fonn ciren fonn toit

plolesqui

furqualaidfait

folle par fe; chie

» feau » dans » nem

mes tre ori moins chez noù l'or

faillans

ris? « Le mont de Piété, dit-il, élevé au mi-» lieu de tant de contradictions, a détruit cette » horde de petits usuriers qui vivoient du » malheur d'autrui. » Détruit! tandis qu'il les a multipliés & enhardis en les munissant d'une commission ad hoc!

Et que penser du goût de cet observateur lorsqu'il nous dit : « qu'il y a dans Paris une » Dame qui a dressé un perroquet à se mêler » de la conversation; des Demoiselles qui se » font un revenu très-honnête des cachets en " cire; un homme qui prend le nom des per-» fonnes un peu connues, cherche dans l'hifn toire, des passages où ces noms sont em-" ployés, & les vend un louis à ceux qui » les portent; un marchand de mort aux rats. » qui depuis quarante ans garde la même place » sur le pont-neuf, & a gagné plus de cin-» quante mille écus; une Demoiselle très-» laide, très-dévote, très-charitable, mais qui y fait un enfant tous les ans : elle est comme » folle quand elle n'est pas enceinte & croit » par ses prieres expier un instant de foibles-» fe; une femme qui a vingt-six chats, fept » chiens, quatorze poissons, trente-trois oi-» seaux, neuf écureuils, vit avec ses animaux » dans une telle intimité qu'elle avoue bon-» nement s'ennuyer dans la fociété des hom-" mes, &c.? " Ces individus ont pu paroître originaux à M. de L.... Il n'en est pas moins vrai qu'ils se retrouvent ailleurs que chez nous: devoient-ils figurer dans un tableau où l'on ne s'attendoit à trouver que des traits faillans & interessans?

e

X

2

S

1t

5,

1-

le

ut

n-

&

n-

115

nt

115

us

)a.

(322)

A propos de tableaux, je crois, Monsieur, que vous me saurez gré de vous communiquer celui-ci.

LE TABLEAU DE SPA

PENDANT LA SAISON DES EAUX.

Par le Chevalier de Launai.

Vous exigez, ma toute belle, Que de Spa, ce lieu renommé, Je vous fasse un portrait fidele Et que ce portrait soit rimé; J'aimerois mieux peindre vos graces, De vos yeux le charme vainqueur, L'attrait qui m'attache à vos traces Et vous fait regner dans mon cœur; Mais ce qu'il vous plaît de prescrire, Doit sur le champ s'exécuter. Heureux, fi les sons de ma Lyre Ont toujours l'art de vous flatter. Dans une profonde vallée, Que forment d'assez noirs coteaux Est une peuplade isolée. Et le plus commun des hameaux. C'est là Spa. Rien ne vous y semble Promettre un séjour d'agrémens Que trois endroits où l'on s'affemble, Waux-halls & théâtre charmans. Quant aux Fontaines minérales, On va loin de Spa les chercher.

Elles font trois, de faveurs inégales;

Du reste c'est de l'eau qui jaillit d'un rocher:

D

M. Pe

Do L'on On s

De c Des l

Et du

Qui n

Y ver

C C

Se mê

Un fe

Dont 1

Et qui

Qu Des vie

Des Vie

Qu

Des hé

Et

On la boit sous des Péristiles, Dans des jardins, dans des salons, Depuis l'aube du jour on arrive par siles, Et l'on s'unit par pelotons.

Mais de quels lieux, de quels pays du monde Peut-on venir à ces eaux, tous les ans?

Des quatre coins de la machine ronde, L'on commence à s'y rendre au retour du Printemps. On s'y rend des climats où se leve l'aurore, De ceux où le soleil se cache à nos regards Des bords de la Néwa, des rives du Bosphore, Et du Nil, & du Tibre, ensin de toutes parts.

Quels font les triftes personnages,

Qui ne fongeant qu'aux maux dont ils sont affligés,
Ofent, des plus Iointains rivages
Au travers de pays sauvages

Y venir, dans l'espoir qu'ils seront soulagés? L'Élite des humains, des Têtes couronnées;

Qui, pour jouir de plus de liberté, Viennent, sous un nom emprunté,

Se mêler aux buveurs de ces Eaux destinées.

A foulager l'humanité;

Un fexe délicat, des vierges, des épouses. De tous pays, de toute qualité,

Dont le mal a flétri les graces, la beauté, Et qui de leur retour font souvent plus jalouses

Que du retour de leur santé;

Des vieillards qui voudroient vivre une éternité; Des maris de femmes gentilles,

Qu'absens tourmentent des vétilles,. Ou qu'endort leur crédulité,

Des peres chers à leurs familles;

Des héritiers fans qui l'on croiroit tout perdus.

Et maint & maint individu

Qui s'embarasse peu qu'on l'aime,
Qui u'est nulle part attendu,
Et qui, pour vivre pour lui-même,
A la santé desire être rendu.
Cependant, gardez-vous de croire
Que quiconque vient à ces eaux,
S'y rende uniquement à dessein de les boire
Et de guérir de quelques maux;
Le plus grand nombre de ces êtres,
Forts, vigoureux & bien portans,
Disposent, en souverains maîtres,
De leur fortune & de leur temps.
L'un qui se plaît à passer en revue

L'un qui se plaît à passer en revue Les usages, les mœurs, les goûts de l'étranger, Vient y voir réuni sous un seul point de vue Ce qu'il n'auroit pu voir sans beaucoup voyager;

L'autre excédé de la monotonie, Que répand fon oissveté

Sur tous les momens de sa vie, Vient pour y promener son inutilité, Et pour s'y délasser d'un repos qui l'ennuie:

Celui-ci vient pour y charmer
Le chagrin qui chez lui l'obsede;
Celui-là faire treve & chercher un remede
A quelque passion qu'il commence à blâmer.
Plus d'un vient dans l'espoir d'y faire un mariage

Qui rende son sort plus heureux,

Et s'y procure en effet l'avantage
Qui faisoit l'objet de ses vœux.

Il en est plusieurs que l'intrigue
Y conduit près de deux beaux yeux,
Qui viennent, loin d'un Argus odieux,
S'y délasser de la fatigue
De plaisirs trop mistérieux,

Et Touc Bien Faire

Il en

Géné Honn Et de Il fere

Et vo

1

On en voit enfin un grand nombre
Qu'on reconnoît à leur air fombre
Pour des joueurs, qui la plupart
Y viennent exposer un reste
De fortune aux coups du hasard,
Qui tôt ou tard sera funeste
Et les soudroiera tôt ou tard.
Mais dans la soule qui s'occupe,
Comme sont les honnêres gens,
Il se glisse des intrigans
Qui font lestement une dupe.
Ils ont tous de petits talens
Que prise peu le galant homme.
L'un est un grand joueur de paume,
Un sameux joueur de billard,

Et l'autre fait lancer les dés avec adresse, Toucher, mêler, donner les cartes avec art, Bien jouer tous les jeux, & sans qu'il y paroisse Faire presque toujours incliner le hasard

Pour le parti qui l'intéresse.

N'imaginez pas qu'ils soient tous

Des êtres d'un rang méprisable;

Il en est de bien nés, de leur honneur jaloux.

D'un commerce fort agréable, Généreux, la plupart, ils ont beaucoup d'amis; Honnêtes, maniérés, ils font par-tout admis, Et de leurs tours eût-on la preuve la plus fûre, Il feroit dangereux de leur faire une injure,

Il s'y gliffe aussi de ces semmes. D'un ton propre à vous enchanter, Que l'on prend d'abord pour des Dames. Qu'on est heureux de fréquenter. Elles ont un mari possiche,

Et vous seriez blâmés de vous l'être permis.

Dema

Et fix

Par-to

Ils re

Les a

Qu'il

Le b

Et vo

Retra

Mais

Pour

C'eft

Qu'or

Qu'o

Les e

Au p

Polit

Et de

Y : C'est

Ou si l'époux est réputé désunt,

Elles ont une tante, une mere d'emprunt,

Pour, s'il se peut, que rien ne les affiche

Tout en faisant de tout un peu.

Elles tiennent maison de jeu:

C'est d'ordinaire un coupe-gorge;

C'est là que nos filoux sont, comme on dit, leurs

orges,

Et que tous leurs bons tours ont lieu.

Je ne dis rien des Nymphes de Cythere
Qui n'y cachent point leur état,
Et cherchent à féduire & plaire
Par les airs, le fard & l'éclat.
A mon avis, quand on se donne

Pour ce qu'on est, on ne trompe personne, Et les dupés n'ont que le droit D'être moqués, montrés au doigt. Si quelque semblable friponne S'est fignalée à leur endroit.

Tandis que le beau temps arrive, dure & passe, C'est un enchantement que Spa; Rien ne s'y fait qui ne retrace Des jours de sête & de gala.

Tout est en mouvement de l'une à l'autre aurore; Les uns passent déjà du repos au réveil,

Que les autres n'ont pas encore Invoqué le Dieu du sommeil. La scene est sans cesse remplie,

Chaque instant y produit de la variété; Chaque jour la voit embellie

Par les piquans effets de quelque nouveauté.

Aujourd'hui d'autres personnages,

Un costume étranger, de brillans équipages Flattent la curiosité: Demain une élégante, une jeune beauté
Viennent enlever les suffrages

Et fixer les regards de la société.

Par-tout où vous allez, les plaisirs vous attendent.

lls remplissent si bien tous les vuides du temps,

Que de vous à peine dépendent

Les actions du jour & l'emploi des instans.

Dès le réveil de la nature

Chacun défile lestement,

Soit à cheval, soit en voiture,

Vers la fource falubre & pure

Qu'il croit plus analogue à son tempérament; Et ce joli défilé dure

Jusqu'à midi communément.

Le beau sexe est alors supposé sans parure,

Et vouloir, oubliant l'art d'être féducteur, Retracer aux humains ces temps où la candeur

Servoit de voile & de ceinture

A l'objet le plus enchanteur;

Mais plus d'une en fecret s'est mise à la torture

Pour à ce négligé donner une tournure

Qui lui prête un attrait vainqueur.

C'est aux eaux, le matin, que se font les conquêtes,

Qu'on indique les rendez-vous,

Qu'on glisse les billers, qu'on échausse les têtes,

Qu'on échappe aux argus, & trompe les jaloux;

La liberté que l'on s'y donne,

Les espaces plus grands, les détours plus nombreux

Y sauvent aisément de l'œil des curieux.

C'est là plus volontiers que chacun s'abandonne

Au plaisir de jaser, de gloser sur tous cas, Politiquer, parler de guerre, de combats

Et des puissans moyens d'ébranler certain trône

Qui pourtant ne bronchera pas,

Quand on a pris les eaux l'on part & l'on s'affemble Au plus charmant Waux-hall, ou de nouveaux plaisirs,

5

I

I

L

F

C

1

Ceux

Plusier

Les de

De jei

Autour

Formé

D

0

D

D

D

Et f

Je n

Sont v

Je les

E

Son

AF

Séparément & tous ensemble

Jalousent le bonheur de fixer vos desirs.

Un déjeûner, des jeux, la danse, la causette,

S'offrent à vous conduire à ce moment statteur,

Où les semmes, après avoir fait leur toilette,

Paroissent à dîner dans toute leur fraîcheur,

Après dîner, c'est ou la comédie Qui prend soin de vous réjouir,

Ou le beau temps qui vous convie D'aller respirer l'air, ce baume de la vie, Et de vous reposer pour un peu mieux jouir.

Le bal du foir ouvre une autre carrière, Aux vrais appas, aux attraits empruntés, A la coquette usée, aux naissantes beautés,

A tout ce qui plait & veut plaire; Car tandis qu'au flambeau la beauté s'embellit, Celle à qui le grand jour se trouve être contraire,

Souvent acquiert à la lumiere
Un certain charme qui féduit;
Et plus elle en connoît le vuide
Plus d'ordinaire elle est avide
D'en vouloir recueillir le fruit.

L'ile fait bien. C'est son propre avantage;

C'est celui du dieu des amours,

C'est celui du cœur qu'elle engage;

Qui cherche à plaire plaît toujours.
C'est à ce bal que sur-tout la jeunesse

Passe les plus jolis momens: La danse même, aux yeux de l'austere sagesse, Autorise l'essor de tous les agrémens.

A l'applaudir chacun s'empresse, Et les papas & les mamans 1

Sont invités par leur tendresse A partager les applaudissemens. La toujours quelque chanoinesse De l'Allemagne ou du Brabant Fait, d'un jaret plein de souplesse, Danser, sauter son faint Ruban: L'excès de la délicatesse De son chétif tempérament Faifoit trembler à tout moment Pour ses jours ses sœurs & l'abbesse : On la croit morte à cet instant. Son mal étoit l'ennui, l'amusement le chasse, Tant mieux; Spa s'embellit d'autant De tous ces tours de passe passe. Ceux qui ne dansent point s'amusent autrement, Plusieurs tables de jeu qu'entourent quatre à quatre Les deux fexes unis & mêlés galamment Encadrent ce tableau charmant De jeunes tourtereaux occupés à s'ébattre: L'appétit naît du mouvement. Vers la minuit la scene change. Autour des fins soupers, des rafraichissemens, Formé par coterie, on fait cercle & fe range, L'orchestre remplit les momens De ce prompt & profond filence Que la premiere faim produit,

Et fait diversion au détestable bruit Des dés & cornets qui commencent. Je me tairai sur ces jeux de hasard, Qui frappés d'anathême en France Sont venus dans ces lieux arborer l'étendard Du malheur & de la licence. Déjà d'un style mâle & fier Je les ai foudroyés dans un accès de bile,

Et pour les effrayer dans leur nouvel afile, Je n'ai plus un organe & des poumons de fer, Mais j'aurois recouvré mes forces épuisées, Ma voix pourroit remplir l'immensité de l'air

Que je ne peindrois pas l'enfer Au milieu des champs Elisées. C'en est assez. Chacun va chercher le repos.

Les vrais plaisirs ont tous plié bagage, Imitons-les. Muse, treve à l'ouvrage, Soussions la lampe & sermons les rideaux.

De Paris , le 18 Mai 1783.

Les cafés & les feuilles publiques qui entretiennent avec les oisifs dont ils sont le repaire, un commerce réciproque de fausses nouvelles, ont retenti d'imputations calomnieuses contre plufieurs de nos braves marins. On a dit entr'autres qu'à la malheureuse affaire du 12 avril, M. de Thy, capitaine de vaisseau, s'étoit mal battu & avoit amené à la premiere bordée. La vérité est que cet officier s'est bien battu & qu'il n'a point amené. Il est important pour des gens de probité & de braves gens, de détruire les effets de quelques lignes hasardées contre eux, parce que l'auteur de ces lignes a été mal informé. M. de Thy est proche parent du Comte de Milly, colonel de dragons & membre de l'académie des sciences, savant chymiste, auteur de plusieurs découvertes précieuses. Vous connoilsez peut-être, Monsieur, son hypothese celebre sur l'acide qu'il prétend être la source de la vie. Il a établi dans un mémoire très

profo qu'à quant la pui anime ajoute au m de l'h VOYO de no parve très-p l'acide confer d'ulag un me voudr avec Le go fes qu & à . pour la par Ils do roffes der c

> L'ac bution Chanc veur c Les de juges

M. Ch

titres

profond & rempli d'expériences curieuses, qu'à son défaut ou quand il cesse d'être en quantité suffisante pour contre balancer l'alkali, la putréfaction venant à s'emparer des corps animés, ils cessent de vivre. Cependant. ajoute-t-il, quelque rare que devienne l'acide au moment de la mort & de la dissolution de l'homme, il conserve les ossemens que nous voyons comme des monumens de l'existence de nos ancêtres. M. le Comte de Milly est parvenu à extraire de ces ossemens un acide très-piquant. Il suit de cette découverte que l'acide étant la fource de la vie & de notre conservation, nous devons en faire beaucoup d'usage; non pas trop, parce que l'acide est un mordant & qu'il consumeroit ce que l'on voudroit qu'il conservât, mais en le modifiant avec des alimens simples & du regne végétal. Le gouvernement a prouvé par les récompenses qu'il a accordées à M. le Comte de Milly & à son parent M. de Thy, l'estime qu'il a pour une famille qui fournit tout à la fois à la partie, des défenseurs & des conservateurs. Ils doivent incessamment monter dans les carrosses du Roi, & l'on n'attend pour leur céder cet honneur, que la fin du travail de M. Cherin, généalogiste de la Cour. Tous les titres demandés ont été fournis.

L'académie françoise s'occupe de la distribution du prix établi par M. de Monthion, Chancelier de Mgr. Comte d'Artois, en saveur des actions vertueuses parmi le peuple. Les deux faits suivans paroissent mettre les

juges dans l'indécision,

3.

11-

ees

n-

12-

ife

ne

né :et

nė.

&

el-

ue

de

у,

nie

lu-

oif-

ce-

rce

ès.

Un cocher de fiacre trouve un fac de douze cent livres dans sa voiture; il parcourt tout Paris pendant plusieurs jours, pour trouver le propriétaire, le rencontre, lui rend les douze cent livres, resuse dix louis qu'on vouloit lui donner pour boire, & n'accepte que six livres comme payement des courses qu'il avoit faites pour trouver le propriétaire.

Une pauvre fruitiere (la femme Menthe dont je vous ai peut-être déjà parlé) avoit onze enfans. Sa sœur qui étoit entretenue, meurt & laisse une fille en bas âge, après avoir fait une de ses voisines légataire universelle. Qu'on me donne au moins son enfant, si je n'ai pas son héritage, dit la bonne tante! je le nourrirai; un de plus ou de moins, ce n'est pas une affaire. Ce sont les propres mots de l'héroine: s'ils ne sont pas beaux, ils sont généreux, & dans ce cas le style du peuple en vaut bien un autre.

Ces deux traits sans doute doivent attendrir tous les cœurs sensibles & méritent récompense; mais en respectant l'intention du sondateur de prix pour de semblables saits, ne seroit-il pas permis d'observer qu'il en est des actions vertueuses comme de la décence dans les mots. Les unes deviennent plus rares, des qu'on les publie & qu'on les paie, & les mots plus décens à mesure que les mœurs le sont moins. Si l'espoir d'une récompense encourage le soible, il peut décourager le sort ou du moins faire des hypocrites. Je crois que la vertu n'attend de récompense que d'elle-même & qu'il saut pour la conserver pure, ne la

recon doute

On ris, l n'y c Roma pomp fence Paris . là poi ou po Cette nient fuffiro qu'util l'inten garde M. le viager J'igno! dit qui qu'il a auquel

fuccès fon au pour e qu'un foit to jolie f ait réu Monte

die &

- Mo

e

rt

1-

d

n

es

e.

ne

Dit

e,

dit

le.

ai

Ur-

ine

le:

&

ien

en-

re-

du

ne

des

ans

dès

10ts

ont

age

du

e la

ême

e la

récompenser qu'en secret & sans qu'elle s'en doute.

On a établi dans tous les environs de Paris, la fête de la Rosiere, & jamais les mœurs n'y ont été si corrompues. Derniérement à Romainville, cette fête s'est célébrée en grande pompe, mais devant qui & par qui? En présence de tout ce qu'on nomme les Roues de Paris & leurs dignes compagnes. Alloient-ils là pour donner à la Rosiere l'exemple du vice ou pour recevoir d'elle l'exemple de la vertu? Cette fondation n'auroit-elle d'autre inconvénient que d'attirer les curieux de la ville, il suffiroit pour prouver qu'elle est plus nuisible qu'utile aux mœurs. Mais encore une fois, l'intention des fondateurs est pure, & je n'ai garde de les blâmer : je les plains seulement. M. le Duc *** a fait deux cens livres de rente viagere à la derniere Rosiere de Romainville. J'ignore les raisons qu'il a eues pour cela. On dit qu'il en est le parrain, mais il se pourroit qu'il ait suivi le conseil d'un de ses médecins, auquel il aura dit : - Docteur, je m'ennuie. - Monseigneur, faites du bien.

La tragédie de Madame de Montesson a eu le succès que je vous ai prédit, l'on prétend que son auditoire ne lui a pas sait grace. Tant mieux pour elle & pour nous. Il est bien singulier qu'un auteur de profession (M. le Febvre) soit tombé avec son Don Carlos, & qu'une jolie semme inconnue jusqu'ici en littérature, ait réussi. N'auroit-il point sait à Madame de Montesson la galanterie de prendre sa tragédie & de lui donner la sienne, disent les médie & de lui donner la sienne, disent les médie de prendre sa tragédie & de lui donner la sienne, disent les médies de lui donner la sienne de lui d

chans? Pour moi, comme je vois tous les jours échouer les auteurs de mon sexe dans de belles tragédies aux François, je ne suis point étonné de voir réussir chez elle une femme d'esprit. Je m'apperçois de plus en plus que les semmes du dix-huitieme siecle nous valent bien, pour ne pas dire mieux.

Encore un mot du mont Valérien. Dans le pélérinage que je viens d'y faire, on m'a montré une croix de bois de rose pesant quarante-neus livres, ornée de sleurs de lys de bois argenté. La tradition est que cette croix a eté apportée au Calvaire, il y a environ deux cens ans par un pélerin vêtu en matelot, & dont le visage étoit couvert. Il arriva sur les deux heures après-midi; il avoit sait sa premiere station à Ste. Genevieve, ensuite à Notre-Dame & ensin au mont Valérien. Après avoir déposé sa croix, il se confondit dans la foule. On n'a point su qui il étoit, mais on l'a soupçonné un très-grand Seigneur.

En vain prétendra-t-on découvrir les véritables sources du suicide : le malheureux & l'homme fortuné sont également ses victimes. Il seroit peut-être utile d'en rassembler les tristes exemples. Ils serviroient un jour à jetter quelque clarté sur cette assligeante épidémie morale. Depuis quelques semaines ils se sont trop multipliés pour me permettre d'accomplir cette tâche également pénible pour l'his-

torien & pour le lecteur.

On avoit dit d'abord que le contrôleur de bouche de Mademoiselle de Condé, dont je vous annonçai la mort par ma précédente, avoit
la véri
mortel
te, fo
étoien
gué de
Lyon
fortun
parens

Les observun cha qu'ils ment e Tableau me, co fer en des fir blent tant d'Indépe

M. fez por petites verent Ambaf premie à faire les pre il fe tre s'eft te leur in

losophe

d'exem

avoit été assassiné; c'étoit un faux bruit : la vérité est qu'il s'est porté lui-même le coup mortel. Riche de quinze mille livres de rente, son testament annonce que ses affaires étoient dans le meilleur état. Il a, dit-on, legué douze mille livres de rente à l'hôpital de Lyon, sa patrie, & partagé le surplus de sa fortune en dissérens legs en saveur de ses

parens.

les

fuis

une

olus

Ous

ans

m'a

lua-

de

roix

ron

ate-

riva

fait

uite

près

is la

on

veri-

x &

mes.

trif-

etter

emie

font

com:

l'hif-

r de

nt je

nte,

Les contempteurs ont beau multiplier leurs observations sur cette sameuse capitale, c'est un champ trop vaste & trop inépuisable pour qu'ils puissent se flatter d'en pouvoir totalement encadrer les immenses détails dans leurs Tableaux. Privé de la premiere faculté de l'homme, chaque individu veut néanmoins s'abuser en substituant à cette noble jouissance, des singularités & des manies, qui lui semblent le vrai privilege de la Liberté. Delà tant d'originaux dont les heureux pays de l'Indépendance ne donneront peut-être jamais d'exemples.

M. P...., jeune homme riche, & riche affez pour porter à un prix incroyable, dix-sept petites bouteilles de vin de Tokai qui se trouverent à la vente du Prince de Roch..., ci-devant Ambassadeur à Vienne, après avoir bu les seize premieres, s'est déterminé, à la dix-septieme, à faire des réslexions morales. Lassé de toutes les précoces & nombreuses jouissances dont il se trouvoit rassassié à vingt-quatre ans, il s'est tellement pénétré de leur sutilité & de leur insuffisance, qu'il s'est dit comme le philosophe: C'étoit bien la peine de naître! & s'est

brûlé la cervelle d'un coup de pistolet, chargé de deux balles. Quelle leçon pour nos sybarites, nos égoïstes, nos oisses & nos aimables

corrupteurs!

M. D..., l'un de ces êtres éphémeres, quoi. que magistrat, n'a pas encore poussé les cho. fes aussi loin : il s'est contenté seulement de faire exécuter sous ses yeux, les cérémonies de ses obseques. Il a fait construire à grands frais, un mausolée qu'il se destine, & en a fait l'inauguration avec tous les honneurs funebres dont il se propose de jouir au jour fatal qui privera la société d'un Citoyen-Magistrat, si recommandable. C'est, en petit, ce pauvre défunt Marquis de Brunoy. Quand fa manie religieuse le prend, le voilà tout-à-coup réveillé sur la mémoire de quelques uns des fiens; fon zele pie l'anime & lui suggere ausitôt un service pompeux dont la cérémonie, la décoration & la musique ravissent son imagination. Cent jolies femmes sont invitées à y affister, & leur nombreux & brillant cortege acheve de porter l'extase dans ses sens. Retiré chez lui, rien ne doit troubler cette délicieuse componction; tout lui retrace les lieux & les objets qui l'ont édifié; ses domestiques ne sont que des filles ou des garcons de douze à quatorze ans, tous vetus de maniere à lui rappeller les lévites du temple.

Tous ces Messieurs ne sont pas aussi sombres les uns que les autres. M. de M..., entr'autres, vous paroîtra possédé d'une bien singuliere manie. Au-lieu de concentrer son

existence

exister figuen appell fant d fes pla petite voitur demeu fieme n'est a n'ait u les dé trigues & mê biais i d'une grégée compte bout d

Les ment no res? C point u des plu cette no reur de d'un M litaire. miere fin'a cessi der enfides diffi

quittée

e parc

irge

ba-

bles

uoi.

ho-

de

nies

ands

n a

fu-

our

Ma-

, ce

id fa

coup

des

uffi-

nie,

ima-

es à

cor-

fens.

cette

e les

do-

gar.

vê.

es du

fom.

, en-

bien

fon

ence

existence & ses plaisirs en soudoyant magnifiquement un de ces Mannequins organises, qu'on appelle Filles entretenues, il trouve plus plaifant de diviser ses libéralités pour multiplier ses plaisirs en les variant. Rencontre-t-il une petite grisette qui lui plaît; il fait arrêter sa voiture, la fait approcher & lui demande fa demeure; une seconde de même, une troisieme encore, ainsi de suite; de maniere qu'il n'est aucun quartier de Paris ou M. de M... n'ait un petit pied-à-terre. Mais comme tous les détails pécuniaires de ces différentes intrigues auroient quelque chose de fastidieux & même d'ignoble, M. de M... a trouvé le biais ingénieux de s'y foustraire, au moyen d'une taille dont il munit chacune de ses aggrégées. Chaque visite est portée en ligne de compte & marquée sur la taille, qui, au bout du mois, est présentée & fidélement acquittée en raison des échancrures.

Les Francaleu sont de tous les siecles; comment n'en aurions-nous pas dans tous les gentes? Celui dont je veux vous entretenir n'est point un Metromane, mais un Musicomane des plus déterminés. A soixante ans & plus, cette manie, ou pour mieux dire, cette sureur de musique est entrée dans le cerveau d'un M. le Chevalier de Courcelles, ancien militaire. Depuis deux années que, pour la premiere sois, il a mis le nez sur les notes, il n'a cessé de solsier, solsier, jusqu'à se persuader ensin qu'il lit à livre-ouvert les plus grantes difficultés, tandis qu'à peine est-il en état le parcourir la gamme sans détonner. Quoi Tome XIV.

qu'il en soit, ce M. de Courcelles, tendant toujours avec le même enthousiasme au der. nier degré de perfection qu'il croit toucher, a maintenant & depuis long-temps, jusqu'à quatre différens maîtres de musique qui se succedent journellement, mais qui se renouvel. lent d'autant plus fréquemment que celui qui n'est pas dans le secret, est bientôt renvoyé. Lorsqu'un d'eux se présente, M. de Courcelles tâte son intelligence par un morceau capital. Si ses détonations, ses cris aigres & l'inexactitude de son chant trouvent un censeur aulieu d'un approbateur, M. le Court-Cachet trop véridique est répudié comme un sot, comme un ignare, incapable de sentir les étonnans progrès du Chevalier Musicomane qui veut & entend qu'on l'écoute, qu'on l'admire, & bien plus, qu'on le vante.

Le quatrain suivant de Voltaire n'a jamais été imprimé. Il étoit adressé à Madame D*** maîtresse du Prince de Condé qui étoit borgue,

Io, sans avoir tort de seindre, D'Argus eût trompé tous les yeux. Nous n'en avons qu'un seul à craindre; Pourquoi ne pas me rendre heureux?

De Versailles , le 20 Mai 1785

LA commotion qui a causé quelqu'ébranlement dans notre ministere & qui n'a pro duit aucune chûte, s'est fait ressentir jusqu'au département de la seuille des bénésices. Void telle qu'on la raconte l'anecdote qui a menat

M. noin man yaı cens noin fait I un p faveu le le lager à doi Evèq vent mettr des n yeux fiance public bran, Conzi des he On n' charne vre D qu'un damne parce (qu'il c fa gra de ses

effets L'anec

prelat.

M. l'Evêque d'Autun d'une difgrace. Les chanoines de Marchienne, en Flandres, ont demandé la permission d'élire un coadjuteur : on ya mis pour prix, dit-on, un present de cing cens mille livres à faire à un chapitre de chanoinesses situé dans cette province. Dans le fait M. d'Autun avoit-il si grand tort de faire un peu contribuer les riches capitulaires en faveur d'un établissement bien plus utile que le leur, puisqu'il a le double avantage de soulager les familles nobles qui n'ont pas de dot à donner à leurs filles & d'offrir à MM. les Evèques, des maisons décentes où ils peuvent fréquenter le beau sexe sans se compromettre? On a pourtant mal tourné la chose. des mémoires très-hardis ont été mis fous les yeux du Roi pour ôter à M. d'Autun la confiance de S. M. Déjà l'on nommoit dans le public pour lui fuccéder, les uns M. de Sabran, Evêque de Laon, les autres M. de Conzié, Evêque d'Arras. Ce dernier est l'un des hommes de France qui a le plus d'esprit. On n'a qu'un trait à lui reprocher. C'est l'acharnement avec lequel il a poursuivi le pauvre Denegi. On a été revolté dans le temps qu'un prélat connu pour tolérant ait fait condamner à la potence un jeune homme bien né, parce qu'il avoit fait un enfant à une jolie fille. qu'il consentoit à épouser. Denegi a obtenu sa grace, mais il a perdu la tête, & l'objet de ses amours est resté déshonoré. Voilà les effets de la sévérité de M. l'Evêque d'Arras. L'anecdote suivante fait plus d'honneur à ce prélat. Elle prouve qu'il a de l'énergie si elle

178ji ébřan

Int

er.

r,

u'à

uc.

rel-

qui

ye.

lles

ital.

xac-

au-

chet

om.

tonqui

nire,

amais

D***

rgne.

'a pro asqu'au Void

nenace

ne fait pas l'éloge de ses mœurs. Le temps l'a bien changé. Il logeoit à Paris dans un hôtel garni où vint demeurer une jolie femmer L'occasion tenta Monseigneur, il fit sa cour & reuffit. Or la belle avoit un amant officier aux gardes, celui-ci revient un beau soir de Versailles où on le croyoit retenu par fon service & se présente pour coucher avec Madame, felon fon usage. Sa place est prile, c'est un abbé qui l'occupe. Jugez de la fureur héroique qui s'empare de lui. Point de bruit. dit M. d'Arras, on m'apportera un habit pareil au vôtre, je me ferai faire une queue & nous ferons de niveau. Le valet de chambre vient en effet avec son équipage de guerre & de bonnes fortunes; il étoit quatre heures du matin, les deux rivaux descendent dans le jardin de l'hôtel. L'officier fut battu & cocu. Il n'est point de heros aux yeux de son valet de chambre. Celui de l'Evêque sentant la fausset de ce proverbe, n'a pu s'empêcher de raconter l'aventure qui est ainsi devenue publique, malgré la promesse du secret que s'étoient donnée les acteurs. La Cour a bien pris la chofe. M. d'Arras a depais refuse l'Archeve che de Tours & l'a fair donner à son frere S'il est nommé aujourd'hui ou demain Miniftre de la feuille, convenons que ce refus n'é toit pas mal - adroit. Il paroît cependant que M. d'Autun ne lui cédera pas encore cett so differ the emonia to fois la place.

M. le Comte d'Adhemar est parti pour Londres sans titre, quoiqu'on l'air sait Duc dans le public. Cependant on l'auqualisié de mes

hat êtr pla

lieu

pour M

que

nou

pour douz nos ne p de n

d'une des S
remon
LANG
fantes
des S

Jan périon pelle à ses sa pla de ce chez emps

s un

fem-

fit fa

mant

beau

a par

avec

rife.

reur

ruit,

t pa-

ueue

ham-

uerre

eures

ns le

let de

ıffete

ique,

oient

is la

hevê-

frere.

Ainif-

n'e

t que

cette

Lon

dans

tres

haut & très puissant Seigneur reconnu pour être issu de la seconde race : ce qui, a dit un plaisant, sait beaucoup d'honneur à la troissemes

La promotion de Maréchaux de France aura lieu si j'en crois plusieurs de nos prétendans, mais il faut convenir qu'ils n'ont pas qualité pour être crus.

M. le Marquis de la Fayette vient d'être décoré de la Croix de S. Louis. On remarque que le Roi ne fait pas grace de six mois au nouveau Chevalier.

Le Docteur Francklin est revenu à la charge pour de l'argent. Nous avons encore promis douze millions pour achever l'éducation de nos chers Enfans les Etats-Unis Puissent-ils ne pas laisser recueillir à d'autres les fruits de nos bienfaits!

De Verfailles, le 21 Mai 1783.

On a imprimé dix à douze exemplaires d'une diatribe sanglante contre M. le Garde des Sceaux. Elle est intitulée: Très - humbles remontrances de GUILLAUME NICODEME VO-LANGE dit JANOT, acteur des Variétés amusantes, à Mgr. HUE DE MIROMESNIL, Garde des Sceaux de France.

Janot commence par louer Mgr. sur sa supériorité dans les rôles de Crispin, il lui rappelle avec beaucoup de délicatesse que c'est à ses Crispinades de Pontchartrain qu'il doit sa place; il se plaint ensuite avec douceur de ce que Mgr. va sur ses brisées en jouant chez Madame de Vergennes les rôles de

un

de t

fent

On

àf

hon

S. A

il a

vui

le c

info

que

jeu

riol

&

que

Elle

bas

par

par

de

mar

fon

lui d'ur

le I

jett

P

I

Jérôme Pointu avec une perfection désespérante & ruineuse pour le pauvre Janot. Il paroit appréhender que les Janoteries de Mgr. ne fassent déserter le théâtre des Variétés amusanses pour courir à celui des affaires étrangeres, ce qui porteroit un coup mortel à la petite fortune du pauvre Janot. Il conclut enfin par représenter à Mgr. qu'il est de sa bonté & même de sa justice de le dédommager par quelques bienfaits, puisqu'il s'opiniâtre à le ruiner par la supériorité de ses talens, & il le supplie de lui faire obtenir une part entiere à la comédie italienne ou à la grand'chambre; il préféreroit à la vérité cette derniere, attendu que la part entiere de Messieurs de la comédie italienne ne rapporte que sept à huit mille francs, & qu'on affure que celle de Melsieurs de la grand'chambre en rapporte annuellement dix-huit à vingt mille, (c'est précisément le contraire, la plaisanterie est bonne.)

On ignore quel est l'auteur de cette diatribe. Elle est écrite avec beaucoup de goût & de : selmini fio el E en

gaîté.

J'ai vu aussi dans quelques mains une satyre qui n'est pas moins injuste contre notre

Ministre des affaires étrangeres.

Les papiers publics ont bien dit que le Duc de Chartres avoit affisté le sept de ce mois à l'assemblée des Communes britanniques; mais ce qu'ils n'ont pas dit & ce qui lui fait honneur, ces font ces expressions qu'il a adressées en sortant à quelques membres qui l'accompagnoient : Je me trouverois très-heureux de siéger parmi vous si j'étois Anglois, & j'admin

rante

aroit

ne

ufan-

inge-

enfin

onté

a le

& il

tiere

bre:

e la

huit

Mef-

anpré-

nne.) ribe.

Sc de

e fa-

otre

Duc

ois à

mais

hon-

dref-

l'ac-

dmitt

un gouvernement où l'autorité n'est que la volonté de tous. En général les lettres particulieres dissent que ce Prince a beaucoup plu à Londres. On n'y a critiqué que les anneaux qu'il porte à ses oreilles. Pauvre observation pour des hommes!

Le Marquis de Conflans qui accompagne S. A. S. a rencontré un Irlandois avec lequel il avoit eu à Paris une espece d'affaire non vuidée pour une fille. Tout étoit disposé pour le combat, mais le Duc de Chartres s'étant informé du sujet de la querelle, & ayant vu que l'honneur de l'un ni de l'autre n'étoit en jeu & qu'il ne s'agissoit que d'une petite gloriole, a employé sa médiation pour pacisier & réconcilier les parties.

Le Docteur B*** fut appellé, il y a quelques jours, par une femme de haute qualité. Elle avoit à le consulter sur une maladie de bas ventre. Le Docteur porta la main à la partie affligée & cet attouchement lui sit apparemment perdre la tête. Il oublie son rôle de médecin pour jouer celui d'amant, & s'émancipe au point que la semme est outrée de son insolence. Elle le repousse vivement en lui déclarant que si jamais elle étoit capable d'une soiblesse, ce ne seroit pas pour un laid & puant roturier comme lui : elle sonne & le Docteur s'échappe à temps pour n'être pas jetté par les senêtres.

ÉPIGRAMME.

Tout près d'entrer dans le lit nuptial, Pardonnez-moi, disoit Monsieur Dorval A sa moitié, mais je ne puis plus taire Un triste aveu que m'oblige à vous faire Ma conscience & le nœud conjugal.

- Expliquez-vous. - J'ai - Quoi! - Certain mal...

Que jusqu'ici, craignant de vous déplaire,

J'ai cru devoir dérober à vos yeux.

- Vous m'alarmez. - Ce mal me défespere,

- Quet est-il donc ? - C'eft, Madame, un Caurere,

- Un? ce n'est rien, Moi, Monsieur, j'en ai deux,

Par M. Lieutand.

De Paris , le 28 Mai 1783;

M. le Clerc attribue, comme vous l'aller voir, dans sa nouvelle Histoire de Russie, de miraculeux effets au pouvoir du bâton sur le peuple Russe. « On dit à un esclave; je veux » que tu fois cocher ou cuisinier ou arti-» fan; &c. Il repond Neznaïou; je ne sais » rien de cela, je ne puis pas faire cela... On » le menace, il répond VACHOU VOULIOU; » comme il vous plaira. Quelquefois on le fait » battre, & alors il commence à effayer » son intelligence, & puis il s'arrête. Il est » battu de nouveau : les coups redoubles lui » fouettent le fang, son imagination s'échaus » fe; il devient perruquier, cocher, cuis-» nier, artisan, & en un mot ce que son mai-" tre vouloit qu'il fût... " Il n'en est pas ainsi du peuple François; & depuis plusieurs années qu'on a voulu substituer la punition du bâton à celle de la prison, quantité d'aventures & les désertions continuelles prouvent que ce peuple sensible n'est pas fait pour cet odice moi qua irrit y es ble mais en a & a bre de l men cou

dats
gime
III e
très
pour
cien
quer
men
agré
rudi
tiqui
Mon
eft f

belle Ma ét l'ino

pier

les i

volu

odieux traitement. Le trait suivant est un temoignage frappant de ses funestes effets. Cinquante dragons du régiment de Bourbon, irrités, fatigués de cette brutale discipline qui y est adoptée, ont fait volte-face tous ensemble en sortant de la parade, & le sabre à la main ont traversé la ville de leur garnison. en annonçant leur désertion. On peut ajouter & affurer qu'il n'est pas de mois que le nombre des déserteurs en France ne monte à plus de huit cens hommes, ce qui fait annuellement une perte de dix mille hommes, & à coup fûr, les meilleurs & les plus braves foldats, déterminés par les duretés de ce réal Bing de l'inoculation. Cette élégiq gime.

nal...

tere.

leux,

783:

allez

, de

r le

reux

arti-

Sais

On

ou;

fait

ayer

l eft

s lui

nauf.

uifi-

mai.

ainfi

an-

1 du

entu-

que

cet

Il paroît un livre intitule : Erotica Biblion. Il est françois; l'auteur y fait une dissertation très-grave & très-sérieuse sur la maniere, ou, pour mieux dire; les manieres dont les anciens faisoient l'amour. Ce livre est pédantesquement obscene. Un autre qui vient également de voir le jour l'est d'une maniere plus agréable quoique ce soit aussi un ouvrage d'érudition, plutôt destiné aux amateurs de l'antiquité qu'à ceux du libertinage. Ce font les Monumens de la vie privée des douze Céfars. Il est formé de l'explication & de l'empreinte de pierres gravées antiques où font représentées les infames débauches des Empereurs. Ce petit volume dont l'exécution typographique est fort belle se vend un prix exhorbitant.

Mademoiselle, fille de Mgr. Comte d'Artois, a été dangereusement malade des suites de l'inoculation. On lui a fait prendre le lait. L'un

fi

ba

pl

ve

mo

fin

inr

de

d'o

met

fe

ger

fem

c'ef

De

livr de 1

déta

ne chast

s'arr

le ti

celui

ment

prése de la

five

piece de ce

leçon

des fils du Roi d'Angleterre vient de succomber à cette opération. Les exemples obscurs des funestes effets qui en résultent souvent, ne pouvoient rien contre l'enthousiasme général, mais ceux-ci font une vive impression. J'ai connu plusieurs personnes qui, après l'ino. culation, ont encore eu la petite vérole & d'autres qu'elle a mises au tombeau. L'année derniere, Madame la Duchesse de Cossé, fille de M. le Duc de Nivernois, perdit son fils unique, pour avoir voulu mettre ainsi ses jours en sûreté. M. le Comte de Laurencin: académicien de Lyon, publia, il y a quelques années, une élégie sur la mort de sa fille victime de l'inoculation. Cette élégie arracha des larmes à toute la France. Qu'auroit-ce été si, comme moi, toute la France eût pu entendre ce pere malheureux déplorer la perte de son enfant & ne trouver de consolation que dans l'épanchement de sa douleur. Je sais qu'on a fait un calcul par lequel on prouve ou l'on prétend prouver que sur cent personnes inoculées, il n'en meurt que deux, & que fur cent autres qui ont naturellement la petite vérole, la moitié périt; mais ce calcul est-il bien vrai, & s'il l'est, il justifie sans doute la protection que le Souverain accorde à une opération qui peut arracher une grande partie de ses sujets à un fléau destructeur, mais que la position d'un pere qui le prend pour base de ses combinaisons est délicate, & combien ne doit-il pas alarmer sa tendresse? Au reste je ne suis pas médecin, pas même philosophe, je parle en homme fen

sible: si je me trompe, ceux dont je combats l'opinion me pardonneront; ceux que je

plains m'aimeront.

irs

it.

e-

on.

10-

&

née

ille

fils

fes

in;

iues

fille

acha

t-ce

t pu

erte

ation

fais

ouve

rion

z que

a pe

calcul

fans

corde

rande

Steur, prend

icate,

a ten

n, pas

e fen

C'est certainement un problème difficile à résoudre que celui de l'éducation; les Gouvernemens & la Nature veulent des principes bien différens; mais toujours faut-il des mœurs. M. Silvain trouve apparemment plus simple de s'en passer; & pour propager plus innocemment ce commode système, il vient de publier un petit ouvrage, intitulé : L'âge d'or, qu'il propose aux meres de familles pour mettre entre les mains de leurs enfans. Qu'elles se gardent ces meres d'ajouter foi à ce dangereux précepteur! ce titre plein de candeur femble annoncer le tableau de l'innocence; & c'est celui de la licence & de la volupté. De jeunes Pâtres & de jeunes Bergeres se livrent ingénument à toutes les impulsions de la Nature & de l'Amour, & ce sont ces détails irritans fur lesquels le berger Silvain ne craint pas d'affurer que la vierge la plus chaste peut fixer les regards. Combien d'autres s'arrogent aussi dignement que ce M. Silvain le titre de Mentor du genre humain? Bien différent d'eux, M. Berquin n'a prétendu qu'à celui d'Ami des Enfans, & en remplit fidèlement tous les devoirs : les sujets qu'il leur présente, offrent toujours l'intéressante union de la morale la plus pure, la plus persuafive & de l'amusement le plus attrayant. La piece suivante prise dans le dernier volume de ce manuel de l'enfance, renferme une leçon essentielle bien capable d'inculquer à

P 6

la jeunesse, des notions claires & sensibles d'humanité & de liberté.

LE NID DE FAUVETTE.

Maman, maman, s'écrioit un foir Sym: phorien, en se précipitant tout essoussé sur les genoux de sa mere! voyez, voyez ce que je tiens dans mon chapeau.

Madame de Bléville. Ha, ha! c'est une Fau-

P

da

lil

m

ge

de

tu

re

to

en'

ch

la

Sau

vette. Où l'as-tu donc trouvée?

Symphorien. J'ai découvert ce matin un nid dans la haie du jardin. J'ai attendu la nuit. Je me suis glissé tout doucement près du buisson, & avant que l'oiseau s'en doutât, paf! je l'ai sais par les aîles.

Madame de Bléville. Est-ce qu'il étoit seul

dans fon nid?

Symphorien. Ses enfans y étoient aussi, Maman. Ah! ils sont si petits, qu'ils n'ont pas encore de plumes. Je ne crains pas qu'ils m'échappent.

Madame de Bleville. Et que veux tu faire

de cet oiseau?

Symphorien. Je le veux mettre dans une cage que j'accrocherai dans notre chambre.

Madame de Bléville. Et les pauvres petits!

Symphorien. Oh! je veux aussi les prendre,
& je les nourrirai. Je cours de ce pas les chercher.

Madame de Bléville. Je suis fâchée que tu

n'en aies pas le temps.

Symphorien. Oh! ce n'est pas loin. Tenez, vous savez bien le grand cérisier? C'est tout vis-à-vis. J'ai bien remarqué la place.

Madame de Bléville. Ce n'est pas cela. C'est que l'on va venir te prendre. Les soldats sont peut-être à la porte.

Symphorien. Des soldats? pour me prendre? Madame de Bléville. Oui, toi-même. Le Roi vient de faire arrêter ton pere; & la garde qui l'a emmené, a dit qu'elle alloit revenir pour se saisir de toi & de ta sœur, & vous conduire en prison.

Symphorien. Hélas, mon Dieu! que veut-on

faire de nous?

bles

ym-

fur

que

Fau-

nid

nuit. buif-

paff!

feul

man.

core

pent. faire

une

re.

tits?

s les

ie tu

nez,

tout

Madame de Bléville. Vous serez rensermés dans une perite loge, & vous n'aurez plus la liberté d'en sortir.

Symphorien. O le méchant Roi!

Madame de Bléville. Il ne vous fera pas de mal. On vous fervira tous les jours à manger & à boire. Vous ferez seulement privés de votre liberté & du plaisir de me voir.

(Symphorien se met à pleurer.)

Madame de Bléville. Eh bien, mon fils, qu'astu donc? Est-ce un malheur si terrible d'être rensermé, quand on a toutes les nécessités de la vie?

(Les fanglots empêchent Symphorien de répondre.)
Madame de Bléville. Le Roi en agit envers
ton pere, ta sœur & toi, comme tu en agis
envers l'oiseau & ses petits. Ainsi, tu ne peux
l'appeller méchant, sans prononcer la même
chose de toi-même.

Symphorien. (en pleurant.) Q! je vais lâcher la Fauvette.

(Il ouvre son chapeau, & l'oiseau joyeux se sauve par la fenêtre.

Madame de Bleville. (prenant Symphorien dans (es bras.) Rassure-toi, mon fils, je viens de te faire là un petit conte pour t'éprouver. Ton pere n'est pas en prison; & ni toi, ni ta fœur, vous ne ferez renfermés. Je n'ai voulu que te faire sentir combien tu agissois méchamment, en voulant emprisonner cette pauvre petite bête. Autant que tu as été af. fligé, lorsque je t'ai dit qu'on alloit te prendre, autant l'a été cet oiseau, lorsque tu lui as ravi sa liberté. Penses-tu comme le mari aura soupiré après sa femme, & les enfans après leur mere; combien celle-ci doit gémir d'en être séparée ? Cela ne t'est sûre. ment pas venu dans l'esprit, autrement tu n'aurois pas pris cet oiseau. N'est-il pas vrai, mon cher Symphorien.

Symphorien. Oui, Maman; je n'avois pense

à rien de tout cela.

Madame de Bléville. Eh bien penses-y dorénavant, & n'oublie pas que les bêtes innocentes ont été créées pour jouir de la liberté, & qu'il seroit cruel de remplir d'amertumes une vie qui leur a été donnée si courte. Tu devrois apprendre par cœur, pour mieux t'en souvenir, une petite piece de vers de ton ami.

Symphorien. De l'Ami de Enfans? Oh! re-

citez-la-moi, je vous en prie.

Madame de Bléville. Tiens la voici.

Je le tiens, ce nid de Fauvette: Ils font deux, trois, quatre petits! Depuis si long-temps je vous guette, Pauvres oiseaux, vous voilà pris, Criez, fifflez, petits rebelles;
Débattez-vous, oh! c'est en vain:
Vous n'avez pas encor des aîles;
Comment vous sauver de ma main?

dans

de

ver.

, ni

n'ai

fois

ette

af-

ren-

e le

les

doit

ûre-

rai,

ense

do-

in-

a li-

rtu-

Tu t'en

ami.

re-

Mais quoi, n'entends-je pas leur mere; Qui pousse des cris douloureux! Oui, je le vois, oui c'est leur pere, Qui vient voltiger autour d'eux.

Et c'est moi qui cause leur peine.

Moi qui, l'été, dans ces vallons,

Venois m'endormir sous un chêne,

Au bruit de leurs douces chansons!

Hélas! si du sein de ma mere
Un méchant venoit me ravir?
Je le sens bien, dans sa misere,
Elle n'auroit plus qu'à mourir.

Et je ferois affez barbare

Pour vous arracher vos enfans?

Non, non, que rien ne vous fépare,

Non, les voici, je vous les rends.

Apprenez-leur dans le bocage

A voltiger auprès de vous:

Qu'ils écoutent votre ramage,

Pour former des fons aussi doux.

Et moi dans la faison prochaine
Je reviendrai dans ces vallons,
Dormir quelquesois sous un chêne
Au bruit de leurs jeunes chansons,

Si les passions sont la source des vertus; elles n'en ont pas moins des effets fouvent ferribles, & des suites funestes. Un riche agriculteur des environs de Meaux, vient de nous en donner un nouvel & bien trifte exemple. Lié très-particulièrement depuis plusieurs années avec une femme du canton, quelques motifs de jalousie lui ont fait tramer le projet de vengeance le plus noir & le plus barbare. L'ayant un jour attirée dans les champs, il coupe une forte branche d'épine, l'émonde & l'affile par le bout. Profitant de l'isolement où il se trouvoit avec elle, & de la condescendance avec laquelle elle se prêtoit à ses feintes & perfides caresses, au-lieu des plaisirs de l'amour, il lui fait éprouver les tourmens du martyre le plus cruel, & l'empâle. Cette malheureuse créature, trouvée quatre heures après, dans les dernieres angoisses de la mort, n'a pu procurer aucun indice contre son bourreau : mais il fut foupçonné. Arrêté, questionné, il a avoué son crime, & vient de l'expier sur l'échafaud. En vain sa famille a-t-elle offert des sommes pour l'y soustraire, l'argent, cette fois, n'a pu prévaloir contre les loix ni contre la vindicte publique.

LA CONFESSION DE LUCILE

Chanson sur l'air de Marlborough.

Bon jour pere Basile:
Ah! mon cœur, ah! mon cœur est fragile;
De la pauvre Lucile

J'aime à donner la Jul.

Mad be but Ics Andours.

Soyez le Directeur. (bis.) - Parlez, ma chere fœur.

18;

ent

gri-

ous

ple.

an-

ues

10-

ar-

ps,

nde

ent

def-

fes

firs

ens ette

ires ort,

our-

iefde

elle

ar-

les

LE.

- Trop bonne & trop facile Ah! mon cœur, &c. J'ai fait, fans être habile, Cent amans tour-à-tour. (bis.) Un gros Prélat de Cour...

Meubla mon domicile; Ah! mon cœur, &c. Sa tendresse débile S'exhaloit en grands mots, (bis.) Je crains les vains propos,

Un Officier agile, Ah! mon cœur, &c. Il étoit peu fertile, L'argent manquoit toujours, (bis.) C'est le nerf des amours,

Un jeune abbé docile; Ah! mon coeur, &c. Quand nous allions en ville Il cachoit fon rabat, (bis.) Et moi j'aime l'éclat.

Un financier utile, Ah! mon cœur, &c. Enrichit mon afile, Mais il étoit jaloux: (bis.) Autant vaut un époux.

Un Robin imbécile, Et neus poinc de Ah! mon cœur, &c.

Je le pris entre mille; Il fut fier comme un Roi, (bis.) J'aime à donner la loi.

Un rimeur du haut style,

Ah! mon cœur, &c.

M'offrit un vaudeville,

Tout l'encens des neuf sœurs; (bis.)

Moi je hais les fadeurs.

Je quittai le reptile,

Ah! mon cœur, &c.

D'un médecin habile

J'acceptai le fecours, (bis.)

Et puis après deux jours...

Un Espagnol tranquille,

Ah! mon cœur, &c.

Il étoit immobile

Comme au camp de S. Roch, (bis.)

Moi je me plais au choc.

Un Anglois indocile,

Ah! mon cœur, &c.

M'emmena dans fon isle;

Mon cœur est citoyen, (bis.)

J'emportai tout fon bien.

Bientôt j'eus à la file

Ah! mon cœur, &c.

Et la Cour & la Ville;

Et n'eus point de bonheur; (bis.)

Le vuide est dans mon cœur.

N'a

Daignez, pere Bafile,

Ah! mon cœur, &c. Daignez guérir Lucile De ses égaremens. (bis.)

the set before the leading

- Fuyez tous les amans,

- La chose est difficile Ah! mon cœur, &c. Un feul, pere Basile, Encore un seulement! (bis.) - Vous en avez eu cent !

En voulez-vous donc mille ? Ah! mon cœur, &c. Un feul, pere Bafile Un feul, mais qu'il foit bon; (bis.) - Quoi, fille du démon!

Appaifez votre bile mon cœur, &c. C'est vous, pere Basile, Ah! mon cœur, &c. Vous que Lucile prend; (bis.) - Le cas est différent.

Pendant la nuit tranquille, Ah! mon cœur, &c. Venez, belle Lucile, Derriere le couvent : (bis.) Je ferai tant & tant

Thought of the Tong Veneral of I Que la Cour & la Ville N'auront plus d'attraits pour Lucile, Et que son cœur fragile Enfin fera constant.

De Paris, le 2 Juin 1783.

fu

m

les

9)

1)

2)

1)

99

2)

32

1) (

27 (

2) 1

"]

)) (i

» (

» Y

» T

12 E

n c

m F

3)]

DI

Daigner, pere Balile,

It est question de grandes réjouissances pour la paix. La ville de Paris s'occupe de l'examen de divers projets. Tous, dit-on, également coûteux & peu propres à donner une idée des progrès du goût. Et à quoi bon ces réjouissances? Que ne suit-on l'avis de l'abbé Brizard? Elévez un édifice public & non des châteaux de carte. D'ailleurs cette paix n'est-elle pas heureuse? Passe pour des seux de joie lorsque le peuple à besoin d'être distrait : quand il a envie de pleurer, il faut le faire rire; mais quand il rit ne le faires pas pleurer, car ensin c'est lui qui paie ces prétendus divertissemens, où par dessus le marché, il perd souvent des bras & des jambes.

Les auteurs & le public même font les êtres les plus indifférens aux yeux des comédiens que les uns & les autres enrichissent. Madame Mignot du Vivier, niece de Voltaire, avoit orné la nouvelle salle des François, d'une belle statue de son oncle sculptée par Houdon : la troupe modeste & spirituelle qui veut bien se donner la peine d'apprendre par cœur les ouvrages de Voltaire, & de les déclamer tant bien que mal, a regardé cette statue, comme un cadeau légitimement dû & comme l'hommage d'une juste reconnoissance; elle en a consequemment disposé, selon sa volonté, dans les nouveaux arrangemens qui rendent le théâtre françois un peu plus maussade encore qu'il ne l'étoit. Madame du Vivier a

sur le champ écrit la lettre suivante aux comédiens qui l'ont trouvée, dit-on, un peu cavaliere, & ne la feront point insérer dans les sastes de l'illustre société Tragi-comique.

783.

nces e de

ėga-

une

ces

abbé

des

joie

uand

ire;

rtiffou-

tres

liens ada-

voit

'une

lou-

veut

mer

nme

elle

lonren-

Tade

er a

" J'apprends, Messieurs, que la statue de " M. de Voltaire, que j'ai donnée l'année " derniere à la Comédie Françoise, pour ser-" vir à l'ornement de son grand soyer, en a " été tout récemment ôtée, pour être repla-" cée dans la piece de vos assemblées par-" ticulieres, sans que vous ayez eu l'honnê-

» teté de m'en prévenir. » " J'ai l'honneur de vous observer, Mes-" sieurs, que ce n'est point là du tout la des-» tination premiere de cette statue. Je me suis » rendue à vos defirs lorsque vous me l'avez » demandée, d'autant plus volontiers qu'elle » devoit être mise, à toute éternité, sous les » yeux du public, qui paroifloit voir avec » plaisir l'hommage que j'ai rendu à la mé-" moire de ce grand homme, & mon tribut » de respect & de reconnoissance pour lui. Je » ne me fuis pas plainte de ce que vous n'avez » pas daigné, jusqu'ici, me procurer le moyen » de voir encore quelquefois représenter fur " votre théâtre ses ouvrages immortels; il " n'est peut-être pas juste, en effet, que la n niece & l'héritiere d'un homme qui a enri-» chi la Comedie Françoise pendant soixante " ans, puisse y posséder un quart de loge » pour son argent; mais je me plains à plus » juste titre aujourd'hui, de ce que vous ne » rendez pas à sa statue l'honneur qui lui est

Th

dar

fata

me

d'a

Ta

pol

l'in

pre

fior

8

Sa

que

que

de

por

81

pas

&

à (

pro

a

vra baf

fra

cau

flex

lari

elle

» dû. Elle n'a jamais été destinée à saire un meuble d'ornement pour votre chambre: & » si la cheminée qu'on a pratiquée dans le » foyer y est plus nécessaire que la statue de » M. de Voltaire, du moins pouvoit-on la » placer à l'un des côtés de cette cheminée. » en attendant que les parens des autres grands » hommes qui ont, comme lui, enrichi le Théà. » tre François, leur aient rendu la même hon-» neur; ou bien dans l'enfoncement de la fe-» nêtre qui est en face de cette cheminée, » & bien mieux encore dans le vestibule d'en » bas. C'est même là que de Vailly avoit » d'abord imaginé de la placer. » » Je suis bien loin, Messieurs; de repro-» cher mes bienfaits, & de retirer le don que » j'ai fait à la Comédie Françoise; mais enfin, » si vous ne remplissez pas mon intention, en » mettant la statue de mon oncle sous les yeux » du public, dans un des endroits ci-dessus » indiqués, je ne vous propose point de me » la rendre, mais je vous prie de me la ven-» dre; je la payerai ce que M. Houdon, qui » en est l'auteur, l'estimera. Vous pourrez " m'indiquer le jour où vous me la renver-» rez, & le prix en sera tout prêt. »

J'ai l'honneur d'être, &c.

Mignot du Vivier

Des lettres d'Angleterre, en nous annonçant l'énorme banqueroute de Taylor, directeur de l'opéra de Londres, font mention de la conduite affez nerveuse qu'a tenu nont un

: &

s le

e de

n la

iée,

ands

héà-

non-

te-

iee .

d'en

voit

pro-

que

inn,

, en

reux

effus

ven-

rrez

ver-

vier.

non-

n de

otre

Théodore dans cette circonstance. Se trouvant dans les couliffes lors de la nouvelle de cette fatale aventure qui lui ravissoit dans un moment tout le fruit de ses espérances, elle jette d'abord quelques imprécations animées contre Taylor, puis prenant sa résolution, se disposoit à présenter une adresse au public, pour l'informer de sa malencontre. Le Roi, qui étoit présent, craignit que cette démarche n'occasionnat quelque fermentation dans l'assemblée. & fit ordonner à la danseuse de se désister. Sa réponse fut : qu'elle n'avoit quitté la France que pour se soustraire à des ORDRES DU ROI: que dans le pays de la liberté, elle vouloit jouir de ses privileges. Au surplus, ajouta-t-elle au porteur d'ordre; dites à GEORGE qu'il me paie & je consens à me taire. Cette proposition n'ayant pas été agréée, Theodore continua sa motion & parvint, quoiqu'en affez mauvais anglois, à obtenir beaucoup d'applaudissemens & de promeffes.

De Paris , le 4 Juin 1783:

LA plus belle fiction nous laisse toujours à desirer: si l'imagination est satisfaite, le cœur a des regrets. Le plus grand mérite d'un ouvrage moral est donc d'avoir la vérité pour base; les exemples qu'il donne en sont plus frappans, plus utiles, & les impressions qu'il cause, plus vives & plus prosondes: les réslexions ne sont qu'accroître & prolonger nos larmes; une seule au contraire les tarit quand elles ne sont que l'effet de l'illusion. Sachons

no

fes

av

je Le

rai

tul

fer

be:

tul

ten

roi

mê

de

qu'

par

qui

fuit

tre

fon

» q

9) to

n h

» ė

n b

1) II

n d

9) C

) p

n di

» U

7

donc gré à l'estimable auteur des Délassemens d'un homme sensible, d'avoir rassemblé quantité de faits intéressans, inconnus ou trop oubliés. & d'en former un recueil d'anecdotes vraies. dont la lecture ne peut que porter à l'amour des vertus & des devoirs, & ramener au bien un grand nombre d'esprits incertains ou découragés par l'idée d'une corruption géné. rale, trop accréditée par quelques écrits modernes & malheureusement par le tableau de cette capitale. Il faut rendre cette justice à M. d'Arnaud, qu'il semble n'avoir cessé de se croire comptable de ses talens à la société. & qu'il les a toujours employés pour ses plaifirs & son utilité. Ses nombreux ouvrages, auxquels l'Utile Dulci d'Horace conviendroit si bien pour épigraphe, ont tous un caractere foutenu d'honnêteté qui les ont rendus chers aux êtres sensibles: mais ce dernier sur tout, a le droit de leur plaire & de les attacher: toutes les conditions & tous les âges y trouveront à profiter & le regarderont comme une source de sensations d'autant plus exquises qu'elles réveilleront en eux les sentimens les plus légitimes. La jeune fille pleura sur le sort d'Emilie, les plus indifférens sur le son de Jacques imitant le Pélican pour ses enfans; tous sangloteront sur le sort de cette pauvre & vertueuse villageoise, qui, résistant aux instances pressantes de son maître, fut accusée par lui de l'avoir volé, puis condamnée à la mort, dont elle fut sauvée par les soins d'un chirurgien qui avoit acheté son cadavre. La raison n'avoit pu lui revenir. On trouvoit fouvent

mens

ntité

lies,

aies,

nour

r au

s ou,

ené-

mo-

u de

ce à

de se

iete,

plai-

ges,

droit

ctere

chers

tout,

her:

trou-

mme

xqui-

mens

ur le

fort

fans;

uvre

aux

accu-

mnée

foins

avre.

uvoit

vent

souvent cette malheureuse créature, à genoux, les mains jointes, arrosant la terre de ses larmes, & répétant sans cesse ce qu'elle avoit toujours dit à ses juges: Messeigneurs, je vous assure que je ne suis point une voleuse. Le cœur saigne à cette image, mais l'admiration le pénetre au récit de l'anecdote inti-

tulee : Alfred le Grand. Un fait affez touchant pour paroître invraisemblable à beaucoup de gens & sur-tout aux beaux-esprits, est le sujet de l'anecdote intitulée : La nouvelle Clementine. Une foule de témoignages en assurent l'authenticité, & l'héroine infortunée de cette triste aventure existe même encore en Normandie. Prête à épouser, de l'aveu de ses parens, un jeune homme qu'elle aimoit éperduement, elle s'en voit séparée pour une quinzaine. En proie aux inquiétudes, cette courte absence lui paroît une fuite de fiecles. Elle reçoit cependant une lettre de son amant qui lui marque le jour de son arrivée. « On doit s'attendre, dit l'auteur, » que la maîtresse a précédé l'époque du re-" tour & qu'elle est au rendez-vous, quelques " heures même auparavant; tous ses regards » étoient attachés sur la route; au moindre " bruit : - C'est lui! C'est lui! Elle est la pren miere sans doute à appercevoir le carrosse " de voiture : elle a des aîles, elle y vole, » cherche des yeux avides son bien-aimé. -" Où est-il!... Où est-il? Monsieur, ne seroit-il " point parmi vous?... je ne le vois pas!.. " daignez de grace m'instruire... Il tarde bien !.. " Un homme d'un certain âge, & qui avoit Tome XIV.

37

3)

3)

2)

"

» t

fpe

din

que

mêr

à la

les

Juge

Jour

La

tons

fois

tous

fur

quel

louf

&

fpe&

n une triftesse profonde peinte sur le visage; » fort du carosse : - Mademoiselle, je puis " vous satisfaire... - Et ... il n'est point ici » Monsieur? cependant il m'avoit affurée... " quel obstacle?.. il n'arrive pas?.. - Je suis , fon oncle, Mademoiselle, & je viens tout » exprès... - Auroit-il changé!.. il ne m'ai. meroit plus!.. ses parens refuseroient... » hélas! je ne le vois point!.. un foupir vous » échappe. Monfieur!.. quoi!.. il faudroit renoncer à cette union!.. dites?.. parlez?.. » Mademoiselle... Mademoiselle... armez-vous " de courage : non, mon neveu ne s'est point » rendu coupable envers vous... une mala-» die, Mademoiselle... - Une maladie!... » je vais.... je cours.... oh! mes parens » me le permettront!.. — Ces marques de » bonté... Mademoiselle... - Vous pleurez!.. » - Elles sont inutiles... » L'infortunée apprend enfin que son amant lui a été enlevé par une mort subite : son esprit s'égare, sa raison l'abandonne. Cette malheureuse victime de l'amour survit enfin à son amant pour être toute entiere au trait qui l'a frappée. Le croiroit-on? Depuis près de cinquante ans, malgré la rigueur des faisons, elle fait, à pied, tous les jours, une route d'environ deux lieues, & se rend à l'endroit ou elle espéroit trouver le jeune homme de retour; il ne lui échappe que ces mots : il n'est pas encore atrivé! je reviendrai demain. « Voilà donc, ajoute n M. d'Arnaud, depuis cinquante années les » seules paroles qu'elle profere ! d'ailleurs » elle est ensévelie dans une douleur prop fonde & éternelle. Quelques gens qui conmoissent peu sans doute le sentiment, & il
my a tant de ces barbares! avoient donné
m le conseil de la faire rensermer; les Mamgistrats plus compatissans que ces imbécilm les séroces, ont décidé qu'on ne la prim veroit point de la liberté, sa solie étant
m d'un genre nullement préjudiciable à la som ciété, mais bien digne de ce respect, de
m cette vénération si pleine d'égards, qu'on
m doit aux malheureux. Cette infortunée n'estm elle pas dans la classe de ceux pour lesquels
m Cicéron a créé, en quelque sorte, ces belm les expressions, si admirables, si touchan-

n tes : Res est facra mifer? n

ouis

ici

e...

fuis

tout

n'ai-

It....

VOUS

t re-

Z ?..

vous

oint

nala-

1 ...

rens

s de

ez!..

e ap-

nleve

e, fa

Ctime

r être

croi-

mal-

pied,

eues,

trou

ne lui

ore ar-

ajoute

ees les

illeurs

r pre

Dans toutes les grandes villes où il y a spectacle, le parterre est composé pour l'ordinaire de gens naturellement vifs, impatiens, quelquefois indisciplines & par consequent difficiles à contenir sans une police vigilante & même sévere. Les étudians sur-tout, échappés à la férule, se croient tout permis; l'âge & les réflexions n'ont point encore mûri leur jugement, & leurs démarches ne sont pas toujours guidées par le sang froid de la raison. La Sainval, cette actrice que nous regrettons, & qui paroît destinée à recueillir à la fois les applaudissemens de l'enthousiasme & tous les désagremens qui semblent attachés sur les pas des vrais talens, a fait pendant quelque temps les délices du théâtre de Toulouse. Elle y a été redemandée cette année & une affluence prodigieuse s'est portée au spectacle en partie pour l'admirer & en partie

Q 2

pour venger de sa supériorité une rivale qu'elle déplaçoit. De cette disposition contradictoire des spectateurs, il devoit résulter du tumulte, sous un climat sur-tout où le sang est dans une vive sermentation. Les étudians y eurent la principale part : on en arrêta un qui se trouva porteur d'un sisset d'argent. Il a été condamné à garder la prison pendant trois mois, & à être privé du spectacle pendant un an. Le sisset a été consisqué au prosit des pauvres.

Voici une anecdote singuliere qui est restée

d

n

m

m

av

qu

I

long-temps inconnue.

» Vers l'an 1630, il y eut à Tunis une peste qui donna lieu à un fait très particulier. Un prêtre de la mission nommé Levacher, avoit avec lui un autre prêtre de la mission, nommé Guerin. La peste ayant frappé le premier, il fut tenu pour mort, & on se mit en devoir de l'ensévelir. M. Guerin écrivit en conséquence à M. Vincent, supérieur général de la mission en France, qu'il avoit plu à Dieu de disposer de M. Levacher, & qu'il alloit le faire porter en terre. La lettre fut auffi-tôt remise au capitaine d'un vaisseau qui étoit prêt à partir pour la France. Comme on étoit sur le point de mettre M. Levacher dans le cercueil, il fit quelques mouvemens qui indique rent qu'il n'étoit pas mort. Auffi-tôt on le tira de son suaire, & on le remit dans son lit Cependant M. Guerin fut aussi frappé de la peste, avec tant de violence, qu'elle le tu véritablement en peu d'heures, & il fut en terré. Quelques jours s'étant passés, & M. Le vacher, bien rétabli, ne fachant pas ce que

elle

oire

lte,

dans

rent

i se

été

nois.

an.

vres.

estée

une

alier.

avoit

mmé

r, il

evoir onsé-

al de Dieu

oit le ôt re-

t prêt

it fur

e cer-

dique-

le tira

on lit.

le tua

it en-

1. Le-

e que

M. Guerin avoit écrit de lui, manda aussi à M. Vincent, que Dieu avoit disposé de M. Guerin, & envoya sa lettre au capitaine prêt à partir. C'étoit le même qui avoit reçu la premiere, & qui attendoit pour son départ, un vent favorable. Le voyage ayant été heureux. le supérieur général de la mission reçut en même-temps les deux lettres, dont la date ne différoit pas beaucoup. On peut juger quelle fut la surprise de ce supérieur, de recevoir des lettres de deux hommes qui mandoient la mort l'un de l'autre, de la même maniere & avec les mêmes circonstances. On ne pouvoit méconnoître leur écriture ni le cachet de la mission, On ne savoit que penser de cette aventure, dont le mystere ne fut éclairci que quelques mois après. »

LES AMANS CASUISTES.

CONTE.

Un échappé du féminaire,
Bien patelin, bien fensuel,
Pressoit la timide Glycere
De conduire son ame au ciel
Par un chemin qui n'y va guere.
Fi donc, Monsieur, c'est un péché mortel,
Et si je puis, je ne veux point en faire;
Laissez-moi donc, ou j'appelle ma mere.

Mon bel enfant, quittez ce front sévere;
Répond le jeune chérubin,
C'est un péché que la colere.

L

Je

L

mi

ta

pa

ép

CL

lu &

fes

l'A

vi

er

ra

gr

bo

ef

ét

de

en

ter

de

3V

me

Puis promenant sa chatouilleuse main Sur les lys mobiles d'un fein Que couvre une gaze légere, M'enviez-vous, dit-il, d'un air benin, Une innocente fantaisse Qui n'ôte rien à vos appas? C'est un gros péché que l'envie, Et Dieu ne le pardonne pas. Le jeune apôtre eut peu de chose à dire Pour combattre un péché d'orgueil: Son exorde fut un fourire Accompagné du plus tendre coup-d'œil; Tout le fermon fut : Je vous aime, Trois petits mots qu'il fut paraphraser Mieux que n'eût fait S. Augustin lui-même; Et la peroraison fut un ardent baiser. Que voulez-vous que fasse une novice Contre un séducteur à collet? Il obtint tout ce qu'il vouloit En prêchant contre l'avarice. Pour un sermon il en fit trois; Mais las, à quel revers la nature est soumise! Voilà l'éloquence aux abois. La Néophite avec raison surprise Qu'il eût perdu fitôt l'usage de la voix, Et qui goûtoit au fond, d'une ame bien éprise, Sa morale onclueuse, infinuante, exquise, Dans la ferveur & le tendre abandon D'une ame à Dieu nouvellement foumise, Demandoit un nouveau fermon: Il en fit un contre la gourmandise,

La peignit comme un foussile émané du démon.

Glycere d'un regard où se peignoit l'ivresse

Jetté nonchalamment sur le froid directeur,

Lui dit: je vous entends, mais, croyez-vous, Monsieur,

Ou'on se sauve avec la paresse?

Par M. de la Chabeauffiere,

De Paris, le 11 Juin 1783?

La nouvelle traduction de l'Essai sur l'homme de Pope, en vers françois, par M. de Fontanes, annoncée & desirée depuis long-temps, paroîtra enfin sous peu de jours. L'auteur a éprouvé pour sa publication toutes les difficultés d'usage & même contre l'usage, car on lui avoit d'abord refusé une permission tacite, & il a obtenu un Privilege du Roi pour lui & ses hoirs à perpétuité. C'est la premiere fois que l'Essai sur l'homme se lira en France, par privilege du Roi. D'abord il avoit été défendu, ensuite toléré; aujourd'hui il est permis. La raison fait tous les jours de nouveaux progrès. Tel ouvrage qui étoit à l'index en Sorbonne, il y a quarante ou cinquante ans, est à présent très-ortodoxe, & je ne serois pas étonné que toutes les œuvres de Rousseau & de Voltaire sans exception fussent imprimées à l'Imprimerie royale avant dix ans. J'ai déjà entendu dire en parlant du dernier de ces auteurs, parce qu'il n'étoit pas athée : ce bigot de Voltaire. Que dira-t-on de Rousseau, qui avoit dans l'ame toute la dévotion du déifme? Il sera le manuel de la race suture.

l'éprouve un vrai plaisir à vous faire connoître le nouvel ouvrage de M. de Fontanes, ainsi que son auteur, avant que les journaux vous préviennent pour ou contre l'un ou l'autre. Vous pouvez compter sur ma bonne-foi. si vous n'êtes pas aussi sûr de la bonté de mon jugement. J'ai admiré en ouvrant le livre à la premiere page du discours préliminaire, & mon admiration n'a fait qu'augmenter jusqu'à la fin du discours : j'ai admiré depuis la premiere épître, & je n'ai pas cessé jusqu'à la derniere, d'admirer l'art des vers porté à sa perfection, sous l'apparence de la plus grande facilité; le même fentiment s'empare de moi en lifant les notes qui font remplies d'excellentes réflexions & des observations les plus fines. C'est par des citations que je peux justifier un jugement si favorable.

"

27

2)

2) 1

37 1

M. de Fontanes, après avoir tracé le plan de son Discours préliminaire, débute ainsi : " Dès » que l'homme ignorant & foible, jettant les » yeux autour de lui, eut observé cette vi-» cissitude de biens & de maux qui se suc-» cedent éternellement, il imagina bientôt que » deux puissances ennemies se disputoient la » nature. Je ne fais pourquoi on attribue à » Manès le dogme des deux principes, qui » doit remonter au berceau du monde. Il se » retrouve chez les hordes fauvages & chez » les nations policées; parmi les habitans du » nord & du midi; dans l'ancien & le nou-» veau continent. Il n'est point nécessaire » pour expliquer cette conformité frappante, » de supposer l'existence d'un peuple détruit, con-

nes,

laux

l'au-

·foi,

de

ivre

, &

ſqu'à

pre-

à la

à fa

ande

moi

rcel-

plus

jul-

plan

Dès

t les

e vi-

fuc-

t que

nt la

ue à

, qui

Il se

chez

15 du

nou-

Maire

ante,

truit,

» qui transmit ses opinions à tous les autres. » On doit croire qu'une même cause a pro-» duit par-tout les mêmes effets. Il est des ern reurs bornées à certains climats; il est des » erreurs propres au genre humain. Les pre-» mieres peuvent céder quelquefois à la rain son : les autres, nées avec la société, ne n finiront qu'avec elles ; inhérentes à notre » nature, toujours les mêmes en changeant » de forme, elles se transmettent de race en " race, & ne peuvent s'anéantir, parce qu'il » est impossible que l'empire de la raison de-» vienne universel: si elles sont chassées d'un » pays qui s'éclaire, elles se retirent dans » ceux où la lumiere n'a pas encore pénétré; n elles se cachent au-delà des mers, dans les » montagnes, près des volcans, & là elles at-» tendent le moment des grandes calamités, » pour reparoître & régner avec plus de force » fur les imaginations effrayées. Telle est l'er-» reur des deux principes, qui fut celle des ef-» prits les plus groffiers & les plus sublimes..... » Au milieu de ces superstitions non moins » décourageantes pour l'humanité, qu'injurieu-» ses pour l'être suprême, il est beau de voir » s'élever un fage qui défend la providence " & dit à l'univers : Il n'existe qu'une seule » cause, souverainement bonne, souverainement » intelligente. Elle a créé le monde le plus parfait " possible pour des êtres imparfaits. L'homme ocn cupe dans l'univers la place qui lui convient. " Loin de murmurer, quand il souffre, il doit » penser pour sa propre félicité, pour la gloire de » son créateur, que tout est ce qu'il doit & ce

Q 5

n qu'il peut être. Il faut donc se soumettre & atin tendre en paix que la mort découvre & justifie
n tout le plan des loix éternelles. Le sage qui le
n premier apporta une doctrine si consolante,
nâquit en Grece, & mérita le nom de Divin: ce sut Platon. Il n'en est pas, sans
doute, l'inventeur, mais il se l'est appropriée, il l'a répandue parce que son style
n étoit digne d'exprimer de si grandes idées, n

M. de Fontanes franchit deux mille ans. & après avoir rappellé le système de Leibnitz, bien différent de celui de Pope qui fait de Dieu, un être libre dont la sagesse ordonna l'homme pour l'univers & l'univers pour l'homme, & non (comme Leibnitz) un être absolument passif qui dans le nombre des mondes possibles ne peut choisir que le monde existant; sans s'attacher à réfuter les objections contre l'optimisme, que Voltaire a tant persissé dans Candide, quelque respect qu'on dût avoir pour un syltême qui honore la providence & console l'homme, il fait l'analyse des quatre épîtres, sur lesquelles il porte divers jugemens plus ou moins favorables & toujours équitables. « Ja-» mais, continue-t-il, la poésse ne sit une aln liance plus utile & plus honorable avec la » philosophie... » Il souhaite qu'elles se reunissent toujours pour se fortifier & s'embellir comme dans l'Essai sur l'homme. Il parle des différens auteurs qui ont fait cette alliance; il ne trouve rien dans ce genre chez les Grecs: M. de Fontanes compare Pope avec Lucrece le premier poëte ancien que l'on puisse rap procher de l'auteur anglois, & successivement

3)

33

22

22

33

>>

3)

& at:

ustifie

rui le

ante.

e Di-

fans

ppro-

style

es. n

ans,

Leib-

ni fait

donna

omme ,

lument

les ne

acher

isme,

idide,

n syf-

l'hom-

us ou

me al-

vec la

e reu-

nbellir

le des

iance;

Grecs:

ucrece

e rap.

ement

avec Horace, Boileau & Voltaire. Tous ces paralleles décelent une étude profonde des auteurs anciens & modernes : il semble que le jeune traducteur ait été initié dans les mysteres du génie, ou plutôt on voit qu'il en est un lui-même qui juge ses égaux & les devine. Je voudrois tout transcrire, mais il faut se borner & faire un choix : je m'arrête à Voltaire, " qu'on rencontre dans tous les gen-" res, ou comme modele ou comme imita-" teur. Cet homme extraordinaire voulut » réunir aux riches dons qu'il avoit reçus de » la nature, tous ceux qu'elle avoit dispenn sés aux différens génies anciens & moder-» nes. Il s'élança pour les envahir dans tous » les arts & dans toutes les littératures. Après » avoir emprunté avec goût quelques beautés » tragiques au barbare génie de Shakespear, » il voulut enlever aux Anglois leur supério-» rité dans la poésie morale; il fondit une » partie de l'Essai sur l'homme & sur-tout la » quatrieme épître dans ses discours moraux. " On trouve entre ces discours & l'Essai sur " l'homme, la même différence qu'entre les " Nations des deux poëtes. Les Anglois, dont » le caractere pensif se plait dans la solitude, " portent dans leurs ouvrages une sensibilité » réfléchissante & les trésors d'une haute mé-» ditation : la profondeur, l'énergie, l'éléva-» tion & l'originalité restent donc à Pope. » Mais Voltaire développe une philosophie " plus aimable, plus claire, quelquefois mê-» me plus vraie, qui se proportionne mieux " à toutes les intelligences. Ses contraftes ont

Q 6

» plus d'effet, de choix & de goût. Sa ri-» chesse a plus d'élégance, ses mouvemens » plus de grace, & son flyle un abandon plus » heureux. Peut-être sa raison n'est pas tou-» jours aussi forte que juste. On voudroit qu'il » eût mêlé plus fouvent à l'éclat de ses ima-» ges, quelques teintes de cette mélancolie » qui nous attache aux poéstes angloises; mais » ses projets & son caractere le portoient vers » d'autres beautés; il vouloit fur-tout être le » philosophe des gens du monde, qu'il ne fal-» loit pas effaroucher par trop de vigueur » dans les idées & trop de hardiesse dans l'ex-» pression. Sa sensibilité plus vive que dou-» ce, qui se passionnoit vivement pour tous » les objets, s'allioit peu à la mélancolie qui » se recueille dans elle même & se plait à » repofer fur les mêmes impressions. Voltaire » en général n'est pas le poëte de l'homme » folitaire. Il veut être lu dans le fracas des » grandes villes, dans la pompe des Cours, » au milieu de toutes les décorations de la 10-» ciété perfectionnée & corrompue. Ne voyez » yous pas comme il court fur tous les objets, » comme il craint de lasser l'attention? cette » rapidité entraînante est un des grands char-» mes qui ramenent toujours à ses ouvrages: » elle fait pardonner fes négligences, attribut » nécessaire d'un génie impétueux & facile » qui précipite sa marche & ne regarde point n derriere lui.... »

n

a

C

P

de

tic

qu

fer

Ph

d'a

aut

ten

Cette production semble fixer déjà la place que M. de Fontanes occupera un jour dans notre littérature. Il n'a que vingt-sept ans, & ri-

ens

plus

ouqu'il

ma-

olie

mais

vers

e le

fal-

l'ex-

dou-

tous

qui ît à

aire

nme

urs,

a fo-

yez.

ette

har-

ges:

ribut

acile

oint

place

dans

5, &

ne s'étoit jusqu'ici fait connoître que par des pieces fugitives, mais elles démontroient qu'il joint à une imagination brillante une connoissance parfaite des grands maîtres & de leur art.

On a tant dit de choses raisonnables contre les Romans, que leur poison ou tout au moins leur inutilité doivent avoir été sentis par tous les bons esprits : malheureusement Jean-Jacques, Grandisson & Richarson en ont fait, & quoiqu'inimitables on a voulu les imiter pour partager leur gloire. On fait d'ailleurs à qui la lecture de ces ouvrages est pour ainsidire, exclusive, & le cœur de la jeunesse est si facile à émouvoir, l'imagination des femmes si prompte à s'exalter qu'on est toujours affuré d'obtenir leurs suffrages & souvent d'exciter leur enthousiasme en raison des sensations plus ou moins vives qu'on leur fait éprouver, A ce titre, quelles espérances ne doit pas fonder M. Léonard sur les Lettres de deux Amans habitans de Lyon, qu'il vient de publier en trois volumes? Des fituations touchantes, des personnages intéressans, la catastrophe la plus terrible promettent à cette nouvelle production de M. L.. le fuccès le plus décidé. Si quelques lecteurs difficiles trouvent peu de moralité dans le but de cet écrit moral, si la seule qu'ils y reconnoissent, est effrayante pour l'humanité, en ce que deux jeunes amans, contrariés dans leurs penchans, ne montrent d'autre moyen de se soustraire à l'inexorable autorité paternelle, qu'en se donnant conjointement la mort en face des autels; si d'ail-

leurs ils ne voient dans les personnages, que des caracteres calques sur la Julie de Jean-Jacques, une mere foible, un pere dur, un prêtre tolérant, une amie facile, &c. si même le style de ces lettres leur paroît peu varié. peu correct, rarement énergique, M. Léonard aura pour lui les êtres sensibles dont le témoignage est si flatteur & qui n'auront à lui reprocher que d'avoir contristé leur ame par le récit d'une aventure malheureusement trop vraie, mais dont les circonstances connues affoiblissent l'intérêt qu'inspire son ouvrage. Si la renommée, peut-être infidelle à la vérité, n'avoit pas fait connoître dans le temps, le séducteur barbare de cette jeune personne de Lyon, comme un homme peu digne d'un aussi sublime dévouement, sans doute que l'être intéressant, auquel M. L. attribue les qualités qu'il a trouvées dans son propre cœur. mériteroit cette tendre compassion & cette eltime qu'il nous arrache. Avec quelle candeur, quelle délicatesse, quel scrupule, quel charme il peint la situation de son ame au moment fatal d'aller consommer cette résolution extrême & désespérée, de se donner la mort avec fon amante! c'est à son ami qu'il écrit. " Je » fors d'un repos frais & tranquille : en m'é-» veillant j'ouvre ma fenêtre pour voir le » ciel : quelle sérénité! comme il est pur? » L'orage s'est diffipé; mais mon cœur est » encore le même. Je vois paroître l'étoile » du matin : elle va me guider vers un ren-» dez-vous, hélas! bien différent de ceux où » tant de fois elle m'a conduit... Mon chien

3)

"

que

ean-

, un

iême arié.

nard té-

à lui

trop

nues

e. Si

rité,

, le

e de

aussi 'être

qua-

eur,

e eleur,

har-

nent

xtrê-

avec

u Je

m'e-

r le

our?

eft

toile

ren-

c où

hien

me caresse... pauvre animal? je le baise & » je pleure... Ami! je vous le laisse! il vous » rappellera le souvenir de son maître... Mais » le chant du coq se fait entendre; les tra-" vaux des hommes recommencent... & les » miens vont finir! Allons: préparons ces inf-» trumens de mort qui doivent nous faire passer » dans un meilleur monde! ô Dieu que j'in-» voque en tremblant! Puissance inconnue & » terrible! je me prosterne devant toi; en-» tends ma derniere priere! je ne suis pas » un méchant; ma main n'est pas souillée de » crime; cependant, fur le point de paroître » à tes yeux, je frémis... Serois-tu un Dieu » de vengeance comme ces imposteurs me le » disent? aurois tu des supplices pour un in-» fortuné qui fort de la vie sans y avoir connu » le bonheur? près de me jetter dans l'abyme » effrayant de l'éternité, je t'appelle à mon " secours: mais ce n'est pas pour moi que " je t'implore; c'est pour une douce & ver-» tueuse compagne dont la seule faute est de " m'avoir aimé. Ne la punis pas de son amour, » & si c'est un crime d'avoir prévenu le mo-» ment de revoler vers toi, que le châtiment " ne tombe que sur ma tête!... L'heure sonn ne... Allons! c'est trop tarder.... Viens sur " mon cœur, cher & précieux ruban qui " couvroit un fein pur & virginal! gage adoré " que j'ai mille fois pressé de mes levres; tu " me suivras dans le tombeau. Adieu gené-" reux ami, adieu, mon protecteur! j'em-» porte avec moi le sentiment de vos bienn faits, & je ne regrette que vous seul au

» monde. Adieu, ma chere cabane où j'ai » passé des jours si doux! adieu, campagnes » que Thérese embellissoit! adieu, ciel & » terre! bosquets où j'allois rêver, beau val-

» lon, & toi fleuve dont les rives m'ont reçu

n

1

b

te

8

e

n

d

h

3)

"

3)

37

3)

17

"

» tant de fois! adieu... votre ami ne vous

» verra plus. »

La mémoire des catastrophes affligeantes se perpetue par les écrits, par la tradition, fouvent par des monumens, tandis que des traits. vraiment dignes d'être gravés sur le bronze, passent à peine par quelques bouches & demeurent ensévelis dans l'oubli. Réparons, autant que faire se pourra, l'injuste ingratitude des hommes & rendons un hommage pur & fincere à des vertus dont l'existence, toute rare qu'elle foit, est si consolante. M. Scheerer, riche négociant de la même ville (de Lyon,) se trouvoit en avance de cinquante mille livres avec un fabricant. Celui-ci se voyant à la veille de culbuter, mais distinguant apparemment & bien justement M. Scheerer, des autres créanciers auxquels il avoit affaire, fut le trouver pour lui faire connoître la position critique où il se trouvoit, & pour, en même temps, le rassurer sur la somme qu'il lui devoit, & le nantir de cinquante mille livres de billets au porteur. Vous m'avez pour confident, lui dit cet honnête négociant, je deviendrois le complice de votre faillite si j'acceptois maintenant le remboursement que vous m'offrez. Oubliez ma dette, & conservez, s'il se peut, votre honneur & votre crédit. Si vous parvenez à faire face à vos engagemens, je ne me lasserai

u j'ai

agnes

el &

val-

recu

vous

es se

fou-

raits.

nze,

de-

, au-

itude

ir &

oute

hee-

(de

lante

ci le

ftin-

hee-

voit

noî-

, &

fom-

ante

avez

ant,

j'ac-

n'of-

eut, ez à Jerai point d'attendre; st, malgré cela, vous avez le malheur de vous voir contraint de déposer votre bilan, vous me rangerez dans la classe de vos autres créanciers & je partagerai comme eux au prorata de votre actif. Il n'appartient pas à tout le monde d'apprécier cet acte rare & précieux de générosité, de justice & de délicatesse. Chacun verra bien la beauté du procédé; mais peu sentiront la valeur d'un pareil sacrisse pour un homme qui est dans les affaires, & que l'on doit supposer imbu des maximes, inflexibles pour ne pas dire barbares, de ces sortes de gens, depuis le plus petit, le plus vil grippe-sou, jusqu'au plus opulent banquier.

La réponse de la Comédie françoise à la lettre que je vous ai transcrite (*) est une exposition seche des faits, où la troupe s'est mise en Cothurne pour essayer d'avoir de la dignité & de mortifier un peu Madame du Vivier fans manquer à une femme, niece & héritiere de Voltaire. « Le théâtre françois, » disent ces Messieurs, appartient au Roi, & » les embellissemens ou déplacemens ne dé-» pendent point de nous. Sans entrer dans une » discussion littéraire, nous avons pu croire » que Moliere avoit des droits à la place qu'il " occupe. Le buste de M. de Voltaire est » placé avec ceux de Corneille & de Racine.... " M. votre oncle a reçu, Madame, de son " vivant, des preuves d'un juste enthousiafn me de tous les Comédiens François; il ne

^(*) V. lettre du 2 Juin pag. 356.

M

Se

trè

le

de

qu

ré

un

ve

Je

du

im

life

pr

del

ex

la

l'el

no

he

gra

pro

lof

doi

" doutoit pas de nos sentimens. Nous ren" dons à sa mémoire les hommages qu'il a si
" bien mérités; nous mettons notre gloire à
" présenter avec soin & le plus souvent possible, tous ses chess d'œuvre au public. Le
" nommer, c'est faire parler à la sois toutes
" les voix de la Renommée; & s'il vous plai" soit encore d'avoir quelques doutes sur la
" pureté des hommages que nous rendons à
" ce grand Génie, nous vous prions de vous
" souvenir & de la lettre que vous nous avez
" écrite, & de celle que nous avons l'hon" neur de vous adresser..."

MONOLOGUE DE THÉMISTOCIE

IMITÉ DE MÉTASTASE,

Par M. le Suire.

Mourons, mais avec gloire entrons dans le tombesu, Er que mon dernier jour soit mon jour le plus beau; Comme un slambeau mourant sous une voûte sombre, Qui jette une étincelle, & lutte contre l'ombre. Qu'est-ce donc que l'instant qui termine nos jours? Est-ce un bien? je le hâte! Est-ce un malheur? j'y courn Puisqu'il faut, tôt ou tard, que notre sort sinisse, Soussir la mort n'est rien, la craindre est un supplice. Laissons cette bassesse à ce riche odieux Méprisé des humains, vil à ses propres yeux, Qui, sardeau de la terre & mort dès sa naissance, Traîne au bord du néant son obscure existence, Et penché vers la tombe, y descend tout entier,

Mais que jamais la mort n'intimide un guerrier; Qui peut en expirant, content de sa mémoire, Se rappeller sa vie, & jouir de sa gloire.

De Paris, le 18 Juin 17831

M. Contant d'Orville vient de publier un très-volumineux ouvrage de chevalerie, fous le titre de Chronique de Gérard d'Euphrate Duc de Bourgogne. On pourroit lui demander ce qu'il espere en offrant à des hommes dégénérés, corrompus, sans principes, sans mœurs, un tableau de hauts-faits, de généreuses entreprises, de pénibles travaux & de grandes vertus? N'est-ce pas s'exposer aux traits du ridicule, des sarcasmes & du mépris même? Je veux que cette chaîne d'aventures étonnantes au milieu desquelles notre Romancier conduit son heros, ne puisse paroître, aux lecteurs les plus paffionnés, que le fruit d'une imagination fiévreuse dont l'exaltation miraculife sans cesse en faveur de ses antiques & preux personnages; mais à travers tout ce delire, la raison trouve souvent à recueillir les préceptes, les moralités, les conseils, les exemples les plus utiles; & l'on peut dire, à la louange du traducteur, que, s'il a conservé l'esprit de son original, dans tout ce qui peut nous rappeller un temps où les génies, les hermites, & les enchantemens jouoient un si grand rôle; il a su, en quelque sorte, le rapprocher également du nôtre par la teinte philosophique qu'il a répandue sur tout ce qui doit donner au lecteur quelque leçon utile,

rendia fi dire à pofc. Le

outes plaiur la

vous avez 'hon-

CLE

beau; beau; mbre,

jours?

cours.

nisse,

oplice.

ce,

tier,

, d

11 g

n d

n e

)) d

n v

» q

n fi

» h

1) p

37 []

» I

) I

n 1

n &

n p

2) 8

COU

10u

&

tie

feul

croi

j'al

acc

poi

bel

3

Les Rois peuvent y apprendre ce qu'on sem? ble exclure de leur éducation : à gouverner avec sagesse, amour & justice; les guerriers à réfréner leurs passions sanguinaires, & pourtant à redresser les torts de cette foule de traîtres, d'ingrats, de calomniateurs, & de scélérats de tous genres qui infectent la so. ciété & semblent les fléaux réservés particuliérement aux gens de bien : l'homme le plus maltraité de la fortune y trouvera des confolations, des encouragemens & des raisons de goûter tout le prix d'une obscure & mé. diocre condition. Ecoutons ce que dit un bon Roi, qui peint l'état de crise ou se trouvoit son royaume lorsqu'il monta sur le trône: quoi de plus propre à faire réfléchir ses semblables? « Je trouvai l'administration de l'état » dans la plus étrange confusion. Les capri-» ces & la tyrannie des despotes y avoient » depuis long-temps tenu lieu de loix. Les » ministres y avoient été les vils exécuteurs » des crimes de leurs maîtres & non les infe » trumens de leur justice & de leur bonte. » Ce n'étoit pas la réforme qu'il falloit por » ter dans les conseils & dans les tribunaux; » il étoit d'absolue nécessité de tout créer; » c'est à quoi je m'appliquai, & j'y suis par-» venu.... Après avoir écouté les avis, étu-» dié les caracteres de ceux qui me les don-» noient, j'ai établi un grand confeil de la » nation, d'où j'ai tiré plusieurs membres pour » former des conseils particuliers. J'ai écarté » de tous les tribunaux créés pour rendre la » justice à mes sujets; les discussions minu;

in fem?

verner

erriers

pour-

ule de

& de

la fo-

articu-

le plus

con-

raisons

& mé.

in bon

ouvoit

trône:

s fem-

l'état

capri-

voient

c. Les

uteurs

es inf-

bonte.

t por-

naux;

reer;

s par-

, étu-

s don-

de la

s pour

écarté

dre la

minu:

n tieuses, & j'ai rendu les juges responsables n des erreurs où ils tomberoient par néglingence ou mauvaise volonté. L'établissement n'une répartition juste d'impôts nécessaires, n'est ce qui a le plus coûté à ma délicatesse, n'aurois désiré n'avoir pas besoin de puiser n'dans la bourse de mes sujets; mais ne pouny vant m'en dispenser, les charges qu'ils paient ne leur sont ni onéreuses ni sensibles, puisn'qu'elles sont prises en quelque saçon sur le n's supersul des particuliers..."

" l'empire par mon exemple. Ayant eu le bon" heur de me faire aimer, on cherche à me
" plaire; & fûr que je porte fur tout ce qui
" m'environne un œil attentif, l'espoir d'être
" avancé fait qu'on s'attache à le mériter...
" La mendicité est en horreur, parce qu'elle
" ne peut provenir que de la paresse ou de
" la débauche: Le malheureux est secouru
" & l'insirme soulagé: La vieillesse est res" pectée, & tous mes sujets forment une
" grande famille dont je suis le pere & l'ami. "

Un vieillard qui paroissoit n'être point accoutumé à l'état de mendiant, demandoit ces jours derniers à quelqu'un pour avoir du pain! & l'étonna beaucoup en lui rendant une partie des sols marqués qu'il en avoit reçus. Un seul, dit il, suffit à mes besoins présens & je croirois pêcher contre Dieu & la Providence si j'abusois de la charité publique en sollicitant ou en acceptant au delà. Cette conduite, si ce n'est point un rassinement d'hypocrisse, donne une belle leçon aux riches même dont l'avidité

vate

rame

pas

rale

n'est jamais rassasse. Mais notre bon vieillard n'auroit-il pas mieux sait d'accepter ce que lui offroit en ce moment une biensaisance volontaire & de laisser les autres pauvres jouir des aumônes journalieres des gens charitables jusqu'à ce que la nécessité le force de nouveau à les partager, ou d'imiter l'exemple du pélérin Labré qui vient de mourir à Rome & que l'on veut, dit on, canoniser. On prétend que Labré distribuoit tous les soirs aux mendians ses confreres, ce qui lui restoit des aumônes qu'il avoit recueillies, après avoir sa tissait à ses propres besoins.

Les comédiens ont desiré depuis long-temps de réunir dans leur art, comme les peintres, la composition & l'exécution. Depuis Moliere, leurs essais n'ont pas été heureux. Voilà encore La Rive qui se présente dans la carriere. Il a débuté par un Melo-drame intitulé Pyrame & Thisbé. Il étoit réservé à un membre de la république des histrions d'introduire fur le théâtre de la comédie un genre qui semble exclusivement du ressort de l'opéra & de franchir fans obstacle, ces limites ridicules qui restreignent dans telle ou telle sphere des productions qui pourroient mieux réuffir dans une autre. Tout ce qui touche, intéresse, amuse, doit sans doute être admis sur le theatre. Ainsi quoi qu'en disent les rigides précepteurs de l'art dramatique, les Melo-drames ne doivent pas plus être bannis de la scene que les pieces de la Chaussée, de Sedaine & de Mercier. Qu'on me sauve les potences, les enterremens bourgeois, & les monologues

ieillard

e que

ce vo-

s jouir

itables

nou-

ome & rétend

mendes auoir fa-

-temps

ntres,

Molie-

Voilà

la car-

mem-

oduire

re qui

era &

licules

re des

ereffe,

thea-

récep-

rames

fcene

ine &

ences,

logues

éternels, je préférerai ces productions bâtardes à bien des tragédies de nos stricts observateurs des regles d'Aristote. Au reste si Pyrame & Thisbé n'a pas bien réussi, cet essai n'a pas moins donné une idée avantageuse des talens littéraires de M. la Rive.

MES SPÉCIFIQUES.

Air : Où allez-vous , Monfieur l'Abbé ?

Si l'on en croit certain docteur,

Spécifique est un mot trompeur?

Mais, moi, ne lui déplaise,

Eh! bien,

Je me ris de sa these;

Vous m'entendez bien.

En vain ce docteur mécréant
Proferit l'opium & l'aimant;
En morale & physique,
Eh! bien,
Il est maint Spécifique;
Entendez-moi bien.

Si j'éprouve un accès d'ennui,
Je prends vîte un julep d'Ai;
Et foudain l'alégresse
Eh! bien,
Exile ma tristesse,
Vous m'entendez bien.

D'amour ai-je un transport fiévreux?

Mon schrifuge est merveilleux;

Les charmes de ma belle,

Eh! bien,

Calment cette étincelle;

Vous m'entendez bien,

Des vers quelquesois le démon Vient-il me souffler son poison? Le spectre d'un N * * * , Eh! bien, M'en verse l'antidote, Vous m'entendez bien.

Si des pavots affoupiffans

Mouillent en vain mes yeux pefans,

Vîte, j'ouvre tel livre....

Eh! bien;

De fommeil il m'enivre,

Yous m'entendez bien,

De la fatyre le ferpent

M'atteint-il de fon dard perçant?

Je ris de fa piqure;

Eh! bien,

Radicale est la cure,

Vous m'entendez bien.

N'ai-je pu me foustraire aux yeux
D'un hydrophobe furieux?
Le venin qu'il distile,
Eh! bien,
Fuit en vapeur subtile,
Vous m'entendez bien.

De tel barbouilleur de papier, Qui mendie un brin de laurier;

de

Je

Je ris de la fottife;
Eh! bien,
Et cela l'émetife,
Vous m'entendez bien.

De la marotte de Momus
Je frotte l'orgueil d'un Craffus.
La friction caustique,
Eh! bien,
Guérit ce mal chronique,
Vous m'entendez bien.

Sous le masque de l'amitié,
Si l'on m'a séduit à moitié,
Mon cœur rompt la symphise,
Eh! bien,
Des nœuds que je méprise,
Vous m'entendez bien,

Enfin, deux beaux yeux sont l'aimant
Qui m'attire invinciblement;
Ce puissant magnétisme,
Eh! bien,
Vaut bien le Mesmerisme (*)
Vous m'entendez bien.

Pour vous; qui ne m'entendez pas;
Confultez de jolis appas:
Venez auprès d'Adele,
Eh! bien,
Mais craignez l'étincelle...;
Vous m'entendez bien.

Je

^(*) Mot compose par allusion au magnétisme animal de M. Mesmer.

Tome XIV.

R

Si tel dans mes vers croit se voir;
Son ame est son premier miroir;
Chantons sans médisance,
Eh! bien,
Honni qui mal y pense;
Vous m'entendez bien.

De Paris , le 23 Juin 1783.

2)

2)

n t

n

» T

n a

n t

n F

n le

» le

3

ta

h

gı

u

CC

JE ne sais, Monsieur, si vous connoissez M. Carra, & ses hypotheses sur le système du monde; idées singulieres qui ont été traitées d'absurdes rêveries. Cet écrivain jouit dans la société, d'une considération qui devoit lui mériter plus d'égards dans la république des lettres, quand même ses principes seroient bizarres & mal fondés. M. de la Lande, académicien aussi célebre par sa morgue, par la hauteur & la dureté avec lesquelles il veut écarter tous ceux qui ne sont pas de son avis, qu'il l'est par ses lumieres & ses travaux, a été l'un des plus âpres antagonistes de M. Carra. Ce dernier a joint au quatrieme volume de ses Nouveaux principes de physiques, une note où il raconte les motifs de sa défunion avec M. de la Lande son compatriote & jadis fon compere & fon ami. Il lui reproche d'avoir d'abord abusé de sa confiance en s'appropriant ses découvertes, & de s'être après cela fâché de ce que son compere avoit cessé de lui communiquer ses manuscrits. Ensuite viennent les sarcasmes & quelque chose même de plus : « ... Sa rage a redoublé, " dit M. Carra, lorsqu'il a vu dans mon troi-» sieme volume, que je l'attaquois, lui nom;

n mement (M. de la Lande, de dix-sept aca-" démies & de dix confréries de Francs-Ma-" cons) jusques dans les Sinus & Co-Sinus" n des angles droits, qu'il nous donne pour n l'explication du flux & reflux de la mer. ... " On conçoit, ajoute ensuite M. Carra, com-» ment un nom qui traîne à sa suite celui de n dix-sept académies, peut exalter la cervelle " de l'individu qui le porte, fur-tout quand » cette cervelle est étroite ou mal modifiée. » un favant ne cherche jamais à accumuler " les titres, & n'en tire publiquement vani-» té, qu'en raison inverse de son mérite. M. de » la Lande, en voyageant en Italie, en Flan-» dres, en Allemagne, avoit grand soin de » faire inférer dans les papiers publics des » villes par où il passoit, que le celebre M. de » la Lande y étoit arrivé; que le celebre M. de » la Lande alloit en partir : Suam famam ann tecedens, précédant sa réputation, comme un » postillon d'avant, qui va commander les che-» vaux pour un grand Seigneur. Le triomphant » astronome avoit d'ailleurs en poche une let-» tre de M. de Voltaire, où ce véritable grand » Homme lui disoit avec une ironie insidieuse : " Vous êtes le plus aimable des hommes, comme n le plus grand des Astronomes. Il montroit cette » lettre à ses compagnons de voyage & aux académiciens de Province. En faut-il davantage pour expliquer le mystere de ses exhorbitantes prétentions & celui des intrigues, par lesquelles on peut se travailler une reputation? Ce nouveau Narcisse, accoutume à se mirer dans l'azur transparent

R 2

iffez ême trai-

783:

iouit derépucipes inde,

, par veut fon

s tranistes rieme physi-

de la ompa-Il lui

fiance s'être avoit s. En-

chole oublé. n troi-

» des cieux, & ne trouvant rien d'égal à lui » fur la terre, se consolera facilement sans » doute de tous les ridicules dont on l'a cou-" vert, mais à la fin il mourra de langueur » pour imiter le beau jeune homme dont il » se croit le modele. » Les véritables savans doivent sans doute à la société qui les honore & les récompense, une attention continuelle pour écarter les préjugés dans tous les genres, pour détruire des leur naissance, les idées fausses qui peuvent retarder les progrès des connoissances, du goût & des lumieres; mais ils ne devroient pas oublier que l'arrogance & l'air de dédain révoltent au-lieu d'éclairer. que l'une & l'autre sont indécens & déplacés vis-à-vis des gens honnêtes féduits par les Bleton, les Mesmer, &c. & qu'ils deviennent répréhensibles à l'égard d'un homme estimable comme M. Carra, qu'une imagination vive & exaltée peut avoir égaré, mais à qui de longs travaux donnent des droits à la reconnoissance de ses concitoyens, quand même le réfultat n'en auroit pas été heureux.

1

7

n

J

d

8

V

le

R

ny

tie

m'

pé

no

for

pé]

lui

mic

la 1

Je vous ai parlé, il y a quelque temps, Monsieur, d'une croix apportée au Calvaire, par un inconnu qu'on a soupçonné être un grand Seigneur. Il n'y a pas deux cens ans, mais un très-petit nombre d'années que ce singulier vœu a été accompli & voilà ce qui rend cette anecdote piquante. En esset dans ce siecle philosophique on ne s'attend guere à trouver d'autres pélérins à la Cour que ceux qui vont au lever & au coucher du Roi & qui n'y manquent jamais, parce qu'ils ont sait

lui

insu

ou-

Br at

lile

ans:

ore

elle

ren-

dees

des

mais.

rer.

aces r les

nable .

vive.

ui de

econ-

me le

or he c

emps,

vaire,

re un

ans,

ue ce

ce qui

t dans

guere

e ceux

Roi &

ont fait

vœu d'être à tel prix que ce foit dans les bonnes graces d'un homme qu'ils déifient & qu'ils adorent comme le dispensateur des félicités de ce monde, se souciant d'ailleurs très peu de celles qui nous sont offertes dans l'autre. Vous me direz qu'on a vu au dernier jubile, la Cour & la ville fuivre en foule & pele-mele, les processions d'usage en pareil cas pour mériter & obtenir l'absolution générale (& l'on pouvoit juger à cet emprefsement combien Paris & Versailles avoient besoin d'indulgences) mais le Souverain avoit donné l'exemple, les courtifans l'imitoient & la ville imitoit les courtifans. Tout est politique & mode en France, même la dévotion; la fin du regne de Louis XIV a prouvé cette vérité : un pélérinage universel est donc bien moins étonnant qu'un pélérinage particulier. J'avois d'abord soupçonne celui en question d'avoir été concerté d'avance entre l'inconnu & les prêtres du Calvaire, à dessein de réveiller la ferveur des fideles un peu ralenlentie, il faut l'avouer, depuis que Voltaire, Rousseau, Freret, Boulanger & certains anonymes ont argumenté contre la religion chrétienne. C'étoit un jugement téméraire & je m'en repens. Je dois dire en l'honneur du supérieur de la communauté du Calvaire, que notre pélérin fut très-mal accueilli, malgré son offrande qu'on accepta pourtant, que ce pelerin fut accuse de scandale public & qu'on lui reprocha d'avoir exposé à Paris, en plein midi, le signe distinctif de notre religion, à la risée & aux quolibets des mauvais plaisans.

R 3

On voit ici un nouveau portrait du prétendu Prince d'Albanie, vieux berger, &c. &c. avec les vers suivans qu'il a sans doute faits lui même.

A la fois Scanderberg, Mahomet & le Taffe, Il a le bras de l'un & de tous trois l'audace; Il cherche des malheurs pour les pouvoir braver; Il méprise le trône & veut en élever; (*) Ami de tous les arts, ennemi de lui-même, Il ne peut empêcher qu'on l'admire & qu'on l'aime.

On écrit de Londres, que la Duthé, notre fameuse courtisanne, y fait par ses mœurs, fa modestie & son économie, l'exemple, l'honneur & l'admiration de la bourgeoisie de la cité. Il seroit affez extraordinaire qu'après l'avoir disputé en luxe aux femmes de la plus haute qualité & en libertinage aux messalines les plus outrées, elle ait eu le courage de se vouer à une vie simple & réglée qu'elle mene. On raconte qu'un marchand de Londres a été séduit par ses richesses, ou peut-être a reconnu que cette courtisanne n'avoit pas perdu le germe des qualités morales qui pouvoient rendre un hymen heureux. Il l'a épousée & a produit cette étonnante métamorphose. Duthé est devenue, dit-on, uniquement occupée du soin de son menage & de son commerce; elle recherche l'estime des gens honnêtes avec autant d'ardeur qu'elle avoit affiché de mépris pour l'opinion publique & de goût pour les jouissances

d

q

T

V

ju

de

HI

^(*) Allusion au projet dont il se vante de saire monte un de ses protecteurs sur le trône.

& les hommages que l'on achete au prix du déshonneur.

A propos d'anecdotes, il m'a échappé de de vous annoncer un recueil de traits propres à peindre nos mœurs actuelles, & où certes on doit bien s'attendre à n'en point trouver de semblable à la conversion de Mademoiselle Duthé. C'est un volume intitulé : La Chronique scandaleuse ou Mémoires pour servir à l'histoire de la génération présente : à Paris, dans un coin où l'on voit tout, avec cette épigraphe : Ridebis & licet rideas. L'avertissement fuivant placé à la tête de ce volume vous en fera connoître l'objet. Nous avons beaucoup de recueils d'anecdotes. Il n'en est pas un qui puisse donner une idée juste de nos mœurs. C'est par des faits cependant & non par des dissertations philosophiques que l'on peut remplir ce but. L'éditeur de ces Mémoires en a proscrit ce qu'il a cru trop connu & ne pouvoir concourir à ce double objet: faire connoître ce qu'est parmi nous l'espece humaine, & amufer les lecteurs, dut-ce être un peu aux depens de ses concitoyens. C'est un tableau trèsvarié & très-amusant. Mes lettres vous ont dejà fait connoître un grand nombre des traits qui entrent dans sa composition. Ceux-ci pourront être nouveaux pour vous.

Une veuve d'un hameau près de Ferney fut poursuivie par ses créanciers; la justice fit vendre son bien. M. de Voltaire se porta adjudicataire, fit pousser très-haut le prix de ce bien & en devint le fermier pour le compte de la veuve. Au bout de l'année elle lui fit

un procès.

endu

avec

iême.

raver;

l'aime.

notre

eurs, l'hon-

a cité.

avoir

haute s plus

à une

conte

par ses

cette

ie des

un hy-

t cette

venue,

de lon

herche

t d'ar-

r l'opie

Mances

Lorsque M. Fox entra (pour la premiere fois) dans le ministere britannique, on y offrit une place à M. William Pitt, âgé de vingt-deux ans : il répondit : Je suis trop jeune pour prétendre aux grandes places, & trop sier pour accepter les petites. Il a depuis calculé qu'une belle réponse étoit quelquesois une duperie, & s'est laissé faire Ministre.

1

n

d

n

2

Le Comte D*** alla un jour chez la D**, Il la trouva versant des larmes seintes ou sinceres sur un malheur qui la menaçoit. — Calmez vous, lui dit l'homme de Cour, de quelle somme est-il question? — De vingt mille francs. — N'est-ce que cela? Soupons & demain j'arrangerai l'affaire. Ils soupent, &c. &c. &c. Le lendemain en esset, il lui envoya un arrêt de surséance pour trois jours.

On félicitoit le Marquis D** fur un régiment qu'il venoit d'obtenir. Il étoit en concurrence avec un parent du Duc de N... Le Marquis remercioit avec un air de grande modestie. Ce qui me flatte le plus, disoit-il, c'est que je n'ai fait aucun pas pour l'obtenir. he le crois, reprit vivement le Duc de N...,

quand on rampe on ne marche pas.

Nos Seigneurs, à l'exemple de leurs ancêtres qu'ils n'imitent pas en tout, s'appellent entr'eux par leurs noms de baptême, en sorte que l'on dit à présent le Comte Jean, la Comtesse Jeanne, &c. Cette mode date des dernieres années du regne de Louis XV, mais elle commence à devenir générale. Que signifie de se nommer Jean premier, Jeanne premiere, si l'on n'est au moins souverain ou souveraine

emiere

y of-

vingt-

e pour

er pour

qu'une

perie,

D**

ou fin-

- Cal-

quelle

francs.

n j'ar-

cc. Le

rêt de

in ré-

...Le e mo-

, c'eft

ir. Je

l...,

ancê-

ellent

forte Com-

der-

mais

gnifie

ere, fi

raine

d'une lieue de pays? On distingue ainsi le premier Roi, le premier Duc, le premier Comte régnant d'un nom quelconque, mais depuis que le Cardinal de Richelieu a réduit chez nous ces derniers titres à la simple valeur d'une expression honorisique, ces désignations numériques annonceront elles le nombre des gens d'esprit ou des sots qui ont porté tel ou tel nom?

Comme il fait fort chaud, nos Dames ont pris le parti d'aller en chemise. Entendons-nous; elles ont adopté un vêtement de toile ou de mousseline très sine, doublé en couleur de chair, & si l'on croit voir le nud d'après nature, on n'en voit que l'apparence : c'est assez pour les Dames & trop peu pour nous.

CHANSON.

Air à faire.

Versez de l'eau, je hais le vin:
Amis, vous le vantez en vain;
Pour moi, de l'eau je suis l'apôtre.
Mon nectar vaut mieux que le vôtre;
Jadis au paradis d'Eden,
Lorsqu'il cultivoit son jardin,
Adam n'en a point connu d'autre.

L'eau fait cent miracles divers; Elle est la fource des bons vers; Aux bords que l'Hypocrene arrose. Anaxagore en vain m'oppose Un amas d'argumens diserts;

R g

Avec Thalès, de l'Univers Je foutiens qu'elle fut la cause.

Loin les buveurs, foyons amans:
Amis, laissons les Allemands
Humer le vin en abondance.
Cherchons une autre jouissance:
L'eau nous provoque au jeu d'amour;
Et l'on sait bien qu'en son séjour
Vénus autresois prit naissance.

Oui, le vin n'est qu'un doux poison; Le vin égare la raison.

Ma liqueur jamais ne la trouble;
Par elle l'appétit redouble;
Et bien souvent un buveur d'eau,
Sur le soir, au bord d'un ruisseau,
A l'art de pêcher en eau trouble.

Par la Fayette & Rochambeau, L'Anglois, dans le monde nouveau, Sous le pié s'est vu couper l'herbe. Il est moins sier & moins superbe, Il a mis de l'eau dans son vin; Et l'Europe entiere en resrain Répete à l'envi ce proverbe. (*)

Par M. de Saint-Ange.

I

P

C

n tr de qu

^(*) On trouvera des couplets en réponse à cette chanson, ci-après, Lettre du 30 Juillet.

(1991)

Cites

ing b

White.

2015

Ellips

1110

13.60

nigu.

NEELS

Ange.

cette

De Versailles , le 28 Juin 1783.

APRES la Requête de Janot qui n'étoit au fond qu'une plaisanterie, nous avons vu paroître le Cri public, libelle rempli d'injures grofsieres contre le Garde des sceaux. Ces deux diatribes ne sont certainement pas de la même main, & l'auteur de la derniere qui n'est que méchant, sera conduit à Bicêtre sans être plaint. Je ne suis pas intolérant, mais il faut fous peine d'infamie, quand on fait la fatyre en France, avoir de l'esprit & de la gaîté. Ce qui paroît valoir toutes ces sottises & ces injures à M. le Garde des Sceaux, c'est l'esclavage de la presse. Je suis persuadé que le gouvernement gagneroit à mettre le génie en liberté : alors le génie ne se dégraderoit pas en cherchant à avilir le gouvernement; il se vengeroit des sots méchans, & maintenant il applaudit quelquefois aux traits qu'il-n'oseroit lancer. L'on dit que la Cour a fait arrêter plusieurs personnes chez qui l'on a trouvé les Mémoires de la Bastille. J'ai peine à le croire. Le gouvernement est trop juste pour s'en prendre au lecteur de l'indiscrétion d'un auteur.

Un bon mot échappé à un Souverain ne prouve rien en politique, & encore bien moins lorsqu'on le lui prête. On peut dans les deux cas s'en amuser. Ainsi je vous dirai qu'en annonçant l'entrée du Prince Potemkin & des troupes Russes dans la Crimée, l'Ambassadeur de Russe pressa le Roi de Prusse sur le partiqu'il prendroit dans ces circonstances: Je me

R 6

déclarerai, répondit le grand Fréderic, lorsque votre armée sera morte de la peste. Le mot est

vigoureux.

Il est assez dissicile de croire que l'employé du bureau des affaires qui a découvert le secret de l'homme au masque de ser, ait été assez osé ou assez étourdi pour le divulguer. Quoi qu'il en soit, voici ce qu'on en raconte.

On prétend que ce célebre prisonnier étoit un frere aîné de Louis XIV, qu'étant né mulâtre, sa couleur avoit fait suspecter la légitimité de sa naissance, & que pour éviter tout scandale & peut-être une guerre civile, il avoit été élevé fecrétement, qu'on lui cachoit son origine, qu'il parloit une langue étrangere, enfin qu'on l'avoit enfermé comme l'histoire le rapporte, mais en y réfléchissant, peut-on croire à l'existence de ce mulâtre que la Reine, femme de Louis XIII, auroit fabriqué avec un négre sans qu'on s'en doutât; qui étoit venu au monde sans qu'on s'en doutât, & qu'on auroit soustrait encore sans qu'on s'en doutât? Cette histoire paroît un peu imitée vice versa de celle de Clorinde dans la Jérufalem délivrée. La groffesse d'une Reine de France est annoncée, & ses couches sont publiques. Il n'auroit dépendu ni du Roi, quelque bon mari qu'il fût, ni de la Reine, ni de son accoucheur, d'en faire un fecret.

f

te

al

te

ge

ar

On s'amuse infiniment du choix que l'académie a fait de la semme de chambre de Madame de R... pour lui donner le prix de la vertu. Vous connoissez de nom, Monsieur, la patrie de Sapho, cette Lesbos où le beau gue

est

loyé

fe-

été

uer.

onte.

etoit

mu-

giti-

tout

, il

hoit

ran-

l'hif-

ant,

que

abri-

douu'on

imi-

a Jé-

pu-

, ni

l'a-

e de

x de

eur.

peau

fexe s'aimoit dans lui-même & dans son image, où chaque fille s'unissoit d'une maniere plus que tendre à celle de ses compagnes qui lui plaisoit. Eh bien, c'est ce goût dépravé trop commun parmi nous depuis que les Rauc.... les Co.... les de N.... les F.... l'ont mis à la mode en l'affichant publiquement; c'est ce penchant fatal à la société qu'il divise & à la propagation qu'il détruit, qui a alimenté, dit-on, Madame de R.... par les mains de sa femme de chambre. Convenez que l'académie qui n'a pas voulu juger comme le public, joue dans ceci un plaisant rôle. Au reste les Lesbiennes modernes auront beau faire; elles ne corrigeront pas leur fexe du penchant naturel qu'il a pour le nôtre; c'est comme ces Meffieurs qui depuis une cinquantaine d'années ont en vain prêché leur doctrine antiphysique dans les cafés & sur les toits. Nous donnerons toujours la pomme à Vénus.

De Paris, le 2 Juillet 1783.

Les Noces de Figaro, espece de drame qui fait suite au Barbier de Séville, ont été répétées mais non représentées, la semaine dernière, sur le théâtre des Menus plaisurs du Roi. Le jour sixé pour le triomphe de l'auteur, au moment même où la toile alloit se lever, un ordre du Roi est venu & a chassé les acteurs & le public. Ce public étoit composé de gens de la Cour, d'hommes de lettres & des amis de l'auteur qui ne sont apparemment pas si rares qu'on le croit, car la salle étoit pleine.

M. de Beaumarchais en a été pour ses frais de toute espece : démarches, répétitions, habillemens; mais en homme qui connoît la fortune, & que son inconstance ne décourage pas, il a payé en bon billets de la caisse d'escompte, & les acteurs ont été contens de lui : il leur a laissé les Costhumes. Sa piece dure trois heures & demie; ce qui suppose qu'elle auroit bien pu ne pas durer autant au théà. tre françois, où les spectateurs se seroient peut-être contentés du premier acte. En voici quelques mots: Figaro dit à je ne sais quel personnage : La premiere dent qui te tombera, ce sera la mâchoire; & (en lui montrant le poing) voici le dentiste. Le même Figaro voudroit être Célar; son interlocutrice lui répond: Et moi j'aimerois mieux être Pompée. Cette piece démontre, dit-on, à ceux qui vouloient en douter, que M. de Beaumarchais a tous les genres d'esprit, même les plus mauvais : elle ne prouve pas moins sa mémoire & son goût dans le choix des traits qu'il croit propres à orner ses productions.

Voici un hommage que M. le Chev. de P.... a adressé à la muse du nouveau traducteur

pa

C

fa

ne

il

lu

de Pope :

Du Refnel, dans ses soibles rimes,
Du poëte de la raison
A délayé les vers sublimes
Et la mâle précision,
Dans sa froide & pâle copie,
Vainement de l'original
On cherchoit l'ame, le génie;

Le lecteur disoit: Tout est mal.

Mais c'est Pope qui vous inspire,

Pope a frappé vos vers heureux,

Et la critique doit vous dire

Qu'à présent, Tout est pour le mieux,

frais

ha-

for-

rage

d'efs de

dure

'elle héâ-

oient

voici

quel

bera.

nt le

vou-

ond:

piece

it en

s les

elle

goût res à

e P....

cteur

M. de Fontanes a fait la réponse suivante à son ingénieux admirateur:

Malgré votre éloge indulgent,
Prêts à s'armer de rigorisme
Mes chers lecteurs en me jugeant
Ne croiront pas à l'optimisme.
Ce n'est point Pope assurément,
Ni Platon, ni Pangloss lui-même
Dont l'esprit créa ce système;
Il sur le rêve d'un amant.
Que l'Amour vous inspire encore,
Portez long-temps son doux lien;
Chantez Zulmis & Léonore,
C'est dans leurs bras que Tout est bien.

Je vous ai dit, Monsieur, sur qui le choix de l'académie est tombé pour le prix destiné par M. de Monthion à l'action la plus méritoire parmi le peuple. L'académie a ignoré ou mal connu un fait si public, si bien prouvé, dont les motifs sont si clairs, qu'il l'eût emporté sans doute, si dans tous les genres Thémis ne déposoit souvent sa balance. Il s'est passé, il y a quelque temps, à Caen.

Un peintre dégoûté de la vie fait le projet de se tuer. Il appelle son domestique: Tiens, lui dit-il, en sui donnant une cassette, je ne

ti

C

tt

J

lu

V

0

V

C

s'

pa

fa

lu

pi

tra

re

far

an

im

efp

veux pas mourir sans te faire du bien; vas vendre tous mes bijoux & fais-toi une rente viagere de l'argent qui en proviendra. Le pau. vre domestique plus attaché à son maître qu'à la fortune, pleure & supplie son bienfaiteur de reprendre ses dons & de vivre; mais ses efforts sont vains, il est pousse hors de la chambre avec la cassette. N'ayant point de temps à perdre, il s'éloigne & court déposer chez un ami dont il est sûr, ce qu'on l'a forcé de garder malgré lui. Il revient promptement fur ses pas; il voit à la porte de la maison le peuple assemblé & la maréchaussée qui traîne un cadavre. Il ne doute point que ce ne soit fon malheureux maître; il veut le fecourir; il foutient que ses plaies ne sont point mortelles, mais la justice a des formes à remplir, & les formes s'opposent à tout ce qu'il demande. La loi d'abord, ensuite l'humanité. Quelle situation pour le plus tendre & le plus fidele des amis! (car peut-on nommer autrement l'homme capable du dévouement le plus fublime?) Mon maître n'est pas mort, s'écrie-t-il encore une fois, & mon maître n'est pas coupable de suicide; c'est vous qui l'assaffinez si vous ne le secourez; c'est vous qui ferez coupables si vous le condamnez au supplice infâme de ceux qui s'assassinent eux-mêmes : connoissez l'auteur du crime.... C'est moi; c'est moi... On l'arrête, on l'entraîne aux pieds des juges qui le confrontent avec le corps, mais ce corps examiné avec plus d'attention, quoiqu'immobile, ne semble pas. tout-à-fait inanime; les chirurgiens sondent les

plaies & ne les trouvent pas mortelles; on espere, on voit l'heureux progrès des secours administrés, & si le malade n'a pas encore. au bout de plusieurs jours, articulé une seule parole, il parlera pourtant, & l'on compte sur le moment attendu. Cependant, contre toute vraisemblance, on condamne le domestique au supplice des affassins, & il sera exécuté dès que la voix sera rendue à son maître. Elle lui est rendue, il demande son fidele Jacques. On le croit dans le délire, on ne lui répond pas. - Qui donc a pu me sauver, s'écrie-t-il, si ce n'est Jacques; où est-il ?... On le lui amene enfin, mais enchaîné. — Que vois-je, celui qui refusoit ma fortune, qui me conjuroit de vivre!.... A ces mots le malade s'évanouit; mais le prétendu coupable est libre, on est certain de sa générosité qu'il avoue, parce qu'il a vu son maître vivant. Il a voulu fauver la vie à ce maître si cher; il vouloit lui fauver au moins l'honneur au prix de fon propre honneur & de sa propre vie. Tous deux ont vécu & sans doute vivent encore.

Croyez-vous, Monsieur, que l'académie dût hésiter à prononcer en faveur d'un pareil trait, si toutesois il n'est pas au-dessus de toute

récompense.

vas

rente

pau-

qu'à

iteur s ses

le la

it de

ofer

orce

ment

aison

raîne

foit

urir;

mor-

plir,

1 de-

mité.

& le

nmer

nt le

ort,

n'est

assaf-

fup-

-mê-

C'eft

raîne

avec.

plus

pas,

it les

qui

Je vous ai déjà fait confloître, Monsieur, une nouvelle production que ce siecle doit sans doute au bon goût qui le caractérise: nos ancêtres n'avoient point assez d'esprit pour imaginer une aussi jolie chose que la Charade, espece de Logogriphe-énigme, digne sœur du Calembour & qui n'est pas moins devenue à la

d

t

f

d

1

e

B

P

pi

V

C

di

te

ci

da

da

qı

mode. En voici une toute fraîche qui joint à tout le mérite de cette ingénieuse invention, celui de se chanter sur un air qui nous tourne la tête, l'air de Marlborough.

Cet air qui par-tout traîne
Miron ton, ton, ton, mirontaine,
En G, Re, Sol ramene
Dix-huit fois mon premier
Un instrument guerrier
Vous donne mon dernier;
Et mon tout à la gêne,
Miron ton, ton, mirontaine,
En classe plus qu'en plaine
Tient le pauvre écolier.

Je vous donne huit jours pour trouver le mot. Il n'en est pas des Charades comme des Enigmes; il est permis d'avoir de l'esprit & de les deviner; il en faut même plus pour les

deviner que pour les faire.

Le concours que je vous ai annoncé entre Madame Todi & Madame Mara, s'est continué depuis la quinzaine dans des concerts particuliers. L'une & l'autre ont conservé leurs partisans, & cette égalité de succès ajoute encore à la célébrité de chacune d'elles. Vous me saurez gré sans doute de vous les saire connoître plus particulièrement.

Madame Todi, née en Portugal, est éleve du fameux David Perez, l'un des derniers soutiens de la bonne école. L'Angleterre a été son premier théâtre, elle y a joué d'abord dans l'opéra boufson: le genre de sa figure, joint à ention, tourne

de sa voix, de son chant étoit beaucoup plus propre à l'opéra sérieux, où elle a été bientôt employée avec le plus grand succès. On se rappelle la sensation prodigieuse que cette cantatrice sit ici dès son premier voyage. C'est par l'expression sur-tout que Madame Todi sut

nous plaire.

Madame Mara est née en Saxe. Elle en est sortie fort jeune & a été élevée en Angleterre : elle y a reçu les leçons de M. Paradifi, qui n'est connu que par elle : si ses talens répondent à ceux de son éleve, la renommée est bien injuste. Madame Mara fut appellée à Berlin, & c'est delà que sa réputation se répandit dans l'Europe : elle vint à Paris où on l'avoir déjà fort préconisée, & où elle n'éprouva cependant point le sort des talens trop vantés. Elle réuffit beaucoup, & son succès à ce dernier voyage a été plus éclatant encore. Il s'est soutenu à côté de celui de Madame Todi; celui de Madame Todi s'est soutenu à côté du fien : c'est assez les louer l'une & l'autre. Toutes deux sont excellentes musiciennes; toutes deux ont infiniment d'esprit dans la société, ce qui n'est point indifférent à leur maniere de chanter : toutes deux ont dans un genre différent un talent très-remarquable.

On your voyer appropries.

Sain que efeatha conseachta

Our le challe inhammateneur

Comille di benjaminatura di

retrieve this stiller made all it

me des it & de our les

é entre t contirts paré leurs ajoute . Vous re con-

éleve erniers erre a l'abord figure,

REQUETE

Adressée à M. de Montazet, Archevêque de Lyon, par M. l'abbé du Rousseau, Curé de......

Grand Primat! de votre fynode J'ai conçu fur ce qu'on disoit, Que d'ici jusqu'aux antipodes Il n'étoit tel que Montazet. Cette bonté de caractere Annonce le plus tendre pere, Ce zele discret & prudent D'un pasteur sage & vigilant. Troupeau, le plus heureux de France Troupeau! paissez en assurance; Sous ce guide on va furement; Rien ne surprend sa vigilance, On fait qu'il voit courir le vent. Après ce petit compliment. Où, sans art, la simple nature, D'accord avec le fentiment, Parle ici tout ingénumeut Comme l'on parle dans ma cure; Monseigneur, je viens humblement Vous présenter une Requête Sur un article seulement Qui me fatigue un peu la tête, Dans votre fage réglement, Où vous voulez absolument, Sans que charité vous arrête, Que je chasse inhumainement Gentille & bonne ménagere, Fille dont je suis très-content

19/6] 19/1

50000ng

raie roz

de Lyon;

.

911

: 01%

m in

bnoner

Janes .

layoir

vaneés

0 00 0

phosis

20160

1031 6

1 8000

Erqui fait au mieux mon affaire; S'il n'est prouvé bien clairement ou mov Par un bon extrait baptistaire, and part sa Qu'elle eft d'un âge compétent. Quoi! Monseigneur, plus de fervante Qui n'ait les quarante ans passés! Votre ordonnance est assomante, Et trente ans seroient bien assez. Car enfin que faudra-t-il faire Avec quelque vieille mégere, Aux yeux creux, à l'air dégoûtant, Oui n'ira plus qu'en déclinant; and mail uA Et qui bientôt sexagénaire, Ouand je l'aurai depuis dix ans, Aura pris de la bourre aux dents? Que ferai-je en mon presbitere, Au milieu des bois cantonné; Sur ce Caucase infortuné, a bo inibana et Où, fix mois de l'an folitaire, D'un pied de neige environné, Lorsque l'astre qui nous éclaire S'éloigne de notre hémisphere, Je n'aurai là, comme un damné, Qu'un vis-à-vis qui désespere, Un domestique furanné all si proportione de Plus horrible à voir que cerbere, Qui viendra la roupie au nez Faire mon petit ordinaire? Je me croirois empoisonné. Monseigneur, voilà la compagne Ou'un pauvre curé de campagne Selon votre rigide loi, Est obligé d'avoir chez soi; Et pour fauver ma conscience,

Peur que le Lutin ne me tente; all im is Vous me donnerez pour mon dam Au lieu d'un jeune, un vieux fatan Oui me fera damner plus vite Que n'eut fait une sunamite, lieno Qui m'auroit peut-être tenté, Car je ne fais point l'hypocrite. Mais enfin j'aurois réfifté En prenant un peu d'eau bénite Et j'aurois eu plus de mérite a lang sovA Pour le temps & l'éternité; Au lieu que mon vieux fatellite Avec qui rien ne périclite. Il est vrai, pour la chasteté Me perdra d'un autre côté. Je me ferai dix fois de fuite. Mis en colere, impatienté, Je maudirai ce triste gite Où je me verrai transplanté. Hélas! tout mon fang en pétille. De me voir une vieille fille Avec qui je me damnerai Car pour peu qu'elle m'émoustille; Je le dis & je le ferai, Monfeigneur, je l'affommerai: Mais dira d'un ton emphatique Quelque dévot à face étique, Lazariste ou sulpicien, to and nom said Fille qui n'est pas canonique D'un faint pourroit faire un vaurien Frere Philippe prouve bien Cette vérité sans replique; Les yeux de la jeune Angelique Lui firent perdre le maintien,

0 13

E'2

Par

40

140

D'F

Car Ave

ZUA

iuQ

Ass

263

60

ig

6.9

15

hH

Il enragea fous fa tunique Et dès le premier entretien L'hermite changea de rubrique, Et devint paillard comme un chien, Grand pécheur, je vous fais excuse Non, il n'est rien dont on n'abuse; Mais pour réformer un bibus, N'allons pas dans un autre abus; Parlons ici fans fubterfuge, Monseigneur, vous en serez juge; Jeune minois est, j'en conviens, Ragoût qui plaît & nous amuse Mais en revanche je foutiens Qu'une vieille & laide recluse; Quête par mille & mille ruses Ce que la jeune vous refuse. L'une rechigne & fait la muse Dès qu'on tente à son petit bien; L'autre vous dit, je le veux bien; Facilité fait qu'on en use. On croit d'ailleurs ne risquer rien, On y donne comme une buse, On fe damne comme un payen, Voilà le vrai quoiqu'on en dife; Je connois cette marchandise Plus que tout autre affurément. J'ai pris d'un âge différent Fanchon, Nannon, Barbe & Denife; L'une au teint de lys & cerise L'autre édentée & la peau bise : Barbe étoit un vrai Belzebuth Qui vouloit tout faire à sa guise; Or avec cette tête grife Un faint n'eut pas fait son falut,

C'étoit un diable dont le but Etoit d'établir sa maîtrise Sur le curé, sur son église: Elle m'échauffa le Caput De forte qu'un jour en colere Je l'envoyai faire Lanlaire, Et pris en place Janneton Fille plus douce qu'un mouton; Propette comme une colombe, Et qui sans jamais dire non Signal of ground A ce qu'on veut toujours abonde : Avec fon blanc & court jupon, Va, trotte, court & fait la ronde, Met un mouchoir fous le menton Pour qu'un Confesseur ne la gronde, Et le prendroit sur le haut ton, Si quelque cajoleur immonde Lui disoit, ma petite blonde, Affeyons-nous fur le gazon. Pauvre enfant qui vous sert son maître Comme jamais fille peut-être N'en fervit un : or Janneton Est un trésor dans ma maison. Bref, pauvre curé de village. N'a fouvent pour tout son ménage Ou'un feul domestique avec soi; Le fallut-il, a-t-il de quoi Avec cent écus en partage Dont il en revient vingt au Roi En avoir chez lui davantage? Sa servante est tout-à-la-fois Son cuifinier, laquais & page Son porte-queue, fon porte-croix; Or tant de besogne, je crois,

Demande

k

P

g

T

P

di

le

Demande fille d'un bon âge. Eh! quel injurieux foupçon, Quel crime pourra-t-on lui faire D'avoir servante jeune ou non? Mais il est prêtre.... en conclut-on Que sa vertu soit plus légere? Je voudrois pour conclusion Oue l'on me dit tout le contraire; Un curé ne voudroit pas faire Ce qu'il défend dans ses sermons. D'ailleurs, suivant le vieux dicton, Jamais Renard le plus glouton Ne fit de mal en sa tanniere. Aurai-je tort ou bien raison? Monfeigneur; c'est de vos lumieres Que j'attends la décision Nonobstant requête & prieres Parlez & foyez fûr de ma foumission.

De Verfailles , le 4 Juillet 1783.

La Cour reçoit très-fréquemment des dépêches de Constantinople, & elles donnent chaque fois lieu à un conseil d'Etat & à de longs comités entre les Ministres. L'ardeur impatiente du François attire à M. de Vergennes des reproches sur sa constance dans les négociations: la gloire & l'intérêt de la nation exigent que nous empêchions l'abaissement des Turcs & le succès des vues de ses ennemis. Pendant que nous négocions, ces derniers, disent les frondeurs, ont le temps de prendre les devans, d'assurer l'esset de leurs dispositions & lorsqu'il faudra en venir à des moyens

Tome XIV.

mande

S

extrêmes, chose selon eux inévitable, il sera trop tard. Les Ministres de la guerre & de la Marine sont de l'avis de donner aux Musulmans des secours décisifs & de se mettre en état de faire une diversion puissante en leur faveur, avec la même rapidité que leurs ennemis peuvent maintenant leur porter des coups. M. de Vergennes veut, dit-on, avant de prendre ouvertement un parti, consommer la paix avec l'Angleterre, mais il est prefqu'évident que celle-ci a ses raisons pour trainer les choses en longueur. On remarque que le Duc de Manchester & le Prince Baratinski ont ensemble de longues & fréquentes conférences. M. le Comte d'Artois a dit à ce sujet que l'on devroit bien mettre leurs Excellences à la Bastille, puisque très-certainement l'objet de ces conférences n'étoit point conforme aux vues du ministere, & que leurs suites pouvoient être plus dangereuses que celles des vains discours de deux particuliers qui viennent d'être arrêtés pour avoir parlé un peu légérement de la paix dans un café.

De Paris, le 9 Juillet 1783.

P

m

af

qu

ce

ut

de

plu

Lorsque du milieu des productions infignifiantes qui inondent ce siecle, il s'éleve quelqu'ouvrage vraiment intéressant, je dois m'empresser à vous en rendre compte. Vous me saurez gré sans doute de m'étendre un peu sur celui qui me parvient, sous ce titre: Histoire des progrès de la puissance navale de l'Angleterre. Les Phéniciens & les Cartaginois, suifera

& de

Mu-

ettre

e en

leurs

r des

avant

mmer

pref-

e que

tinski

con-

ràce rs Ex-

rtaine-

point

e leurs

es que

culiers

r parle

n café.

1783.

ons in-

s'eleve

je dois e. Vous

un peu

re: Hif-

de l'An-

ois, fui-

vant l'auteur, s'enrichirent long temps aux dépens de la Grande-Bretagne. L'ignorance des peuples qui l'habitoient laissoit jouir paisiblement ces étrangers des bénésices qui résultoient du commerce qu'ils faisoient sur leurs côtes. Les Belges vinrent ensuite s'établir en Angleterre, afin d'y exercer la piraterie avec plus de sûreté. La marine angloise d'alors consissoit dans quelques canots d'osier extérieurement enveloppés de cuir & pareils à ceux dont se servent encore aujourd'hui les Groënlandois.

Quand les Romains firent des incursions en Angleterre, les anciens Bretons ne pensoient point à armer des vaisseaux pour se défendre ou pour leur servir d'asile en cas de défaite; leur seule ressource étoit de se cacher dans des cavernes dont l'intérieur de leur isle étoit rempli. Ce fut dans ces retraites que les Saxons. les Jutes, les Anglois, les poursuivirent après avoir ravagé leurs côtes. Ce sont ces derniers qui donnerent leur nom à une partie de la Grande-Bretagne, & qui la diviserent en sept royaumes. Offa, Roi de Murcie, étoit le plus puissant Prince de cette Eptarchie. Il fut le premier qui s'arrogea l'empire des mers. L'histoire assure qu'il osa le disputer à Charlemagne, & que ce Prince alors redoutable, rechercha l'alliance d'Offa, dans l'espérance que les forces navales de ce dernier lui seroient un jour utiles pour garantir ses états des entreprises des Normands.

Alfred, est un des Princes qui s'occupa le plus de mettre les Anglois à l'abri des ra-

5 2

vages des Danois & des autres nations septentrionales; il augmenta la marine, perfectionna la construction, & forma une flotte de cent vingt voiles, qui devoit veiller fans cesse à la fûreté des côtes. D'habiles matelots étrangers, parmi lesquels il se trouva des Frisons, exercerent les Anglois dans l'art nautique. Lors que les Estangles & les Northumbres eurent fait construire des bâtimens plus forts & plus légers, Alfred leur enleva encore ce nouvel avantage, en mettant aussi-tôt à la mer des vaisseaux à cent vingt rames, qui étoient en tout supérieurs aux premiers dont on s'étoit fervi. Ce grand Prince rendit inutiles par ce moyen tous les efforts de ses ennemis; il battit leur flotte & les chassa de son royaume.

Edgar un des successeurs d'Alfred eut une marine formidable. Le nombre de ses navires montoit à environ quatre mille: jamais l'Angleterre n'avoit eu des forces aussi considérables; ces vaisseaux cependant ne ressembloient pas à ceux d'aujourd'hui; ils contenoient au plus cinquante hommes. Edgar enorgueilli de cet appareil de forces maritimes, se crut le maître de la mer & prit le titre fastueux d'Empereur, de Seigneur de tous les Rois de l'Océan & de toutes les nations qu'il renserme. L'auteur dit que ce Prince étant un jour à Chester, il s'embarqua sur la Dée, & força huit Rois ses tributaires, de ramer sur une barque dont il tenoit lui-même le gouvernail.

Les successeurs d'Edgar ont eu les mêmes prétentions, mais cela ne les empêcha pas d'être vaincus par les Danois; Canut sit la lu

gl

m

ce

conquête de toute l'Angleterre & régna affez 51 HER PROMIS

long temps fur cette nation.

pten-

onna

cent

ffe à

tran-

fons,

Lors

urent plus

ouvel r des

nt en

s'étoit

ar ce

battit Э.

it une

avires

l'An-

sidéra-

oloient

ent au

illi de

rut le

d'Em-

l'Océan

auteur

ster, il

ois ses

dont il

mêmes

ha pas

t fit la

Ce royaume après avoir été foumis aux Saxons pendant fix cens ans, passa sous la domination des Normands. Guillaume le Conquérant changea toute la face de cet Empire, il fit une si grande révolution dans les propriétés, que la nation ne fongea plus au com-

merce & à la navigation.

Jean, fils de Richard, rétablit la marine pour combattre Philippe - Auguste, Roi de France. Les Comtes de Boulogne & de Salifbury qui commandoient les forces de Jean, attaquerent la flotte françoise qui étoit à l'ancre dans le port de Dam, (les matelots & les foldats étant descendus à terre pour piller) ils couperent les cables, prirent trois cens navires chargés de munitions & ils en brûlerent cent. Jean fut si fier de cette victoire qu'il fit une ordonnance pour exiger le falut de tous les navires étrangers & contraindre par force ceux qui refuseroient de le faire.

Jean étoit lâche, perfide & cruel, il souleva contre lui tous ses sujets & fut obligé pour les appaiser, de leur accorder la grande Chartre qui sert encore aujourd'hui de rem-

part à la liberté Britannique.

La Reine Elisabeth porta toute son attention du côté de la marine : c'est à Elle que l'Angleterre doit sa grandeur actuelle. Aussi lui décerna-t-on le titre de restauratrice de la gloire maritime de la Nation & de Reine des mers du Nord. La marine des Anglois, depuis cette époque, a toujours augmenté, ainsi que

leur commerce. La plus importante des expéditions qui se soient faites sous le regne d'Elisabeth, c'est celle contre Cadix. Le Lord Howard, grand amiral, commandoit la slotte, & le sameux Comte d'Essex les troupes de débarquement. Le succès des Anglois sut complet; ils pillerent & saccagerent Cadix. La perte sut irréparable pour les Espagnols.

Cromwel, dit l'auteur, en courbant la tête de ses complices sous un joug de fer, avoit à craindre que la haine réveillat chez eux de dangereux remords; il les occupa par une guerre étrangere. Ce protecteur renouvella les anciennes prétentions des Anglois à l'empire des mers; droits, disoit-il, acquis à la pointe de l'épée. Le fameux amiral Black apprit à sa nation à mépriser les forts & les batteries; il inspira aux matelots un courage extraordinaire & leur perfuada qu'ils pourroient exécuter tout ce qu'ils oseroient entreprendre. Black avoir quarante-cinq ans lorfqu'il prit le commandement des flottes de sa patrie; il n'avoit jamais servi sur mer avant cette époque de sa vie. Il eut à combattre les plus grand amiraux : Tromp, Evertzen & Ruyter, furent ses adversaires. Black se battit pendant trois jours contre Ruyter & Tromp; la victoire se décida à la fin en sa faveur. On nomma cette bataille la victoire de Portland. Les Hollandois humiliés par cette défaite remirent une nouvelle flotte en mer, sous le commandement de Tromp & de Monck. Les Hollandois attaquerent la flotte angloise, & rompirent trois fois la ligne; Tromp après six heures de com-

bat fut tué. La perte de ce grand homme fit cesser le massacre; la Hollande perdit trente vaisseaux qui furent coulés bas, & dix mille hommes perdirent la vie. Cromwel profita de sa victoire pour prescrire les conditions de paix les plus honteuses. L'Angleterre continua de faire la guerre à l'Espagne. Black fut chargé d'aller intercepter les riches galions du Mexique; cet amiral les joignit dans la baye de Santa Cruz & réuffit dans son expédition, mais il ne put jouir de son triomphe; il mourut dans la traversée. C'est sous Cromwel que la Jamaïque a été conquise. Charles II remonta fur le trône de ses ancêtres; il remporta encore de grandes victoires par mer sur les Hollandois.

Enfin parut Louis XIV, qui fut un instant le souverain des mers, mais les Anglois ne tarderent pas à reprendre tous leurs avantages sur cet élément. La Reine Anne, au traité d'Utrecht, limita pour ainfi dire les forces maritimes de la France, & la fit consentir à la démolition du port de Dunkerque.

On voit ensuite l'ineptie d'un Cardinal Alberoni qui malgré les avis qui lui furent donnés par Stanhope, Ministre d'Angleterre, de ne pas en venir aux mains contre l'Amiral Byng, rifqua une bataille navale que les Efpagnols perdirent à la hauteur du Cap Passaro. Toute la flotte espagnole fut prise ou coulée bas.

expe-

d'E-

Lord

lotte,

es de

com-

x. La

a tête avoit

ux de

r une uvella

l'em-

s à la

ck ap-

& les ourage

pour-

entre-

orfqu'il

fa pa-

t cette

es plus

uyter,

endant

la vic-

nomma

es Hol-

ent une

dement

is atta-

it trois

e com-

L'auteur s'étend sur les guerres de 1744 & 1756 & fait des réflexions sur l'Ade de navigation: Le second volume se termine par des

notes intéressantes où l'on trouve des faits peu connus. Cet ouvrage mérite d'être lu; il est fait avec soin & écrit avec beaucoup d'impartialité.

Les recherches de l'auteur annoncent au reste que depuis bien des siecles les Anglois se sont crus autorisés à se dire les Rois de la Mer, & le contraire n'est pas encore bien

décidé.

L'attente de cette fameuse Comete, tant prédite, il y a quelques mois, avoit déjà jetté dans les esprits de cette capitale des frayeurs affez vives fur les grands accidens que devoit éprouver notre globe : à présent, il s'agit d'un phénomene que l'on observe depuis plusieurs semaines, & le même qui a été le précurseur du bouleversement de la Calabre & de Messine : le peuple, toujours extrême, n'en tire pas une moindre conséquence, que la fin du monde. Ces jours derniers un domestique, bien pénétré de la proximité de cette grande cataftrophe, après avoir fait ce que son service exigeoit, s'enferme dans sa chambre, se met dans fon lit & s'endort. Le foir arrive sans qu'il reparoisse, & l'on ne favoit ce qu'il pouvoit être devenu, lorsqu'on s'avisa de frapper à sa porte : il ouvre & paroît stupésait de respirer encore, difant qu'il n'avoit eu recours au sommeil que pour se soustraire aux horreurs effrayantes de ce terrible événement. D'autres se retiroient dans les églises; d'autres se rassembloient dans les places publiques pour y communiquer leur terreur panique; mais pour ceux ci, la police, attentive à la

ri

tranquillité générale, les a dispersés ou rassurés en se chargeant de leur existence.

Ouoi qu'il en soit, ce brouillard opiniâtre qu'on éprouve, tant ici que dans les provinces circonvoisines, depuis le commencement de la belle saison, est quelque chose de fort étrange & digne de toute l'attention de nos observateurs. A peine jouissons nous, dans les plus belles journées, de quelques heures de soleil; & du reste ce bel astre est tellement obscurci par cette vapeur mal-faisante, que nous semblons transportés dans la province de Galles en Angleterre.

Un des effets les plus frappans de la malignité de son influence, est la quantité prodigieuse de chenilles qui se sont attachées, tant dans les environs de Paris qu'en Normandie, fur la plupart des arbres fruitiers; au point que le tronc & la tête se trouvent enveloppes d'une toile épaisse qui, au rapport des meilleurs cultivateurs, entraînera non-seulement la perte des fruits, mais encore celle

des arbres.

faits

lu: il

d'im-

nt au

iglois

de la

bien

tant

jetté

yeurs

levoit

t d'un

fieurs

urfeur

Mef-

n tire

fin du

, bien

catal-

ervice

se met

e fans

l pou-

frap-

fait de

eu re-

re aux

ement.

; d'au-

bliques

inique;

ve à la

Les opinions sont depuis long-temps partagées fur l'avantage ou le défavantage des corps académiques. Un argument qui sembleroit décider la question, est le discours qu'un certain Membre de l'académie d'Angers vient d'y prononcer, & dont l'objet est de prouver l'utilité, la nécessité des préjugés. Dans un temps où la raison & la philosophie paroissent concerter leurs efforts pour les confondre, & dans la politique & dans la religion, comment arrive t-il qu'un pédant d'académiste ait la tur-

5 5

pitude d'entreprendre leur apologie, & de plus, que des journalistes l'annoncent avec éloge? Doit on être surpris après cela, de l'influence funeste qu'ils ont encore sur quelques gens en place? Il faut cependant avouer qu'il est des cas où rien ne peut les justifier. & tel est celui dont j'entendois ces jours ci murmurer une quantité d'officiers de différens corps. M. Martini, le plus ancien capitaine du régiment de Royal-Darmstadt, décoré de l'ordre du Mérite, &c. fatigué par de longs services & par une campagne pénible, mourut à Brest après quelques jours de débarquement à son retour du camp de Gibraltar. Le corps qui le perdoit & qui le regrettoit, se dispofoit à lui faire un convoi honorable, lorsque le commandant de la Province a jugé à propos de s'y opposer, sous le ridicule prétexte que des foldats catholiques ne devoient pas rendre les honneurs militaires à un ancien officier du même Prince, mais dune autre religion.

Le spectacle de deux ennemis, acharnés à s'entr'arracher la vie, trouvant au milieu de leur rage la source d'une réconciliation & d'une amitié durable, a sans doute, quelque chose de plus intéressant pour vous, Monsieur, que le trait précédent, & je m'empresse de

vous en faire part.

Deux soldats du régiment des gardes françoises, aigris par différentes querelles, s'étoient inutilement battus à l'arme blanche sans parvenir à se blesser ni l'un ni l'autre. Peu saisfaits de cette premiere charge, ils convinrent de prendre des armes moins douteuses, & s'art de

avec

, de

quel-

ouer

ifier.

ars-ci

érens

taine

el'or-

s fer-

ourut ement

corps

dispo-

orfque

ropos

te que

dre les

e même

rnés à

ieu de

on &

nelque

nfieur,

esse de

s fran-

étoient

ns par-

u fatil-

vinrent

& s'ar

merent de pistolets. Les conventions faites, celui des deux à qui le fort avoit accordé l'avantage de tirer le premier, lâche son coup & manque son adversaire. Celui-ci à l'instant, fond fur lui & lui démontre facilement qu'il est maître de fa vie. - Tu peux la prendre, repond l'autre avec tranquillité; je t'ai manqué, venge-toi. Aussi-tôt, il tourne la tête. Ce noble dévouement étonne & touche son camarade: ce n'est plus sa vie qu'il veut mais son amitié: il jette ses armes & le serre étroitement dans ses bras. Cette belle action ayant été connue du régiment, M. le Maréchal de Biron en a voulu témoigner son contentement, en donnant à ses deux braves & généreux soldats des récompenses & des éloges.

La Sorbonne qui ne peut pas disconvenir qu'elle n'ait quelques dettes à acquitter envers l'humanité, a eu quelques Membres qui s'en font occupés. Il faut mettre de ce nombre ceux qui se chargent de la triste & pénible fonction de conduire & d'exhorter à la mort les malheureux expirant au gibet ou fur la roue. L'abbé Gros de Besplas, l'un de nos bons orateurs de la chaire, ne s'est pas contenté de porter ces consolations dans l'ame repentante de ceux qui succombent au glaive de la justice, il a cherche à adoucir leur fort des les commencemens de leur punition, & fur-tout celui des innocens confondus avec eux des qu'ils font accusés. C'est à un morceau d'éloquence faisant partie d'un de ses sermons sur la cene, qu'on doit le meilleur état des prisons & l'établissement de celles de l'hôtel

de la force. On a gravé son portrait à cette occasion. S'il est doux de mériter la gloire par des talens utiles à l'humanité, il faut avouer que c'est particulièrement dans une carrière où rien n'est plus rare. On n'écoute guere les prédicateurs que pour critiquer leurs talens : Laissons-les faire leur métier , difent les gens du siecle . & continuons à faire le nôtre : c'est-à-dire, sovons toujours vicieux, occupés de notre seul intérêt & insensibles aux maux d'autrui. On doit cependant à nos célebres prédicateurs la justice de dire qu'en général ils ont abandonné la capucinade pour appliquer leurs talens aux lecons les plus perfuasives de la morale & de la pratique des vertus fans lesquelles il n'est point de bonheur fur la terre. Je n'excepte pas même l'abbé Mau.. connu par l'onction & l'énergie de ses discours autant que par l'athéisme qu'il professe hors de la chaire & les vices auxquels il s'adonne.

Le mot de la Charade chantante que je vous ai envoyée, Monsieur, (*) est le Silence. L'air de Mailborough, dans le ton de sol, offre en esset dix-huit sois la note Si, mais il saut avouer que l'auteur a pris une licence un peu sorte en faisant une Lance, de la seconde partie de Silence. Au reste on a si souvent sacrissé des amis respectables, & ses plus chers intérêts au plaisir de faire un bon mot, que l'on peut bien sans reproche sacrisser l'ortographe, à la satisfaction de faire une Charade aussi ingénieuse que celle-là.

^(*) Pag. 402. 100 of suppositional as entire

ette

oire

ouer

iere

uere ta-

itre ;

upés

naux

bres

néral

ppli-

per-

des

heur

lau..

ours

hors

onne.

vous

lence.

offre

faut

n peu

parcrifié

inte-

l'on

iphe, li in-

SUDG:

to and

On attribue les vers suivans à Madame la Comtesse de Bussy, semme de ce sameux Roué, actuellement rensermé au château de Pierre-en-cise.

MONRÉVE.

Je dormois... à ta imple absence
Un songe a fait deux sois succéder ton retour,
Cher Mysis, & deux sois mon cœur en ta présence,
Tout mon cœur a frémi d'amour.
Je t'ai vu, in versois des larmes,

Je t'ai vu frissonner, tomber à mes genoux,

Et du voile importun qui te celoit mes charmes

Ecarter le tissu jaloux.

Momens délicieux! ta main voluptueuse

Porta le trouble en tous mes sens,

Et tes regards si languissans,

Et tes baisers si caressans

Irritent ma slamme amoureuse.

A ma foiblesse, ô Dieux, où trouver un soutien?

Je tombe dans tes bras, j'y demeure éperdue,

Mon œil se trouble & je ne vois plus rien.

Toi-même, cher amant, disparois à ma vue,

Je veux parler, je perds la voix,

Ma bouche en feu respire ton haleine,

Je meurs, & renaissant à peine,

Je meurs une seconde fois.

Mais hélas, cette ivresse où mon ame se plonge M'abandonne avec le sommeil,
Et je gémis à mon réveil

De ne trouver que la trace d'un fonge.

Hâte toi donc, Mysis, quitte ces tristes lieux

Où je ne peux sourire à ce que j'aime;

Ton absence vieillit la nature à mes yeux,

Et loin de toi je sens que je vieillis moi-même. Le fastueux Paris est pour moi sans attrait. Aux lieux où tu n'es pas rien n'a droit de me plaire, Ici rêveuse & solitaire,

Par-tout autour de moi je porte un œil distrait. Viens me la faire aimer, cette ville bruyante Où je vis à regret si loin de mon amant;

Ah! viens calmer un trop cruel tourment, Tes baisers seuls rendront la vie à ton amante.

De Paris , le 17 Juillet 1783.

ou histories, combis à mes gracies DE tous les ouvrages de J. J. Rousseau. celui dont la publication a peut-être fait le plus de sensation, est pourtant celui dont on a le moins encore déterminé la vraie valeur. Ses partifans ont admiré ses Confessions avec enthousiasme, ses ennemis les ont déchirées avec fureur; tous ont été extrêmes : comment & par qui, au milieu de tant d'opinions passionnées, la vérité eût-elle pu se faire entendre? Cette tâche ne pouvoit être que le fruit de la prudence & de l'impartialité; & personne sans doute n'étoit plus propre à la remplir, qu'un homme dont les écrits estimables annoncent un esprit droit & un cœur senfible: M. Servan a donc eu le droit de l'entreprendre; & j'ai dû m'attendre, en jettant les yeux fur la petite brochure dans laquelle il fait cet examen délicat, que je n'aurois à vous entretenir que d'un écrit integre, utile, digne en tout de la réputation de ce Magiftrat philosophe. Voyons si mes présomptions auront été déques, un un al allie y pagelda del

laire,

(Delta

1010

783.

eau,

it le

it on

leur.

avec

irées

com-

nions

e en-

ae le

; &

à la

r fen-

l'en-

ruelle

ois à

utile,

Aagif-

tions

Dans cette brochure intitulée : Réflexions sur les Confessions de J. J. Rousseau, &c. M. Servan semble remplir les mêmes fonctions, dont il s'acquitta long-temps avec diffinction au Parlement de Grenoble; il considere dans les Confessions de J. J., un accusateur & des accusés : il pese le droit, l'intérêt des uns & des autres, & conclut que, de ce mêlange d'aveux & d'accusations, résultent les conséquences les plus funestes aux mœurs & à la société. Cette observation morale est incontestable, & quelque partisan que l'on puisse être de J. J., il ne faut qu'écouter son cœur pour en sentir la vérité. A la vue de tant de personalités publiées par un homme honoré comme un fage, quel est l'honnête homme qui ne se croie autorisé à l'imiter si ses pasfions le demandent? & quelle est la jeune fille, dont les scrupules ne seront pas bientôt étouffes, en voyant le tendre, le délicat auteur d'Héloise prodiguer à une semme dépourvue de principes & de pudeur, les louanges les plus flatteuses. M. Servan a donc raison de dire que, dans cette partie des Confessions, le citoyen de Geneve nuit aux mœurs publiques, de deux manieres: par les choses qu'il dit, & parce que c'est lui qui les dit.... " Qui ne connoît, » continue M. Servan, l'ascendant de cet es-» prit sur les autres esprits? qui n'a éprouvé " la force incroyable des deux moyens qu'il " emploie toujours, la bonne foi la plus en-» tiere, & la sensibilité la plus exquise? On » croit le citoyen de Geneve parce qu'il se » croit d'abord lui-même; on le croit parce

m(

re

de

tes

de

ter

mi

tion

ve

le

du

po

let

ext

ma

d'e

re

elle

tac

pet

pai.

aut

déc

glig

fult

fan

par.

teur

» qu'il émeut vivement, & qu'à force d'agi. » ter le cœur, il étourdit la tête. Tel est en-» fin le charme impérieux de ses discours, " que, pour peu qu'un lecteur s'abandonne. » il finit par aimer ce que cet auteur aime, » estimer ce qu'il estime ; adorer ce qu'il ado-» re.... Cependant que les Confessions de Rous-» feau tombent dans les mains d'une jeune » fille ou d'une femme du monde, en qui les » desirs mêmes sont nourris par de continuels » combats : que penseront-elles, & que doi-» vent-elles se dire? Je suis bien folle de tant » résister : quoi ! je combats pour être esti-» mée, & voilà une femme foible jusqu'au » libertinage, & cependant chérie, louée, » respectée; & par qui encore? par Rous-» seau lui-même : c'est tout dire. Quelle du-» perie à moi, de refuser à l'amour ce que » Madame de Warens accordoit à la seule » pitié! Elle s'abandonnoit au premier venu » par principes; & moi, je n'accorderai rien » à l'homme choifi par mon cœur! mon amant » a bien raison de me dire que tout cela » n'est qu'une affaire de préjugé. Qui ne yoit » qu'au fond Rousseau, le grand Rousseau » pensoit absolument comme lui! & moi se-» rai-je seule d'un autre parti contre moi-» même?... Ainsi s'efface insensiblement l'em-» preinte de la nature & de la vertu; ainsi se » déprave la malheureuse opinion publique... » Cette censure des Confessions de Rousseau, pleine en général de vigueur & d'énergie, conserve néanmoins un ton de décence & de retenue qui semble justifier M. Servan de toute ani1.

n-

٠,

٠,

0-

f-

le

es

ls

)i-

nt

1-

lu

,

f-

1-

le

le

ıu

n

nt

la

it

lu

e-

i-

n-

se!

))

ie

re

10

11-

mosité : cependant on ne peut se resuser à quelques soupçons, en lisant à sa suite, des réflexions du même auteur sur la publication des Lettres de J. J. M. Servan sort par fois de son projet pour faire des incursions directes contre le Citoyen de Geneve, qu'il traite de fou : dès-lors la confiance commence à se tenir en garde contre le prétendu défintéressement du Magistrat; mais à la vue des deux misérables petites pieces, intitulées : la Prédiction & la Profession de foi philosophique qui suivent immédiatement, on s'indigne de voir ainsi le plus plat persissage succèder tout-à-coup à des réflexions sérieuses qu'on supposoit le fruit du défintéressement & de l'intégrité. Il faut pourtant dire que ces deux ridicules pamphlets sont annoncés par une note, comme étant extraits des œuvres d'un M. Barde de Lyon; mais quoi qu'il en foit, ce rapprochement influera toujours singulièrement sur le degré d'estime qu'on croira devoir à cette brochure, & même à l'auteur sous le nom duquel elle paroît, tant qu'il ne désavouera pas cette tache.

Il circule ici, depuis quelques jours, un petit écrit sous le titre de : Considérations sur la paix de 1783, dont on assure l'Abbé Raynal auteur. C'est fort peu de chose; & rien n'y décele ce sameux écrivain. Le style en est négligé, le cadre imparfait; & les intérêts résultans de cette paix pour chacune des puissances co-participantes, n'y sont que très-imparfaitement développés. Tout considéré, l'auteur se résume & conclut; « que cette paix

n (

n 1

n f

n (

» C

n F

n f

n 6

n j

m 1

litte

tair

nei

aur

crit

tur

poi

l'ai

tud

non

ren

ne

rag

ecl

Cre

pot

au rép

avo

nar

libe

» a été faite à la hâte, & que l'on a cédé » des concessions éternelles pour applanir des » difficultés momentanées; voilà pourquoi l'on » peut dire qu'on a seulement sait halte. »

Le 76me. cahier des annales de Linguet. qui s'est tant fait attendre, paroît enfin. Cet auteur célebre s'y montre tellement dégoûté de sa carriere par les contrefaçons, qu'il me. nace assez clairement le public de suspendre fes travaux. On diroit que ne pouvant lui imposer silence par la force, on a eu recours, comme dans des affaires plus importantes, aux ressources de cette adroite politique souvent plus efficace que des armées. En effet la liberté dont jouissent ici les contresacteurs des annales & la rigoureuse prohibition qui empê. che la circulation de l'édition originale, privent ici M. Linguet du débouché le plus certain & le plus étendu pour ses feuilles périodiques. Il a voulu fans doute se venger de ses contrefacteurs d'une maniere qui convient à un homme assez riche pour se peu soucier du plus ou du moins grand débit de ses ouvrages. Le 76me. cahier contient une critique peu intéressante de Voltaire : elle n'est guere remarquable que par un mépris affecté & trèsparadoxal de Crébillon. Un pamphlet où l'on entreprend la défense de l'Eschile françois, a paru peu de temps après : il est intitulé : Lettre à un Dijonnois sur Crébillon, ou observations sur le No. 76 des annales de M. Linguet. » Personne, dit l'auteur, ne rend plus de jus-» tice que moi aux talens dont M. Lingueta » donné tant de preuves. Je vois avec plaisir

cédé

des

l'on

uet.

Cet

Oûté

me-

ndre

i im-

urs,

, aux

vent

la li-

s des

mpê-

pri-

cer-

erio-

le ses

ent à

r du

ıvra-

tique

guere

tres-

l'on

5 . 2

ule:

ferva-

nguet.

quet a

, que des malheurs qui auroient pu troubler , le reste de sa vie, s'il avoit eu l'ame moins , forte, n'ont point éteint son amour pro-» digieux pour les lettres. Il mérite fans doute » d'être excité dans la pénible carriere qu'il » parcourt, mais si son imagination trop échauf-" fée l'emporte au-delà des bornes que tout » écrivain raisonnable doit respecter, il est » juste, je pense, il est même nécessaire de " l'en avertir. " Le plus grand nombre des linérateurs & des gens de goût partagent certainement l'admiration du vengeur de Corneille pour ce grand auteur tragique, mais il auroit dû nous dire qui fixe ces bornes qu'un critique doit respecter en matiere de littérature : est-ce l'opinion publique ? Elle est si fouvent partiale & mal-fondée! Je ne pense point comme M. Linguet sur Crébillon, mais j'aime à croire qu'il est pénétré de l'exactitude & de la justesse du jugement qu'il prononce; ainsi je ne puis le blâmer de l'avoir rendu public : les erreurs fatales à l'humanité ne se sont accréditées que parce que le courage pour les combattre a manqué aux gens éclairés : en cette occasion les ouvrages de Crébillon sont là pour détruire l'impression que pourroit faire la critique de M. Linguet, qui au furplus ne trouve pas mauvais qu'on lui réponde. L'auteur de la lettre à un Dijonnois avoit beau jeu pour le faire.

Vous n'oublièrez pas, Monsieur, en prenant la brochure nouvelle intitulée: la Muse libertine ou Œuvres posthumes de M. Dorat, que ce n'est point d'après le titre d'un livre, mais

sur son contenu qu'il faut en nommer l'auteur. La premiere de ces pieces est un dialogue entre le Duc de *** & la Comtesse D ***. C'est un des plus grands hommes de ce fiecle que l'auteur met aux prises avec une des femmes les plus célebres par ses galanteries, & qui refuse les avances qu'elle lui fait. Vient enfuite un conte fort médiocre & où il ne se trouve pas même le petit mérite de présenter à propos & d'une maniere ingénieuse ou plaifante des mots bizarres & mal-affortis qu'il avoit été prescrit au poëte d'employer. Puis encore un dialogue en vers. Ici un Espagnol. un Allemand & un François, dissertent sur les Jésuites. Il paroît que cette piece a été faite vers le temps où Ganganelli a donné le coup de grace à cet ordre fameux. L'Allemand prend le parti des Jésuites contre les deux autres interlocuteurs.

au

Tu

VOI

VO.

mo

de n l

n t

n f

n t

1) C

n h

n I

n t

2) 0

n d

1) C

» h

de i

être

de i

ou :

peu

obje

I

Par quel enchantement un corps si redoutable
Aux yeux des nations dangereux & coupable,
N'aura-t-il épargné dans ses affreux desseins,
Que le pays qui voit régner mes Souverains!
Il veut de Sébastien renverser la couronne,
Le salpêtre est à Londres allumé sous le trône,
Louis est sous nos yeux frappé des mêmes coups
Dont le meilleur des Rois expira, selon vous.
Les mêmes intérêts gouvernent tous les hommes;
Le corps est tout entier dans chacun des royaumes,
Comment voit-on chez vous les trônes abattus?
Comment voit-on chez moi l'exemple des vertus?
Le même homme enverroit du sein de l'Italie,
Des troubles à Madrid & la paix en Hongrie!

L'ESPAGNOL.

ur.

en-

est que

mes

qui

en-

e se

nter

olai-

qu'il

Puis

nol,

fur

été

nné

Ile-

les

e

e,

s!

ne,

ups

us.

mes;

mes.

us?

rtus?

ie,

e!

Sans doute que vos loix luttoient plus fortement Contre l'activité de ce vaste torrent.

M. le Comte de Grimoard vient de mettre au jour les Mémoires & lettres du Maréchal de Turenne. Vous n'exigez pas, Monsieur, que je vous en donne un extrait proportionné au volume. Il ne s'agit que de 2 tomes in-folio.

Que diroit ce grand homme s'il étoit témoin du luxe de ce siecle, puisqu'il se plaignoit de celui qui régnoit à la Cour de Louis XIII ?. » Mon frere, écrivoit-il à sa sœur, avoit » trouvé nécessaire que je me fisse encore » faire un habit, n'en ayant que deux à porn ter, un noir & le mien rouge en broden rie, que je porte fort, & qui passe; on re-» connoît bien toutefois que ce n'est pas un » habit fait d'à cette heure. Tout le monde, » jusqu'aux moindres, dépense prodigieusement, & ils s'imaginent que cela est hon-» teux de porter deux fois dans les grandes » assemblées des habits qui leur coûtent deux » ou trois mille livres. C'est une grande folie " de se ruiner au point qu'ils font, pour des » choses qui mettent si peu en réputation un » homme. » Il portoit à Drun un pourpoint de futaine sur ses chausses d'écarlate.

Il devroit sans doute, comme l'a dit J. J.; être fort indifférent aux lecteurs d'un roman, de savoir si les événemens en sont véritables ou seulement le fruit de l'imagination. On ne peut cependant disconvenir que ce ne soit un objet raisonnable de curiosité, & que l'on ne

bir

ge

ete

tio

n'e

po

00

pilo

partage plus facilement les peines ou les plaifirs d'un personnage qui a existé & qui a éprouvé ce que l'on nous peint. On est toujours tenté de trouver de l'invraisemblance à ce que l'on sait n'être pas vrai, & l'intérêt l'accompagne bien rarement. Ainsi, Monsieur, la découverte que l'on a faite au fujet du roman de Robinson Crusoë y ajoute certaine. ment du mérite; le fonds de ce roman est vrai. Alexandre Selkirk, matelot Ecossois, fut abandonné dans l'isle inhabitée de Juan Fernandez, que les voyages d'Anson ont rendue si célebre. Il y vécut pendant quatre ans: la nécessité le rendit habile & industrieux : il attrapoit des chevres à la course & s'en nourrissoit. Pour se défendre des injures de l'air & des animaux pendant la nuit, il se bâtit une petite hutte de pierres, mais si étroite qu'à peine un homme pouvoit-il y entrer & s'y étendre. Elle existoit encore lorsqu'Anson débarqua dans cette isle. Selkirk fut enfin délivré par un vaisseau anglois & ramené dans sa patrie. Un écrivain a prétendu que Selkirk s'étoit si bien accoutumé à la vie sauvage, qu'il n'avoit pas voulu la quitter; c'est un conte auguel a pu donner lieu le roman de Philippe Quarle, qui n'est qu'une mauvaise imitation de Robinson Crusoë. Selkirk, de retour dans son pays, fut presse de publier son histoire; mais comme il étoit incapable de l'écrire, on l'adressa à Daniel Desoe, écrivain célebre alors. Il lui raconta toutes ses aventures. Defoe, plus habile qu'nonnête, broda fur cette histoire véritable, le roman de Roplai-

li a

tou-

ce à

erêt

eur,

I ro-

eft

, fut

Fer-

; la il atour-

ir &

une

qu'à

SY

n de-

deli-

dans

lkirk age,

t un

n de

vaile

e re-

f fon

e l'e-

ivain

venproda

Ro.

binson Crusoë, qui lui rapporta beaucoup d'argent. On a imprimé que cet écrivain avoit été condamné au pilori pour cette supposition: je ne sais s'il l'eût mérité, mais le fait n'est pas vrai. Desoe sut condamné au pilori pour avoir attaqué hautement quelques plans politiques relatifs à l'Angleterre, & en sortant de ce supplice il écrivit son hymne au pilori.

CHANSON

Sur l'air : Ah, ma voifine, es-tu fachée?

Vous qui de l'amoureuse ivresse Fuyez la loi, Approchez-vous, belle jeunesse, Ecourez-moi!

Ecoutez-moi!

Votre cœur a beau se désendre De s'enslammer :

Le moment vient, il faut se rendre, Il faut aimer.

Hier, au bois, ma jeune Annette Prenoit le frais;

Elle chantoit fur sa musette, N'aimons jamais.

M'approchant alors par derriere Sans me nommer,

Je dis: vous vous trompez, ma chere,
Il faut aimer.

En rougissant la Pastourelle Me répondit : D'amour la fleche est bien cruelle, On me l'a dit.

A treize ans le cœur est trop tendre Pour s'enstammer;

C'est à vingt ans qu'il faut attendre

Lors je lui dis : la beauté passe Comme une sleur,

Un fouffle bien fouvent l'efface Dans sa fraîcheur;

Rien ne peut, quand elle est slétrie, La ranimer:

C'est quand on est jeune & jolie Qu'il faut aimer.

Belle amie, à fi douce atteinte Cédez un peu;

Cet amour dont vous avez crainte N'est rien qu'un jeu.

Annette soupire & commence
A s'alarmer:

Mais fes yeux m'avoient dit d'avance, Je veux aimer.

L'air étoit frais, l'instant propice, Le bois rouffu;

Annette fuit, le pied lui glisse, Tout est perdu.

L'amour la couvrant de fon aile,
Sut l'animer:

Hélas! je vois trop, me dit-elle,

Qu'il faut aimer.

Fin du Tome quaiorzieme,